





ŒUVRES COMPLÈTES

DE M. LE VICOMTE

DE

CHATEAUBRIAND.

TOME IX.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX,
rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, n° 8.



ŒUVRES COMPLÈTES

DE M. LE VICOMTE

DE

CHATEAUBRIAND

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

TOME NEUVIÈME.

ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM.

TOME II.



PARIS.

POURRAT FRÈRES, ÉDITEURS,

RUE DES PETITS-AUGUSTINS, N° 5;

FURNE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 39.

M DCCC XXXII.

ITINÉRAIRE

DE

PARIS A JÉRUSALEM

ET DE

JÉRUSALEM A PARIS.

QUATRIÈME PARTIE.

VOYAGE DE JÉRUSALEM.

Je m'occupai pendant quelques heures à crayonner des notes sur les lieux que je venois de voir; manière de vivre que je suivis tout le temps que je demeurai à Jérusalem, courant le jour et écrivant la nuit. Le père procureur entra chez moi le 7 octobre de très grand matin; il m'apprit la suite des démêlés du pacha et du père gardien. Nous convînmes de ce que nous avions à faire. On envoya mes firmans à Abdallah. Il s'emporta, cria, menaça, et finit cependant par exiger des religieux une somme un peu moins considérable. Je regrette bien de ne pouvoir donner la copie d'une lettre écrite par le père Bonaventure de Nola à M. le général Sébastiani; je tiens cette copie du père Bonaventure lui-même. On y verroit, avec l'histoire du pacha, des

choses aussi honorables pour la France que pour M. le général Sébastiani. Mais je ne pourrois publier cette lettre sans la permission de celui à qui elle est écrite, et malheureusement l'absence du général m'ôte tout moyen d'obtenir cette permission.

Il falloit tout le désir que j'avois d'être utile aux pères de Terre-Sainte pour m'occuper d'autre chose que de visiter le Saint-Sépulcre. Je sortis du couvent le même jour, à neuf heures du matin, accompagné de deux religieux, d'un drogman, de mon domestique et d'un janissaire. Je me rendis à pied à l'église qui renferme le tombeau de Jésus-Christ. Tous les voyageurs ont décrit cette église, la plus vénérable de la terre, soit que l'on pense en philosophe ou en chrétien. Ici j'éprouve un véritable embarras. Dois-je offrir la peinture exacte des lieux saints? Mais alors je ne puis que répéter ce que l'on a dit avant moi : jamais sujet ne fut peut-être moins connu des lecteurs modernes, et toutefois jamais sujet ne fut plus complétement épuisé. Dois-je omettre le tableau de ces lieux sacrés? Mais ne sera-ce pas enlever la partie la plus essentielle de mon voyage, et en faire disparoître ce qui en est et la fin et le but? Après avoir balancé long-temps, je me suis déterminé à décrire les principales stations de Jérusalem, par les considérations suivantes :

1° Personne ne lit aujourd'hui les anciens pélerinages à Jérusalem; et ce qui est très usé paroîtra vraisemblablement tout neuf à la plupart des lecteurs;

2° L'église du Saint-Sépulcre n'existe plus; elle a

été incendiée de fond en comble depuis mon retour de Judée; je suis, pour ainsi dire, le dernier voyageur qui l'ait vue; et j'en serai par cette raison même le dernier historien.

Mais comme je n'ai point la prétention de refaire un tableau déja très bien fait, je profiterai des travaux de mes devanciers, prenant soin seulement de les éclaircir par des observations.

Parmi ces travaux, j'aurois choisi de préférence ceux des voyageurs protestants, à cause de l'esprit du siècle : nous sommes toujours prêts à rejeter aujourd'hui ce que nous croyons sortir d'une source trop religieuse. Malheureusement je n'ai rien trouvé de satisfaisant sur le Saint-Sépulcre dans Pococke, Shaw, Maundrell, Hasselquist et quelques autres. Les savants et les voyageurs qui ont écrit en latin touchant les antiquités de Jérusalem, tels que Adamannus, Bède, Brocard, Willibaldus, Breydenbach, Sanut, Ludolphe, Reland[1], Adrichomius, Quaresmius, Baumgarten, Fureri, Bochart, Arias-Montanus, Reuwich, Hese, Cotovic[2], m'obligeroient à des traductions qui, en dernier résultat, n'apprendroient rien de nouveau au lecteur[3]. Je m'en

[1] Son ouvrage, *Palæstina ex monumentis veteribus illustrata*, est un miracle d'érudition.

[2] Sa description du Saint-Sépulcre va jusqu'à donner en entier les hymnes que les pèlerins chantent à chaque station.

[3] Il y a aussi une description de Jérusalem en arménien, et une autre en grec moderne : j'ai vu la dernière. Les descriptions très anciennes, comme celles de Sanut, de Ludolphe, de Brocard, de Breydenbach, de Willibaldus ou Guillebaud, d'Adamannus, ou plutôt d'Arculfe, et du vénérable Bède, sont curieuses, parce qu'en les

suis donc tenu aux voyageurs françois [1]; et parmi ces derniers, j'ai préféré la description du Saint-Sépulcre par Deshayes; voici pourquoi :

Belon (1550), assez célèbre d'ailleurs comme naturaliste, dit à peine un mot du Saint-Sépulcre : son style en outre a trop vieilli. D'autres auteurs, plus anciens encore que lui, ou ses contemporains, tels que Cachernois (1490), Regnault (1522), Salignac (1522), le Huen (1525), Gassot (1536), Renaud (1548), Postel (1553), Giraudet (1575), se servent également d'une langue trop éloignée de celle que nous parlons [2].

Villamont (1588) se noie dans les détails, et il n'a ni méthode ni critique. Le père Boucher (1610) est si pieusement exagéré, qu'il est impossible de le citer. Benard (1616) écrit avec assez de sagesse, quoiqu'il n'eût que vingt ans à l'époque de son voyage; mais il est diffus, plat et obscur. Le père Pacifique (1622) est vulgaire, et sa narration est trop abrégée. Monconys (1647) ne s'occupe que de recettes de médecine. Doubdan (1651) est clair, savant, très digne d'être consulté, mais long et sujet à s'appesantir sur les petites choses. Le frère Roger (1653),

lisant on peut juger des changements survenus depuis à l'église du Saint-Sépulcre; mais elles seroient inutiles quant au monument moderne.

[1] De Vera, en espagnol, est très concis, et pourtant très clair. Zuallardo, en italien, est confus et vague. Pierre de la Vallée est charmant, à cause de la grace particulière de son style et de ses singulières aventures; mais il ne fait point autorité.

[2] Quelques uns de ces auteurs ont écrit en latin; mais on a d'anciennes versions françoises de leurs ouvrages.

attaché pendant cinq années au service des lieux saints, a de la science, de la critique, un style vif et animé : sa description du Saint-Sépulcre est trop longue; c'est ce qui me l'a fait exclure. Thévenot (1656), un de nos voyageurs les plus connus, a parfaitement parlé de l'église de Saint-Sauveur; et j'engage les lecteurs à consulter son ouvrage (*Voyage au Levant*, chapitre XXXIX); mais il ne s'éloigne guère de Deshayes. Le père Nau, jésuite (1674), joignit à la connoissance des langues de l'Orient l'avantage d'accomplir le voyage de Jérusalem avec le marquis de Nointel, notre ambassadeur à Constantinople, et le même à qui nous devons les premiers dessins d'Athènes : c'est bien dommage que le savant jésuite soit d'une intolérable prolixité. La lettre du père Neret, dans les *Lettres Édifiantes*, est excellente de tout point; mais elle omet trop de choses. J'en dis autant de du Loiret de la Roque (1688). Quant aux voyageurs tout-à-fait modernes, Muller, Vanzow, Korte Bscheider, Mariti, Volney, Niebuhr, Brown, ils se taisent presque entièrement sur les saints lieux.

Deshayes (1621), envoyé par Louis XIII en Palestine, m'a donc paru mériter qu'on s'attachât à son récit :

1° Parce que les Turcs s'empressèrent de montrer eux-mêmes Jérusalem à cet ambassadeur, et qu'il seroit entré jusque dans la mosquée du Temple, s'il l'avoit voulu;

2° Parce qu'il est si clair et si précis dans le style un peu vieilli de son secrétaire, que Paul Lucas l'a

copié mot à mot, sans avertir du plagiat, selon sa coutume;

3º Parce que d'Anville, et c'est la raison péremptoire, a pris la carte de Deshayes pour l'objet d'une dissertation qui est peut-être le chef-d'œuvre de notre célèbre géographe[1]. Deshayes va nous donner ainsi le matériel de l'église du Saint-Sépulcre : j'y joindrai ensuite mes observations[2].

« Le Saint-Sépulcre et la plupart des saints lieux « sont servis par des religieux cordeliers qui y sont « envoyés de trois ans en trois ans; et, encore qu'il « y en ait de toutes nations, ils passent néanmoins « tous pour François, ou pour Vénitiens, et ne sub- « sistent que parce qu'ils sont sous la protection du « roi. Il y a près de soixante ans qu'ils demeurent « hors de la ville, sur le mont de Sion, au même « lieu où Notre-Seigneur fit la Cène avec ses apôtres; « mais leur église ayant été convertie en mosquée, « ils ont toujours depuis demeuré dans la ville sur « le mont Gion, où est leur couvent que l'on appelle « *Saint-Sauveur*. C'est où leur gardien demeure avec « le corps de la famille, qui pourvoit de religieux « en tous les lieux de la Terre-Sainte où il est « besoin qu'il y en ait.

« L'église du Saint-Sépulcre n'est éloignée de ce

[1] C'étoit l'opinion du savant M. de Sainte-Croix. La dissertation de d'Anville porte le titre de *Dissertation sur l'étendue de l'ancienne Jérusalem*. Elle est fort rare, mais je la donne à la fin de cet *Itinéraire*.

[2] Je n'ai point rejeté dans les notes à la fin du volume cette longue citation de Deshayes, parce qu'elle est trop importante, et que son déplacement rendroit ensuite inintelligible ce que je dis moi-même de l'église du Saint-Sépulcre.

« couvent que de deux cents pas. Elle comprend le « Saint-Sépulcre, le mont Calvaire, et plusieurs « autres lieux saints. Ce fut sainte Hélène qui en fit « bâtir une partie pour couvrir le Saint-Sépulcre ; « mais les princes chrétiens qui vinrent après la « firent augmenter pour y comprendre le mont « Calvaire, qui n'est qu'à cinquante pas du Saint-« Sépulcre.

« Anciennement le mont Calvaire étoit hors de la « ville, ainsi que je l'ai déja dit : c'étoit le lieu où « l'on exécutoit les criminels condamnés à mort ; et, « afin que tout le peuple y pût assister, il y avoit « une grande place entre le mont et la muraille de « la ville. Le reste du mont étoit environné de jar-« dins, dont l'un appartenoit à Joseph d'Arimathie, « disciple secret de Jésus-Christ, où il avoit fait faire « un sépulcre pour lui, dans lequel fut mis le corps « de Notre-Seigneur. La coutume parmi les Juifs « n'étoit pas d'enterrer les corps comme nous faisons « en chrétienté. Chacun, selon ses moyens, faisoit « pratiquer dans quelque roche une forme de petit « cabinet où l'on mettoit le corps que l'on étendoit « sur une table du rocher même ; et puis on refer-« moit ce lieu avec une pierre que l'on mettoit de-« vant la porte, qui n'avoit d'ordinaire que quatre « pieds de haut.

« L'église du Saint-Sépulcre est fort irrégulière ; « car l'on s'est assujetti aux lieux que l'on vouloit « enfermer dedans. Elle est à peu près faite en croix, « ayant six-vingts pas de long, sans compter la des-« cente de l'Invention de la sainte Croix, et soixante

« et dix de large. Il y a trois dômes, dont celui qui « couvre le Saint-Sépulcre sert de nef à l'église. Il a « trente pas de diamètre, et est ouvert par haut « comme la rotonde de Rome. Il est vrai qu'il n'y a « point de voûte : la couverture en est soutenue « seulement par de grands chevrons de cèdre, qui « ont été apportés du mont Liban. L'on entroit au« trefois en cette église par trois portes; mais aujour« d'hui il n'y en a plus qu'une, dont les Turcs gar« dent soigneusement les clefs, de crainte que les « pèlerins n'y entrent sans payer les neuf sequins, « ou trente-six livres, à quoi ils sont taxés; j'entends « ceux qui viennent de chrétienté : car pour les chré« tiens sujets du grand-seigneur, ils n'en paient pas « la moitié. Cette porte est toujours fermée, et il « n'y a qu'une petite fenêtre traversée d'un barreau « de fer, par où ceux de dehors donnent des vivres « à ceux qui sont dedans, lesquels sont de huit na« tions différentes.

« La première est celle des Latins ou Romains, « que représentent les religieux cordeliers. Ils gar« dent le Saint-Sépulcre; le lieu du mont Calvaire « où Notre-Seigneur fut attaché à la croix; l'endroit « où la sainte Croix fut trouvée; la pierre de l'*onc« tion*, et la chapelle, où Notre-Seigneur apparut à « la Vierge après sa résurrection.

« La seconde nation est celle des Grecs, qui ont « le chœur de l'église, où ils officient, au milieu du« quel il y a un petit cercle de marbre, dont ils es« timent que le centre soit le milieu de la terre.

« La troisième nation est celle des Abyssins; ils

« tiennent la chapelle où est la colonne d'*Impropere*.

« La quatrième nation est celle des Cophtes, qui « sont les chrétiens d'Égypte; ils ont un petit ora- « toire proche du Saint-Sépulcre.

« La cinquième est celle des Arméniens; ils ont « la chapelle de Sainte-Hélène, et celle où les habits « de Notre-Seigneur furent partagés et joués.

« La sixième nation est celle des Nestoriens ou « Jacobites, qui sont venus de Chaldée et de Syrie; « ils ont une petite chapelle proche du lieu où Notre- « Seigneur apparut à la Madeleine, en forme de « jardinier, qui pour cela est appelée *la Chapelle de « la Madeleine*.

« La septième nation est celle des Géorgiens, qui « habitent entre la mer Majeure et la mer Caspienne; « ils tiennent le lieu du mont Calvaire où fut dressée « la Croix, et la prison où demeura Notre-Seigneur « en attendant que l'on eût fait le trou pour la « placer.

« La huitième nation est celle des Maronites, qui « habitent le mont Liban; ils reconnoissent le pape « comme nous faisons.

« Chaque nation, outre ces lieux que tous ceux « qui sont dedans peuvent visiter, a encore quel- « que endroit particulier dans les voûtes et dans les « coins de cette église qui lui sert de retraite, et où « elle fait l'office selon son usage: car les prêtres et « religieux qui y entrent demeurent d'ordinaire deux « mois sans en sortir, jusqu'à ce que du couvent qu'ils « ont dans la ville l'on y en envoie d'autres pour « servir en leur place. Il seroit malaisé d'y demeurer

« longuement sans être malade, parce qu'il y a fort « peu d'air, et que les voûtes et les murailles ren- « dent une fraîcheur assez malsaine : néanmoins « nous y trouvâmes un bon ermite, qui a pris l'ha- « bit de saint François, qui y a demeuré vingt ans « sans en sortir : encore qu'il y ait tellement à tra- « vailler, pour entretenir deux cents lampes, et pour « nettoyer et parer tous les lieux saints, qu'il ne « sauroit reposer plus de quatre heures par jour.

« En entrant dans l'église on rencontre la pierre « de l'*onction*, sur laquelle le corps de Notre-Seigneur « fut oint de myrrhe et d'aloès avant que d'être mis « dans le sépulcre. Quelques uns disent qu'elle est « du même rocher du mont Calvaire, et les autres « tiennent qu'elle fut apportée dans ce lieu par Jo- « seph et Nicodème, disciples secrets de Jésus-Christ, « qui lui rendirent ce pieux office, et qu'elle tire « sur le vert. Quoi qu'il en soit, à cause de l'indis- « crétion de quelques pèlerins qui la rompoient, l'on « a été contraint de la couvrir de marbre blanc et de « l'entourer d'un petit balustre de fer, de peur que « l'on ne marche dessus. Elle a huit pieds moins « trois pouces de long, et deux pieds moins un pouce « de large, et au dessus il y a huit lampes qui brû- « lent continuellement.

« Le Saint-Sépulcre est à trente pas de cette pierre, « justement au milieu du grand dôme dont j'ai parlé : « c'est comme un petit cabinet qui a été creusé et « pratiqué dans une roche vive, à la pointe du ci- « seau. La porte qui regarde l'orient n'a que quatre « pieds de haut et deux et un quart de large, de

« sorte qu'il se faut grandement baisser pour y en-
« trer. Le dedans du sépulcre est presque carré. Il
« a six pieds moins un pouce de long, et six pieds
« moins deux pouces de large ; et depuis le bas jusqu'à
« la voûte, huit pieds un pouce. Il y a une table
« solide de la même pierre qui fut laissée en creu-
« sant le reste. Elle a deux pieds quatre pouces et
« demi de haut, et contient la moitié du sépulcre ;
« car elle a six pieds moins un pouce de long, et
« deux pieds deux tiers et demi de large. Ce fut sur
« cette table que le corps de Notre-Seigneur fut mis,
« ayant la tête vers l'occident et les pieds à l'orient :
« mais, à cause de la superstitieuse dévotion des
« Orientaux, qui croient qu'ayant laissé leurs cheveux
« sur cette pierre, Dieu ne les abandonneroit jamais,
« et aussi parce que les pèlerins en rompoient des
« morceaux, l'on a été contraint de la couvrir de
« marbre blanc sur lequel on célèbre aujourd'hui la
« messe : il y a continuellement quarante-quatre
« lampes qui brûlent dans ce saint lieu ; et afin d'en
« faire exhaler la fumée, l'on a fait trois trous à la
« voûte. Le dehors du sépulcre est aussi revêtu de
« tables de marbre et de plusieurs colonnes, avec
« un dôme au dessus.

« A l'entrée de la porte du sépulcre, il y a une
« pierre d'un pied et demi en carré, et relevée d'un
« pied qui est du même roc, laquelle servoit pour
« appuyer la grosse pierre qui bouchoit la porte du
« sépulcre ; c'étoit sur cette pierre qu'étoit l'ange
« lorsqu'il parla aux Maries ; et, tant à cause de ce
« mystère que pour ne pas entrer d'abord dans le

« Saint-Sépulcre, les premiers chrétiens firent une « petite chapelle au devant, qui est appelée *la Chapelle de l'Ange*.

« A douze pas du Saint-Sépulcre, en tirant vers « le septentrion, l'on rencontre une grande pierre « de marbre gris, qui peut avoir quatre pieds de « diamètre, que l'on a mise là pour marquer le lieu « où Notre-Seigneur se fit voir à la Madeleine, en « forme de jardinier.

« Plus avant est la chapelle de l'Apparition, où « l'on tient par tradition que Notre-Seigneur apparut « premièrement à la Vierge, après sa résurrection. « C'est le lieu où les religieux cordeliers font leur « office, et où ils se retirent : car de là ils entrent « en des chambres qui n'ont point d'autre issue que « par cette chapelle.

« Continuant à faire le tour de l'église, l'on trouve « une petite chapelle voûtée, qui a sept pieds de long « et six de large, que l'on appelle autrement *la Prison de Notre-Seigneur,* parce qu'il fut mis dans ce « lieu en attendant que l'on eût fait le trou pour « planter la Croix. Cette chapelle est à l'opposite du « mont de Calvaire ; de sorte que ces deux lieux « sont comme la croisée de l'église ; car le mont est « au midi et la chapelle au septentrion.

« Assez proche de là est une autre chapelle de « cinq pas de long et de trois de large, qui est au « même lieu où Notre-Seigneur fut dépouillé par les « soldats avant que d'être attaché à la Croix, et où « ses vêtements furent joués et partagés.

« En sortant de cette chapelle, on rencontre à

« main gauche un grand escalier qui perce la mu-
« raille de l'église pour descendre dans une espèce
« de cave qui est creusée dans le roc. Après avoir
« descendu trente marches, il y a une chapelle, à
« main gauche, que l'on appelle vulgairement *la*
« *Chapelle Sainte-Hélène*, à cause qu'elle était là en
« prière pendant qu'elle faisait chercher la sainte
« Croix. L'on descend encore onze marches jusqu'à
« l'endroit où elle fut trouvée avec les clous, la cou-
« ronne d'épine et le fer de la lance, qui avaient
« été cachés en ce lieu plus de trois cents ans.

« Proche du haut de ce degré, en tirant vers le
« mont de Calvaire, est une chapelle qui a quatre
« pas de long et deux et demi de large, sous l'autel
« de laquelle l'on voit une colonne de marbre gris,
« marqueté de taches noires, qui a deux pieds de
« haut et un de diamètre. Elle est appelée *la Colonne*
« *d'Impropere*, parce que l'on y fit asseoir Notre-
« Seigneur pour le couronner d'épines.

« L'on rencontre à dix pas de cette chapelle un
« petit degré fort étroit, dont les marches sont de
« bois au commencement et de pierre à la fin. Il y
« en a vingt en tout, par lesquelles on va sur le mont
« du Calvaire. Ce lieu, qui étoit autrefois si igno-
« minieux, ayant été sanctifié par le sang de Notre-
« Seigneur, les premiers chrétiens en eurent un soin
« particulier; et, après avoir ôté toutes les immon-
« dices et toute la terre qui était dessus, ils l'enfer-
« mèrent de murailles : de sorte que c'est à présent
« comme une chapelle haute, qui est enclose dans
« cette grande église. Elle est revêtue de marbre par

« dedans, et séparée en deux par une arcade. Ce qui « est vers le septentrion est l'endroit où Notre-Sei- « gneur fut attaché à la Croix. Il y a toujours trente- « deux lampes ardentes, qui sont entretenues par « les cordeliers, qui célèbrent aussi tous les jours « la messe en ce saint lieu.

« En l'autre partie qui est au midi fut plantée la « sainte Croix. On voit encore le trou qui est creusé « dans le roc environ un pied et demi, outre la terre « qui était dessus. Le lieu où étoient les croix des « deux larrons est proche de là. Celle du bon lar- « ron étoit au septentrion et l'autre au midi; de ma- « nière que le premier étoit à la main droite de « Notre-Seigneur, qui avoit la face tournée vers « l'occident, et le dos du côté de Jérusalem, qui « étoit à l'orient. Il y a continuellement cinquante « lampes ardentes pour honorer ce saint lieu.

« Au dessous de cette chapelle sont les sépultures « de Godefroy de Bouillon, et de Baudoin son frère, « où on lit ces inscriptions :

HIC JACET INCLYTUS DUX GODEFRIDUS DE
BULION, QUI TOTAM ISTAM TERRAM AC-
QUISIVIT CULTUI CHRISTIANO, CUJUS ANIMA
REGNET CUM CHRISTO. AMEN.

REX BALDUINUS, JUDAS ALTER MACHABEUS,
SPES PATRIÆ, VIGOR ECCLESIÆ, VIRTUS UTRIUSQUE,
QUEM FORMIDABANT, CUI DONA TRIBUTA FEREBANT
CEDAR ET ÆGYPTUS, DAN AC HOMICIDA DAMASCUS.
PROH DOLOR! IN MODICO CLAUDITUR HOC TUMULO [1].

[1] Outre ces deux tombeaux on en voit quatre autres à moitié brisés. Sur un de ces tombeaux on lit encore, mais avec beaucoup de peine, une épitaphe rapportée par Cotovic.

« Le mont de Calvaire est la dernière station de « l'église du Saint-Sépulcre; car à vingt pas de là « l'on rencontre la pierre de l'*onction*, qui est jus- « tement à l'entrée de l'église. »

Deshayes ayant ainsi décrit par ordre les stations de tant de lieux vénérables, il ne me reste à présent qu'à montrer l'ensemble de ces lieux aux lecteurs.

On voit d'abord que l'église du Saint-Sépulcre se compose de trois églises : celle du Saint-Sépulcre, celle du Calvaire et celle de l'Invention de la sainte Croix.

L'église proprement dite du Saint-Sépulcre est bâtie dans la vallée du mont Calvaire, et sur le terrain où l'on sait que Jésus-Christ fut enseveli. Cette église forme une croix; la chapelle même du Saint-Sépulcre n'est en effet que la grande nef de l'édifice : elle est circulaire comme le Panthéon à Rome, et ne reçoit le jour que par un dôme au dessous duquel se trouve le Saint-Sépulcre. Seize colonnes de marbre ornent le pourtour de cette rotonde; elles soutiennent, en décrivant dix-sept arcades, une galerie supérieure, également composée de seize colonnes et de dix-sept arcades, plus petites que les colonnes et les arcades qui les portent. Des niches correspondantes aux arcades s'élèvent au dessus de la frise de la dernière galerie; et le dôme prend sa naissance sur l'arc de ses niches. Celles-ci étoient autrefois décorées de mosaïques représentant les douze apôtres, sainte Hélène, l'empereur Constantin, et trois autres portraits inconnus.

Le chœur de l'église du Saint-Sépulcre est à l'orient de la nef du tombeau : il est double comme dans les anciennes basiliques, c'est-à-dire qu'il a d'abord une enceinte avec des stalles pour les prêtres, ensuite un sanctuaire reculé et élevé de deux degrés au dessus du premier. Autour de ce double sanctuaire règnent les ailes du chœur, et dans ces ailes sont placées les chapelles décrites par Deshayes.

C'est aussi dans l'aile droite, derrière le chœur, que s'ouvrent les deux escaliers qui conduisent, l'un à l'église du Calvaire, l'autre à l'église de l'Invention de la Sainte-Croix : le premier monte à la cime du Calvaire; le second descend sous le Calvaire même ; en effet la croix fut élevée sur le sommet du Golgotha, et retrouvée sous cette montagne. Ainsi, pour nous résumer, l'église du Saint-Sépulcre est bâtie au pied du Calvaire : elle touche par sa partie orientale à ce monticule sous lequel et sur lequel on a bâti deux autres églises, qui tiennent par des murailles et des escaliers voûtés au principal monument.

L'architecture de l'église est évidemment du siècle de Constantin : l'ordre corinthien domine partout. Les piliers sont lourds ou maigres, et leur diamètre est presque toujours sans proportion avec leur hauteur. Quelques colonnes accouplées qui portent la frise du chœur sont toutefois d'un assez bon style. L'église étant haute et developpée, les corniches se profilent à l'œil avec assez de grandeur ; mais comme depuis environ soixante ans on a surbaissé l'arcade qui sépare le chœur de la nef, le rayon horizontal

est brisé, et l'on ne jouit plus de l'ensemble de la voûte.

L'église n'a point de pérystile : on entre par deux portes latérales; il n'y en a plus qu'une d'ouverte. Ainsi le monument ne paroît pas avoir eu de décorations extérieures. Il est masqué d'ailleurs par les masures et par les couvents grecs qui sont accolés aux murailles.

Le petit monument de marbre qui couvre le Saint-Sépulcre a la forme d'un catafalque orné d'arceaux demi-gothiques engagés dans les côtés-pleins de ce catafalque : il s'élève élégamment sous le dôme qui l'éclaire, mais il est gâté par une chapelle massive que les Arméniens ont obtenu la permission de bâtir à l'une de ses extrémités. L'intérieur du catafalque offre un tombeau de marbre blanc fort simple, appuyé d'un côté au mur du monument, et servant d'autel aux religieux catholiques : c'est le tombeau de Jésus-Christ.

L'origine de l'église du Saint-Sépulcre est d'une haute antiquité. L'auteur de l'*Epitome* des guerres sacrées (*Epitome bellorum sacrorum*) prétend que quarante-six ans après la destruction de Jérusalem par Vespasien et Titus, les chrétiens obtinrent d'Adrien la permission de bâtir, ou plutôt de rebâtir un temple sur le tombeau de leur Dieu, et d'enfermer dans la nouvelle cité les autres lieux révérés des chrétiens. Il ajoute que ce temple fut agrandi et réparé par Hélène, mère de Constantin. Quaresmius combat cette opinion, « parce que, dit-il, les fidèles, « jusqu'au règne de Constantin, n'eurent pas la per-

« mission d'élever de pareils temples. » Le savant religieux oublie qu'avant la persécution de Dioclétien les chrétiens possédoient de nombreuses églises et célébroient publiquement leurs mystères. Lactance et Eusèbe vantent à cette époque la richesse et le bonheur des fidèles.

D'autres auteurs dignes de foi, Sozomène dans le second livre de son *Histoire*, saint Jérôme dans ses *Épîtres* à Paulin et à Ruffin, Sévère, livre II, Nicéphore, livre XVIII, et Eusèbe dans la *Vie de Constantin*, nous apprennent que les païens entourèrent d'un mur les saints lieux; qu'ils élevèrent sur le tombeau de Jésus-Christ une statue à Jupiter, et une autre statue à Vénus sur le Calvaire; qu'ils consacrèrent un bois à Adonis sur le berceau du Sauveur. Ces témoignages démontrent également l'antiquité du vrai culte à Jérusalem par la profanation même des lieux sacrés, et prouvent que les chrétiens avoient des sanctuaires dans ces lieux [1].

Quoi qu'il en soit, la fondation de l'église du Saint-Sépulcre remonte au moins au règne de Constantin : il nous reste une lettre de ce prince, qui ordonne à Macaire, évêque de Jérusalem, d'élever une église sur le lieu où s'accomplit le grand mystère du salut. Eusèbe nous a conservé cette lettre. L'évêque de Césarée fait ensuite la description de l'église nouvelle, dont la dédicace dura huit jours. Si le récit d'Eusèbe avoit besoin d'être appuyé par des témoignages étrangers, on auroit ceux de Cy-

[1] Voyez le deuxième Mémoire de l'Introduction.

rille, évêque de Jérusalem (*Catéch.* 1-10-13), de Théodoret, et même de l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem, en* 333 : *Ibidem, jussu Constantini imperatoris, basilica facta est miræ pulchritudinis.*

Cette église fut ravagée par Cosroës II, roi de Perse, environ trois siècles après qu'elle eut été bâtie par Constantin. Héraclius reconquit la vraie Croix, et Modeste, évêque de Jérusalem, rétablit l'église du Saint-Sépulcre. Quelque temps après, le calife Omar s'empara de Jérusalem, mais il laissa aux chrétiens le libre exercice de leur culte. Vers l'an 1009, Hequem ou Hakem, qui régnoit en Égypte, porta la désolation au tombeau de Jésus-Christ. Les uns veulent que la mère de ce prince, qui étoit chrétienne, ait fait encore relever les murs de l'église abattue; les autres disent que le fils du calife d'Égypte, à la sollicitation de l'empereur Argyropile, permit aux fidèles d'enfermer les saints lieux dans un monument nouveau. Mais comme à l'époque du règne de Hakem les chrétiens de Jérusalem n'étoient ni assez riches, ni assez habiles pour bâtir l'édifice qui couvre aujourd'hui le Calvaire[1]; comme, malgré un passage très suspect de Guillaume de Tyr, rien n'indique que les Croisés aient fait construire à Jérusalem une église du Saint-Sépulcre, il est probable que l'église fondée par Constantin a toujours subsisté telle qu'elle est, du moins quant aux murailles du bâtiment. La seule inspection de l'ar-

[1] On prétend que Marie, femme de Hakem et mère du nouveau calife, en fit les frais, et qu'elle fut aidée dans cette pieuse entreprise par Constantin Monomaque.

chitecture de ce bâtiment suffiroit pour démontrer la vérité de ce que j'avance.

Les Croisés s'étant emparés de Jérusalem, le 15 juillet 1099, arrachèrent le tombeau de Jésus-Christ des mains des infidèles. Il demeura quatre-vingt-huit ans sous la puissance des successeurs de Godefroy de Bouillon. Lorsque Jérusalem retomba sous le joug musulman, les Syriens rachetèrent à prix d'or l'église du Saint-Sépulcre, et des moines vinrent défendre avec leurs prières des lieux inutilement confiés aux armes des rois : c'est ainsi qu'à travers mille révolutions la foi des premiers chrétiens nous avoit conservé un temple qu'il étoit donné à notre siècle de voir périr.

Les premiers voyageurs étoient bien heureux; ils n'étoient point obligés d'entrer dans toutes ces critiques : premièrement, parce qu'ils trouvoient dans leurs lecteurs la religion qui ne dispute jamais avec la vérité; secondement, parce que tout le monde étoit persuadé que le seul moyen de voir un pays tel qu'il est, c'est de le voir avec ses traditions et ses souvenirs. C'est en effet la Bible et l'Évangile à la main que l'on doit parcourir la Terre-Sainte. Si l'on veut y porter un esprit de contention et de chicane, la Judée ne vaut pas la peine qu'on l'aille chercher si loin. Que diroit-on d'un homme qui, parcourant la Grèce et l'Italie, ne s'occuperoit qu'à contredire Homère et Virgile? Voilà pourtant comme on voyage aujourd'hui : effet sensible de notre amour-propre, qui veut nous faire passer pour habiles en nous rendant dédaigneux.

Les lecteurs chrétiens demanderont peut-être à présent quels furent les sentimens que j'éprouvai en entrant dans ce lieu redoutable; je ne puis réellement le dire. Tant de choses se présentaient à la fois à mon esprit, que je ne m'arrêtois à aucune idée particulière. Je restai près d'une demi-heure à genoux dans la petite chambre du Saint-Sépulcre, les regards attachés sur la pierre sans pouvoir les en arracher. L'un des deux religieux qui me conduisoient demeuroit prosterné auprès de moi, le front sur le marbre; l'autre, l'Évangile à la main, me lisoit à la lueur des lampes les passages relatifs au saint Tombeau. Entre chaque verset il récitoit une prière : *Domine Jesu Christe, qui in hora diei vespertina de cruce depositus, in brachiis dulcissimæ Matris tuæ reclinatus fuisti, horaque ultima in hoc sanctissimo monumento corpus tuum exanime contulisti, etc.* Tout ce que je puis assurer, c'est qu'à la vue de ce sépulcre triomphant je ne sentis que ma foiblesse; et, quand mon guide s'écria avec saint Paul : *Ubi est, Mors, victoria tua? Ubi est, Mors, stimulus tuus?* je prêtai l'oreille, comme si la Mort alloit répondre qu'elle étoit vaincue et enchaînée dans ce monument.

Nous parcourûmes les stations jusqu'au sommet du Calvaire. Où trouver dans l'antiquité rien d'aussi touchant, rien d'aussi merveilleux que les dernières scènes de l'Évangile? Ce ne sont point ici les aventures bizarres d'une divinité étrangère à l'humanité : c'est l'histoire la plus pathétique, histoire qui non seulement fait couler des larmes par sa beauté, mais

dont les conséquences, appliquées à l'univers, ont changé la face de la terre. Je venois de visiter les monuments de la Grèce, et j'étois encore tout rempli de leur grandeur; mais qu'ils avaient été loin de m'inspirer ce que j'éprouvois à la vue des lieux saints!

L'église du Saint-Sépulcre, composée de plusieurs églises, bâtie sur un terrain inégal, éclairée par une multitude de lampes, est singulièrement mystérieuse; il y règne une obscurité favorable à la piété et au recueillement de l'ame. Des prêtres chrétiens des différentes sectes habitent les différentes parties de l'édifice. Du haut des arcades, où ils se sont nichés comme des colombes, du fond des chapelles et des souterrains, ils font entendre leurs cantiques à toutes les heures du jour et de la nuit; l'orgue du religieux latin, les cymbales du prêtre abyssin, la voix du caloyer grec, la prière du solitaire arménien, l'espèce de plainte du moine cophte, frappent tour à tour ou tout à la fois votre oreille; vous ne savez d'où partent ces concerts; vous respirez l'odeur de l'encens sans apercevoir la main qui le brûle : seulement vous voyez passer, s'enfoncer derrière des colonnes, se perdre dans l'ombre du temple, le pontife qui va célébrer les plus redoutables mystères aux lieux mêmes où ils se sont accomplis.

Je ne sortis point de l'enceinte sacrée sans m'arrêter aux monuments de Godefroy et de Baudouin : ils font face à la porte de l'église, et sont appuyés contre le mur du chœur. Je saluai les cendres de

ces rois chevaliers qui méritèrent de reposer près du grand sépulcre qu'ils avaient délivré. Ces cendres sont des cendres françoises, et les seules qui soient ensevelies à l'ombre du Tombeau de Jésus-Christ. Quel titre d'honneur pour ma patrie!

Je retournai au couvent à onze heures, et j'en sortis de nouveau à midi pour suivre la *Voie Douloureuse :* on appelle ainsi le chemin que parcourut le Sauveur du monde en se rendant de la maison de Pilate au Calvaire.

La maison de Pilate[1] est une ruine d'où l'on découvre le vaste emplacement du Temple de Salomon et la mosquée bâtie sur cet emplacement.

Jésus-Christ ayant été battu de verges, couronné d'épines, et revêtu d'une casaque de pourpre, fut présenté aux Juifs par Pilate : *Ecce Homo*, s'écria le juge : et l'on voit encore la fenêtre d'où il prononça ces paroles mémorables.

Selon la tradition latine à Jérusalem, la couronne de Jésus-Christ fut prise sur l'arbre épineux, *lycium spinosum*. Mais le savant botaniste Hasselquist croit qu'on employa pour cette couronne le *nabka* des Arabes. La raison qu'il en donne mérite d'être rapportée :

« Il y a toute apparence, dit l'auteur, que le nabka « fournit la couronne que l'on mit sur la tête de « Notre-Seigneur : il est commun dans l'Orient. On « ne pouvoit choisir une plante plus propre à cet

[1] Le gouverneur de Jérusalem demeuroit autrefois dans cette maison ; mais on n'y loge plus que ses chevaux parmi des débris. Voyez l'Introduction, sur la vérité des traditions religieuses à Jérusalem.

« usage, car elle est armée de piquants ; ses branches « sont souples et pliantes, et sa feuille est d'un vert « foncé comme celle du lierre. Peut-être les ennemis « de Jésus-Christ choisirent-ils, pour ajouter l'in- « sulte au châtiment, une plante approchant de celle « dont on se servoit pour couronner les empereurs « et les généraux d'armée. »

Une autre tradition conserve à Jérusalem la sentence prononcée par Pilate contre le Sauveur du monde :

Jesum Nazarenum, subversorem gentis, contemptorem Cæsaris, et falsum Messiam, ut majorum suæ gentis testimonio probatum est, ducite ad communis supplicii locum, et eum in ludibriis regiæ majestatis in medio duorum latronum cruci affigite. I, lictor, expedi cruces.

A cent vingt pas de l'arc de l'*Ecce Homo* on me montra, à gauche, les ruines d'une église consacrée autrefois à Notre-Dame-des-Douleurs. Ce fut dans cet endroit que Marie, chassée d'abord par les gardes, rencontra son Fils chargé de la Croix. Ce fait n'est point rapporté dans les Évangiles ; mais il est cru généralement sur l'autorité de saint Boniface et de saint Anselme. Saint Boniface dit que la Vierge tomba comme demi-morte, et qu'elle ne put prononcer un seul mot : *Nec verbum dicere potuit.* Saint Anselme assure que le Christ la salua par ces mots : *Salve, Mater!* Comme on retrouve Marie au pied de la Croix [1], ce récit des pères n'a rien que de très

[1] *In Joan.*

probable; la foi ne s'oppose point à ces traditions: elles montrent à quel point la merveilleuse et sublime histoire de la Passion s'est gravée dans la mémoire des hommes. Dix-huit siècles écoulés, des persécutions sans fin, des révolutions éternelles, des ruines toujours croissantes, n'ont pu effacer ou cacher la trace d'une mère qui vint pleurer sur son fils.

Cinquante pas plus loin nous trouvâmes l'endroit où Simon le Cyrénéen aida Jésus-Christ à porter sa Croix.

« Comme ils le menoient à la mort, ils prirent un « homme de Cyrène, appelé *Simon*, qui revenoit « des champs, et le chargèrent de la Croix, la lui « faisant porter après Jésus [1]. »

Ici le chemin qui se dirigeoit est et ouest fait un coude et tourne au nord; je vis à main droite le lieu où se tenoit Lazare le pauvre, et en face, de l'autre côté de la rue, la maison du mauvais Riche.

« Il y avoit un homme riche qui étoit vêtu de « pourpre et de lin, et qui se traitoit magnifique- « ment tous les jours.

« Il y avoit aussi un pauvre appelé *Lazare*, tout « couvert d'ulcères, couché à sa porte, qui eût bien « voulu se rassasier des miettes qui tomboient de la « table du riche; mais personne ne lui en donnoit; « et les chiens venoient lui lécher ses plaies.

« Or, il arriva que le pauvre mourut, et fut em- « porté par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche « mourut aussi, et eut l'enfer pour sépulcre. »

[1] Saint Luc.

Saint Chrysostome, saint Ambroise et saint Cyrille ont cru que l'histoire du Lazare et du mauvais Riche n'étoit point une simple parabole, mais un fait réel et connu. Les Juifs même nous ont conservé le nom du mauvais riche, qu'ils appellent *Nabal.*

Après avoir passé la maison du mauvais Riche on tourne à droite et l'on reprend la direction du couchant. A l'entrée de cette rue qui monte au Calvaire, le Christ rencontra les saintes femmes qui pleuroient.

« Or, il étoit suivi d'une grande multitude de « peuple et de femmes qui se frappoient la poitrine « et qui le pleuroient.

« Mais Jésus se tournant vers elles leur dit: Filles « de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez « sur vous-mêmes et sur vos enfants [1]. »

A cent dix pas de là on montre l'emplacement de la maison de Véronique, et le lieu où cette pieuse femme essuya le visage du Sauveur. Le premier nom de cette femme étoit Bérénice; il fut changé dans la suite en celui de *Vera-Icon*, vraie image, par la transposition de deux lettres: en outre, la transmutation du *b* en *v* est très fréquente dans les langues anciennes.

Après avoir fait une centaine de pas on trouve la porte Judiciaire: c'étoit la porte par où sortoient les criminels qu'on exécutoit sur le Golgotha. Le Golgotha, aujourd'hui renfermé dans la nouvelle cité, étoit hors de l'enceinte de l'ancienne Jérusalem.

[1] Saint Luc.

De la porte Judiciaire au haut du Calvaire on compte à peu près deux cents pas : là se termine la Voie Douloureuse, qui peut avoir en tout un mille de longueur. Nous avons vu que le Calvaire est maintenant compris dans l'église du Saint-Sépulcre. Si ceux qui lisent la Passion dans l'Évangile sont frappés d'une sainte tristesse et d'une admiration profonde, qu'est-ce donc que d'en suivre les scènes au pied de la montagne de Sion, à la vue du Temple, et dans les murs mêmes de Jérusalem !

Après la description de la Voie Douloureuse et de l'église du Saint-Sépulcre, je ne dirai qu'un mot des autres lieux de dévotion que l'on trouve dans l'enceinte de la ville. Je me contenterai de les nommer dans l'ordre où je les ai parcourus pendant mon séjour à Jérusalem.

1° La maison d'Anne le pontife près de la porte de David, au pied du mont Sion, en dedans du mur de la ville : les Arméniens possèdent l'église bâtie sur les ruines de cette maison.

2° Le lieu de l'apparition du Sauveur à Marie-Madeleine, Marie mère de Jacques, et Marie Salomé, entre le château et la porte du mont Sion.

3° La maison de Simon le pharisien. Madeleine y confessa ses erreurs. C'est une église totalement ruinée, à l'orient de la ville.

4° Le monastère de sainte Anne, mère de la sainte Vierge; et la grotte de la Conception immaculée, sous l'église du monastère. Ce monastère est converti en mosquée, mais on y entre pour quelques médins. Sous les rois chrétiens, il étoit habité par

des religieuses. Il n'est pas loin de la maison de Simon.

5° La prison de saint Pierre, près du Calvaire. Ce sont de vieilles murailles où l'on montre des crampons de fer.

6° La maison de Zébédée, assez près de la prison de saint Pierre, grande église qui appartient au patriarche grec.

7° La maison de Marie, mère de Jean-Marc, où saint Pierre se retira lorsqu'il eut été délivré par l'ange. C'est une église desservie par les Syriens.

8° Le lieu du martyre de saint Jacques-le-Majeur. C'est le couvent des Arméniens. L'église en est fort riche et fort élégante. Je parlerai bientôt du patriarche arménien.

Le lecteur a maintenant sous les yeux le tableau complet des monuments chrétiens dans Jérusalem. Nous allons à présent visiter les dehors de la Ville-Sainte.

J'avois employé deux heures à parcourir à pied la Voie Douloureuse. J'eus soin chaque jour de revoir ce chemin sacré ainsi que l'église du Calvaire, afin qu'aucune circonstance essentielle n'échappât à ma mémoire. Il étoit donc deux heures quand j'achevai, le 7 octobre, ma première revue des saints lieux. Je montai alors à cheval avec Ali-Aga, le drogman Michel et mes domestiques. Nous sortîmes par la porte de Jaffa pour faire le tour complet de Jérusalem. Nous étions couverts d'armes, habillés à la françoise, et très décidés à ne souffrir aucune insulte. On voit que les temps sont bien changés.

grace au renom de nos victoires : car l'ambassadeur Deshayes, sous Louis XIII, eut toutes les peines du monde à obtenir la permission d'entrer à Jérusalem avec son épée.

Nous tournâmes à gauche en sortant de la porte de la ville ; nous marchâmes au midi, et nous passâmes la piscine de Bersabée, fossé large et profond, mais sans eau ; ensuite nous gravîmes la montagne de Sion, dont une partie se trouve hors de Jérusalem.

Je suppose que ce nom de Sion réveille dans la mémoire des lecteurs un grand souvenir ; qu'ils sont curieux de connoître cette montagne si mystérieuse dans l'Écriture, si célèbre dans les Cantiques de Salomon, cette montagne objet des bénédictions ou des larmes des prophètes, et dont Racine a soupiré les malheurs.

C'est un monticule d'un aspect jaunâtre et stérile, ouvert en forme de croissant du côté de Jérusalem, à peu près de la hauteur de Montmartre, mais plus arrondi au sommet. Ce sommet sacré est marqué par trois monuments ou plutôt par trois ruines : la maison de Caïphe, le Saint-Cénacle, et le tombeau ou le palais de David. Du haut de la montagne vous voyez au midi la vallée de Ben-Hinnon, par delà cette vallée le Champ-du-Sang acheté des trente deniers de Judas, le mont du Mauvais-Conseil, les tombeaux des juges, et tout le désert vers Habron et Bethléem. Au nord le mur de Jérusalem, qui passe sur la cime de Sion, vous empêche de voir la ville ; celle-ci va toujours en s'inclinant vers la vallée de Josaphat.

La maison de Caïphe est aujourd'hui une église desservie par les Arméniens; le tombeau de David est une petite salle voûtée, où l'on trouve trois sépulcres de pierre noirâtres; le Saint-Cénacle est une mosquée et un hôpital turcs : c'étoient autrefois une église et un monastère occupés par les pères de Terre-Sainte. Ce dernier sanctuaire est également fameux dans l'ancien et dans le nouveau *Testament:* David y bâtit son palais et son tombeau; il y garda pendant trois mois l'Arche d'Alliance; Jésus-Christ y fit la dernière Pâque, et il institua le sacrement d'Eucharistie; il y apparut à ses disciples le jour de sa résurrection; le saint Esprit y descendit sur les apôtres. Le Saint-Cénacle devint le premier temple chrétien que le monde ait vu; saint Jacques-le-Mineur y fut consacré premier évêque de Jérusalem, et saint Pierre y tint le premier concile de l'église; enfin ce fut de ce lieu que les apôtres partirent, pauvres et nus, pour monter sur tous les trônes de la terre : *Docete omnes gentes!*

L'historien Josèphe nous a laissé une description magnifique du palais et du tombeau de David. Benjamin de Tudèle fait au sujet de ce tombeau un conte assez curieux[1].

En descendant de la montagne de Sion du côté du levant, nous arrivâmes à la vallée, à la fontaine et à la piscine de Siloë où Jésus-Christ rendit la vue à l'aveugle. La fontaine sort d'un rocher; elle coule en silence, *cum silentio*, selon le témoignage

[1] Voyez la note A, à la fin du volume.

de Jérémie, ce qui contredit un passage de saint Jérôme; elle a une espèce de flux et reflux, tantôt versant ses eaux comme la fontaine de Vaucluse, tantôt les retenant et les laissant à peine couler. Les lévites répandoient l'eau de Siloë sur l'autel à la fête des Tabernacles, en chantant : *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris.* Milton invoque cette source, au commencement de son poëme, au lieu de la fontaine Castalie :

. . . . Or if Sion hill
Delight thee more, and Siloa's brook that flow'd
Fast by the Oracle of God, etc.

beaux vers que Delille a magnifiquement rendus :

Toi donc qui, célébrant les merveilles des cieux,
Prends loin de l'Hélicon un vol audacieux ;
Soit que, te retenant sous ses palmiers antiques,
Sion avec plaisir répète tes cantiques ;
. . . .
Soit que, chantant le jour où Dieu donna sa loi,
Le Sina sous tes pieds tressaille encor d'effroi ;
Soit que près du saint lieu d'où partent ses oracles
Les flots du Siloë te disent ses miracles :
Muse sainte, soutiens mon vol présomptueux !

Les uns racontent que cette fontaine sortit tout à coup de la terre pour apaiser la soif d'Isaïe lorsque ce prophète fut scié en deux avec une scie de bois par l'ordre de Manassès; les autres prétendent qu'on la vit paroître sous le règne d'Ézéchias, dont nous avons l'admirable cantique :

J'ai vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchants! etc.

Selon Josèphe, cette source miraculeuse couloit pour l'armée de Titus, et refusoit ses eaux aux Juifs coupables. La piscine, ou plutôt les deux piscines du même nom sont tout auprès de la source. Elles servent aujourd'hui à laver le linge comme autrefois; et nous y vîmes des femmes qui nous dirent des injures en s'enfuyant. L'eau de la fontaine est saumâtre et assez désagréable au goût; on s'y baigne les yeux en mémoire du miracle de l'aveugle-né.

Près de là on montre l'endroit où le prophète Isaïe subit le supplice dont j'ai parlé. On y voit aussi un village appelé *Siloan;* au pied de ce village est une autre fontaine que l'Écriture nomme *Rogel:* en face de cette fontaine, au pied de la montagne de Sion, se trouve une troisième fontaine qui porte le nom de *Marie.* On croit que la Vierge y venoit chercher de l'eau, comme les filles de Laban au puits dont Jacob ôta la pierre : *Ecce Rachel veniebat cum ovibus patris sui, etc.* La fontaine de la Vierge mêle ses eaux à celles de la fontaine de Siloë.

Ici, comme le remarque saint Jérôme, on est à la racine du mont Moria sous les murs du Temple, à peu près en face de la porte Sterquilinaire. Nous avançâmes jusqu'à l'angle oriental du mur de la ville, et nous entrâmes dans la vallée de Josaphat. Elle court du nord au midi, entre la montagne des Oliviers et le mont Moria. Le torrent de Cédron passe au milieu. Ce torrent est à sec une partie de l'année; dans les orages ou dans les printemps pluvieux il roule une eau rougie.

La vallée de Josaphat est encore appelée dans

l'Écriture *vallée de Savé, vallée du Roi, vallée de Melchisédech* [1]. Ce fut dans la vallée de Melchisédech que le roi de Sodome chercha Abraham pour le féliciter de la victoire remportée sur les cinq rois. Moloch et Béelphégor furent adorés dans cette même vallée. Elle prit dans la suite le nom de *Josaphat*, parce que le roi de ce nom y fit élever son tombeau. La vallée de Josaphat semble avoir toujours servi de cimetière à Jérusalem; on y rencontre les monuments des siècles les plus reculés et des temps les plus modernes : les Juifs viennent y mourir des quatre parties du monde; un étranger leur vend au poids de l'or un peu de terre pour couvrir leurs corps dans le champ de leurs aïeux. Les cèdres dont Salomon planta cette vallée [2], l'ombre du Temple dont elle étoit couverte, le torrent qui la traversoit [3], les cantiques de deuil que David y composa, les lamentations que Jérémie y fit entendre la rendoient propre à la tristesse et à la paix des tombeaux. En commençant sa passion dans ce lieu solitaire, Jésus-Christ le consacra de nouveau aux douleurs : ce David innocent y versa, pour effacer nos crimes, les larmes que le David coupable y répandit pour

[1] Sur tout cela il y a différentes opinions. La vallée du Roi pourroit bien être vers les montagnes du Jourdain, et cette position conviendroit même davantage à l'histoire d'Abraham.

[2] Josèphe raconte que Salomon fit couvrir de cèdres les montagnes de la Judée.

[3] Cédron est un mot hébreu qui signifie noirceur et tristesse. On observe qu'il y a faute dans l'évangile de saint Jean, qui nomme ce torrent, *torrent des Cèdres*. L'erreur vient d'un oméga, écrit au lieu d'un omicron : κέδρων, au lieu de κεδρόν.

expier ses propres erreurs. Il y a peu de noms qui réveillent dans l'imagination des pensées à la fois plus touchantes et plus formidables que celui de la vallée de Josaphat : vallée si pleine de mystères que, selon le prophète Joël, tous les hommes y doivent comparoître un jour devant le juge redoutable : *Congregabo omnes gentes, et deducam eas in vallem Josaphat, et disceptabo cum eis ibi.* « Il est rai- « sonnable, dit le père Nau, que l'honneur de Jésus- « Christ soit réparé publiquement dans le lieu où il « lui a été ravi par tant d'opprobres et d'ignominies, « et qu'il juge justement les hommes où ils l'ont « jugé si injustement. »

L'aspect de la vallée de Josaphat est désolé : le côté occidental est une haute falaise de craie qui soutient les murs gothiques de la ville, au dessus desquels on aperçoit Jérusalem; le côté oriental est formé par le mont des Oliviers et par la montagne du Scandale, *mons Offensionis*, ainsi nommée de l'idolâtrie de Salomon. Ces deux montagnes qui se touchent sont presque nues et d'une couleur rouge et sombre : sur leurs flancs déserts on voit çà et là quelques vignes noires et brûlées, quelques bouquets d'oliviers sauvages, des friches couvertes d'hysope, des chapelles, des oratoires et des mosquées en ruine. Au fond de la vallée on découvre un pont d'une seule arche, jeté sur la ravine du torrent de Cédron. Les pierres du cimetière des Juifs se montrent comme un amas de débris au pied de la montagne du Scandale, sous le village arabe de Siloan : on a peine à distinguer les masures de

ce village des sépulcres dont elles sont environnées. Trois monuments antiques, les tombeaux de Zacharie, de Josaphat et d'Absalon, se font remarquer dans ce champ de destruction. A la tristesse de Jérusalem, dont il ne s'élève aucune fumée, dont il ne sort aucun bruit; à la solitude des montagnes où l'on n'aperçoit pas un être vivant; au désordre de toutes ces tombes fracassées, brisées, demi-ouvertes, on diroit que la trompette du Jugement s'est déja fait entendre, et que les morts vont se lever dans la vallée de Josaphat.

Au bord même, et presqu'à la naissance du torrent de Cédron, nous entrâmes dans le jardin des Oliviers; il appartient aux pères latins, qui l'ont acheté de leurs propres deniers : on y voit huit gros oliviers d'une extrême décrépitude. L'olivier est pour ainsi dire immortel, parce qu'il renaît de sa souche : on conservoit dans la citadelle d'Athènes un olivier dont l'origine remontoit à la fondation de la ville. Les oliviers du jardin de ce nom à Jérusalem sont au moins du temps du Bas-Empire; en voici la preuve : en Turquie, tout olivier trouvé debout par les musulmans, lorsqu'ils envahirent l'Asie, ne paie qu'un médin au fisc, tandis que l'olivier planté depuis la conquête doit au grand-seigneur la moitié de ses fruits [1]; or les huit oliviers dont nous parlons ne sont taxés qu'à huit médins.

[1] Cette loi est aussi absurde que la plupart des autres lois en Turquie : chose bizarre d'épargner le vaincu au moment de la conquête, lorsque la violence peut amener l'injustice, et d'accabler le sujet en pleine paix!

Nous descendîmes de cheval à l'entrée de ce jardin, pour visiter à pied les Stations de la montagne. Le village de Gethsémani étoit à quelque distance du jardin des Oliviers. On le confond aujourd'hui avec ce jardin, comme le remarquent Thévenot et Roger.

Nous entrâmes d'abord dans le sépulcre de la Vierge. C'est une église souterraine où l'on descend par cinquante degrés assez beaux : elle est partagée entre toutes les sectes chrétiennes : les Turcs même ont un oratoire dans ce lieu ; les catholiques possèdent le tombeau de Marie. Quoique la Vierge ne soit pas morte à Jérusalem, elle fut (selon l'opinion de plusieurs pères) miraculeusement ensevelie à Gethsémani par les apôtres. Euthymius raconte l'histoire de ces merveilleuses funérailles. Saint Thomas ayant fait ouvrir le cercueil, on n'y trouva plus qu'une robe virginale, simple et pauvre vêtement de cette reine de gloire que les anges avoient enlevée aux cieux.

Les tombeaux de saint Joseph, de saint Joachim et de sainte Anne se voient aussi dans cette église souterraine.

Sortis du sépulcre de la Vierge, nous allâmes voir, dans le jardin des Oliviers, la grotte où le Sauveur répandit une sueur de sang, en prononçant ces paroles : *Pater, si possibile est, transeat a me calix iste.*

Cette grotte est irrégulière ; on y a pratiqué des autels. A quelques pas en dehors on voit la place où Judas trahit son maître par un baiser. A quelle

espèce de douleur Jésus-Christ consentit à descendre! Il éprouva ces affreux dégoûts de la vie que la vertu même a de la peine à surmonter. Et à l'instant où un ange est obligé de sortir du ciel pour soutenir la Divinité défaillante sous le fardeau des misères de l'homme, cette Divinité miséricordieuse est trahie par l'homme[1]!

En quittant la grotte du Calice d'amertume, et gravissant un chemin tortueux semé de cailloux, le drogman nous arrêta près d'une roche d'où l'on prétend que Jésus-Christ regarda la ville coupable en pleurant sur la désolation prochaine de Sion. Baronius observe que Titus planta ses tentes à l'endroit même où le Sauveur avoit prédit la ruine de Jérusalem. Doubdan, qui combat cette opinion sans citer Baronius, croit que la sixième légion romaine campa au sommet de la montagne des Oliviers, et non pas sur le penchant de la montagne. Cette critique est trop sévère, et la remarque de Baronius n'en est ni moins belle ni moins juste[2].

De la roche de la Prédiction nous montâmes à des grottes qui sont à la droite du chemin. On les appelle les *Tombeaux des Prophètes*; elles n'ont rien de remarquable, et l'on ne sait trop de quels prophètes elles peuvent garder les cendres.

Un peu au dessus de ces grottes nous trouvâmes une espèce de citerne composée de douze arcades: ce fut là que les apôtres composèrent le premier

[1] Voyez la note B, à la fin du volume.

[2] Voyez la note C, à la fin du volume.

symbole de notre croyance. Tandis que le monde entier adoroit à la face du soleil mille divinités honteuses, douze pêcheurs, cachés dans les entrailles de la terre, dressoient la profession de foi du genre humain, et reconnoissoient l'unité du Dieu créateur de ces astres à la lumière desquels on n'osoit encore proclamer son existence. Si quelque Romain de la cour d'Auguste, passant auprès de ce souterrain, eût aperçu les douze Juifs qui composoient cette œuvre sublime, quel mépris il eût témoigné pour cette troupe superstitieuse! Avec quel dédain il eût parlé de ces premiers fidèles! Et pourtant ils allaient renverser les temples de ce Romain, détruire la religion de ses pères, changer les lois, la politique, la morale, la raison, et jusqu'aux pensées des hommes. Ne désespérons donc jamais du salut des peuples. Les chrétiens gémissent aujourd'hui sur la tiédeur de la foi : qui sait si Dieu n'a point planté dans une aire inconnue le grain de sénevé qui doit multiplier dans les champs? Peut-être cet espoir de salut est-il sous nos yeux sans que nous nous y arrêtions; peut-être nous paroît-il aussi absurde que ridicule. Mais qui auroit jamais pu croire à la folie de la Croix?

On monte encore un peu plus haut, et l'on rencontre les ruines ou plutôt l'emplacement désert d'une chapelle : une tradition constante enseigne que Jésus-Christ récita dans cet entroit l'*Oraison dominicale.*

« Un jour, comme il étoit en prière en un certain « lieu, après qu'il eut cessé de prier, un de ses dis-

« ciples lui dit : Seigneur, apprenez-nous à prier,
« ainsi que Jean l'a appris à ses disciples.

« Et il leur dit : Lorsque vous prierez, dites : Père,
« que votre nom soit sanctifié, etc. [1]. »

Ainsi furent composées presqu'au même lieu la profession de foi de tous les hommes et la prière de tous les hommes.

A trente pas de là, en tirant un peu vers le nord, est un olivier au pied duquel le Fils du souverain Arbitre prédit le jugement universel [2].

Enfin, on fait encore une cinquantaine de pas sur la montagne, et l'on arrive à une petite mosquée, de forme octogone, reste d'une église élevée jadis à l'endroit même où Jésus-Christ monta au ciel après sa résurrection. On distingue sur le rocher l'empreinte du pied gauche d'un homme; le vestige du pied droit s'y voyoit aussi autrefois : la plupart des pèlerins disent que les Turcs ont enlevé ce second vestige pour le placer dans la mosquée du temple; mais le père Roger affirme positivement qu'il n'y est pas. Je me tais, par respect, sans pourtant être convaincu, devant des autorités considérables : saint Augustin, saint Jérôme, saint Paulin, Sulpice Sévère, le vénérable Bède, la tradition, tous les voyageurs anciens et modernes, assurent que cette trace marque un pas de Jésus-Christ. En examinant cette trace, on en a conclu que le Sauveur avoit le visage tourné vers le nord au moment de son Ascension, comme pour renier ce midi in-

[1] Saint Luc.

[2] Voyez la note D, à la fin du volume.

festé d'erreurs, pour appeler à la foi les Barbares qui devoient renverser les temples des faux dieux, créer de nouvelles nations, et planter l'étendard de la Croix sur les murs de Jérusalem.

Plusieurs pères de l'Église ont cru que Jésus-Christ s'éleva aux cieux au milieu des ames des patriarches et des prophètes, délivrées par lui des chaînes de la mort: sa mère et cent vingt disciples furent témoins de son Ascension. Il étendit les bras comme Moïse, dit saint Grégoire de Nazianze, et présenta ses disciples à son père; ensuite il croisa ses mains puissantes en les abaissant sur la tête de ses bien-aimés [1], et c'étoit de cette manière que Jacob avoit béni les fils de Joseph; puis, quittant la terre avec une majesté admirable, il monta lentement vers les demeures éternelles et se perdit dans une nue éclatante [2]!

Sainte Hélène avoit fait bâtir une église où l'on trouve aujourd'hui la mosquée octogone. Saint Jérôme nous apprend qu'on n'avoit jamais pu fermer la voûte de cette église à l'endroit où Jésus-Christ prit sa route à travers les airs. Le vénérable Bède assure que de son temps, la veille de l'Ascension, on voyoit pendant la nuit la montagne des Oliviers couverte de feux. Rien n'oblige à croire ces traditions, que je rapporte seulement pour faire connoître l'histoire et les mœurs; mais si Descartes et Newton eussent philosophiquement douté de ces merveilles, Racine et Milton ne les auroient pas poétiquement répétées?

[1] Tertull. [2] Ludolph.

Telle est l'histoire évangélique expliquée par les monuments. Nous l'avons vue commencer à Bethléem, marcher au dénoûment chez Pilate, arriver à la catastrophe au Calvaire, et se terminer sur la montagne des Oliviers. Le lieu même de l'Ascension n'est pas tout-à-fait à la cime de la montagne, mais à deux ou trois cents pas au dessous du plus haut sommet [1].

Nous descendîmes de la montagne des Oliviers, et, remontant à cheval, nous continuâmes notre route. Nous laissâmes derrière nous la vallée de Josaphat, et nous marchâmes par des chemins escarpés, jusqu'à l'angle septentrional de la ville; de là, tournant à l'ouest, et longeant le mur qui fait face au nord, nous arrivâmes à la grotte où Jérémie composa ses *Lamentations*. Nous n'étions pas loin des Sépulcres des rois; mais nous renonçâmes à les voir ce jour-là, parce qu'il étoit trop tard. Nous revînmes chercher la porte de Jaffa, par laquelle nous étions sortis de Jérusalem. Il étoit sept heures précises quand nous rentrâmes au couvent.

Notre course avoit duré cinq heures. A pied, et en suivant l'enceinte des murs, il faut à peine une heure pour faire le tour de Jérusalem.

Le 8 octobre à cinq heures du matin j'entrepris avec Ali-Aga et le drogman Michel la revue de l'intérieur de la ville. Il faut nous arrêter ici pour jeter un regard sur l'histoire de Jérusalem.

Jérusalem fut fondée l'an du monde 2023, par le grand-prêtre Melchisédech : il la nomma *Salem*,

[1] Voyez la note E, à la fin du volume.

c'est-à-dire la Paix ; elle n'occupoit alors que les deux montagnes de Moria et d'Acra.

Cinquante ans après sa fondation, elle fut prise par les Jébuséens, descendants de Jébus, fils de Chanaan. Ils bâtirent sur le mont Sion une forteresse à laquelle ils donnèrent le nom de *Jébus* leur père : la ville prit alors le nom de *Jérusalem*, ce qui signifie *Vision de paix*. Toute l'Écriture en fait un magnifique éloge : *Jerusalem, civitas Dei, luce splendida fulgebis. Omnes nationes terræ adorabunt te, etc.* [1].

Josué s'empara de la ville basse de Jérusalem, la première année de son entrée dans la Terre-Promise : il fit mourir le roi Adonisédech et les quatre rois d'Ébron, de Jérimol, de Lachis et d'Églon. Les Jébuséens demeurèrent les maîtres de la ville haute ou de la citadelle de Jébus. Ils n'en furent chassés que par David, huit cent vingt-quatre ans après leur entrée dans la cité de Melchisédech.

David fit augmenter la forteresse de Jébus, et lui donna son propre nom. Il fit aussi bâtir sur la montagne de Sion un palais et un tabernacle, afin d'y déposer l'Arche d'alliance.

Salomon augmenta la Cité sainte : il éleva ce premier Temple dont l'Écriture et l'historien Josèphe racontent les merveilles, et pour lequel Salomon lui-même composa de si beaux cantiques.

Cinq ans après la mort de Salomon, Sésac, roi d'Égypte, attaqua Roboam, prit et pilla Jérusalem.

[1] Tobie.

Elle fut encore saccagée cent cinquante ans après par Joas, roi d'Israël.

Envahie de nouveau par les Assyriens, Manassès, roi de Juda, fut amené captif à Babylone. Enfin, sous le règne de Sédécias, Nabuchodonosor renversa Jérusalem de fond en comble, brûla le Temple, et transporta les Juifs à Babylone. *Sion quasi ager arabatur*, dit Jérémie; *Hierusalem ut..... lapidum erat.* Saint Jérôme, pour peindre la solitude de cette ville désolée, dit qu'on n'y voyoit pas voler un seul oiseau.

Le premier Temple fut détruit quatre cent soixante-dix ans six mois et dix jours après sa fondation par Salomon, l'an du monde 3513, environ six cents ans avant Jésus-Christ : quatre cent soixante-dix-sept ans s'étoient écoulés depuis David jusqu'à Sédécias, et la ville avoit été gouvernée par dix-sept rois.

Après les soixante et dix ans de captivité, Zorobabel commença à rebâtir le Temple et la ville. Cet ouvrage, interrompu pendant quelques années, fut successivement achevé par Esdras et Néhémie.

Alexandre passa à Jérusalem l'an du monde 3583, et offrit des sacrifices dans le Temple.

Ptolémée, fils de Lagus, se rendit maître de Jérusalem; mais elle fut très bien traitée par Ptolémée Philadelphe, qui fit au Temple de magnifiques présents.

Antiochus-le-Grand reprit la Judée sur les rois d'Égypte, et la remit ensuite à Ptolémée Évergètes. Antiochus Épiphane saccagea de nouveau Jérusa-

lem, et plaça dans le Temple l'idole de Jupiter-Olympien.

Les Machabées rendirent la liberté à leur pays, et le défendirent contre les rois de l'Asie.

Malheureusement Aristobule et Hircan se disputèrent la couronne; ils eurent recours aux Romains qui, par la mort de Mithridate, étoient devenus les maîtres de l'Orient. Pompée accourt à Jérusalem: introduit dans la ville, il assiége et prend le Temple. Crassus ne tarda pas à piller ce monument auguste que Pompée vainqueur avoit respecté.

Hircan, protégé de César, s'étoit maintenu dans la grande sacrificature. Antigone, fils d'Aristobule, empoisonné par les Pompéiens, fait la guerre à son oncle Hircan et appelle les Parthes à son secours. Ceux-ci fondent sur la Judée, entrent dans Jérusalem et emmènent Hircan prisonnier.

Hérode-le-Grand, fils d'Antipater, officier distingué de la cour d'Hircan, s'empare du royaume de Judée par la faveur des Romains. Antigone, que le sort des armes fait tomber entre les mains d'Hérode, est envoyé à Antoine. Le dernier descendant des Machabées, le roi légitime de Jérusalem, est attaché à un poteau, battu de verges et mis à mort par l'ordre d'un citoyen romain.

Hérode, demeuré seul maître de Jérusalem, la remplit de monuments superbes dont je parlerai dans un autre lieu. Ce fut sous le règne de ce prince que Jésus-Christ vint au monde.

Archélaüs, fils d'Hérode et de Mariamne, succéda à son père, tandis qu'Hérode Antipas, fils aussi du

grand Hérode, eut la tétrarchie de la Galilée et de la Pérée. Celui-ci fit trancher la tête à saint Jean-Baptiste, et renvoya Jésus-Christ à Pilate. Cet Hérode le tétrarque fut exilé à Lyon par Caligula.

Agrippa, petit-fils d'Hérode-le-Grand, obtint le royaume de Judée; mais son frère Hérode, roi de Chalcide, eut tout pouvoir sur le Temple, le trésor sacré et la grande sacrificature.

Après la mort d'Agrippa la Judée fut réduite en province romaine. Les Juifs s'étant révoltés contre leurs maîtres, Titus assiégea et prit Jérusalem. Deux cent mille Juifs moururent de faim pendant ce siége. Depuis le 14 avril jusqu'au 1er de juillet de l'an 71 de notre ère, cent quinze mille huit cent quatre-vingts cadavres sortirent par une seule porte de Jérusalem[1]. On mangea le cuir des souliers et des boucliers; on en vint à se nourrir de foin et des ordures que l'on chercha dans les égoûts de la ville : une mère dévora son enfant. Les assiégés avaloient leur or; le soldat romain qui s'en aperçut égorgeoit les prisonniers, et cherchoit ensuite le trésor recélé dans les entrailles de ces malheureux. Onze cent mille Juifs périrent dans la ville de Jérusalem, et deux cent trente-huit mille quatre cent soixante dans le reste de la Judée.

[1] N'est-il pas singulier qu'un critique m'ait reproché tous ces calculs, comme s'ils étoient de moi, et comme si je faisois autre chose que de suivre ici les historiens de l'antiquité, entre autres Josèphe? L'abbé Guénée et plusieurs savants ont prouvé au reste que ces calculs ne sont point exagérés.

(*Note de la troisième édition.*)

Je ne comprends dans ce calcul ni les femmes, ni les enfants, ni les vieillards emportés par la faim, les séditions et les flammes. Enfin il y eut quatre-vingt-dix-neuf mille deux cents prisonniers de guerre; les uns furent condamnés aux travaux publics; les autres furent réservés au triomphe de Titus : ils parurent dans les amphithéâtres de l'Europe et de l'Asie, où ils s'entretuèrent pour amuser la populace du monde romain. Ceux qui n'avoient pas atteint l'âge de dix-sept ans furent mis à l'encan avec les femmes; on en donnoit trente pour un denier. Le sang du Juste avoit été vendu trente deniers à Jérusalem, et le peuple avoit crié : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros.* Dieu entendit ce vœu des Juifs, et pour la dernière fois il exauça leur prière : après quoi il détourna ses regards de la Terre-Promise et choisit un nouveau peuple.

Le Temple fut brûlé trente-huit ans après la mort de Jésus-Christ; de sorte qu'un grand nombre de ceux qui avoient entendu la prédiction du Sauveur purent en voir l'accomplissement.

Le reste de la nation juive s'étant soulevé de nouveau, Adrien acheva de détruire ce que Titus avoit laissé debout dans l'ancienne Jérusalem. Il éleva sur les ruines de la cité de David une autre ville à laquelle il donna le nom d'*Ælia Capitolina;* il en défendit l'entrée aux Juifs sous peine de mort, et fit sculpter un pourceau sur la porte qui conduisoit à Bethléem. Saint Grégoire de Nazianze assure cependant que les Juifs avoient la permission d'entrer à Ælia une fois par an, pour y pleurer; saint Jé-

rôme ajoute qu'on leur vendoit au poids de l'or le droit de verser des larmes sur les cendres de leur patrie.

Cinq cent quatre-vingt-cinq mille Juifs, au rapport de Dion, moururent de la main du soldat dans cette guerre d'Adrien. Une multitude d'esclaves de l'un et de l'autre sexe fut vendue aux foires de Gaza et de Membré; on rasa cinquante châteaux et neuf cent quatre-vingt-cinq bourgades.

Adrien bâtit sa ville nouvelle précisément dans la place qu'elle occupe aujourd'hui; et, par une providence particulière, comme l'observe Doubdan, il enferma le mont Calvaire dans l'enceinte des murailles. A l'époque de la persécution de Dioclétien, le nom même de Jérusalem étoit si totalement oublié, qu'un martyr ayant répondu à un gouverneur romain qu'il étoit de Jérusalem, ce gouverneur s'imagina que le martyr parloit de quelque ville factieuse bâtie secrètement par les chrétiens. Vers la fin du septième siècle, Jérusalem portoit encore le nom d'*Ælia*, comme on le voit par le *Voyage* d'Arculfe, de la rédaction d'Adamannus, ou de celle du vénérable Bède.

Quelques mouvements paraissent avoir eu lieu dans la Judée, sous les empereurs Antonin, Septime-Sévère et Caracalla. Jérusalem, devenue païenne dans ses vieilles années, reconnut enfin le Dieu qu'elle avoit rejeté. Constantin et sa mère renversèrent les idoles élevées sur le sépulcre du Sauveur, et consacrèrent les saints lieux par des édifices qu'on y voit encore.

Ce fut en vain que Julien, trente-sept ans après, rassembla les Juifs à Jérusalem pour y rebâtir le Temple : les hommes travailloient à cet ouvrage avec des hottes, des bêches et des pelles d'argent ; les femmes emportoient la terre dans le pan de leurs plus belles robes ; mais des globes de feu sortant des fondements à demi creusés dispersèrent les ouvriers et ne permirent pas d'achever l'entreprise.

Nous trouvons une révolte des Juifs sous justinien, l'an 501 de Jésus-Christ. Ce fut aussi sous cet empereur que l'église de Jérusalem fut élevée à la dignité patriarcale.

Toujours destinée à lutter contre l'idolâtrie et à vaincre les fausses religions, Jérusalem fut prise par Cosroës, roi des Perses, l'an 613 de Jésus-Christ. Les Juifs répandus dans la Judée achetèrent de ce prince quatre-vingt-dix mille prisonniers chrétiens et les égorgèrent.

Héraclius battit Cosroës en 627, reconquit la vraie Croix que le roi des Perses avoit enlevée, et la reporta à Jérusalem.

Neuf ans après, le calife Omar, troisième successeur de Mahomet, s'empara de Jérusalem, après l'avoir assiégée pendant quatre mois : la Palestine, ainsi que l'Égypte, passa sous le joug du vainqueur.

Omar fut assassiné à Jérusalem en 1643. L'établissement de plusieurs califats en Arabie et en Syrie, la chute de la dynastie des Ommiades et l'élévation de celle des Abassides, remplirent la Judée

de troubles et de malheurs pendant plus de deux cents ans.

Ahmed, Turc Toulounide, qui, de gouverneur de l'Égypte en étoit devenu le souverain, fit la conquête de Jérusalem en 868 ; mais son fils ayant été défait par les califes de Bagdad, la Cité sainte retourna sous la puissance de ces califes l'an 905 de notre ère.

Un nouveau Turc, nommé *Mahomet-Ikhschid*, s'étant à son tour emparé de l'Égypte, porta ses armes au dehors, et soumit Jérusalem l'an 936 de Jésus-Christ.

Les Fatimites, sortis des sables de Cyrène en 968, chassèrent les Ikhschidites de l'Égypte, et conquirent plusieurs villes de la Palestine.

Un autre Turc, du nom d'*Ortok*, favorisé par les Seljoucides d'Alep, se rendit maître de Jérusalem en 984, et ses enfans y régnèrent après lui.

Mostali, calife d'Égypte, obligea les Ortokides à sortir de Jérusalem.

Hakem ou Haquen, successeur d'Aziz, second calife fatimite, persécuta les chrétiens à Jérusalem vers l'an 996, comme je l'ai déja raconté en parlant de l'église du Saint-Sépulcre. Ce calife mourut en 1021.

Meleschah, Turc Seljoucide, prit la sainte Cité en 1076, et fit ravager tout le pays. Les Ortokides qui avoient été chassés de Jérusalem par le calife Mostali y rentrèrent et s'y maintinrent contre Redouan, prince d'Alep. Mais ils en furent expulsés de nouveau par les Fatimites en 1076 : ceux-ci y ré-

gnoient encore lorsque les Croisés parurent sur les frontières de la Palestine.

Les écrivains du dix-huitième siècle se sont plu à représenter les Croisades sous un jour odieux. J'ai réclamé un des premiers contre cette ignorance ou cette injustice [1]. Les Croisades ne furent des folies, comme on affectoit de les appeler, ni dans leur principe, ni dans leur résultat. Les chrétiens n'étoient point les agresseurs. Si les sujets d'Omar, partis de Jérusalem, après avoir fait le tour de l'Afrique, fondirent sur la Sicile, sur l'Espagne, sur la France même, où Charles-Martel les extermina, pourquoi des sujets de Philippe Ier, sortis de la France, n'auroient-ils pas fait le tour de l'Asie pour se venger des descendants d'Omar jusque dans Jérusalem? C'est un grand spectacle sans doute que ces deux armées de l'Europe et de l'Asie marchant en sens contraire autour de la Méditerranée, et venant, chacune sous la bannière de sa religion, attaquer Mahomet et Jésus-Christ au milieu de leurs adorateurs. N'apercevoir dans les Croisades que des pèlerins armés qui courent délivrer un tombeau en Palestine, c'est montrer une vue très bornée en histoire. Il s'agissoit non seulement de la délivrance de ce tombeau sacré, mais encore de savoir qui devoit l'emporter sur la terre, ou d'un culte ennemi de la civilisation, favorable par système à l'ignorance, au despotisme, à l'esclavage, ou d'un culte qui a fait revivre chez les modernes le génie de la

[1] Dans le *Génie du Christianisme.*

docte antiquité, et aboli la servitude. Il suffit de lire le discours du pape Urbain II au concile de Clermont, pour se convaincre que les chefs de ces entreprises guerrières n'avoient pas les petites idées qu'on leur suppose, et qu'ils pensoient à sauver le monde d'une inondation de nouveaux Barbares. L'esprit du mahométisme est la persécution et la conquête; l'Évangile au contraire ne prêche que la tolérance et la paix. Aussi les chrétiens supportèrent-ils pendant sept cent soixante-quatre ans tous les maux que le fanatisme des Sarrasins leur voulut faire souffrir; ils tâchèrent seulement d'intéresser en leur faveur Charlemagne : mais ni les Espagnes soumises, ni la France envahie, ni la Grèce et les deux Siciles ravagées, ni l'Afrique entière tombée dans les fers, ne purent déterminer pendant près de huit siècles les chrétiens à prendre les armes. Si enfin les cris de tant de victimes égorgées en Orient, si les progrès des Barbares, déja aux portes de Constantinople, réveillèrent la chrétienté, et la firent courir à sa propre défense, qui oseroit dire que la cause des guerres sacrées fut injuste? Où en serions-nous si nos pères n'eussent repoussé la force par la force? Que l'on contemple la Grèce, et l'on apprendra ce que devient un peuple sous le joug des musulmans. Ceux qui s'applaudissent tant aujourd'hui du progrès des lumières auroient-ils donc voulu voir régner parmi nous une religion qui a brûlé la bibliothèque d'Alexandrie, qui se fait un mérite de fouler aux pieds les hommes et de mépriser souverainement les lettres et les arts?

Les Croisades, en affoiblissant les hordes mahométanes au centre même de l'Asie, nous ont empêchés de devenir la proie des Turcs et des Arabes. Elles ont fait plus : elles nous ont sauvés de nos propres révolutions; elles ont suspendu, par la *paix de Dieu*, nos guerres intestines; elles ont ouvert une issue à cet excès de population qui tôt ou tard cause la ruine des états : remarque que le père Maimbourg a faite, et que M. de Bonald a développée.

Quant aux autres résultats des Croisades, on commence à convenir que ces entreprises guerrières ont été favorables au progrès des lettres et de la civilisation. Robertson a parfaitement traité ce sujet dans son *Histoire du Commerce des Anciens aux Indes orientales*. J'ajouterai qu'il ne faut pas, dans ces calculs, omettre la renommée que les armes européennes ont obtenue dans les expéditions d'outre-mer. Le temps de ces expéditions est le temps héroïque de notre histoire; c'est celui qui a donné naissance à notre poésie épique. Tout ce qui répand du merveilleux sur une nation ne doit point être méprisé par cette nation même. On voudroit en vain se le dissimuler, il y a quelque chose dans notre cœur qui nous fait aimer la gloire; l'homme ne se compose pas absolument de calculs positifs pour son bien et pour son mal, ce seroit trop le ravaler; c'est en entretenant les Romains de *l'éternité* de leur ville qu'on les a menés à la conquête du monde, et qu'on leur a fait laisser dans l'histoire un nom éternel.

Godefroy parut donc sur les frontières de la Palestine, l'an 1099 de Jésus-Christ; il étoit entouré de Baudouin, d'Eustache, de Tancrède, de Raimond de Toulouse, des comtes de Flandre et de Normandie, de l'Étolde, qui sauta le premier sur les murs de Jérusalem; de Guicher, déja célèbre pour avoir coupé un lion par la moitié; de Gaston de Foix, de Gérard de Roussillon, de Raimbaud d'Orange, de Saint-Pol, de Lambert : Pierre l'ermite marchoit avec son bâton de pèlerin à la tête de ces chevaliers. Ils s'emparèrent d'abord de Rama; ils entrèrent ensuite dans Emmaüs, tandis que Tancrède et Baudouin du Bourg pénétroient à Bethléem. Jérusalem fut bientôt assiégée, et l'étendard de la Croix flotta sur ses murs un vendredi 15, et selon d'autres, 12 de juillet 1099, à trois heures de l'après-midi.

Je parlerai du siége de cette ville lorsque j'examinerai le théâtre de la *Jérusalem délivrée*. Godefroy fut élu par ses frères d'armes roi de la cité conquise. C'étoit le temps où de simples chevaliers sautoient de la brèche sur le trône : le casque apprend à porter le diadème; et la main blessée qui mania la pique s'enveloppe noblement dans la pourpre. Godefroy refusa de mettre sur sa tête la couronne brillante qu'on lui offroit, « ne voulant point, « dit-il, porter une couronne d'or où Jésus-Christ « avoit porté une couronne d'épines. »

Naplouse ouvrit ses portes, l'armée du soudan d'Égypte fut battue à Ascalon. Robert, moine, pour peindre la défaite de cette armée, se sert précisé-

ment de la comparaison employée par J.-B. Rousseau ; comparaison d'ailleurs empruntée de *la Bible:*

La Palestine enfin, après tant de ravages,
Vit fuir ses ennemis comme on voit les nuages
Dans le vague des airs fuir devant l'aquilon.

Il est probable que Godefroy mourut à Jaffa, dont il avoit fait relever les murs. Il eut pour successeur Baudouin son frère, comte d'Édesse. Celui-ci expira au milieu de ses victoires, et laissa, en 1118, le royaume à Baudouin du Bourg son neveu.

Mélisandre, fille aînée de Baudouin II, épousa Foulques d'Anjou, et porta le royaume de Jérusalem dans la maison de son mari, vers l'an 1130. Foulques étant mort d'une chute de cheval, en 1140, son fils Baudouin III lui succéda. La deuxième Croisade, prêchée par saint Bernard, conduite par Louis VII et par l'empereur Conrad, eut lieu sous le règne de Baudouin III. Après avoir occupé le trône pendant vingt ans, Baudouin laissa la couronne à son frère Amaury, qui la porta onze années. Amaury eut pour successeur son fils Baudouin, quatrième du nom.

On vit alors paroître Saladin, qui, battu d'abord et ensuite victorieux, finit par arracher les lieux saints à leurs nouveaux maîtres.

Baudouin avoit donné sa sœur Sibylle, veuve de Guillaume Longue-Épée, en mariage à Gui de Lusignan. Les grands du royaume, jaloux de ce choix, se divisèrent. Baudouin IV, ayant fini ses jours en 1184, eut pour héritier son neveu Baudouin V, fils de

Sibylle et de Guillaume Longue-Épée. Le jeune roi, qui n'avoit que huit ans, succomba en 1186 sous une violente maladie. Sa mère Sibylle fit donner la couronne à Gui de Lusignan, son second mari. Le comte de Tripoli trahit le nouveau monarque, qui tomba entre les mains de Saladin à la bataille de Tibériade.

Après avoir achevé la conquête des villes maritimes de la Palestine, le soudan assiégea Jérusalem; il la prit l'an 1188 de notre ère. Chaque homme fut obligé de donner pour rançon dix besants d'or: quatorze mille habitants demeurèrent esclaves faute de pouvoir payer cette somme. Saladin ne voulut point entrer dans la mosquée du Temple, convertie en église par les chrétiens, sans en avoir fait laver les murs avec de l'eau de rose. Cinq cents chameaux, dit Sanut, suffirent à peine pour porter toute l'eau de rose employée dans cette occasion: ce conte est digne de l'Orient. Les soldats de Saladin abattirent une croix d'or qui s'élevoit au dessus du Temple, la traînèrent par les rues jusqu'au sommet de la montagne de Sion, où ils la brisèrent. Une seule église fut épargnée, et ce fut l'église du Saint-Sépulcre : les Syriens la rachetèrent pour une grosse somme d'argent.

La couronne de ce royaume à demi perdu passa à Isabelle, fille de Baudouin, sœur de Sibylle décédée, et femme d'Eufroy de Turenne. Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion arrivèrent trop tard pour sauver la Ville sainte; mais ils prirent Ptolémaïs ou Saint-Jean-d'Acre. La valeur de Richard

fut si renommée que, long-temps après la mort de ce prince, quand un cheval tressailloit sans cause, les Sarrasins disoit qu'il avoit vu l'ombre de Richard. Saladin mourut peu de temps après la prise de Ptolémaïs : il ordonna que l'on portât un linceul au bout d'une lance le jour de ses funérailles, et qu'un héraut criât à haute voix :

SALADIN,
DOMPTEUR DE L'ASIE,
DE TOUTES LES RICHESSES QU'IL A CONQUISES,
N'EMPORTE QUE CE LINCEUL.

Richard, rival de gloire de Saladin, après avoir quitté la Palestine, vint se faire renfermer dans une tour en Allemagne. Sa prison donna lieu à des aventures que l'histoire a rejetées, mais que les troubadours ont conservées dans leurs ballades.

L'an 1242, l'émir de Damas Saleh-Ismaël, qui faisoit la guerre à Nedjmeddin, soudan d'Égypte, et qui étoit entré dans Jérusalem, remit cette ville entre les mains des princes latins. Le soudan envoya les Karismiens assiéger la capitale de la Judée. Ils la reprirent et en massacrèrent tous les habitants : ils la pillèrent encore une fois l'année suivante avant de la rendre au soudan Saley-Ayoub, successeur de Nedjmeddin.

Pendant le cours de ces événements, la couronne de Jérusalem avoit passé d'Isabelle à Henri, comte de Champagne, son nouvel époux ; et de celui-ci à Amaury, frère de Lusignan, qui épousa en quatrièmes noces la même Isabelle. Il en eut un fils qui

mourut en bas âge. Marie, fille d'Isabelle et de son premier mari Conrad, marquis de Montferrat, devint l'héritière d'un royaume imaginaire. Jean, comte de Brienne, épousa Marie. Il en eut une fille, Isabelle ou Yolante, mariée depuis à l'empereur Frédéric II. Celui-ci, arrivé à Tyr, fit la paix avec le soudan d'Égypte. Les conditions du traité furent que Jérusalem seroit partagée entre les chrétiens et les musulmans. Frédéric II vint en conséquence prendre la couronne de Godefroy sur l'autel du Saint-Sépulcre, la mit sur sa tête, et repassa bientôt en Europe. Il est probable que les Sarrasins ne tinrent pas les engagements qu'ils avoient pris avec Frédéric, puisque nous voyons, vingt ans après, en 1242, Nedjmeddin saccager Jérusalem, comme je l'ai dit plus haut. Saint Louis arriva en Orient sept ans après ce dernier malheur. Il est remarquable que ce prince, prisonnier en Égypte, vit massacrer sous ses yeux les derniers héritiers de la famille de Saladin [1].

Il est certain que les mamelucs Baharites, après avoir trempé leurs mains dans le sang de leur maître, eurent un moment la pensée de briser les fers de saint Louis, et de faire de leur prisonnier leur soudan, tant ils avoient été frappés de ses vertus ! Saint Louis dit au sire de Joinville qu'il eût accepté cette couronne, si les infidèles la lui avoient décernée. Rien peut-être ne fait mieux connoître ce prince, qui n'avoit pas moins de grandeur d'ame que de

[1] Voyez la note F, à la fin du volume.

piété, et en qui la religion n'excluoit point les pensées royales.

Les mamelucs changèrent de sentiments : Moas, Almansor-Nuradin-Ali, Sefeidin-Modfar, succédèrent tour à tour au trône d'Égypte, et le fameux Bibars-Bondoc-Dari devint soudan en 1263. Il ravagea la partie de la Palestine qui n'étoit pas soumise à ses armes, et fit réparer Jérusalem. Kelaoun, héritier de Bondoc-Dari en 1281, poussa les chrétiens de place en place, et Khalil, son fils, leur enleva Tyr et Ptolémaïs; enfin, en 1291, ils furent entièrement chassés de la Terre-Sainte, après s'être maintenus cent quatre-vingt-douze ans dans leurs conquêtes, et avoir régné quatre-vingt-huit ans à Jérusalem.

Le vain titre de roi de Jérusalem fut transporté dans la maison de Sicile, par le frère de saint Louis, Charles, comte de Provence et d'Anjou, qui réunit sur sa tête les droits du roi de Chypre et de la princesse Marie, fille de Frédéric, prince d'Antioche. Les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, devenus les chevaliers de Rhodes et de Malte, les chevaliers Teutoniques, conquérants du nord de l'Europe et fondateurs du royaume de Prusse, sont aujourd'hui les seuls restes de ces Croisés qui firent trembler l'Afrique et l'Asie, et occupèrent les trônes de Jérusalem, de Chypre et de Constantinople.

Il y a encore des personnes qui se persuadent, sur l'autorité de quelques plaisanteries usées, que le royaume de Jérusalem étoit un misérable petit vallon, peu digne du nom pompeux dont on l'avoit

décoré : c'étoit un très vaste et très grand pays. L'Écriture entière, les auteurs païens, comme Hécatée d'Abdère, Théophraste, Strabon même, Pausanias, Galien, Dioscoride, Pline, Tacite, Solin, Ammien Marcellin; les écrivains juifs, tels que Josèphe, les compilateurs du *Talmud* et de la *Misna;* les historiens et les géographes arabes, Massudi, Ibn Haukal, Ibn al Quadi, Hamdoullah, Abulfeda, Edrisi, etc.; les voyageurs en Palestine, depuis les premiers temps jusqu'à nos jours, rendent unanimement témoignage à la fertilité de la Judée. L'abbé Guénée a discuté ces autorités avec une clarté et une critique admirables [1]. Faudroit-il s'étonner d'ailleurs qu'une terre féconde fût devenue stérile après tant de dévastations? Jérusalem a été prise et saccagée dix-sept fois; des millions d'hommes ont été égorgés dans son enceinte, et ce massacre dure pour ainsi dire encore; nulle autre ville n'a éprouvé un pareil sort. Cette punition, si longue et presque surnaturelle, annonce un crime sans exemple, et qu'aucun châtiment ne peut expier. Dans cette contrée, devenue la proie du fer et de la flamme, les champs incultes ont perdu la fécondité qu'ils devoient aux sueurs de l'homme; les sources ont été ensevelies sous des éboulements; la terre des montagnes, n'étant plus soutenue par l'industrie du vigneron, a été entraînée au fond des vallées, et les collines, jadis couvertes de bois de sycomores, n'ont plus offert que des sommets arides [2].

[1] Dans les quatre Mémoires dont je parlerai.

[2] Voyez la note G, à la fin du volume.

Les chrétiens ayant donc perdu ce royaume en 1291, les soudans Baharites demeurèrent en pos session de leur conquête jusqu'en 1382. A cette époque les mamelucs circassiens usurpèrent l'autorité en Égypte, et donnèrent une nouvelle forme de gouvernement à la Palestine. Si les soudans circassiens sont ceux qui avoient établi une poste aux pigeons et les relais pour apporter au Caire la neige du mont Liban, il faut convenir que, pour des Barbares, ils connoissoient assez bien les agréments de la vie. Selim mit fin à tant de révolutions en s'emparant, en 1716, de l'Égypte et de la Syrie.

C'est cette Jérusalem des Turcs, cette dix-septième ombre de la Jérusalem primitive que nous allons maintenant examiner.

En sortant du couvent nous nous rendîmes à la citadelle. On ne permettoit autrefois à personne de la visiter; aujourd'hui qu'elle est en ruines, on y entre pour quelques piastres. D'Anville prouve que ce château, appelé par les chrétiens *le Château* ou *la Tour des Pisans,* est bâti sur les ruines de l'ancien château de David, et qu'il occupe la place de la tour Psephina. Il n'a rien de remarquable : c'est une forteresse gothique, telle qu'il en existe partout, avec des cours intérieures, des fossés, des chemins couverts, etc.[1]. On me montra une salle abandonnée, remplie de vieux casques. Quelques uns de ces casques avoient la forme d'un bonnet égyptien : je remarquai encore des tubes de fer, de la longueur et

[1] Voyez la *Dissertation* de d'Anville, à la fin de cet *Itinéraire.*

de la grosseur d'un canon de fusil, dont j'ignore l'usage. Je m'étois intrigué secrètement pour acheter deux ou trois de ces antiquailles; je ne sais plus quel hasard fit manquer ma négociation.

Le donjon du château découvre Jérusalem du couchant à l'orient, comme le mont des Oliviers la voit de l'orient au couchant. Le paysage qui environne la ville est affreux : ce sont de toutes parts des montagnes nues, arrondies à leur cime, ou terminées en plateau; plusieurs d'entre elles, à de grandes distances, portent des ruines de tours ou des mosquées délabrées. Ces montagnes ne sont pas tellement serrées, qu'elles ne présentent des intervalles par où l'œil va chercher d'autres perspectives; mais ces ouvertures ne laissent voir que d'arrière-plans de rochers aussi arides que les premiers plans.

Ce fut du haut de la tour de David que le roi-prophète découvrit Bethsabée se baignant dans les jardins d'Urie. La passion qu'il conçut pour cette femme lui inspira dans la suite ces magnifiques *Psaumes de la Pénitence* :

« Seigneur, ne me reprenez point dans votre fu-
« reur, et ne me châtiez pas dans votre colère... Ayez
« pitié de moi selon l'étendue de votre miséricorde...
« Mes jours se sont évanouis comme la fumée... Je
« suis devenu semblable au pélican des déserts...
« Seigneur, je crie vers vous du fond de l'abîme, etc. »

On ignore pourquoi le château de Jérusalem porte le nom de *Château des Pisans*. D'Anville, qui forme à ce sujet diverses conjectures, a laissé échapper un passage de Belon assez curieux :

« Il convient à un chacun qui veut entrer au Sé-
« pulcre, bailler neuf ducats, et n'y a personne qui « en soit exempt, ne pauvres, ne riches. Aussi celui « qui a prins la gabelle du Sépulcre à ferme, paie « huit mille ducats au seigneur; qui est la cause « pourquoi les rentiers rançonnent les pèlerins, ou « bien ils n'y entreront point. Les cordeliers et les « caloyers grecs, et autres manières de religieux « chrétiens, ne paient rien pour y entrer. Les Turcs « le gardent en grande révérence, et y entrent avec « grande dévotion. L'on dit que les *Pisans* imposè-« rent cette somme de neuf ducats lorsqu'ils étoient « seigneurs en Jérusalem, et qu'elle a été ainsi main-« tenue depuis leur temps. »

La citadelle des Pisans[1] étoit gardée quand je la vis par une espèce d'aga demi-nègre : il y tenoit ses femmes renfermées, et il faisoit bien, à en juger par l'empressement qu'elles mettoient à se montrer dans cette triste ruine. Au reste, je n'aperçus pas un canon, et je ne sais si le recul d'une seule pièce ne feroit pas crouler tous ces vieux créneaux.

Nous sortîmes du château après l'avoir examiné pendant une heure; nous prîmes une rue qui se dirige de l'ouest à l'est, et qu'on appelle la *rue du Bazar* : c'est la grande rue et le beau quartier de Jérusalem. Mais quelle désolation et quelle misère! N'anticipons pas sur la description générale. Nous ne rencontrions personne, car la plupart des habi-

[1] Elle portoit aussi le nom de *Neblosa* vers la fin du treizième siècle, comme on le voit par un passage de Brocard. Voyez la *Dissertation* de d'Anville.

tants s'étoient retirés dans la montagne à l'arrivée du pacha. La porte de quelques boutiques abandonnées étoit ouverte; on aperçoit par cette porte de petites chambres de sept ou huit pieds carrés, où le maître, alors en fuite, mange, couche et dort sur la seule natte qui compose son ameublement.

A la droite du Bazar, entre le Temple et le pied de la montagne de Sion, nous entrâmes dans le quartier des Juifs. Ceux-ci, fortifiés par leur misère, avoient bravé l'assaut du pacha : ils étoient là tous en guenilles, assis dans la poussière de Sion, cherchant les insectes qui les dévoroient, et les yeux attachés sur le Temple. Le drogman me fit entrer dans une espèce d'école : je voulus acheter le *Pentateuque* hébreu dans lequel un rabbin montroit à lire à un enfant, mais le rabbin ne voulut jamais me le vendre. On a observé que les Juifs étrangers qui se fixent à Jérusalem vivent peu de temps. Quant à ceux de la Palestine, ils sont si pauvres, qu'ils envoient chaque année faire des quêtes parmi leurs frères en Égypte et en Barbarie.

J'avois commencé d'assez longues recherches sur l'état des Juifs à Jérusalem, depuis la ruine de cette ville par Titus jusqu'à nos jours; j'étois entré dans une discussion importante touchant la fertilité de la Judée : à la publication des derniers volumes des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, j'ai supprimé mon travail. On trouve dans ces volumes quatre *Mémoires* de l'abbé Guénée qui ne laissent rien à désirer sur les deux sujets que je me proposois de traiter. Ces *Mémoires* sont de véritables

chefs-d'œuvre de clarté, de critique et d'érudition. L'auteur des *Lettres de quelques Juifs portugais* est un de ces hommes dont les cabales littéraires ont étouffé la renommée durant sa vie, mais dont la réputation croîtra dans la postérité. Je renvoie le lecteur curieux à ces excellents *Mémoires;* il les trouvera aisément, puisqu'ils viennent d'être publiés, et qu'ils existent dans une collection qui n'est pas rare. Je n'ai point la prétention de surpasser les maîtres; je sais jeter au feu le fruit de mes études, et reconnoître qu'on a fait mieux que moi [1].

Du quartier des Juifs nous nous rendîmes à la maison de Pilate, afin d'examiner par une fenêtre la mosquée du Temple; il est défendu à tout chrétien, sous peine de mort, d'entrer dans le parvis qui environne cette mosquée : je me réserve à en faire la description lorsque je parlerai des monuments de Jérusalem. A quelque distance du prétoire de Pilate nous trouvâmes la piscine Probatique et

[1] J'aurois pu piller les Mémoires de l'abbé Guénée, sans en rien dire, à l'exemple de tant d'auteurs qui se donnent l'air d'avoir puisé dans les sources quand ils n'ont fait que dépouiller des savants dont ils taisent le nom. Ces fraudes sont très faciles aujourd'hui; car dans ce siècle de lumières l'ignorance est grande. On commence par écrire sans avoir rien lu, et l'on continue ainsi toute sa vie. Les véritables gens de lettres gémissent en voyant cette nuée de jeunes auteurs qui auroient peut-être du talent s'ils avoient quelques études. Il faudroit se souvenir que Boileau lisoit Longin dans l'original, et que Racine savoit par cœur le Sophocle et l'Euripide grec. Dieu nous ramène au siècle des pédants! Trente Vadius ne feront jamais autant de mal aux lettres qu'un écolier en bonnet de docteur. Voyez la note II, à la fin du volume.



JÉRUSALEM

Itinéraire de Paris à Jérusalem

le palais d'Hérode : ce dernier est une ruine dont les fondations appartiennent à l'antiquité.

Un ancien hôpital chrétien, aujourd'hui consacré au soulagement des Turcs, attira notre attention. On nous y montra une immense chaudière, appelée la *chaudière de sainte Hélène*. Chaque musulman qui se présentoit autrefois à cet hôpital recevoit deux petits pains et des légumes cuits à l'huile; le vendredi, on ajoutoit à cette distribution du riz accommodé au miel ou au raisiné : tout cela n'a plus lieu; à peine reste-t-il quelque trace de cette charité évangélique, dont les émanations s'étoient comme attachées aux murs de cet hôpital.

Nous traversâmes de nouveau la ville, et, revenant chercher la porte de Sion, Ali-Aga me fit monter avec lui sur les murs : le drogman n'osa pas nous y suivre. Je trouvai quelques vieux canons de vingt-quatre ajustés sur des affûts sans roues, et placés aux embrasures d'un bastion gothique. Un garde qui fumoit sa pipe dans un coin voulut crier; Ali le menaça de le jeter dans le fossé s'il ne se taisoit; et il se tut: je lui donnai une piastre.

Les murs de Jérusalem, dont j'ai fait trois fois le tour à pied, présentent quatre faces aux quatre vents; ils forment un carré long, dont le grand côté court d'orient en occident, deux pointes de la boussole au midi. D'Anville a prouvé par les mesures et les positions locales que l'ancienne Jérusalem n'étoit pas beaucoup plus vaste que la moderne : elle occupoit quasi le même emplacement, si ce n'est qu'elle enfermoit toute la montagne de Sion, et

qu'elle laissoit dehors le Calvaire [1]. On ne doit pas prendre à la lettre le texte de Josèphe lorsque cet historien assure que les murs de la cité s'avançoient, au nord, jusqu'aux sépulcres des rois : le nombre des stades s'y oppose; d'ailleurs, on pourroit dire encore que les murailles touchent aujourd'hui à ces sépulcres; car elles n'en sont pas éloignées de cinq cents pas.

Le mur d'enceinte qui existe aujourd'hui est l'ouvrage de Soliman, fils de Selim [2], comme le prouvent les inscriptions turques placées dans ce mur. On prétend que le dessein de Soliman étoit d'enclore la montagne de Sion dans la circonvallation de Jérusalem, et qu'il fit mourir l'architecte pour n'avoir pas suivi ses ordres. Ces murailles, flanquées de tours carrées, peuvent avoir, à la plate-forme des bastions, une trentaine de pieds de largeur, et cent vingt pieds d'élévation; elles n'ont d'autres fossés que les vallées qui environnent la ville. Six pièces de douze, tirées à barbette, en poussant seulement quelques gabions, sans ouvrir de tranchée, y feroient dans une nuit une brèche praticable; mais on sait que les Turcs se défendent très bien derrière un mur par le moyen des épaulements. Jérusalem est dominée de toutes parts; pour la rendre tenable contre une armée régulière, il faudroit faire de grands ouvrages avancés à l'ouest et au nord, et bâtir une citadelle sur la montagne des Oliviers.

[1] Voyez la *Dissertation* de d'Anville, à la fin de cet *Itinéraire*.
[2] En 1534.

Dans cet amas de décombres, qu'on appelle une ville, il a plu aux gens du pays de donner des noms de rues à des passages déserts. Ces divisions sont assez curieuses, et méritent d'être rapportées, d'autant plus qu'aucun voyageur n'en a parlé ; toutefois les pères Roger, Nau, etc., nomment quelques portes en arabe. Je commence par ces dernières :

Bab-el-Kzalil, la porte du Bien-Aimé : elle s'ouvre à l'ouest. On sort par cette porte pour aller à Bethléem, Hébron et Saint-Jean-du-Désert. Nau écrit *Bal-el-Khalil*, et traduit, porte d'Abraham : c'est la porte de Jaffa de Deshayes, la porte des Pèlerins, et quelquefois la porte de Damas des autres voyageurs.

Bal-el-Nabi-Dahoud, la porte du prophète David : elle est au midi, sur le sommet de la montagne de Sion, presqu'en face du tombeau de David et du Saint-Cénacle. Nau écrit *Bab-Sidi-Daod.* Elle est nommée *porte de Sion* par Deshayes, Doubdan, Roger, Cotovic, Bénard, etc.

Bab-el-Maugrarbé, la porte des Maugrabins ou des Barbaresques : elle se trouve entre le levant et le midi, sur la vallée d'Annon, presque au coin du Temple, et en regard du village de Siloan. Nau écrit *Bab-el-Megarebe.* C'est la porte Sterquilinaire ou des ordures, par où les Juifs amenèrent Jésus-Christ à Pilate, après l'avoir pris au jardin des Oliviers.

Bab-el-Darahie, la porte Dorée : elle est au levant et donne sur le parvis du Temple. Les Turcs l'ont murée : une prédiction leur annonce que les chrétiens prendront un jour la ville par cette porte ;

on croit que Jésus-Christ entra à Jérusalem par cette même porte le jour des Rameaux.

Bab-el-Sidi-Mariam, la porte de la Sainte-Vierge, à l'orient, vis-à-vis la montagne des Oliviers. Nau l'appelle en arabe *Heutta*. Toutes les relations de la Terre-Sainte la nomment *porte de saint Étienne* ou *de Marie*, parce qu'elle fut témoin du martyre de saint Étienne, et qu'elle conduit au sépulcre de la Vierge. Du temps des Juifs elle se nommoit *la porte des Troupeaux*.

Bab-el-Zahara, la porte de l'Aurore ou du Cerceau, *Cerchiolino*: elle regarde le septentrion, et conduit à la grotte des Lamentations de Jérémie. Les meilleurs plans de Jérusalem s'accordent à nommer cette porte, porte *d'Éphraïm* ou *d'Hérode*. Cotovic la supprime et la confond avec la porte de Damas; il écrit: *Porta Damascena*, *sive Effraïm;* mais son plan, trop petit et très défectueux, ne se peut comparer à celui de Deshayes, ni encore moins à celui de Shaw. Le plan du Voyage espagnol de Vera est très beau, mais chargé et inexact. Nau ne donne point le nom arabe de la porte d'Éphraïm, il est peut-être le seul voyageur qui l'appelle *porte des Turcomans*. La porte d'Éphraïm et la porte Sterquilinaire ou du fumier sont les deux petites portes de Jérusalem.

Bab-el-Hamoud ou *Bab-el-Cham*, la porte de la Colonne ou de Damas: elle est tournée au nord-ouest, et mène aux sépulcres des rois, à Naplouse ou Sichem, à Saint-Jean-d'Acre et à Damas. Nau écrit *Bab-el-Amoud*. Quand Simon le Cyrénéen rencontra Jésus-Christ chargé de la croix, il venoit de la porte

de Damas. Les pèlerins entroient anciennement par cette porte, maintenant ils entrent par celle de Jaffa ou de Bethléem; d'où il est arrivé qu'on a transporté le nom de la porte de Damas à la porte de Jaffa ou des Pèlerins. Cette observation n'a point encore été faite, et je la consigne ici pour expliquer une confusion de lieux qui embarrasse quelquefois dans les récits des voyageurs.

Venons maintenant au détail des rues. Les trois principales se nomment :

Harat-bab-el-Hamoud, la rue de la Porte de la Colonne : elle traverse la ville du nord au midi.

Souk-el-Kebiz, la rue du Grand-Bazar : elle court du couchant au levant.

Harat-el-Allam, la Voie Douloureuse : elle commence à la porte de la Vierge, passe au prétoire de Pilate, et va finir au Calvaire.

On trouve ensuite sept autres petites rues :

Harat-el-Mulsmin, la rue des Turcs.

Harat-el-Nassara, la rue des Chrétiens : elle va du Saint-Sépulcre au couvent latin.

Harat-el-Asman, la rue des Arméniens, au levant du château.

Harat-el-Youd, la rue des Juifs : les boucheries de la ville sont dans cette rue.

Harat-bab-Hotta, la rue près du Temple.

Harat-el-Zahara. Mon drogman me traduisoit ces mots par *strada Comparita*. Je ne sais trop ce que cela veut dire. Il m'assuroit encore que les *rebelles* et les *méchantes gens* demeuroient dans cette rue.

Harat-el-Maugrarbé, rue des Maugrabins. Ces

Maugrabins, comme je l'ai dit, sont les Occidentaux ou Barbaresques. On compte parmi eux quelques descendants des Maures chassés d'Espagne par Ferdinand et Isabelle. Ces bannis furent reçus dans la Ville sainte avec une grande charité ; on leur fit bâtir une mosquée : on leur distribue encore aujourd'hui du pain, des fruits et quelque argent. Les héritiers des fiers Abencerages, les élégants architectes de l'Alhambra, sont devenus à Jérusalem des portiers qu'on recherche à cause de leur intelligence, et des courriers estimés pour leur légèreté. Que diroient Saladin et Richard si, revenant tout à coup au monde, ils trouvoient les chevaliers maures transformés en concierges au Saint-Sépulcre, et les chevaliers chrétiens représentés par des frères quêteurs ?

A l'époque du voyage de Benjamin de Tudèle, c'est-à-dire sous les rois françois de Jérusalem, la ville avoit trois enceintes de murailles, et quatre portes que Benjamin appelle *porta Somnus Abrahæ, porta David, porta Sion, porta Jehosaphat.* Quant aux trois enceintes, elles ne s'accordent guère avec ce que nous savons du local de Jérusalem lors de la prise de cette ville par Saladin. Benjamin trouva plusieurs Juifs établis dans le quartier de la Tour de David : ils y avoient le privilége exclusif de la teinture des draps et des laines, moyennant une somme qu'ils payoient tous les ans au roi.

Les lecteurs qui voudront comparer la Jérusalem moderne avec la Jérusalem antique peuvent avoir recours à d'Anville, dans sa *Dissertation sur*

l'ancienne Jérusalem[1], à Reland, et au père Lami, *de Sancta Civitate et Templo.*

Nous rentrâmes au couvent vers neuf heures. Après avoir déjeuné j'allai faire une visite au patriarche grec et au patriarche arménien, qui m'avoient envoyé saluer par leurs drogmans.

Le couvent grec touche à l'église du Saint-Sépulcre. De la terrasse de ce couvent on découvre un assez vaste enclos, où croissent deux ou trois oliviers, un palmier et quelques cyprès : la maison des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem occupoit autrefois ce terrain abandonné. Le patriarche grec me parut un très bon homme. Il étoit dans ce moment aussi tourmenté par le pacha que le gardien de Saint-Sauveur. Nous parlâmes de la Grèce : je lui demandai s'il possédoit quelques manuscrits; on me fit voir des Rituels et des Traités des Pères. Après avoir bu le café et reçu trois ou quatre chapelets, je passai chez le patriarche arménien.

Celui-ci s'appeloit *Arsenios*, de la ville de Césarée en Cappadoce; il étoit métropolitain de Scythopoli, et procureur patriarcal de Jérusalem; il m'écrivit lui-même son nom et ses titres en caractères syriaques sur un petit billet que j'ai encore. Je ne trouvai point chez lui l'air de souffrance et d'oppression que j'avois remarqué chez les malheureux Grecs, esclaves partout. Le couvent arménien est agréable, l'église charmante et d'une propreté rare. Le patriarche, qui ressembloit à un riche Turc,

[1] Voyez cette *Dissertation*, à la fin de cet *Itinéraire.*

étoit enveloppé dans des robes de soie, et assis sur des coussins. Je bus d'excellent café de Moka. On m'apporta des confitures, de l'eau fraîche, des serviettes blanches; on brûla du bois d'aloès, et je fus parfumé d'essence de rose au point de m'en trouver incommodé. Arsenios me parla des Turcs avec mépris. Il m'assura que l'Asie entière attendoit l'arrivée des François; que, s'il paroissoit un seul soldat de ma nation dans son pays, le soulèvement seroit général. On ne sauroit croire à quel point les esprits fermentent dans l'Orient[1]. J'ai vu Ali-Aga se fâcher à Jéricho contre un Arabe qui se moquoit de lui, et qui lui disoit que, si l'empereur avoit voulu prendre Jérusalem, il y seroit entré aussi aisément qu'un chameau dans un champ de doura. Les peuples de l'Orient sont beaucoup plus familiarisés que nous avec les idées d'invasion. Ils ont vu passer tous les hommes qui ont changé la face de la terre: Sésostris, Cyrus, Alexandre, Mahomet et le dernier conquérant de l'Europe. Accoutumés à suivre les destinées d'un maître, ils n'ont point de loi qui les attache à des idées d'ordre et de modération politique: tuer quand on est le plus fort leur semble un droit légitime; ils s'y soumettent ou l'exercent avec la même indifférence. Ils appartiennent essentiellement à l'épée; ils aiment tous les prodiges qu'elle opère: le glaive est pour eux la

[1] M. Seetzen, qui passa à Jérusalem quelques mois avant moi, et qui a voyagé plus tard dans l'Arabie, dit, dans sa lettre à M. de Zach, que les habitants du pays ne firent que lui parler des armées françoises. (*Ann. des Voyages*, par M. Malte-Brun.)

baguette d'un Génie qui élève et détruit les empires. La liberté, ils l'ignorent; les propriétés, ils n'en ont point : la force est leur dieu. Quand ils sont long-temps sans voir paroître ces conquérants exécuteurs des hautes justices du ciel, ils ont l'air de soldats sans chefs, de citoyens sans législateur, et d'une famille sans père.

Mes deux visites durèrent à peu près une heure. De là j'entrai dans l'église du Saint-Sépulcre; le Turc qui en ouvre les portes avoit été prévenu de se tenir prêt à me recevoir : je payai de nouveau à Mahomet le droit d'adorer Jésus-Christ. J'étudiai une seconde fois, et plus à loisir, les monuments de cette vénérable église. Je montai dans la galerie où je rencontrai le moine cophte et l'évêque abyssin : ils sont très pauvres, et leur simplicité rappelle les beaux temps de l'Évangile. Ces prêtres, demi-sauvages, le teint brûlé par les feux du tropique, portant pour seule marque de leur dignité une robe de toile bleue, et n'ayant point d'autre abri que le Saint-Sépulcre, me touchèrent bien plus que le chef des papas grecs et le patriarche arménien. Je défierois l'imagination la moins religieuse de n'être pas émue à cette rencontre de tant de peuples au tombeau de Jésus-Christ, à ces prières prononcées dans cent langages divers, au lieu même où les apôtres reçurent du Saint-Esprit le don de parler toutes les langues de la terre.

Je sortis à une heure du Saint-Sépulcre, et nous rentrâmes au couvent. Les soldats du pacha avoient envahi l'hospice, ainsi que je l'ai déja raconté, et

ils y vivoient à discrétion. En retournant à ma cellule, et traversant un corridor avec le drogman Michel, je rencontrai deux jeunes spahis armés de pied en cap, et faisant un bruit étrange : il est vrai qu'ils n'étoient pas bien redoutables, car, à la honte de Mahomet, ils étoient ivres à tomber. Aussitôt qu'ils m'aperçurent, ils me fermèrent le passage en jetant de grands éclats de rire. Je m'arrêtai pour attendre la fin de ces jeux. Jusque là il n'y avoit point de mal; mais bientôt un de ces Tartares, passant derrière moi, me prit la tête, me la courba de force, tandis que son camarade, baissant le collet de mon habit, me frappoit le cou avec le dos de son sabre nu. Le drogman se mit à beugler. Je me débarrassai des mains des spahis; je sautai à la gorge de celui qui m'avoit saisi par la tête : d'une main lui arrachant la barbe, et de l'autre l'étranglant contre le mur, je le fis devenir noir comme mon chapeau; après quoi je le lâchai, lui ayant rendu jeu pour jeu et insulte pour insulte. L'autre spahi, chargé de vin et étourdi de mon action, ne songea point à venger la plus grande avanie que l'on puisse faire à un Turc, celle de le prendre par la barbe. Je me retirai dans ma chambre et je me préparai à tout événement. Le père gardien n'était pas trop fâché que j'eusse un peu corrigé ses persécuteurs ; mais il craignoit quelque catastrophe : un Turc humilié n'est jamais dangereux, et nous n'entendîmes parler de rien.

Je dînai à deux heures, et je sortis à trois avec ma petite troupe accoutumée. Je visitai les sépul-

cres des rois; de là, faisant à pied le tour de la ville, je m'arrêtai aux tombeaux d'Absalon, de Josaphat et de Zacharie dans la vallée de Josaphat. J'ai dit que les sépulcres des rois étoient en dehors de la porte d'Éphraïm, vers le nord, à trois ou quatre portées de fusil de la grotte de Jérémie. Parlons des monuments de Jérusalem.

J'en distingue de six espèces :

1° Les monuments purement hébreux; 2° les monuments grecs et romains du temps des païens; 3° les monuments grecs et romains sous le christianisme; 4° les monuments arabes ou moresques; 5° les monuments gothiques sous les rois françois; 6° les monuments turcs.

Venons aux premiers.

On ne voit plus aucune trace de ceux-ci à Jérusalem, si ce n'est à la piscine Probatique; car je mets les sépulcres des rois et les tombeaux d'Absalon, de Josaphat et de Zacharie au nombre des monuments grecs et romains exécutés par les Juifs.

Il est difficile de se faire une idée nette du premier et même du second Temple d'après ce qu'en dit l'Écriture et d'après la description de Josèphe; mais on entrevoit deux choses : les Juifs avoient le goût du sombre et du grand dans leurs édifices, comme les Égyptiens; ils aimoient les petits détails et les ornements recherchés, soit dans les gravures des pierres, soit dans les ornements en bois, en bronze ou en or [1].

[1] Voyez la note I, à la fin du volume.

Le Temple de Salomon ayant été détruit par les Syriens, le second Temple, rebâti par Hérode l'Ascalonite, rentra dans l'ordre de ces ouvrages moitié juifs moitié grecs, dont je vais bientôt parler.

Il ne nous reste donc rien de l'architecture primitive des Juifs à Jérusalem, hors la piscine Probatique. On la voit encore près de la porte Saint-Étienne, et elle bornoit le Temple au septentrion. C'est un réservoir long de cent cinquante pieds, et large de quarante. L'excavation de ce réservoir est soutenue par des murs, et ces murs sont ainsi composés : un lit de grosses pierres jointes ensemble par des crampons de fer; une maçonnerie mêlée appliquée sur ces grosses pierres; une couche de cailloutage collée sur cette maçonnerie; un enduit répandu sur ce cailloutage. Les quatre lits sont perpendiculaires au sol, et non pas horizontaux : l'enduit étoit du côté de l'eau, et les grosses pierres s'appuyoient et s'appuient encore contre la terre.

Cette piscine est maintenant desséchée et à demi comblée; il y croît quelques grenadiers et une espèce de tamarin sauvage, dont la verdure est bleuâtre; l'angle de l'ouest est tout rempli de nopals. On remarque aussi dans le côté occidental deux arcades qui donnent naissance à deux voûtes : c'étoit peut-être un aquéduc qui conduisoit l'eau dans l'intérieur du Temple.

Josèphe appelle cette piscine *Stagnum Salomonis;* l'Évangile la nomme *Probatique*, parce qu'on y purifioit les brebis destinées aux sacrifices. Ce fut au

bord de cette piscine que Jésus-Christ dit au paralytique :

« Levez-vous et emportez votre lit. »

Voilà tout ce qui reste aujourd'hui de la Jérusalem de David et de Salomon.

Les monuments de la Jérusalem grecque et romaine sont plus nombreux, et forment une classe nouvelle et fort singulière dans les arts. Je commence par les tombeaux de la vallée de Josaphat et de la vallée de Siloë.

Quand on a passé le pont du torrent de Cédron, on trouve au pied du *Mons Offensionis* le sépulcre d'Absalon. C'est une masse carrée, mesurant huit pas sur chaque face; elle est formée d'une seule roche, laquelle roche a été taillée dans la montagne voisine, dont elle n'est séparée que de quinze pieds. L'ornement de ce sépulcre consiste en vingt-quatre colonnes d'ordre dorique sans cannelure, six sur chaque front du monument. Ces colonnes sont à demi engagées et forment partie intégrante du bloc, ayant été prises dans l'épaisseur de la masse. Sur les chapiteaux règne la frise avec le triglyphe. Au dessus de cette frise s'élève un socle qui porte une pyramide triangulaire, trop élevée pour la hauteur totale du tombeau. Cette pyramide est d'un autre morceau que le corps du monument.

Le sépulcre de Zacharie ressemble beaucoup à celui-ci; il est taillé dans le roc de la même manière, et se termine en une pointe un peu recourbée comme le bonnet phrygien ou comme un monument chinois. Le sépulcre de Josaphat est une grotte

dont la porte d'un assez bon goût fait le principal ornement. Enfin le sépulcre où se cacha l'apôtre saint Jacques présente sur la vallée de Siloë un portique agréable. Les quatre colonnes qui composent ce portique ne posent point sur le sol, mais elles sont placées à une certaine hauteur dans le rocher, ainsi que la colonnade du Louvre sur le premier étage du palais.

La tradition, comme on le voit, assigne des noms à ces tombeaux. Arculfe, dans Adamannus (*De Locis Sanctis*, lib. I, cap. X), Vilalpandus (*Antiquæ Jerusalem Descriptio*), Adrichomius (*Sententia de loco sepulcri Absalon*), Quaresmius (tom. II, cap. IV et V), et plusieurs autres, ont ou parlé de ces noms, ou épuisé sur ce sujet la critique de l'histoire. Mais, quand la tradition ne seroit pas ici démentie par les faits, l'architecture de ces monuments prouveroit que leur origine ne remonte pas à la première antiquité judaïque.

S'il falloit absolument fixer l'époque où ces mausolées ont été construits, je la placerois vers le temps de l'alliance des Juifs et des Lacédémoniens, sous les premiers Machabées. Le dorique dominoit encore dans la Grèce : le corinthien n'envahit l'architecture qu'un demi-siècle après, lorsque les Romains commencèrent à s'étendre dans le Péloponèse et dans l'Asie [1].

[1] Aussi trouvons-nous à cette dernière époque un portique corinthien dans le Temple rebâti par Hérode, des colonnes avec des inscriptions grecques et latines, des portes de cuivre de Corinthe, etc.*

* JOSEPH., *de Bell. Judaic.*, lib. VI, cap. XIV

Mais, en naturalisant à Jérusalem l'architecture de Corinthe et d'Athènes, les Juifs y mêlèrent les formes de leur propre style. Les sépulcres de la vallée de Josaphat, et surtout les tombeaux dont je vais bientôt parler, offrent l'alliance visible du goût de l'Égypte et du goût de la Grèce. Il résulta de cette alliance une sorte de monuments indécis, qui forment pour ainsi dire le passage entre les Pyramides et le Parthenon; monuments où l'on distingue un génie sombre, hardi, gigantesque, et une imagination riante, sage et modérée [1]. On va voir un bel exemple de cette vérité dans les sépulcres des rois.

En sortant de Jérusalem par la porte d'Éphraïm, on marche pendant un demi-mille sur le plateau d'un rocher rougeâtre où croissent quelques oliviers. On rencontre ensuite au milieu d'un champ une excavation assez semblable aux travaux abandonnés d'une ancienne carrière. Un chemin large et en pente douce vous conduit au fond de cette excavation, où l'on entre par une arcade. On se trouve alors au milieu d'une salle découverte taillée dans le roc. Cette salle a trente pieds de long sur trente pieds de large, et les parois du rocher peuvent avoir douze à quinze pieds d'élévation.

Au centre de la muraille du midi vous apercevez une grande porte carrée, d'ordre dorique, creusée de plusieurs pieds de profondeur dans le roc. Une frise un peu capricieuse, mais d'une dé-

[1] C'est ainsi que, sous François Ier, l'architecture grecque se mêla au style gothique, et produisit des ouvrages charmants.

licatesse exquise, est sculptée au dessus de la porte: c'est d'abord un triglyphe suivi d'un métope orné d'un simple anneau ; ensuite vient une grappe de raisin entre deux couronnes et deux palmes. Le triglyphe se représente, et la ligne se reproduisoit sans doute de la même manière le long du rocher; mais elle est actuellement effacée. A dix-huit pouces de cette frise règne un feuillage entremêlé de pommes de pin et d'un autre fruit que je n'ai pu reconnoître, mais qui ressemble à un petit citron d'Égypte. Cette dernière décoration suivoit parallèlement la frise, et descendoit ensuite perpendiculairement le long des deux côtés de la porte.

Dans l'enfoncement et dans l'angle à gauche de cette grande porte s'ouvre un canal où l'on marchoit autrefois debout, mais où l'on se glisse aujourd'hui en rampant. Il aboutit par une pente assez roide, ainsi que dans la grande pyramide, à une chambre carrée, creusée dans le roc avec le marteau et le ciseau. Des trous de six pieds de long sur trois pieds de large sont pratiqués dans les murailles, ou plutôt dans les parois de cette chambre, pour y placer des cercueils. Trois portes voûtées conduisent de cette première chambre dans sept autres demeures sépulcrales d'inégale grandeur, toutes formées dans le roc vif, et dont il est difficile de comprendre le dessin, surtout à la lueur des flambeaux. Une de ces grottes, plus basse que les autres, et où l'on descend par six degrés, semble avoir renfermé les principaux cercueils. Ceux-ci étoient généralement disposés de la manière sui-

vante : le plus considérable étoit au fond de la grotte, en face de la porte d'entrée, dans la niche ou dans l'étui qu'on lui avoit préparé; des deux côtés de la porte deux petites voûtes étoient réservées pour les morts les moins illustres, et comme pour les gardes de ces rois qui n'avoient plus besoin de leur secours. Les cercueils, dont on ne voit que les fragments, étoient de pierre et ornés d'élégantes arabesques.

Ce qu'on admire le plus dans ces tombeaux, ce sont les portes des chambres sépulcrales; elles sont de la même pierre que la grotte, ainsi que les gonds et les pivots sur lesquels elles tournent. Presque tous les voyageurs ont cru qu'elles avoient été taillées dans le roc même; mais cela est visiblement impossible, comme le prouve très bien le père Nau. Thévenot assure « qu'en grattant un peu la poussière « on aperçoit la jointure des pierres, qui y ont été « mises après que les portes ont été posées avec « leurs pivots dans les trous. » J'ai cependant gratté la poussière, et je n'ai point vu ces marques au bas de la seule porte qui reste debout : toutes les autres sont brisées et jetées en dedans des grottes.

En entrant dans ces palais de la Mort, je fus tenté de les prendre pour des bains d'architecture romaine, tels que ceux de l'antre de la Sibylle près du lac Averne. Je ne parle ici que de l'effet général pour me faire comprendre; car je savois très bien que j'étois dans des tombeaux. Arculfe (*Apud Adamann.*), qui les a décrits avec une grande exactitude (*Sepulcra sunt in naturali collis rupe, etc.*),

avoit vu des ossements dans les cercueils. Plusieurs siècles après, Villamont y trouva pareillement des cendres qu'on y cherche vainement aujourd'hui. Ce monument souterrain étoit annoncé au dehors par trois pyramides, dont une existoit encore du temps de Vilalpandus. Je ne sais ce qu'il faut croire de Zuellard et d'Appart qui décrivent des ouvrages extérieurs et des péristyles.

Une question s'élève sur ces sépulcres nommés *Sépulcres des rois*. De quels rois s'agit-il? D'après un passage des *Paralipomènes* et d'après quelques autres endroits de l'Écriture, on voit que les tombeaux des rois de Juda étoient dans la ville de Jérusalem : *Dormiitque Achaz cum patribus suis, et sepelierunt eum in civitate Jerusalem.* David avoit son sépulcre sur la montagne de Sion; d'ailleurs le ciseau grec se fait reconnoître dans les ornements des sépulcres des rois.

Josèphe, auquel il faut avoir recours, cite trois mausolées fameux.

Le premier étoit le tombeau des Machabées, élevé par Simon leur frère : « Il étoit, dit Josèphe, de « marbre blanc et poli, si élevé qu'on le peut voir « de fort loin. Il y a tout à l'entour des voûtes en « forme de portiques, dont chacune des colonnes « qui le soutiennent est d'une seule pierre. Et pour « marquer ces sept personnes, il y ajouta sept pyra- « mides d'une très grande hauteur et d'une mer- « veilleuse beauté [1]. »

Le premier livre des *Machabées* donne à peu près

[1] *Antiq. Judaï.*

les mêmes détails sur ce tombeau. Il ajoute qu'on l'avoit construit à Modin, et qu'on le voyoit en naviguant sur la mer : *Ab omnibus navigantibus mare.* Modin étoit une ville bâtie près de Diospolis, sur une montagne de la tribu de Juda. Du temps d'Eusèbe, et même du temps de saint Jérôme, le monument des Machabées existoit encore. Les sépulcres des rois, à la porte de Jérusalem, malgré leurs sept chambres funèbres et les pyramides qui les couronnoient, ne peuvent donc avoir appartenu aux princes asmonéens.

Josèphe nous apprend ensuite qu'Hélène, reine d'Adiabène, avoit fait élever, à deux stades de Jérusalem, trois pyramides funèbres, et que ses os et ceux de son fils Izate y furent renfermés par les soins de Manabaze [1]. Le même historien, dans un autre ouvrage [2], en traçant les limites de la Cité sainte, dit que les murs passoient au septentrion vis-à-vis le sépulcre d'Hélène. Tout cela convient parfaitement aux sépulcres des rois, qui, selon Vilalpandus, étoient ornés de trois pyramides, et qui se trouvent encore au nord de Jérusalem, à la distance marquée par Josèphe. Saint Jérôme parle aussi de ce sépulcre. Les savants qui se sont occupés du monument que j'examine ont laissé échapper un passage curieux de Pausanias [3]; il est vrai

[1] *Antiq. Judaï.* [2] *De Bell. Jud.*

[3] J'ai vu depuis que l'abbé Guénée l'a indiqué dans les excellents Mémoires dont j'ai parlé. Il dit qu'il se propose d'examiner ce passage dans un autre Mémoire : il le dit, mais il n'y revient plus : c'est bien dommage.

qu'on ne pense guère à Pausanias à propos de Jérusalem. Quoi qu'il en soit, voici le passage; la version latine et le texte de Gedoyn sont fidèles :

« Le second tombeau étoit à Jérusalem..... C'étoit « la sépulture d'une femme juive nommée *Hélène.* « La porte du tombeau, qui étoit de marbre comme « tout le reste, s'ouvroit d'elle-même à certain jour « de l'année et à certaine heure, par le moyen d'une « machine, et se refermoit peu de temps après. En « tout autre temps si vous aviez voulu l'ouvrir vous « l'auriez plutôt rompue. »

Cette porte, qui s'ouvroit et se refermoit d'elle-même par une machine, sembleroit, à la merveille près, rappeler les portes extraordinaires des sépulcres des rois. Suidas et Etienne de Byzance parlent d'un Voyage de Phénicie et de Syrie publié par Pausanias. Si nous avions cet ouvrage, nous y aurions sans doute trouvé de grands éclaircissements sur le sujet que nous traitons.

Les passages réunis de l'historien juif et du voyageur grec sembleroient donc prouver assez bien que les sépulcres des rois ne sont que le tombeau d'Hélène; mais on est arrêté dans cette conjecture par la connoissance d'un troisième monument.

Josèphe parle de certaines grottes qu'il nomme les *Cavernes royales*, selon la traduction littérale d'Arnaud d'Andilly : malheureusement il n'en fait point la description; il les place au septentrion de la Ville sainte, tout auprès du tombeau d'Hélène.

Reste donc à savoir quel fut le prince qui fit creuser ces cavernes de la Mort, comment elles

étoient ornées, et de quels rois elles gardoient les cendres. Josèphe, qui compte avec tant de soin les ouvrages entrepris ou achevés par Hérode-le-Grand, ne met point les sépulcres des rois au nombre de ces ouvrages; il nous apprend même qu'Hérode, étant mort à Jéricho, fut enterré avec une grande magnificence à Hérodium. Ainsi, les cavernes royales ne sont point le lieu de la sépulture de ce prince; mais un mot échappé ailleurs à l'historien pourroit répandre quelque lumière sur cette discussion.

En parlant du mur que Titus fit élever pour serrer de plus près Jérusalem, Josèphe dit que ce mur, revenant vers la région boréale, renfermoit le *sépulcre d'Hérode*. C'est la position des cavernes royales. Celles-ci auroient donc porté également le nom de *Cavernes royales* et de *Sépulcre d'Hérode*. Dans ce cas cet Hérode ne seroit point Hérode l'Ascalonite, mais Hérode le Tétrarque. Ce dernier prince étoit presque aussi magnifique que son père: il avoit fait bâtir deux villes, Séphoris et Tibériade; et, quoiqu'il fût exilé à Lyon par Caligula [1], il pouvoit très bien s'être préparé un cercueil dans sa patrie: Philippe son frère lui avoit donné le modèle de ces édifices funèbres.

Nous ne savons rien des monuments dont Agrippa embellit Jérusalem.

Voilà ce que j'ai pu trouver de plus satisfaisant sur cette question; j'ai cru devoir la traiter à fond,

[1] Joseph., *Ant. Jud.*, lib. XVIII; Strab., lib. XVIII.

parce qu'elle a jusqu'ici été plutôt embrouillée qu'éclaircie par les critiques. Les anciens pèlerins qui avoient vu le sépulcre d'Hélène l'ont confondu avec les cavernes royales. Les voyageurs modernes, qui n'ont point retrouvé le tombeau de la reine d'Adiabène, ont donné le nom de ce tombeau aux sépultures des princes de la maison d'Hérode. Il est résulté de tous ces rapports une étrange confusion : confusion augmentée par l'érudition des écrivains pieux qui ont voulu ensevelir les rois de Juda dans les grottes royales, et qui n'ont pas manqué d'autorités.

La critique de l'art ainsi que les faits historiques nous obligent à ranger les sépulcres des rois dans la classe des monuments grecs à Jérusalem. Ces sépulcres étoient très nombreux, et la postérité d'Hérode finit assez vite ; de sorte que plusieurs cercueils auront attendu vainement leurs maîtres : il ne manquoit plus, pour connoître toute la vanité de notre nature, que de voir les tombeaux d'hommes qui ne sont pas nés. Rien, au reste, ne forme un contraste plus singulier que la frise charmante sculptée par le ciseau de la Grèce sur la porte de ces chambres formidables où reposoient les cendres des Hérode. Les idées les plus tragiques s'attachent à la mémoire de ces princes ; ils ne nous sont bien connus que par le meurtre de Mariamne, le massacre des innocents, la mort de saint Jean-Baptiste, et la condamnation de Jésus-Christ. On ne s'attend donc point à trouver leurs tombeaux embellis de guirlandes légères, au milieu du site effrayant de

Jérusalem, non loin du Temple où Jéhovah rendoit ses terribles oracles, et près de la grotte où Jérémie composa ses *Lamentations*.

M. Casas a très bien représenté ces monuments dans son *Voyage pittoresque de la Syrie* : je ne connois point l'ouvrage plus récent de M. Mayer. La plupart des Voyages en Terre-Sainte sont accompagnés de gravures et de vignettes. Il faut distinguer celles de la Relation du père Roger, qui pourroient bien être de Claude Mellan.

Les autres édifices des temps romains à Jérusalem, tels que le théâtre et l'amphithéâtre, les tours Antonia, Hippicos, Phasaële et Psephima n'existent plus, ou du moins on n'en connoît que des ruines informes.

Nous passons maintenant à la troisième sorte des monuments de Jérusalem, aux monuments du christianisme avant l'invasion des Sarrasins. Je n'en ai plus rien à dire, puisque je les ai décrits en rendant compte des saints lieux. Je ferai seulement une remarque : comme ces monuments doivent leur origine à des chrétiens qui n'étoient pas Juifs, ils ne conservent rien du caractère demi-égyptien, demi-grec, que j'ai observé dans les ouvrages des princes asmonéens et des Hérode ; ce sont de simples églises grecques du temps de la décadence de l'art.

La quatrième espèce de monuments à Jérusalem est celle des monuments qui appartiennent au temps de la prise de cette ville par le calife Omar, successeur d'Abubeker, et chef de la race des Ommiades

Les Arabes qui avoient suivi les étendards du calife s'emparèrent de l'Égypte; de là, s'avançant le long des côtes de l'Afrique, ils passèrent en Espagne, et remplirent de palais enchantés Grenade et Cordoue. C'est donc au règne d'Omar qu'il faut faire remonter l'origine de cette architecture arabe dont l'Alhambra est le chef-d'œuvre, comme le Parthenon est le miracle du génie de la Grèce. La mosquée du Temple, commencée à Jérusalem par Omar, agrandie par Abd-el-Maleck, et rebâtie sur un nouveau plan par El-Oulid, est un monument très curieux pour l'histoire de l'art chez les Arabes. On ne sait point encore d'après quel modèle furent élevées ces demeures des Fées dont l'Espagne nous offre les ruines. On me saura peut-être gré de dire quelques mots sur un sujet si neuf, et jusqu'à présent si peu étudié.

Le premier Temple de Salomon ayant été renversé six cents ans avant la naissance de Jésus-Christ, il fut relevé après les soixante-dix ans de la captivité, par Josué, fils de Josédé, et Zorobabel, fils de Salathiel. Hérode l'Ascalonite rebâtit en entier ce second Temple. Il y employa onze mille ouvriers pendant neuf ans. Les travaux en furent prodigieux, et ils ne furent achevés que long-temps après la mort d'Hérode. Les Juifs ayant comblé des précipices et coupé le sommet d'une montagne, firent enfin cette vaste esplanade où s'élevoit le Temple à l'orient de Jérusalem, sur les vallées de Siloë et de Josaphat.

Quarante jours après sa naissance Jésus-Christ

fut présenté dans ce second Temple; la Vierge y fut purifiée. A douze ans le Fils de l'Homme y enseigna les docteurs, il en chassa les marchands; il y fut inutilement tenté par le démon; il y remit les péchés à la femme adultère; il y proposa la parabole du bon Pasteur, celle des deux Enfants, celle des Vignerons et celle du Banquet nuptial. Ce fut dans ce même Temple qu'il entra au milieu des palmes et des branches d'olivier, le jour de la fête des Rameaux; enfin il y prononça le *Reddite quæ sunt Cæsaris Cæsari, et quæ sunt Dei Deo*, il y fit l'éloge du denier de la veuve.

Titus ayant pris Jérusalem la deuxième année du règne de Vespasien, il ne resta pas pierre sur pierre du Temple où Jésus-Christ avoit fait tant de choses glorieuses, et dont il avoit prédit la ruine. Lorsqu'Omar s'empara de Jérusalem, il paroît que l'espace du Temple, à l'exception d'une très petite partie, avoit été abandonné par les chrétiens. Saïd-ebn-Batrik [1], historien arabe, raconte que le calife s'adressa au patriarche Sophronius, et lui demanda quel seroit le lieu le plus propre de Jérusalem pour y bâtir une mosquée. Sophronius le conduisit sur les ruines du Temple de Salomon.

Omar, satisfait d'établir sa mosquée dans une enceinte si fameuse, fit déblayer les terres et découvrir une grande roche où Dieu avoit dû parler à Jacob. La mosquée nouvelle prit le nom de cette

[1] C'est Eutychius, patriarche d'Alexandrie. Nous avons ses *Annales arabes*, imprimées à Oxford, avec une version latine.

roche, *Gâmeat-el-Sakhra*, et devint pour les musulmans presque aussi sacrée que les mosquées de la Mecque et de Médine. Le calife Abd-el-Malek en augmenta les bâtiments et renferma la roche dans l'enceinte des murailles. Son successeur, le calife El-Louid, embellit encore El-Sakhra, et la couvrit d'un dôme de cuivre doré, dépouille d'une église de Balbek. Dans la suite, les Croisés convertirent le temple de Mahomet en un sanctuaire de Jésus-Christ; et lorsque Saladin reprit Jérusalem, il rendit ce temple à sa destination primitive.

Mais quelle est l'architecture de cette mosquée, type ou modèle primitif de l'élégante architecture des Maures? C'est ce qu'il est très difficile de dire. Les Arabes, par une suite de leurs mœurs despotiques et jalouses, ont réservé les décorations pour l'intérieur de leurs monuments; et il y a peine de mort contre tout chrétien qui non seulement entreroit dans Gâmeat-el-Sakhra, mais qui mettroit seulement le pied dans le parvis qui l'environne. Quel dommage que l'ambassadeur Deshayes, par un vain scrupule diplomatique, ait refusé de voir cette mosquée où les Turcs lui proposoient de l'introduire! J'en vais décrire l'extérieur:

On voit la grande place de la Mosquée, autrefois la place du Temple, par une fenêtre de la maison de Pilate.

Cette place forme un parvis qui peut avoir cinq cents pas de longueur sur quatre cent soixante de largeur. Les murailles de la ville ferment ce parvis à l'orient et au midi. Il est borné à l'occident par

des maisons turques, et au nord par les ruines du prétoire de Pilate et du palais d'Hérode.

Douze portiques, placés à des distances inégales les uns des autres, et tout-à-fait irréguliers comme les cloîtres de l'Alhambra, donnent entrée sur ce parvis. Ils sont composés de trois ou quatre arcades, et quelquefois ces arcades en soutiennent un second rang; ce qui imite assez bien l'effet d'un double aquéduc. Le plus considérable de tous ces portiques correspond à l'ancienne *Porta speciosa*, connue des chrétiens par un miracle de saint Pierre. Il y a des lampes sous ces portiques.

Au milieu de ce parvis on en trouve un plus petit qui s'élève de six à sept pieds, comme une terrasse sans balustres, au dessus du précédent. Ce second parvis a, selon l'opinion commune, deux cents pas de long sur cent cinquante de large; on y monte de quatre côtés par un escalier de marbre, chaque escalier est composé de huit degrés.

Au centre de ce parvis supérieur s'élève la fameuse mosquée de la Roche. Tout auprès de la mosquée est une citerne qui tire son eau de l'ancienne fontaine Scellée [1], et où les Turcs font leurs ablutions avant la prière. Quelques vieux oliviers et des cyprès clair-semés sont répandus çà et là sur les deux parvis.

Le temple est octogone : une lanterne également à huit faces, et percée d'une fenêtre sur chaque face, couronne le monument. Cette lanterne est re-

[1] *Fons signatus*.

couverte d'un dôme. Ce dôme étoit autrefois de cuivre doré, il est de plomb aujourd'hui; une flèche d'un assez bon goût, terminée par un croissant, surmonte tout l'édifice, qui ressemble à une tente arabe élevée au milieu du désert. Le père Roger donne trente-deux pas à chaque côté de l'octogone, deux cent cinquante-deux pas de circuit à la mosquée en dehors, et dix-huit ou vingt toises d'élévation au monument entier.

Les murs sont revêtus extérieurement de petits carreaux ou de briques peintes de diverses couleurs; ces briques sont chargées d'arabesques et de versets du Coran écrits en lettres d'or. Les huit fenêtres de la lanterne sont ornées de vitraux ronds et coloriés. Ici nous trouvons déja quelques traits originaux des édifices moresques de l'Espagne: les légers portiques des parvis et les briques peintes de la mosquée rappellent diverses parties du Généralife, de l'Alhambra et de la cathédrale de Cordoue.

Quant à l'intérieur de cette mosquée, je ne l'ai point vu. Je fus bien tenté de risquer tout pour satisfaire mon amour des arts; mais la crainte de causer la perte des chrétiens de Jérusalem m'arrêta. Guillaume de Tyr et Deshayes disent quelque chose de l'intérieur de la mosquée de la Roche; le père Roger en fait une description fort détaillée et vraisemblablement très fidèle [1].

Cependant elle ne suffit pas pour prouver que l'intérieur de la mosquée de Jérusalem a des rap-

[1] Voyez la note K, à la fin du volume.

ports avec l'intérieur des monuments moresques en Espagne. Cela dépend absolument de la manière dont les colonnes sont disposées dans le monument; et c'est ce que le père Roger ne dit pas. Portent-elles de petites arcades? Sont-elles accouplées, groupées, isolées, comme à Cordoue et à Grenade? Mais, si les dehors de cette mosquée ont déja tant de ressemblance avec quelques parties de l'Alhambra, n'est-il pas à présumer que les dedans conservent le même goût d'architecture? Je le croirois d'autant plus facilement que les marbres et les colonnes de cet édifice ont été dérobés aux églises chrétiennes, et qu'ils doivent offrir ce mélange d'ordres et de proportions que l'on remarque dans la cathédrale de Cordoue.

Ajoutons une observation à ces conjectures. La mosquée abandonnée que l'on voit près du Caire paroît être du même style que la mosquée de Jérusalem : or, cette mosquée du Caire est évidemment l'original de la mosquée de Cordoue. Celle-ci fut bâtie par des princes derniers descendants de la dynastie des Ommiades; et Omar, chef de leur famille, avoit fondé la mosquée de Jérusalem.

Les monuments vraiment arabes appartiennent donc à la première dynastie des califes et au génie de la nation en général : ils ne sont donc pas, comme on l'a cru jusqu'ici, le fruit du talent particulier des Maures de l'Andalousie, puisque j'ai trouvé les modèles de ces monuments dans l'Orient.

Cela prouvé, j'irai plus loin. Je crois apercevoir dans l'architecture égyptienne, si pesante, si ma-

jestueuse, si vaste, si durable, le germe de cette architecture sarrasine, si légère, si riante, si petite, si fragile : le minaret est l'imitation de l'obélisque; les moresques sont des hiéroglyphes dessinés au lieu d'hiéroglyphes gravés. Quant à ces forêts de colonnes qui composent l'intérieur des mosquées arabes, et qui portent une voûte plate, les temples de Memphis, de Dendéra, de Thèbes, de Méroué, offroient encore des exemples de ce genre de construction. Placés sur la frontière de Metzraïm, les descendants d'Ismaël ont eu nécessairement l'imagination frappée des merveilles des Pharaons : ils n'ont rien emprunté des Grecs qu'ils n'ont point connus, mais ils ont cherché à copier les arts d'une nation fameuse qu'ils avoient sans cesse sous les yeux. Peuples vagabonds, conquérants, voyageurs, ils ont imité en courant l'immuable Égypte : ils se sont fait des obélisques de bois doré et des hiéroglyphes de plâtre, qu'ils pouvoient emporter avec leurs tentes sur le dos de leurs chameaux.

Je n'ignore pas que ce système, si c'en est un, est sujet à quelques objections, et même à des objections historiques. Je sais que le palais de Zehra, bâti par Abdoulraham auprès de Cordoue, fut élevé sur le plan d'un architecte de Constantinople, et que les colonnes de ce palais furent taillées en Grèce; je sais qu'il existe une architecture née dans la corruption de l'art, qu'on peut appeler *architecture justinienne*, et que cette architecture a quelques rapports avec les ouvrages des Maures; je sais enfin que des hommes d'un excellent goût et d'un grand

savoir, tels que le respectable M. d'Agincourt et l'auteur du magnifique *Voyage en Espagne*, M. de la Borde, pensent que toute architecture est fille de la Grèce ; mais, quelles que soient ces difficultés et ces autorités puissantes, j'avoue qu'elles ne me font point changer d'opinion. Un plan envoyé par un architecte de Constantinople, des colonnes taillées sur les rives du Bosphore, des ouvriers grecs travaillant à une mosquée ne prouvent rien : on ne peut tirer d'un fait particulier une conséquence générale. J'ai vu à Constantinople l'architecture justinienne. Elle a, j'en conviens, quelque ressemblance avec l'architecture des monuments sarrasins, comme le rétrécissement de la voûte dans les arcades, etc. Toutefois elle conserve une raison, une froideur, une solidité qu'on ne remarque point dans la fantaisie arabe. D'ailleurs cette architecture justinienne me semble être elle-même l'architecture égyptienne rentrée dans l'architecture grecque. Cette nouvelle invasion de l'art de Memphis fut produite par l'établissement du christianisme : les solitaires qui peuplèrent les déserts de la Thébaïde, et dont les opinions gouvernoient le monde, introduisirent dans les églises, dans les monastères, et jusque dans les palais ces portiques dégénérés appelés *cloîtres*, où respire le génie de l'Orient. Remarquons, à l'appui de ceci, que la véritable détérioration de l'art chez les Grecs commence précisément à l'époque de la translation du siége de l'empire romain à Constantinople : ce qui prouve que l'architecture grecque n'enfanta pas l'architecture orientale, mais

que l'architecture orientale se glissa dans l'architecture grecque par le voisinage des lieux.

J'incline donc à croire que toute architecture est sortie de l'Égypte, même l'architecture gothique; car rien n'est venu du Nord hors le fer et la dévastation. Mais cette architecture égyptienne s'est modifiée selon le génie des peuples : elle ne changea guère chez les premiers Hébreux, où elle se débarrassa seulement des monstres et des dieux de l'idolâtrie. En Grèce, où elle fut introduite par Cécrops et Inachus, elle s'épura et devint le modèle de tous les genres de beautés. Elle parvint à Rome par les Toscans, colonie égyptienne. Elle y conserva sa grandeur, mais elle n'atteignit jamais la perfection comme à Athènes. Des apôtres accourus de l'Orient la portèrent aux Barbares du Nord : sans perdre parmi ces peuples son caractère religieux et sombre, elle s'éleva avec les forêts des Gaules et de la Germanie; elle présenta la singulière union de la force, de la majesté, de la tristesse dans l'ensemble, et de la légèreté la plus extraordinaire dans les détails. Enfin, elle prit chez les Arabes les traits dont nous avons parlé; architecture du désert, enchantée comme les oasis, magique comme les histoires contées sous la tente, mais que les vents peuvent emporter avec le sable qui lui servit de premier fondement.

Je pourrois appuyer mon opinion d'un million de faits historiques; je pourrois montrer que les premiers temples de la Grèce, tels que celui de Jupiter à Onga, près d'Amyclée, étoient de véritables tem-

ples égyptiens; que la sculpture elle-même étoit égyptienne à Argos, à Sparte, à Athènes, du temps de Dédale et dans les siècles héroïques. Mais j'ai peur d'avoir poussé trop loin cette digression, et il est plus que temps de passer aux monuments gothiques de Jérusalem.

Ceux-ci se réduisent à quelques tombeaux. Les monuments de Godefroy et de Baudouin sont deux cercueils de pierre, portés sur quatre petits piliers. Les épitaphes qu'on a lues dans la description de Deshayes sont écrites sur ces cercueils en lettres gothiques. Tout cela en soi-même est fort peu de chose; cependant je fus très frappé par l'aspect de ces tombeaux, en entrant au Saint-Sépulcre : leurs formes étrangères, sur un sol étranger, m'annoncèrent d'autres hommes, d'autres mœurs, d'autres pays; je me crus transporté dans un de nos vieux monastères : j'étois comme l'Otaïtien quand il reconnut en France un arbre de sa patrie. Je contemplai avec vénération ces mausolées gothiques qui renfermoient des chevaliers françois, des pèlerins devenus rois, des héros de la *Jérusalem délivrée;* je me rappelai les paroles que le Tasse met dans la bouche de Godefroy :

> Chi sia di noi, ch' esser sepulto schivi,
> Ove i membri di Dio fur già sepulti?

Quant aux monuments turcs, derniers témoins qui attestent à Jérusalem les révolutions des empires, ils ne valent pas la peine qu'on s'y arrête : j'en ai parlé seulement pour avertir qu'il ne faut pas

du tout confondre les ouvrages des Tartares avec les travaux des Maures. Au fond, il est plus vrai de dire que les Turcs ignorent absolument l'architecture ; ils n'ont fait qu'enlaidir les édifices grecs et les édifices arabes, en les couronnant de dômes massifs et de pavillons chinois. Quelques bazars et des oratoires de santons sont tout ce que les nouveaux tyrans de Jérusalem ont ajouté à cette ville infortunée.

Le lecteur connoît maintenant les divers monuments de la Cité sainte.

En revenant de visiter les sépulcres des rois qui ont donné lieu aux descriptions précédentes, je passai par la vallée de Josaphat. Le soleil se couchoit derrière Jérusalem ; il doroit de ses derniers rayons cet amas de ruines et les montagnes de la Judée. Je renvoyai mes compagnons par la porte Saint-Étienne, et je ne gardai avec moi que le janissaire. Je m'assis au pied du tombeau de Josaphat, le visage tourné vers le Temple : je tirai de ma poche un volume de Racine, et je relus *Athalie.*

A ces premiers vers :

Oui, je viens dans son Temple adorer l'Éternel, etc.

il m'est impossible de dire ce que j'éprouvai. Je crus entendre les cantiques de Salomon et la voix des prophètes; l'antique Jérusalem se leva devant moi; les ombres de Joad, d'Athalie, de Josabeth sortirent du tombeau ; il me sembla que je ne connoissois que depuis ce moment le génie de Racine. Quelle poésie, puisque je la trouvois digne du lieu où j'é-

tois! On ne sauroit s'imaginer ce qu'est *Athalie* lue sur le tombeau du *saint roi Josaphat*, au bord du torrent de Cédron, et devant les ruines du Temple. Mais qu'est-il devenu ce Temple *orné partout de festons magnifiques?*

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé!
Quel est dans ce lieu saint ce pontife égorgé?
Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide:
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé;
Ton encens à ses yeux est un encens souillé.
Où menez-vous ces enfants et ces femmes?
Le Seigneur a détruit la reine des cités:
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés;
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités:
Temple, renverse-toi; cèdres, jetez des flammes.
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes
Pour pleurer ton malheur?

AZARIAS.

O saint Temple!

JOSABETH.

O David!

LE CHOEUR.

Dieu de Sion, rappelle,
Rappelle en sa faveur tes antiques bontés.

La plume tombe des mains: on est honteux de barbouiller encore du papier après qu'un homme a écrit de pareils vers.

Je passai une partie de la journée du 9 au couvent, pour m'occuper des détails de la vie privée à Jérusalem; je n'avois plus rien d'essentiel à voir,

soit au dedans, soit au dehors de la ville, si ce n'est le puits de Néhémie, où l'on cacha le feu sacré au temps de la captivité, les sépulcres des juges, et quelques autres lieux; je les visitai le soir du 9. Comme ils n'ont rien de remarquable, excepté les noms qu'ils portent, ce n'est pas la peine d'en entretenir le lecteur.

Je viens donc à ces petits détails qui piquent la curiosité, en raison de la grandeur des lieux dont on parle. On ne se peut figurer qu'on vive à Athènes et à Sparte comme chez soi. Jérusalem surtout, dont le nom réveille le souvenir de tant de mystères, effraie l'imagination; il semble que tout doive être extraordinaire dans cette ville extraordinaire. Voyons ce qu'il en est, et commençons par la description du couvent des pères latins.

On y pénètre par une rue voûtée qui se lie à une autre voûte assez longue et très obscure. Au bout de cette voûte on rencontre une cour formée par le bûcher, le cellier et le pressoir du couvent. On aperçoit à droite, dans cette cour, un escalier de douze à quinze marches; cet escalier monte à un cloître qui règne au dessus du cellier, du bûcher et du pressoir, et qui par conséquent a vue sur la cour d'entrée. A l'orient de ce cloître s'ouvre un vestibule qui communique à l'église: elle est assez jolie : elle a un chœur garni de stalles, une nef éclairée par un dôme, un autel à la romaine et un petit jeu d'orgues: tout cela est renfermé dans un espace de vingt pieds de longueur sur douze de largeur.

Une autre porte, placée à l'occident du cloître

dont j'ai parlé, conduit dans l'intérieur du couvent. « Ce couvent, dit un pèlerin [1] dans sa description « aussi exacte que naïve, ce couvent est fort irrégu- « lier, bâti à l'antique et de plusieurs pièces rappor- « tées, hautes et basses, les officines petites et déro- « bées, les chambres pauvres et obscures, plusieurs « petites courcelles, deux petits jardins, dont le plus « grand peut avoir quinze ou seize perches, et tenant « aux remparts de la ville. Vers la partie occidentale « est une autre cour et quelques petits logements « pour les pèlerins. Toute la récréation qu'on peut « avoir dans ce lieu, c'est que, montant sur la ter- « rasse de l'église, on découvre toute la ville, qui va « toujours en descendant jusqu'à la vallée de Josa- « phat : on voit l'église du Saint-Sépulcre, le parvis « du Temple de Salomon, et plus loin, du même côté « d'orient, la montagne des Olives : au midi le châ- « teau de la ville et le chemin de Bethléem, et au « nord la grotte de Jérémie. Voilà en peu de paroles « le plan et le tableau de ce couvent qui ressent ex- « trêmement la simplicité et pauvreté de celui qui, « en ce même lieu, *propter nos egenus factus est cùm* « *esset dives.* » (II. Cor. 8.)

La chambre que j'occupois s'appelle *la Grande Chambre des Pèlerins.* Elle donnoit sur une cour solitaire, environnée de murs de toutes parts. Les meubles consistoient en un lit d'hôpital avec des rideaux de serge verte, une table et un coffre ; mes domestiques occupoient deux cellules assez loin de

[1] Doubdan.

moi. Une cruche pleine d'eau et une lampe à l'italienne complétoient mon ménage. La chambre, assez grande, étoit obscure et ne tiroit de jour que par une fenêtre qui s'ouvroit sur la cour dont j'ai parlé. Treize pèlerins avoient écrit leurs noms sur la porte, en dedans de la chambre : le premier s'appeloit *Charles Lombard*, et il se trouvoit à Jérusalem en 1669; le dernier est *John Gordon*, et la date de son passage est de 1804 [1]. Je n'ai reconnu que trois noms françois parmi ces treize voyageurs.

Les pèlerins ne mangent point avec les pères comme à Jaffa. On les sert à part, et ils font la dépense qu'ils veulent. S'ils sont pauvres, on les nourrit; s'ils sont riches, ils paient ce qu'on achète pour eux : le couvent n'en retire pas une obole. Le logement, le lit, le linge, la lumière, le feu, sont toujours pour rien et à titre d'hospitalité.

On avoit mis un cuisinier à mes ordres. Je ne dînois presque jamais qu'à la nuit, au retour de mes courses. On me servoit d'abord un potage à l'huile et aux lentilles, ensuite du veau aux concombres ou aux ognons, du chevreau grillé ou du mouton au riz. On ne mange point de bœuf, et la viande de buffle a un goût sauvage. Pour rôti, j'avois des pigeons, et quelquefois des perdrix de l'espèce blanche, appelée *perdrix du désert*. Le gibier est fort commun dans la plaine de Rama et dans les montagnes de Judée : il consiste en perdrix, bécasses, lièvres, sangliers et

[1] C'est apparemment le même M. Gordon qui a fait analyser à Londres une bouteille d'eau de la mer Morte.

gazelles. La caille d'Arabie qui nourrit les Israélites est presque inconnue à Jérusalem; cependant on en trouve quelques unes dans la vallée du Jourdain. Pour légumes on m'a continuellement fourni des lentilles, des fèves, des concombres et des ognons.

Le vin de Jérusalem est excellent; il a la couleur et le goût de nos vins de Roussillon. Les coteaux qui le fournissent sont encore ceux d'Engaddi près de Bethléem. Quant aux fruits, je mangeai, comme à Jaffa, de gros raisins, des dattes, des grenades, des pastèques, des pommes et des figues de la seconde saison : celles du sycomore ou figuier de Pharaon étoient passées. Le pain, fait au couvent, étoit bon et savoureux.

Venons au prix de ces divers comestibles.

Le quintal de Jérusalem est composé de cent rolts, le rolt de neuf cents drachmes.

Le rolt vaut deux oques et un quart, ce qui revient à peu près à huit livres de France.

Le mouton se vend deux piastres dix paras le rolt. La piastre turque, continuellement altérée par les beys et les pachas d'Égypte, ne s'élève pas en Syrie à plus de trente-trois sous quatre deniers, et le para à plus de dix deniers. Or, le rolt étant à peu près de huit livres, la livre de viande de mouton, à Jérusalem, revient à neuf sous quatre deniers et demi.

Le veau ne coûte qu'une piastre le rolt; le chevreau, une piastre et quelques paras.

Un très grand veau se vend trente ou trente-cinq piastres; un grand mouton, dix ou quinze piastres; une chèvre, six ou huit.

Le prix de la mesure de blé varie de huit à neuf piastres.

L'huile revient à trois piastres le rolt.

Les légumes sont fort chers : on les apporte à Jérusalem de Jaffa et des villages voisins.

Cette année, 1806, le raisin de vendange s'éleva jusqu'à vingt-sept piastres le quintal.

Passons à quelques autres détails.

Un homme qui ne voudroit point descendre aux kans, ni demeurer chez les pères de Terre-Sainte, pourroit louer une ou plusieurs chambres dans une maison à Jérusalem ; mais il n'y seroit pas en sûreté de la vie. Selon la petitesse ou la grandeur, la pauvreté ou la richesse de la maison, chaque chambre coûteroit, par mois, depuis deux jusqu'à vingt piastres. Une maison entière, où l'on trouveroit une assez grande salle et une quinzaine de trous qu'on appelle des chambres, se paieroit par an cinq mille piastres.

Un maître ouvrier, maçon, menuisier, charpentier, reçoit deux piastres par jour, et il faut le nourrir : la journée d'un garçon ouvrier coûte une piastre.

Il n'y a point de mesure fixe pour la terre ; le plus souvent on achète à vue le morceau que l'on désire : on estime le fonds sur ce que ce morceau peut produire en fruits, blé ou vigne.

La charrue n'a point de roues ; elle est armée d'un petit fer qui effleure à peine la terre : on laboure avec des bœufs.

On récolte de l'orge, du froment, du doura, du

maïs et du coton. On sème la sésame dans le même champ où l'on cultive le coton.

Un mulet coûte cent ou deux cents piastres, selon sa beauté : un âne vaut depuis quinze jusqu'à cinquante piastres. On donne quatre-vingts ou cent piastres pour un cheval commun, moins estimé en général que l'âne ou le mulet; mais un cheval d'une race arabe bien connue est sans prix. Le pacha de Damas, Abdallah-Pacha, venoit d'en acheter un trois mille piastres. L'histoire d'une jument fait souvent l'entretien du pays. On racontoit, lorsque j'étois à Jérusalem, les prouesses d'une de ces cavales merveilleuses. Le Bédouin qui la montoit, poursuivi par les sbires du gouverneur, s'étoit précipité avec elle du sommet des montagnes qui dominent Jéricho. La jument étoit descendue au grand galop, presque perpendiculairement, sans broncher, laissant les soldats dans l'admiration et l'épouvante de cette fuite. Mais la pauvre gazelle creva en entrant à Jéricho, et le Bédouin, qui ne voulut point l'abandonner, fut pris pleurant sur le corps de sa compagne. Cette jument a un frère dans le désert; il est si fameux que les Arabes savent toujours où il a passé, où il est, ce qu'il fait, comment il se porte. Ali-Aga m'a religieusement montré dans les montagnes près de Jéricho, la marque des pas de la jument morte en voulant sauver son maître : un Macédonien n'auroit pas regardé avec plus de respect la trace des pas de Bucéphale.

Parlons à présent des pèlerins. Les relations modernes ont un peu exagéré les richesses que les

pèlerins doivent répandre à leur passage dans la Terre-Sainte. Et d'abord, de quels pèlerins s'agit-il ? Ce n'est pas des pèlerins latins, car il n'y en a plus, et l'on en convient généralement. Dans l'espace du dernier siècle, les pères de Saint-Sauveur n'ont peut-être pas vu deux cents voyageurs catholiques, y compris les religieux de leurs ordres et les missionnaires au Levant. Que les pèlerins latins n'ont jamais été nombreux, on le peut prouver par mille exemples. Thévenot raconte qu'en 1656, il se trouva, lui vingt-deuxième, au Saint-Sépulcre. Très souvent les pèlerins ne montoient pas au nombre de douze, puisqu'on étoit obligé de prendre des religieux pour compléter ce nombre dans la cérémonie du lavement des pieds, le mercredi saint[1]. En effet, en 1509, soixante-dix-neuf ans avant Thévenot, Villamont ne rencontra que six pèlerins francs à Jérusalem[2]. Si en 1589, au moment où la religion étoit si florissante, on ne vit que sept pèlerins latins en Palestine, qu'on juge combien il y en devoit avoir en 1806! Mon arrivée au couvent de Saint-Sauveur fut un véritable événement. M. Seetzen, qui s'y trouvoit à Pâques de la même année, c'est-à-dire sept mois avant moi, dit qu'il étoit le seul catholique[3].

Les richesses dont le Saint-Sépulcre doit regorger, n'étant point apportées à Jérusalem par les pèlerins catholiques, le sont donc par des pèlerins juifs,

[1] Thév., chap. XLII, pag. 391.

[2] Liv. II, chap. XIX, pag. 250.

[3] *Ann. des Voy.*, par M. Malte-Brun, tom. II, pag. 343.

grecs et arméniens? Dans ce cas-là même je crois les calculs très enflés.

La plus grande dépense des pèlerins consiste dans les droits qu'ils sont obligés de payer aux Turcs et aux Arabes, soit pour l'entrée des saints lieux, soit pour les caffarri ou permissions de passage. Or, tous ces objets réunis ne montent qu'à soixante-cinq piastres vingt-neuf paras. Si vous portez la piastre à son maximum, à cinquante sous de France, et le para à cinq liards ou quinze deniers, cela vous donnera cent soixante-quatre livres six sous trois deniers; si vous calculez la piastre à son minimum, c'est-à-dire à trente-trois sous de France et quatre deniers, et le para à trois liards et un denier, vous aurez cent huit livres neuf sous six deniers. Voici le compte tel que je le tiens du père procureur du couvent de Saint-Sauveur. Je le laisse en italien que tout le monde entend aujourd'hui, avec les noms propres des Turcs, etc.; caractères originaux qui attestent leur authenticité:

Spesa solita che fa un pelerino en la sua intrata da Giaffa sin a Gerusalemme, e nel ritorno a Giaffa[1].

		Piast.	Par.
Cafarri.	In Giaffa doppo il suo sbarco Caffaro...	5	20
	In Giaffa prima del imbarco al suo ritorno.	5	20
Cavalcatura sin a Rama, e portar al Aravo[2], che accompagnasin a Gerusalemme............:...		1	20

[1] Les comptes suivants varient un peu dans leurs sommes totales, parce que la piastre éprouve chaque jour un mouvement en Syrie, tandis que le para reste fixe : d'où il arrive que la piastre n'est pas toujours composée du même nombre de paras.

[2] Aravo pour Arabo. Changement de lettres très commun dans la langue franque, dans le grec moderne et dans le grec ancien.

		Piast.	Par.
Pago al Aravo che accompagna..........	5 »	10	30
Al vilano che accompagna da Gerasma...	5 30		
Cavalcatura per venire da Rama, ed altra per ritornare...		10	»
Cafarri nella strada 1 16 cadi medni 20 ».......		1	16
Intrata nel SSmo Sepulcro. Al Meheah governatore. E stader del tempio........................		26	38
Intrata nella città Ciohadari del cadi e governatore. Sbirro. E portinaro........................		»	15
Primo e secundo drogomano....................		3	30
		65	29

Si le pèlerin alloit au Jourdain, il faudroit ajouter à ces frais la somme de douze piastres.

Enfin j'ai pensé que, dans une discussion de faits, il y a des lecteurs qui verroient avec plaisir les détails de ma propre dépense à Jérusalem. Si l'on considère que j'avois des chevaux, des janissaires, des escortes à mes ordres; que je vivois comme à Paris quant à la nourriture, aux temps des repas, etc.; que j'entrois sans cesse au Saint-Sépulcre à des heures inusitées; que je revoyois dix fois les mêmes lieux, payois dix fois les droits, les caffarri et mille autres exactions des Turcs, on s'étonnera que j'en aie été quitte à si bon marché. Je donne les comptes originaux avec les fautes d'orthographe du drogman Michel : ils ont cela de curieux qu'ils conservent pour ainsi dire l'air du pays. On y voit tous mes mouvements répétés, les noms propres de plusieurs personnages, le prix de divers objets, etc. Enfin, ces comptes sont des témoins fidèles de la

sincérité de mon récit. On verra même que j'ai négligé beaucoup de choses dans ma relation, et que j'ai visité Jérusalem avec plus de soin encore que je ne l'ai dit.

Dépense à Jaffa :

	Piast.	Par.
Per un messo a Gerusalemme	7	20
Altro messo a Rama	3	
Altro per avisare agli Aravi	1	20
Orso in Rama per gli cavalli	2	
Per il cavallo del servitore di Giaffa in Rama	2	20
Gaffaro alli Aravi	2	36
Al cavaliero che adato il gov[re] di Rama	15	
Per il cavalle che portò sua Ecc[a] à Gerusalemme	15	
Regallo alli servitorj de gli cavalli	3	
Regallo al Mucaro Menum	5	
Tutto p[s]	57	16

Dépense à Jérusalem :

Spesa fatta per il sig[e]. dal giorno del suo arrivo a Gierusalemme ali 4 di ottobre 1806.

	Piast.	Par.
Il giorno del suo arrivo, per cavaleria da Rama, a Gierusalemme	015	
Compania per li Arabi, 6 isolote per testa	013	20
Cad... a 10 M[i]	000	30
Al Muccaro	001	20
Cavalcatura per Michelle andare, e ritornar da Rama	008	20
4 Cavalli per andare a Betlemme, e al Giordano	080	
Al portinaro della città	001	25
Apertura del S[mo]-Sepolcro	001	25

	Piast.	Par.
Regallo alli portinari del S^{mo}-Sepolcro 7 persone.	030	
Alli figlio, che chiamano li Turchi per aprire la porta..........................	01	25
Al Chavas del governatore per avere acompagniato il sig^{e} dentro della città, e fuori a cavallo.	008	
Item. A un Dalati, cioe, guardia del Zambarakgi Pari....................................	004	
Per 5 cavalli per andare al Monte Olibette, e altri luoghi, et seconda volte al Potzo di Jeremia, e la madona.............................	016	30
Al genisero per companiare il sig^{e} a Betlemme..	003	20
Item. Al genisero per avere andato col sig^{e} per la città....................................	001	35
12 ottobre per la apertura del S^{mo}-Sepolcro....	001	
	189	10

Spese fatte da Michel, per ordine del Sig^{e}.

	Piast.	Par.
In vari luoghi................................		
In tabaco per li villani, et la compania nel viagio per il Giordano, e per li villani di S^{n} Saba...	006	20
In candelle per S^{n} Saba, e servitori...........	006	
Per li sacrestani greci, e altri..................	006	20
Regallo nella casa della Madona, e serolio, e nella casa di Simione, e nel convento dell Suriani, e nel spitale di Sta Elena, e nella casa di Anas, e nella singoga delli Ebrei..................	009	10
Item. Regallo nel convento delli Armeni di S^{n} Giacomo, alli servitori, sacrestino, e genisari...	028	
Regallo nel Sepolcro della Madona alli sacrestani, e nel Monte-Olibette....................	005	10
Al servitore del governatore il negro, e nel castello.	005	20
Per lavare la robba del sig^{e} e suoi servitori.....	003	
Alli poveri in tutto il giro.....................	005	15

	Piast.	Par.
Regallo nel convento delli Greci in chiesa al sacrestano, e alli servitori, et alli geniseri.....	018	
4 cavalcature per il sig^{e}, suo dragomano, suo servitore, e Michelle da Gierusalemme fino a Giaffa, e quella di Michelle per andare, e ritornare la seconda volta....................	046	
Compania a 6 isolote, ogni persona delli sig^{ri}...	013	20
Villano..............................	003	
Cafarro..............................	004	24
Regallo alli geniseri..................	020	
Regallo a Goch di S^{n} Geremia.............	050	
Regallo alli dragomani..................	030	
Regallo al communiere..................	010	
Al Portinaro Malia.....................	005	
Al Spenditare..........................	005	
In Bellemme una cavalcatura per la provisione del Giordano, orzo 4 Arabi, due villani: regallo alli capi, e servitori..................	172	
Ali-Agha figlio d'Abugiahfar..............	150	
Item. Zbirri, poveri, e guardie nel calare al S^{mo}-Sepolcro l'ultimo giorno...............	010	
	804	29
A Mechele Casar 80 : Alcucsnaro 20...........	100	
	904	29

Il faut donc d'abord réduire ce grand nombre de pèlerins, du moins quant aux catholiques, à très peu de chose, ou à rien du tout : car sept, douze, vingt, trente, même cent pèlerins, ne valent pas la peine d'être comptés.

Mais, si cette douzaine de pèlerins qui paroissoient chaque année au Saint-Sépulcre, il y a un ou deux siècles, étoient de pauvres voyageurs, les pères de

Terre-Sainte ne pouvoient guère s'enrichir de leur dépouille. Écoutons le sincère Doubdan :

« Les religieux qui y demeurent (au couvent de « Saint-Sauveur) militants sous la règle de saint « François, y gardent une pauvreté très étroite, et « ne vivent que des aumônes et charités qu'on leur « envoie de la chrétienté, et que les pèlerins leur « donnent, chacun selon ses facultés; mais, comme « ils sont éloignés de leur pays, et ne savent les « grandes dépenses qui leur restent à faire pour le « retour, aussi n'y laissent-ils pas de grandes au- « mônes; ce qui n'empêche pas qu'ils n'y soient re- « çus et traités avec grande charité[1]. »

Ainsi les pèlerins de Terre-Sainte qui doivent laisser des trésors à Jérusalem ne sont point des pèlerins catholiques; ainsi la partie de ces trésors qui devient l'héritage des couvents ne tombe point entre les mains des religieux latins. Si ces religieux reçoivent des aumônes de l'Europe, ces aumônes, loin de les enrichir, ne suffisent pas à la conservation des lieux saints qui croulent de toutes parts, et qui seront bientôt abandonnés faute de secours. La pauvreté de ces religieux est donc prouvée par le témoignage unanime des voyageurs. J'ai déja parlé de leurs souffrances; s'il en faut d'autres preuves, les voici :

« Tout ainsi, dit le père Roger, que ce fut un re- « ligieux françois qui eut possession des saints lieux « de Jérusalem, aussi le premier religieux qui a souf-

[1] Chap. XLVII, p. 376.

« fert le martyre fut un François nommé *frère Limin,* « de la province de Touraine, lequel fut décapité « au Grand-Caire. Peu de temps après, frère Jac- « ques et frère Jérémie furent mis à mort hors des « portes de Jérusalem. Frère Conrad d'Alis Barthe- « lemy, du mont Politian, de la province de Toscane, « fut fendu en deux, depuis la tête jusqu'en bas, « dans le Grand-Caire. Frère Jean d'Éther, Espagnol « de la province de Castille, fut taillé en pièces par « le bacha de Casa. Sept religieux furent décapités « par le sultan d'Égypte. Deux religieux furent écor- « chés tout vifs en Syrie.

« L'an 1637, les Arabes martyrisèrent toute la « communauté des frères qui étoient au sacré mont « de Sion, au nombre de douze. Quelque temps « après, seize religieux, tant clercs que laïques, fu- « rent menés de Jérusalem en prison à Damas (ce « fut lorsque Cypre fut pris par le roi d'Alexandrie), « et y demeurèrent cinq ans, tant que l'un après « l'autre y moururent de nécessité. Frère Cosme de « Saint-François fut tué par les Turcs à la porte du « Saint-Sépulcre, où il prêchoit la foi chrétienne. « Deux autres frères, à Damas, reçurent tant de « coups de bâton qu'ils moururent sur la place. Six « religieux furent mis à mort par les Arabes, une « nuit qu'ils étoient à matines au couvent bâti à « Anathot, en la maison du prophète Jérémie, qu'ils « brûlèrent ensuite. Ce seroit abuser de la patience « du lecteur, de déduire en particulier les souffrances « et les persécutions que nos pauvres religieux ont « souffertes depuis qu'ils ont eu en garde les saints

« lieux. Ce qui continue avec augmentation, depuis « l'an 1627 que nos religieux y ont été établis, « omme on pourra connoître par les choses qui « suivent, etc. [1] »

L'ambassadeur Deshayes tient le même langage sur les persécutions que les Turcs font éprouver aux pères de Terre-Sainte.

« Les pauvres religieux qui les servent sont aussi « réduits aucunes fois à de si grandes extrémités, « faute d'être assistés de la chrétienté, que leur con- « dition est déplorable. Ils n'ont pour tout revenu « que les aumônes qu'on leur envoie, qui ne suf- « fisent pas pour faire la moitié de la dépense à la- « quelle ils sont obligés; car, outre leur nourriture « et le grand nombre de luminaires qu'ils entre- « tiennent, il faut qu'ils donnent continuellement « aux Turcs, s'ils veulent vivre en paix; et, quand ils « n'ont pas le moyen de satisfaire à leur avarice, il « faut qu'ils entrent en prison.

Jérusalem est tellement éloignée de Constanti- « nople, que l'ambassadeur du roi qui y réside ne « sauroit avoir nouvelles des oppressions qu'on leur « fait, que long-temps après. Cependant ils souffrent « et endurent s'ils n'ont de l'argent pour se rédimer; « et bien souvent les Turcs ne se contentent pas de « les travailler en leurs personnes, mais encore ils « convertissent leurs églises en mosquées [2]. »

Je pourrois composer des volumes entiers de témoignages semblables consignés dans les Voyages

[1] *Description de la Terre-Sainte*, pag. 436.

[2] *Voyage du Levant*, pag. 409.

en Palestine ; je n'en produirai plus qu'un, et il sera sans réplique.

Je le trouve, ce témoignage, dans un monument d'iniquité et d'oppression peut-être unique sur la terre, monument d'une autorité d'autant plus grande, qu'il étoit fait pour demeurer dans un éternel oubli.

Les pères m'avoient permis d'examiner la bibliothèque et les archives de leur couvent. Malheureusement ces archives et cette bibliothèque furent dispersées il y a près d'un siècle : un pacha fit mettre aux fers les religieux, et les emmena captifs à Damas. Quelques papiers échappèrent à la dévastation ; en particulier les firmans que les pères ont obtenus, soit de la Porte, soit des souverains de l'Égypte, pour se défendre contre l'oppression des peuples et des gouverneurs.

Ce carton curieux est intitulé :

Registro delli Capitolazioni, Cattiscerifi, Baratti, Comandamenti, Oggetti, Attestazjoni, Sentenze, Ordini dei Bascia', Giudici e Polizze, che si trovano nell' Archivio di questa Procura generale di Terra-Santa.

Sous la lettre H, nº 1, p. 369, on lit :

Instrumento del re saraceno Muzafar contiene : che non sia dimandato del vino da i religiosi franchi. Dato alli 13 della luna di Regeb del anno 414.

Sous le nº 2 :

Instrumento del re saraceno Matamad contiene : che li religiosi franchi non siano molestati. Dato alli 2 di Sciaval del anno 501.

Sous le n° 5, pag. 370 :

Instrumento con la sua copia del re saraceno Amed Ciakmak contiene : che li religiosi franchi non paghino a quei ministri, che non vengono per gli affari dei frati... possino sepelire i loro morti, possino fare vino provizione... non siano obligati a montare cavalli per forza in Rama ; non diano visitare loro possessioni ; che nessuno pretenda d' esser drogloromanno, se non alcuno appoggio. Dato alli 10 di Sefer 609.

Plusieurs firmans commencent ainsi :

Copia autenticata d' un commendamento ad instanza dell' Ambasciadore di Francia, etc.

On voit donc les malheureux pères, gardiens du tombeau de Jésus-Christ, uniquement occupés, pendant plusieurs siècles, à se défendre, jour par jour, de tous les genres d'insultes et de tyrannie. Il faut qu'ils obtiennent la permission de se nourrir, d'ensevelir leurs morts, etc. ; tantôt on les force de monter à cheval, sans nécessité, afin de leur faire payer des droits ; tantôt un Turc se déclare leur drogman malgré eux, et exige un salaire de la communauté. On épuise contre ces infortunés moines les inventions les plus bizarres du despotisme oriental [1]. En vain ils obtiennent à prix d'argent des ordres qui semblent les mettre à couvert de tant d'avanies ; ces ordres ne sont point exécutés : chaque année voit une oppression nouvelle, et exige un nouveau fir-

[1] On voulut une fois massacrer deux religieux à Jérusalem parce qu'un chat étoit tombé dans la citerne du couvent. (*Roger*, p. 330.)

man. Le commandant prévaricateur, le prince, protecteur en apparence, sont deux tyrans qui s'entendent, l'un pour commettre une injustice avant que la loi soit faite, l'autre pour vendre à prix d'or une loi qui n'est donnée que quand le crime est commis. Le registre des firmans des pères est un livre bien précieux, bien digne à tous égards de la bibliothèque de ces apôtres qui, au milieu des tribulations, gardent avec une constance invincible le tombeau de Jésus-Christ. Les pères ne connoissoient pas la valeur de ce catalogue évangélique; ils ne croyoient pas qu'il pût m'intéresser; ils n'y voyoient rien de curieux : souffrir leur est si naturel qu'ils s'étonnoient de mon étonnement. J'avoue que mon admiration pour tant de malheurs si courageusement supportés, étoit grande et sincère; mais combien aussi j'étois touché en retrouvant sans cesse cette formule : *Copie d'un firman obtenu à la sollicitation de M. l'Ambassadeur de France, etc.!* Honneur à un pays qui, du sein de l'Europe, veille jusqu'au fond de l'Asie à la défense du misérable, et protége le foible contre le fort! Jamais ma patrie ne m'a semblé plus belle et plus glorieuse que lorsque j'ai retrouvé les actes de sa bienfaisance, cachés à Jérusalem dans le registre où sont inscrites les souffrances ignorées et les iniquités inconnues de l'opprimé et de l'oppresseur.

J'espère que mes sentiments particuliers ne m'aveugleront jamais au point de méconnoître la vérité : il y a quelque chose qui marche avant toutes les opinions; c'est la justice. Si un philosophe faisoit aujour-

d'hui un bon ouvrage; s'il faisoit quelque chose de mieux, une bonne action; s'il montroit des sentiments nobles et élevés, moi chrétien, je lui applaudirois avec franchise. Et pourquoi un philosophe n'en agiroit-il pas ainsi avec un chrétien? Faut-il, parce qu'un homme porte un froc, une longue barbe, une ceinture de corde, ne lui tenir compte d'aucun sacrifice? Quant à moi, j'irois chercher une vertu aux entrailles de la terre, chez un adorateur de Wishnou ou du grand Lama, afin d'avoir le bonheur de l'admirer : les actions généreuses sont trop rares aujourd'hui pour ne pas les honorer sous quelque habit qu'on les découvre, et pour regarder de si près à la robe du prêtre ou au manteau du philosophe.

CINQUIÈME PARTIE.

SUITE DU VOYAGE DE JÉRUSALEM.

Le 10, de grand matin, je sortis de Jérusalem par la porte d'Éphraïm, toujours accompagné du fidèle Ali, dans le dessein d'examiner les champs de bataille immortalisés par le Tasse. Arrivé au nord de la ville, entre la grotte de Jérémie et les sépulcres des rois, j'ouvris *la Jérusalem délivrée,* et je fus sur-le-champ frappé de la vérité de l'exposition du Tasse :

Gerusalem sovra due colli è posta, etc.

Je me servirai d'une traduction qui dispense de l'original :

« Solime est assise sur deux collines opposées et « de hauteur inégale ; un vallon les sépare et partage « la ville : elle a de trois côtés un accès difficile. Le « quatrième s'élève d'une manière douce et presque « insensible ; c'est le côté du nord : des fossés pro- « fonds et de hautes murailles l'environnent et la « défendent.

« Au dedans sont des citernes et des sources d'eau « vive ; les dehors n'offrent qu'une terre aride et nue, « aucune fontaine, aucun ruisseau, ne l'arrosent ; « jamais on n'y vit éclore des fleurs ; jamais arbre,

« de son superbe ombrage, n'y forma un asile contre « les rayons du soleil. Seulement, à plus de six milles « de distance, s'élève un bois dont l'ombre funeste « répand l'horreur et la tristesse.

« Du côté que le soleil éclaire de ses premiers « rayons, le Jourdain roule ses ondes illustres et « fortunées. A l'occident, la mer Méditerranée mugit « sur le sable qui l'arrête et la captive. Au nord est « Béthel, qui éleva des autels au veau d'or, et l'in- « fidèle Samarie. Bethléem, le berceau d'un Dieu, « est du côté qu'attristent les pluies et les orages. »

Rien de plus net, de plus clair, de plus précis que cette description; elle eût été faite sur les lieux qu'elle ne seroit pas plus exacte. La forêt, placée à six milles du camp, du côté de l'Arabie, n'est point une invention du poëte : Guillaume de Tyr parle du bois où le Tasse fait naître tant de merveilles. Godefroy y trouva des poutres et des solives pour la construction de ses machines de guerre. On verra combien le Tasse avoit étudié les originaux quand je traduirai les historiens des Croisades :

E 'l capitano
Poi ch' intorno ha mirato, a i suoi discende.

« Cependant Godefroy, après avoir tout reconnu, « tout examiné, va rejoindre les siens : il sait qu'en « vain il attaqueroit Solime par les côtés escarpés et « d'un difficile abord. Il fait dresser les tentes vis-à- « vis la porte septentrionale et dans la plaine qu'elle « regarde : de là il les prolonge jusqu'au dessous de « la tour angulaire.

« Dans cet espace il renferme presque le tiers de « la ville. Jamais il n'auroit pu en embrasser toute « l'enceinte : mais il ferme tout accès aux secours et « fait occuper tous les passages. »

On est absolument sur les lieux. Le camp s'étend depuis la porte de Damas jusqu'à la tour angulaire, à la naissance du torrent de Cédron et de la vallée de Josaphat. Le terrain entre la ville et le camp est tel que le Tasse l'a représenté, assez uni et propre à devenir un champ de bataille au pied des murs de Solime. Aladin est assis avec Herminie sur une tour bâtie entre deux portes, d'où ils découvrent les combats de la plaine et le camp des chrétiens. Cette tour existe avec plusieurs autres entre la porte de Damas et la porte d'Éphraïm.

Au second livre, on reconnoît, dans l'épisode d'Olinde et de Sophronie, deux descriptions de lieu très exactes :

Nel tempio de' cristiani occulto giace, etc.

« Dans le temple des chrétiens, au fond d'un sou- « terrain inconnu, s'élève un autel ; sur cet autel est « l'image de celle que ce peuple révère comme une « déesse et comme la mère d'un Dieu mort et en- « seveli. »

C'est l'église appelée aujourd'hui le *Sépulcre de la Vierge ;* elle est dans la vallée de Josaphat, et j'en ai parlé plus haut, page 36. Le Tasse, par un privilége accordé aux poëtes, met cette église dans l'intérieur de Jérusalem.

La mosquée où l'image de la Vierge est placée

d'après les conseils du magicien, est évidemment la mosquée du Temple :

> Io là, donde riceve
> L' alta vostra meschita e l' aura e 'l die, etc.

« La nuit j'ai monté au sommet de la mosquée, « et, par l'ouverture qui reçoit la clarté du jour, je « me suis fait une route inconnue à tout autre. »

Le premier choc des Aventuriers, le combat singulier d'Argant, d'Othon, de Tancrède, de Raymond de Toulouse, a lieu devant la porte d'Éphraïm. Quand Armide arrive de Damas, elle entre, dit le poëte, par l'extrémité du camp. En effet, c'étoit près de la porte de Damas que se devoient trouver, du côté de l'ouest, les dernières tentes des chrétiens.

Je place l'admirable scène de la fuite d'Herminie vers l'extrémité septentrionale de la vallée de Josaphat. Lorsque l'amante de Tancrède a franchi la porte de Jérusalem avec son fidèle écuyer, *elle s'enfonce dans des vallons et prend des sentiers obliques et détournés* (cant. VI, stanz. 96). Elle n'est donc pas sortie par la porte d'Éphraïm; car le chemin qui conduit de cette porte au camp des Croisés passe sur un terrain tout uni : elle a préféré s'échapper par la porte de l'orient, porte moins suspecte et moins gardée.

Herminie arrive dans un lieu profond et solitaire: *in solitaria ed ima parte*. Elle s'arrête et charge son écuyer d'aller parler à Tancrède : ce lieu profond et solitaire est très bien marqué au haut de la vallée

de Josaphat, avant de tourner l'angle septentrional de la ville. Là, Herminie pouvoit attendre en sûreté le retour de son messager, mais elle ne peut résister à son impatience : elle monte sur la hauteur, et découvre les tentes lointaines. En effet, en sortant de la ravine du torrent de Cédron, et marchant au nord, on devoit apercevoir à main gauche le camp des chrétiens. Viennent alors ces stances admirables:

Era la notte, etc.

« La nuit régnoit encore : aucun nuage n'obscur-
« cissoit son front chargé d'étoiles : la lune naissante
« répandoit sa douce clarté : l'amoureuse beauté
« prend le ciel à témoin de sa flamme ; le silence et
« les champs sont les confidents muets de sa peine.

« Elle porte ses regards sur les tentes des chré-
« tiens : O camp des Latins, dit-elle, objet cher à ma
« vue ! Quel air on y respire ! Comme il ranime mes
« sens et les récrée ! Ah ! si jamais le ciel donne un
« asile à ma vie agitée, je ne le trouverai que dans
« cette enceinte : non, ce n'est qu'au milieu des armes
« que m'attend le repos !

« O camp des chrétiens, reçois la triste Herminie !
« Qu'elle obtienne dans ton sein cette pitié qu'Amour
« lui promit ; cette pitié que jadis captive elle trouva
« dans l'ame de son généreux vainqueur ! Je ne re-
« demande point mes états, je ne redemande point
« le sceptre qui m'a été ravi : ô chrétiens, je serai
« trop heureuse si je puis seulement servir sous vos
« drapeaux !

« Ainsi parloit Herminie. Hélas ! elle ne prévoit pas

« les maux que lui apprête la fortune! Des rayons « de lumière réfléchis sur ses armes vont au loin « frapper les regards : son habillement blanc, ce « tigre d'argent qui brille sur son casque, annoncent « Clorinde.

« Non loin de là est une garde avancée; à la tête « sont deux frères, Alcandre et Polipherne. »

Alcandre et Polipherne devoient être placés à peu près vers les sépulcres des rois. On doit regretter que le Tasse n'ait pas décrit ces demeures souterraines; le caractère de son génie l'appelait à la peinture d'un pareil monument.

Il n'est pas aussi aisé de déterminer le lieu où la fugitive Herminie rencontre le pasteur au bord du fleuve: cependant, comme il n'y a qu'un fleuve dans le pays, qu'Herminie est sortie de Jérusalem par la porte d'orient, il est probable que Le Tasse a voulu placer cette scène charmante au bord du Jourdain. Il est inconcevable, j'en conviens, qu'il n'ait pas nommé ce fleuve; mais il est certain que ce grand poëte ne s'est pas assez attaché aux souvenirs de l'Écriture, dont Milton a tiré tant de beautés.

Quant au lac et au château où la magicienne Armide enferme les chevaliers qu'elle a séduits, le Tasse déclare lui-même que ce lac est la mer Morte:

Alfin giungemmo al loco, ove già scese.
Fiamma dal cielo, etc.

Un des plus beaux endroits du poëme, c'est l'attaque du camp des chrétiens par Soliman. Le sultan

marche la nuit au travers des plus épaisses ténèbres; car, selon l'expression sublime du poëte,

> Votò Pluton gli abissi, e la sua notte
> Tutta versò dalle Tartare e grotte.

Le camp est assailli du côté du couchant; Godefroy, qui occupe le centre de l'armée vers le nord, n'est averti qu'assez tard du combat qui se livre à l'aile droite. Soliman n'a pas pu se jeter sur l'aile gauche, quoiqu'elle soit plus près du désert, parce qu'il y a des ravines profondes de ce côté. Les Arabes, cachés pendant le jour dans la vallée de Térébinthe, en sont sortis avec les ombres pour tenter la délivrance de Solime.

Soliman vaincu prend seul le chemin de Gaza. Ismen le rencontre, et le fait monter sur un char qu'il environne d'un nuage. Ils traversent ensemble le camp des chrétiens, et arrivent à la montagne de Solime. Cet épisode, admirable d'ailleurs, est conforme aux localités jusqu'à l'extérieur du château de David, près la porte de Jaffa ou de Bethléem; mais il y a erreur dans le reste. Le poëte a confondu ou s'est plu à confondre la tour de David avec la tour Antonia: celle-ci étoit bâtie loin de là, au bas de la ville, à l'angle septentrional du Temple.

Quand on est sur les lieux, on croit voir les soldats de Godefroy partir de la porte d'Éphraïm, tourner à l'Orient, descendre dans la vallée de Josaphat, et aller, comme de pieux et paisibles pèlerins, prier l'Éternel sur la montagne des Oliviers. Remarquons que cette procession chrétienne rappelle

d'une manière sensible la pompe des Panathénées, conduite à Éleusis au milieu des soldats d'Alcibiade. Le Tasse, qui avoit tout lu, qui imite sans cesse Virgile, Homère et les autres poëtes de l'antiquité, a mis ici en beaux vers une des plus belles scènes de l'histoire. Ajoutons que cette procession est d'ailleurs un fait historique raconté par l'Anonyme, Robert moine, et Guillaume de Tyr.

Nous venons au premier assaut. Les machines sont plantées devant les murs du septentrion. Le Tasse est exact ici jusqu'au scrupule :

> Non era il fosso di palustre limo
> (Che nol consente il loco) o d' acqua molle.

C'est la pure vérité. Le fossé au septentrion est un fossé sec, ou plutôt une ravine naturelle, comme les autres fossés de la ville.

Dans les circonstances de ce premier assaut, le poëte a suivi son génie sans s'appuyer sur l'histoire ; et, comme il lui convenoit de ne pas marcher aussi vite que le chroniqueur, il suppose que la principale machine fut brûlée par les infidèles, et qu'il fallut recommencer le travail. Il est certain que les assiégés mirent le feu à une des tours des assiégeants. Le Tasse a étendu cet accident selon le besoin de sa fable.

Bientôt s'engage le terrible combat de Tancrède et de Clorinde, fiction la plus pathétique qui soit jamais sortie du cerveau d'un poëte. Le lieu de la scène est aisé à trouver. Clorinde ne peut rentrer avec Argant par la porte Dorée; elle est donc sous

le Temple, dans la vallée de Siloë. Tancrède la poursuit; le combat commence; Clorinde mourante demande le baptême; Tancrède, plus infortuné que sa victime, va puiser de l'eau à une source voisine; par cette source le lieu est déterminé:

Poco quindi lontan nel sen del monte
Scaturia mormorando un picciol rio.

C'est la fontaine de Siloë, ou plutôt la source de Marie, qui jaillit ainsi du pied de la montagne de Sion.

Je ne sais si la peinture de la sécheresse, dans le treizième chant, n'est pas le morceau du poëme le mieux écrit: le Tasse y marche l'égal d'Homère et de Virgile. Ce morceau, travaillé avec soin, a une fermeté et une pureté de style qui manquent quelquefois aux autres parties de l'ouvrage:

Spenta è del cielo ogni benigna lampa, etc.

« Jamais le soleil ne se lève que couvert de va-« peurs sanglantes, sinistre présage d'un jour mal-« heureux : jamais il ne se couche que des taches « rougeâtres ne menacent d'un aussi triste lende-« main. Toujours le mal présent est aigri par l'af-« freuse certitude du mal qui doit le suivre.

« Sous ces rayons brûlants, la fleur tombe des-« séchée; la feuille pâlit, l'herbe languit altérée; la « terre s'ouvre, et les sources tarissent. Tout éprouve « la colère céleste, et les nues stériles, répandues « dans les airs, n'y sont plus que des vapeurs en-« flammées.

« Le ciel semble une noire fournaise : les yeux ne « trouvent plus où se reposer : le zéphyr se tait en« chaîné dans ses grottes obscures ; l'air est immo« bile : quelquefois seulement la brûlante haleine « d'un vent qui souffle du côté du rivage maure, « l'agite et l'enflamme encore davantage.

« Les ombres de la nuit sont embrasées de la « chaleur du jour : son voile est allumé du feu des « comètes et chargé d'exhalaisons funestes. O terre « malheureuse ! le ciel te refuse sa rosée ; les herbes « et les fleurs mourantes attendent en vain les pleurs « de l'aurore.

« Le doux sommeil ne vient plus sur les ailes de « la nuit verser ses pavots aux mortels languissants. « D'une voix éteinte, ils implorent ses faveurs et ne « peuvent les obtenir. La soif, le plus cruel de tous « les fléaux, consume les chrétiens : le tyran de la « Judée a infecté toutes les fontaines de mortels « poisons, et leurs eaux funestes ne portent plus « que les maladies et la mort.

« Le Siloë, qui, toujours pur, leur avoit offert le « trésor de ses ondes, appauvri maintenant, roule « lentement sur des sables qu'il mouille à peine : « quelle ressource, hélas ! l'Éridan débordé, le « Gange, le Nil même, lorsqu'il franchit ses rives « et couvre l'Égypte de ses eaux fécondes, suffi« roient à peine à leurs désirs.

« Dans l'ardeur qui les dévore, leur imagination « leur rappelle ces ruisseaux argentés qu'ils ont vus « couler au travers des gazons, ces sources qu'ils « ont vues jaillir du sein d'un rocher et serpenter

« dans des prairies; ces tableaux jadis si riants ne « servent plus qu'à nourrir leurs regrets et à re- « doubler leur désespoir.

« Ces robustes guerriers qui ont vaincu la na- « ture et ses obstacles, qui jamais n'ont ployé sous « leur pesante armure, que n'ont pu dompter le fer « ni l'appareil de la mort, foibles maintenant, sans « courage et sans vigueur, pressent la terre de leur « poids inutile : un feu secret circule dans leurs « veines, les mine et les consume.

« Le coursier, jadis si fier, languit auprès d'une « herbe aride et sans saveur; ses pieds chancellent, « sa tête superbe tombe négligemment penchée; il « ne sent plus l'aiguillon de la gloire, il ne se sou- « vient plus des palmes qu'il a cueillies : ces riches « dépouilles, dont il étoit autrefois si orgueilleux, ne « sont plus pour lui qu'un odieux et vil fardeau.

« Le chien fidèle oublie son maître et son asile; « il languit étendu sur la poussière, et, toujours « haletant, il cherche en vain à calmer le feu dont « il est embrasé; l'air lourd et brûlant pèse sur les « poumons qu'il devoit rafraîchir. »

Voilà de la grande, de la haute poésie. Cette peinture, si bien imitée dans *Paul et Virginie*, a le double mérite de convenir au ciel de la Judée, et d'être fondée sur l'histoire : les chrétiens éprouvèrent une pareille sécheresse au siége de Jérusalem. Robert nous en a laissé une description que je ferai connoître aux lecteurs.

Au quatorzième chant, nous chercherons un fleuve qui coule auprès d'Ascalon, et au fond duquel

demeure l'ermite qui révéla à Ubalde et au chevalier danois les destinées de Renaud. Ce fleuve est le torrent d'Ascalon ou un autre torrent plus au nord, qui n'a été connu qu'au temps des Croisades, comme le témoigne d'Anville.

Quant à la navigation des deux chevaliers, l'ordre géographique y est merveilleusement suivi. Partant d'un port entre Jaffa et Ascalon, et descendant vers l'Égypte, ils durent voir successivement Ascalon, Gaza, Raphia et Damiette. Le poëte marque la route au couchant, quoiqu'elle fût d'abord au midi; mais il ne pouvoit entrer dans ce détail. En dernier résultat, je vois que tous les poëtes épiques ont été des hommes très instruits; surtout ils étoient nourris des ouvrages de ceux qui les avoient précédés dans la carrière de l'épopée : Virgile traduit Homère ; le Tasse imite à chaque stance quelque passage d'Homère, de Virgile, de Lucain, de Stace ; Milton prend partout, et joint à ses propres trésors les trésors de ses devanciers.

Le seizième chant, qui renferme la peinture des jardins d'Armide, ne fournit rien à notre sujet. Au dix-septième chant nous trouvons la description de Gaza, et le dénombrement de l'armée égyptienne : sujet épique traité de main de maître, et où le Tasse montre une connoissance parfaite de la géographie et de l'histoire. Lorsque je passai de Jaffa à Alexandrie, notre saïque descendit jusqu'en face de Gaza, dont la vue me rappela ces vers de *la Jérusalem :*

« Aux frontières de la Palestine, sur le chemin
« qui conduit à Péluse, Gaza voit au pied de ses

« murs expirer la mer et son courroux : autour d'elle « s'étendent d'immenses solitudes et des sables ari- « des. Le vent qui règne sur les flots exerce aussi « son empire sur cette mobile arène ; et le voyageur « voit sa route incertaine flotter et se perdre au « gré des tempêtes. »

Le dernier assaut, au dix-neuvième chant, est absolument conforme à l'histoire. Godefroy fit attaquer la ville par trois endroits. Le vieux comte de Toulouse battit les murailles entre le couchant et le midi, en face du château de la ville, près de la porte de Jaffa. Godefroy força au nord la porte d'Éphraïm. Tancrède s'attacha à la tour angulaire, qui prit dans la suite le nom de *Tour de Tancrède.*

Le Tasse suit pareillement les chroniques dans les circonstances et le résultat de l'assaut. Ismen, accompagné de deux sorcières, est tué par une pierre lancée d'une machine : deux magiciennes furent en effet écrasées sur le mur à la prise de Jérusalem. Godefroy lève les yeux et voit les guerriers célestes qui combattent pour lui de toutes parts. C'est une belle imitation d'Homère et de Virgile, mais c'est encore une tradition du temps des Croisades : « Les morts y entrèrent avec les vivants, « dit le père Nau ; car plusieurs des illustres Croisés « qui étoient morts en diverses occasions devant « que d'arriver, et entre autres Adémar, ce vertueux « et zélé évêque du Puy en Auvergne, y parurent « sur les murailles, comme s'il eût manqué à la « gloire qu'ils possédoient dans la Jérusalem céleste, « celle de visiter la terrestre, et d'adorer le Fils de

« Dieu dans le trône de ses ignominies et de ses « souffrances, comme ils l'adoroient dans celui de « sa majesté et de sa puissance. »

La ville fut prise, ainsi que le raconte le poëte, au moyen de ponts qui s'élançoient des machines et s'abattoient sur les remparts. Godefroy et Gaston de Foix avoient donné le plan de ces machines, construites par des matelots pisans et génois. Ainsi dans cet assaut, où le Tasse a déployé l'ardeur de son génie chevaleresque, tout est vrai, hors ce qui regarde Renaud : comme ce héros est de pure invention, ses actions doivent être imaginaires. Il n'y avoit point de guerrier appelé *Renaud d'Est* au siége de Jérusalem : le premier chrétien qui s'élança sur les murs ne fut point un chevalier du nom de *Renaud*, mais Létolde, gentilhomme flamand de la suite de Godefroy. Il fut suivi de Guicher et de Godefroy lui-même. La stance où le Tasse peint l'étendard de la Croix ombrageant les tours de Jérusalem délivrée est sublime :

« L'étendard triomphant se déploie dans les airs; « les vents respectueux soufflent plus mollement; le « soleil plus serein le dore de ses rayons : les traits « et les flèches se détournent ou reculent à son as- « pect. Sion et la colline semblent s'incliner et lui « offrir l'hommage de leur joie. »

Tous les historiens des Croisades parlent de la piété de Godefroy, de la générosité de Tancrède, de la justice et de la prudence du comte de Saint-Gilles; Anne Comnène elle-même fait l'éloge de ce dernier : le poëte nous a donc peint les héros que

nous connoissons. Quand il invente des caractères, il est du moins fidèle aux mœurs. Argant est le véritable Mameluk,

L'altro è Circasso Argante, uom che straniero...

« L'autre, c'est Argant le Circassien : aventurier « inconnu à la cour d'Égypte, il s'y est assis au rang « des satrapes. Sa valeur l'a porté aux premiers hon- « neurs de la guerre. Impatient, inexorable, farou- « che, infatigable, invincible dans les combats, « contempteur de tous les dieux, son épée est sa « raison et sa loi. »

Soliman est un vrai sultan des premiers temps de l'empire turc. Le poëte, qui ne néglige aucun souvenir, fait du sultan de Nicée un des ancêtres du grand Saladin; et l'on voit qu'il a eu l'intention de peindre Saladin lui-même sous les traits de son aïeul. Si jamais l'ouvrage de dom Berthereau voyoit le jour, on connoîtroit mieux les héros musulmans de la *Jérusalem*. Dom Berthereau avoit traduit les auteurs arabes qui se sont occupés de l'histoire des Croisés. Cette précieuse traduction devoit faire partie de la collection des historiens de France.

Je ne saurois guère assigner le lieu où le féroce Argant est tué par le généreux Tancrède; mais il le faut chercher dans les vallées, entre le couchant et le septentrion. On ne le peut placer à l'orient de la tour angulaire qu'assiégeoit Tancrède; car alors Herminie n'eût pas rencontré le héros blessé, lorsqu'elle revenoit de Gaza avec Vafrin.

Quant à la dernière action du poëme, qui, selon

la vérité, se passa près d'Ascalon, le Tasse, avec un jugement exquis, l'a transportée sous les murs de Jérusalem. Dans l'histoire, cette action est très peu de chose; dans le poëme, c'est une bataille supérieure à celles de Virgile, et égale aux plus grands combats d'Homère.

Je vais maintenant donner le siége de Jérusalem tiré de nos vieilles chroniques : les lecteurs pourront comparer le poëme et l'histoire.

Le moine Robert est de tous les historiens des Croisades celui qu'on cite le plus souvent. L'Anonyme de la collection *Gesta Dei per Francos* est plus ancien; mais son récit est trop sec. Guillaume de Tyr pèche par le défaut contraire. Il faut donc s'arrêter au moine Robert : sa latinité est affectée; il copie les tours des poëtes; mais, par cette raison même, au milieu de ses jeux de mots et de ses pointes [1], il est moins barbare que ses contemporains, il a d'ailleurs une certaine critique et une imagination brillante.

« L'armée se rangea dans cet ordre autour de « Jérusalem : le comte de Flandre et le comte de « Normandie déployèrent leurs tentes du côté du « septentrion, non loin de l'église bâtie sur le lieu « où saint Étienne, premier martyr, fut lapidé [2];

[1] *Papa Urbanus urbano sermone peroravit, etc.; Vallis speciosa et spatiosa, etc.;* c'est le goût du temps. Nos vieilles hymnes sont remplies de ces jeux de mots : *Quo carne carnis conditor, etc.*

[2] Le texte porte : *Juxta ecclesiam Sancti Stephani protomartyris, etc.* J'ai traduit *non loin,* parce que cette église n'est point au septentrion, mais à l'orient de Jérusalem; et tous les autres historiens

« Godefroy et Tancrède se placèrent à l'occident ; le « comte de Saint-Gilles campa au midi, sur la mon- « tagne de Sion [1], autour de l'église de Marie, mère « du Sauveur, autrefois la maison où le Seigneur « fit la Cène avec ses disciples. Les tentes ainsi dis- « posées, tandis que les troupes fatiguées de la route « se reposoient et construisoient les machines pro- « pres au combat, Raimond Pilet [2], Raimond de « Turenne, sortirent du camp avec plusieurs autres « pour visiter les lieux voisins, dans la crainte que « les ennemis ne vinssent les surprendre avant que « les Croisés fussent préparés. Ils rencontrèrent sur « leur route trois cents Arabes ; ils en tuèrent plu- « sieurs, et leur prirent trente chevaux. Le second « jour de la troisième semaine, 13 juin 1099, les « François attaquèrent Jérusalem ; mais ils ne pu- « rent la prendre ce jour-là. Cependant leur tra- « vail ne fut pas infructueux ; ils renversèrent l'a- « vant-mur, et appliquèrent les échelles au mur « principal. S'ils en avoient eu une assez grande « quantité, ce premier effort eût été le dernier. Ceux « qui montèrent sur les échelles combattirent long- « temps l'ennemi à coups d'épée et de javelot. Beau- « coup des nôtres succombèrent dans cet assaut ; « mais la perte fut plus considérable du côté des

des Croisades disent que les comtes de Normandie et de Flandre se placèrent entre l'orient et le septention.

[1] Le texte porte : *Scilicet in monte Sion*. Cela prouve que la Jérusalem rebâtie par Adrien n'enveloppoit pas la montagne de Sion dans son entier, et que le local de la ville étoit absolument tel qu'on le voit aujourd'hui.

[2] *Piletus ;* on lit ailleurs *Pilitus* et *Pelez*.

« Sarrasins. La nuit mit fin à l'action et donna du « repos aux deux partis. Toutefois l'inutilité de ce « premier effort occasionna à notre armée un long « travail et beaucoup de peine ; car nos troupes de- « meurèrent sans pain pendant l'espace de dix jours, « jusqu'à ce que nos vaisseaux fussent arrivés au « port de Jaffa. En outre, elles souffrirent excessi- « vement de la soif ; la fontaine de Siloë, qui est au « pied de la montagne de Sion, pouvoit à peine « fournir de l'eau aux hommes, et l'on étoit obligé « de mener boire les chevaux et les autres animaux « à six milles du camp, et de les faire accompagner « par une nombreuse escorte. . . . .

« Cependant la flotte arrivée à Jaffa procura des « vivres aux assiégeants, mais ils ne souffrirent pas « moins la soif ; elle fut si grande durant le siége, « que les soldats creusoient la terre et pressoient les « mottes humides contre leur bouche ; ils léchoient « aussi les pierres mouillées de rosée ; ils buvoient « une eau fétide qui avoit séjourné dans des peaux « fraîches de buffles et de divers animaux ; plusieurs « s'abstenoient de manger, espérant tempérer la « soif par la faim. . . . .

« . . . .

« Pendant ce temps-là les généraux faisoient ap- « porter de fort loin de grosses pièces de bois pour « construire des machines et des tours. Lorsque ces « tours furent achevées, Godefroy plaça la sienne « à l'orient de la ville ; le comte de Saint-Gilles en « établit une autre toute semblable au midi. Les dis- « positions ainsi faites, le cinquième jour de la se-

« maine, les Croisés jeûnèrent et distribuèrent des « aumônes aux pauvres ; le sixième jour, qui étoit « le douzième de juillet, l'aurore se leva brillante ; « les guerriers d'élite montèrent dans les tours, et « dressèrent les échelles contre les murs de Jérusa-« lem. Les enfants illégitimes de la ville sainte s'é-« tonnèrent et frémirent [1], en se voyant assiégés par « une si grande multitude. Mais, comme ils étoient « de tous côtés menacés de leur dernière heure, que « la mort étoit suspendue sur leurs têtes, certains « de succomber, ils ne songèrent plus qu'à vendre « cher le reste de leur vie. Cependant Godefroy se « montroit sur le haut de sa tour, non comme un « fantassin, mais comme un archer. Le Seigneur « dirigeoit sa main dans le combat ; et toutes les « flèches qu'elle lançoit perçoient l'ennemi de part « en part. Auprès de ce guerrier étoit Baudouin et « Eustache ses frères, de même que deux lions au-« près d'un lion : ils recevoient les coups terribles « des pierres et des dards, et les renvoyoient avec « usure à l'ennemi.

« Tandis que l'on combattoit ainsi sur les murs « de la ville, on faisoit une procession autour de ces « mêmes murs, avec les croix, les reliques et les « autels sacrés [2]. L'avantage demeura incertain pen-

[1] *Stupent et contremiscunt adulterini cives urbis eximiæ.* L'expression est belle et vraie ; car non seulement les Sarrasins étoient, en leur qualité d'étrangers, des *citoyens adultères*, des enfants impurs de Jérusalem, mais ils pouvoient encore s'appeler *adulterini*, à cause de leur mère Agar, et relativement à la postérité légitime d'Israël par Sara.

[2] *Sacra altaria.* Ceci a l'air de ne pouvoir se dire que d'une céré-

« dant une partie du jour; mais, à l'heure où le « Sauveur du monde rendit l'esprit, un guerrier « nommé *Létolde*, qui combattoit dans la tour de « Godefroy, saute le premier sur les remparts de « la ville : Guicher le suit, ce Guicher qui avoit ter-« rassé un lion; Godefroy s'élance le troisième, et « tous les autres chevaliers se précipitent sur les « pas de leur chef. Alors les arcs et les flèches sont « abandonnés; on saisit l'épée. A cette vue, les en-« nemis désertent les murailles, et se jettent en bas « dans la ville; les soldats du Christ les poursuivent « avec de grands cris.

« Le comte de Saint-Gilles, qui de son côté fai-« soit des efforts pour approcher ses machines de « la ville, entendit ces clameurs. Pourquoi, dit-il à « ses soldats, demeurons-nous ici? Les François « sont maîtres de Jérusalem; ils la font retentir de « leurs voix et de leurs coups. Alors il s'avance « promptement vers la porte qui est auprès du châ-« teau de David; il appelle ceux qui étoient dans ce « château, et les somme de se rendre. Aussitôt que « l'émir eut reconnu le comte de Saint-Gilles, il lui « ouvrit la porte, et se confia à la foi de ce véné-« rable guerrier.

« Mais Godefroy avec les François s'efforçoit de « venger le sang chrétien répandu dans l'enceinte « de Jérusalem, et vouloit punir les infidèles des « railleries et des outrages qu'ils avoient fait souf-« frir aux pèlerins. Jamais dans aucun combat il ne

monie païenne; mais il y avoit apparemment dans le camp des chrétiens des autels portatifs.

« parut aussi terrible, pas même lorsqu'il combat-« tit le géant [1], sur le pont d'Antioche; Guicher et « plusieurs milliers de guerriers choisis fendoient « les Sarrasins depuis la tête jusqu'à la ceinture, ou « les coupoient par le milieu du corps. Nul de nos « soldats ne se montroit timide; car personne ne « résistoit [2]. Les ennemis ne cherchoient qu'à fuir; « mais la fuite pour eux étoit impossible : en se pré-« cipitant en foule ils s'embarrassoient les uns les « autres. Le petit nombre qui parvint à s'échapper « s'enferma dans le Temple de Salomon, et s'y dé-« fendit assez long-temps. Comme le jour commen-« çoit à baisser, nos soldats envahirent le Temple; « pleins de fureur, ils massacrèrent tous ceux qui « s'y trouvèrent. Le carnage fut tel, que les cada-« vres mutilés étoient entraînés par les flots de sang « jusque dans le parvis; les mains et les bras cou-« pés flottoient sur ce sang, et alloient s'unir à des « corps auxquels ils n'avoient point appartenu. »

En achevant de décrire les lieux célébrés par le Tasse, je me trouve heureux d'avoir pu rendre le premier à un poëte immortel le même honneur que d'autres avant moi ont rendu à Homère et à Virgile. Quiconque est sensible à la beauté, à l'art, à l'intérêt d'une composition poétique, à la richesse des détails, à la vérité des caractères, à la générosité des sentiments, doit faire de *la Jérusalem délivrée* sa lecture favorite. C'est surtout le poëme

[1] C'étoit un Sarrasin d'une taille gigantesque, que Godefroy fendit en deux d'un seul coup d'épée, sur le pont d'Antioche.

[2] La réflexion est singulière!

des soldats : il respire la valeur et la gloire ; et, comme je l'ai dit dans *les Martyrs*, il semble écrit au milieu des camps sur un bouclier.

Je passai environ cinq heures à examiner le théâtre des combats du Tasse. Ce théâtre n'occupe guère plus d'une demi-lieue de terrain, et le poëte a si bien marqué les divers lieux de son action, qu'il ne faut qu'un coup d'œil pour les reconnoître.

Comme nous rentrions dans la ville par la vallée de Josaphat, nous rencontrâmes la cavalerie du pacha qui revenoit de son expédition. On ne se peut figurer l'air de triomphe et de joie de cette troupe, victorieuse des moutons, des chèvres, des ânes et des chevaux de quelques pauvres Arabes du Jourdain.

C'est ici le lieu de parler du gouvernement de Jérusalem.

Il y a d'abord :

1° Un *Mosallam* ou *Sangiachey*, commandant pour le militaire ;

2° Un *Moula-Cady* ou ministre de la police ;

3° Un *Moufty*, chef des santons et des gens de loi ;

(Quand ce moufty est un fanatique, ou un méchant homme, comme celui qui se trouvoit à Jérusalem de mon temps, c'est de toutes les autorités la plus tyrannique pour les chrétiens.)

4° Un *Mouteleny* ou douanier de la mosquée de Salomon ;

5° Un *Sousbachi* ou prevôt de la ville.

Ces tyrans subalternes relèvent tous, à l'excep-

tion du moufty, d'un premier tyran; et ce premier tyran est le pacha de Damas.

Jérusalem est attachée, on ne sait pourquoi, au pachalic de Damas; si ce n'est à cause du système destructeur que les Turcs suivent naturellement et comme par instinct. Séparée de Damas par des montagnes, plus encore par les Arabes qui infestent les déserts, Jérusalem ne peut pas porter toujours ses plaintes au pacha lorsque des gouverneurs l'oppriment. Il seroit plus simple qu'elle dépendît du pachalic d'Acre, qui se trouve dans le voisinage : les Francs et les pères latins se mettroient sous la protection des consuls qui résident dans les ports de Syrie; les Grecs et les Turcs pourroient faire entendre leur voix. Mais c'est précisément ce qu'on cherche à éviter : on veut un esclavage muet, et non pas d'insolents opprimés qui oseroient dire qu'on les écrase.

Jérusalem est donc livrée à un gouverneur presque indépendant : il peut faire impunément le mal qu'il lui plaît, sauf à en compter ensuite avec le pacha. On sait que tout supérieur en Turquie a le droit de déléguer ses pouvoirs à un inférieur; et ses pouvoirs s'étendent toujours sur la propriété et la vie. Pour quelques bourses, un janissaire devient un petit aga; et cet aga, selon son bon plaisir, peut vous tuer ou vous permettre de racheter votre tête. Les bourreaux se multiplient ainsi dans tous les villages de la Judée. La seule chose qu'on entende dans ce pays, la seule justice dont il soit question, c'est : *Il paiera dix, vingt, trente bourses; on lui donnera cinq cents coups de bâton; on lui coupera*

la tête. Un acte d'injustice force à une injustice plus grande. Si l'on dépouille un paysan, on se met dans la nécessité de dépouiller le voisin; car, pour échapper à l'hypocrite intégrité du pacha, il faut avoir, par un second crime, de quoi payer l'impunité du premier.

On croit peut-être que le pacha, en parcourant son gouvernement, porte remède à ces maux, et venge les peuples : le pacha est lui-même le plus grand fléau des habitants de Jérusalem. On redoute son arrivée comme celle d'un chef ennemi : on ferme les boutiques; on se cache dans des souterrains; on feint d'être mourant sur sa natte, ou l'on fuit dans la montagne.

Je puis attester la vérité de ces faits, puisque je me suis trouvé à Jérusalem au moment de l'arrivée du pacha. Abdallah est d'une avarice sordide, comme presque tous les musulmans : en sa qualité de chef de la caravane de la Mecque, et sous prétexte d'avoir de l'argent pour mieux protéger les pèlerins, il se croit en droit de multiplier les exactions. Il n'y a point de moyens qu'il n'invente. Un de ceux qu'il emploie le plus souvent, c'est de fixer un maximum fort bas pour les comestibles. Le peuple crie à la merveille, mais les marchands ferment leurs boutiques. La disette commence; le pacha fait traiter secrètement avec les marchands; il leur donne, pour un certain nombre de bourses, la permission de vendre au taux qu'ils voudront. Les marchands cherchent à retrouver l'argent qu'ils ont donné au pacha : ils portent les denrées à un prix extraordi-

naire; et le peuple, mourant de faim une seconde fois, est obligé, pour vivre, de se dépouiller de son dernier vêtement.

J'ai vu ce même Abdallah commettre une vexation plus ingénieuse encore. J'ai dit qu'il avoit envoyé sa cavalerie piller des Arabes cultivateurs, de l'autre côté du Jourdain. Ces bonnes gens, qui avoient payé le miri, et qui ne se croyoient point en guerre, furent surpris au milieu de leurs tentes et de leurs troupeaux. On leur vola deux mille deux cents chèvres et moutons, quatre-vingt-quatorze veaux, mille ânes et six juments de première race : les chameaux seuls échappèrent[1]; un scheik les appela de loin, et ils le suivirent : ces fidèles enfants du désert allèrent porter leur lait à leurs maîtres dans la montagne, comme s'ils avoient deviné que ces maîtres n'avoient plus d'autre nourriture.

Un Européen ne pourroit guère imaginer ce que le pacha fit de ce butin. Il mit à chaque animal un prix excédant deux fois sa valeur. Il estima chaque chèvre et chaque mouton à vingt piastres, chaque veau à quatre-vingts. On envoya les bêtes ainsi taxées aux bouchers, aux différents particuliers de Jérusalem, et aux chefs des villages voisins : il falloit les prendre et les payer, sous peine de mort. J'avoue que, si je n'avois pas vu de mes yeux cette double iniquité, elle me paroîtroit tout-à-fait incroyable. Quant aux ânes et aux chevaux, ils demeurèrent

[1] On en prit cependant vingt-six.

aux cavaliers; car, par une singulière convention entre ces voleurs, les animaux à pied fourchu appartiennent au pacha dans les épaves, et toutes les autres bêtes sont le partage des soldats.

Après avoir épuisé Jérusalem, le pacha se retire. Mais, afin de ne pas payer les gardes de la ville, et pour augmenter l'escorte de la caravane de la Mecque, il emmène avec lui les soldats. Le gouverneur reste seul avec une douzaine de sbires, qui ne peuvent suffire à la police intérieure, encore moins à celle du pays. L'année qui précéda celle de mon voyage, il fut obligé de se cacher lui-même dans sa maison pour échapper à des bandes de voleurs qui passoient par dessus les murs de Jérusalem, et qui furent au moment de piller la ville.

A peine le pacha a-t-il disparu, qu'un autre mal, suite de son oppression, commence. Les villages dévastés se soulèvent; ils s'attaquent les uns les autres pour exercer des vengeances héréditaires. Toutes les communications sont interrompues: l'agriculture périt; le paysan va pendant la nuit ravager la vigne et couper l'olivier de son ennemi. Le pacha revient l'année suivante; il exige le même tribut dans un pays où la population est diminuée. Il faut qu'il redouble d'oppression, et qu'il extermine des peuplades entières. Peu à peu le désert s'étend; on ne voit plus que de loin à loin des masures en ruine, et à la porte de ces masures des cimetières toujours croissants: chaque année voit périr une cabane et une famille; et bientôt il ne

reste que le cimetière pour indiquer le lieu où le village s'élevoit.

Rentré au couvent à dix heures du matin, j'achevai de visiter la bibliothèque. Outre le registre des firmans dont j'ai parlé, je trouvai un manuscrit autographe du savant Quaresmius. Ce manuscrit latin a pour objet, comme les ouvrages imprimés du même auteur, des recherches sur la Terre-Sainte. Quelques autres cartons contenoient des papiers turcs et arabes, relatifs aux affaires du couvent, des lettres de la congrégation, des mélanges, etc.; je vis aussi des traités des pères de l'Église, plusieurs pèlerinages à Jérusalem, l'ouvrage de l'abbé Mariti, et l'excellent Voyage de M. de Volney. Le père Clément Pérès avoit cru découvrir de légères inexactitudes dans ce dernier Voyage; il les avoit marquées sur des feuilles volantes, et il me fit présent de ces notes.

J'avois tout vu à Jérusalem, je connoissois désormais l'intérieur et l'extérieur de cette ville, et même beaucoup mieux que je ne connois le dedans et les dehors de Paris. Je commençai donc à songer à mon départ. Les pères de Terre-Sainte voulurent me faire un honneur que je n'avois ni demandé, ni mérité. En considération des foibles services que, selon eux, j'avois rendus à la religion, ils me prièrent d'accepter l'ordre du Saint-Sépulcre. Cet ordre, très ancien dans la chrétienté, sans même en faire remonter l'origine à sainte Hélène, étoit autrefois assez répandu en Europe. On ne le retrouve plus guère aujourd'hui qu'en Pologne et en Espagne: le

gardien du Saint-Sépulcre a seul le droit de le conférer.

Nous sortîmes à une heure du couvent, et nous nous rendîmes à l'église du Saint-Sépulcre. Nous entrâmes dans la chapelle qui appartient aux pères latins; on en ferma soigneusement les portes de peur que les Turcs n'aperçussent les armes, ce qui coûteroit la vie aux religieux. Le gardien se revêtit de ses habits pontificaux; on alluma les lampes et les cierges; tous les frères présents formèrent un cercle autour de moi, les bras croisés sur la poitrine. Tandis qu'ils chantoient à voix basse le *Veni Creator*, le gardien monta à l'autel, et je me mis à genoux à ses pieds. On tira du trésor du Saint-Sépulcre les éperons et l'épée de Godefroy de Bouillon : deux religieux debout, à mes côtés, tenoient les dépouilles vénérables. L'officiant récita les prières accoutumées, et me fit les questions d'usage. Ensuite il me chaussa les éperons, me frappa trois fois l'épaule avec l'épée en me donnant l'accolade. Les religieux entonnèrent le *Te Deum*, tandis que le gardien prononçoit cette oraison sur ma tête.

« Seigneur, Dieu tout-puissant, répands ta grace « et tes bénédictions sur ce tien serviteur, etc. »

Tout cela n'est que le souvenir de mœurs qui n'existent plus. Mais, que l'on songe que j'étois à Jérusalem, dans l'église du Calvaire, à douze pas du tombeau de Jésus-Christ, à trente du tombeau de Godefroy de Bouillon; que je venois de chausser l'éperon du libérateur du Saint-Sépulcre, de toucher cette longue et large épée de fer qu'avoit ma-

niée une main si noble et si loyale; que l'on se rappelle ces circonstances, ma vie aventureuse, mes courses sur la terre et sur la mer, et l'on croira sans peine que je devois être ému. Cette cérémonie, au reste, ne pouvoit être tout-à-fait vaine : j'étois François : Godefroy de Bouillon étoit François : ses vieilles armes, en me touchant, m'avoient communiqué un nouvel amour pour la gloire et l'honneur de ma patrie. Je n'étois pas sans doute *sans reproche;* mais tout François peut se dire *sans peur.*

On me délivra mon brevet, revêtu de la signature du gardien et du sceau du couvent. Avec ce brillant diplôme de chevalier, on me donna mon humble patente de pèlerin. Je les conserve, comme un monument de mon passage dans la terre du vieux voyageur Jacob.

Maintenant que je vais quitter la Palestine, il faut que le lecteur se transporte avec moi hors des murailles de Jérusalem pour jeter un dernier regard sur cette ville extraordinaire.

Arrêtons-nous d'abord à la grotte de Jérémie, près des sépulcres des rois. Cette grotte est assez vaste, et la voûte en est soutenue par un pilier de pierre. C'est là, dit-on, que le prophète fit entendre ses Lamentations; elles ont l'air d'avoir été composées à la vue de la moderne Jérusalem, tant elles peignent naturellement l'état de cette ville désolée!

« Comment cette ville, si pleine de peuple, est-« elle maintenant si solitaire et si désolée? La maî-« tresse des nations est devenue comme veuve : la « reine des provinces a été assujétie au tribut.

« Les rues de Sion pleurent, parce qu'il n'y a plus « personne qui vienne à ses solennités : toutes ses « portes sont détruites; ses prêtres ne font que gé- « mir; ses vierges sont toutes défigurées de dou- « leur; et elle est plongée dans l'amertume.

« O vous tous qui passez par le chemin, consi- « dérez et voyez s'il y a une douleur comme la « mienne !

« Le Seigneur a résolu d'abattre la muraille de la « fille de Sion : il a tendu son cordeau, et il n'a « point retiré sa main que tout ne fût renversé : le « boulevard est tombé d'une manière déplorable, « et le mur a été détruit de même.

« Ses portes sont enfoncées dans la terre; il en a « rompu et brisé les barres; il a banni son roi et ses « princes parmi les nations : il n'y a plus de loi; et « ses prophètes n'ont point reçu de visions prophé- « tiques du Seigneur.

« Mes yeux se sont affoiblis à force de verser des « larmes, le trouble a saisi mes entrailles : mon cœur « s'est répandu en terre en voyant la ruine de la fille « de mon peuple, en voyant les petits enfants et « ceux qui étoient encore à la mamelle, tomber « morts dans la place de la ville.

« A qui vous comparerai-je, ô fille de Jérusalem ? « A qui dirai-je que vous ressemblez ?

« Tous ceux qui passoient par le chemin ont frappé « des mains en vous voyant : ils ont sifflé la fille de « Jérusalem en branlant la tête et en disant : Est-ce « là cette ville d'une beauté si parfaite, qui étoit la « joie de toute la terre ? »

Vue de la montagne des Oliviers, de l'autre côté de la vallée de Josaphat, Jérusalem présente un plan incliné sur un sol qui descend du couchant au levant. Une muraille crénelée, fortifiée par des tours et par un château gothique, enferme la ville dans son entier, laissant toutefois au dehors une partie de la montagne de Sion, qu'elle embrassoit autrefois.

Dans la région du couchant et au centre de la ville, vers le Calvaire, les maisons se serrent d'assez près; mais au levant, le long de la vallée de Cédron, on aperçoit des espaces vides, entre autres l'enceinte qui règne autour de la mosquée bâtie sur les débris du Temple, et le terrain presque abandonné où s'élevoient le château Antonia et le second palais d'Hérode.

Les maisons de Jérusalem sont de lourdes masses carrées, fort basses, sans cheminées et sans fenêtres; elles se terminent en terrasses aplaties ou en dômes, et elles ressemblent à des prisons ou à des sépulcres. Tout seroit à l'œil d'un niveau égal, si les clochers des églises, les minarets des mosquées, les cimes de quelques cyprès et les buissons de nopals ne rompoient l'uniformité du plan. A la vue de ces maisons de pierres, renfermées dans un paysage de pierres, on se demande si ce ne sont pas là les monuments confus d'un cimetière au milieu d'un désert.

Entrez dans la ville, rien ne vous consolera de la tristesse extérieure : vous vous égarez dans de petites rues non pavées, qui montent et descendent sur un sol inégal, et vous marchez dans des flots

de poussière, ou parmi des cailloux roulants. Des toiles jetées d'une maison à l'autre augmentent l'obscurité de ce labyrinthe; des bazars voûtés et infects achèvent d'ôter la lumière à la ville désolée; quelques chétives boutiques n'étalent aux yeux que la misère; et souvent ces boutiques même sont fermées, dans la crainte du passage d'un cadi. Personne dans les rues, personne aux portes de la ville; quelquefois seulement un paysan se glisse dans l'ombre, cachant sous ses habits les fruits de son labeur, dans la crainte d'être dépouillé par le soldat; dans un coin à l'écart, le boucher arabe égorge quelque bête suspendue par les pieds à un mur en ruine : à l'air hagard et féroce de cet homme, à ses bras ensanglantés, vous croiriez qu'il vient plutôt de tuer son semblable, que d'immoler un agneau. Pour tout bruit dans la cité déicide, on entend par intervalles le galop de la cavale du désert : c'est le janissaire qui apporte la tête du Bédouin, ou qui va piller le Fellah.

Au milieu de cette désolation extraordinaire, il faut s'arrêter un moment pour contempler des choses plus extraordinaires encore. Parmi les ruines de Jérusalem, deux espèces de peuples indépendants trouvent dans leur foi de quoi surmonter tant d'horreurs et de misères. Là vivent des religieux chrétiens que rien ne peut forcer à abandonner le tombeau de Jésus-Christ, ni spoliations, ni mauvais traitements, ni menaces de la mort. Leurs cantiques retentissent nuit et jour autour du Saint-Sépulcre. Dépouillés le matin par un gouver-

neur turc, le soir les retrouve au pied du Calvaire, priant au lieu où Jésus-Christ souffrit pour le salut des hommes. Leur front est serein, leur bouche est riante. Ils reçoivent l'étranger avec joie. Sans forces et sans soldats, ils protégent des villages entiers contre l'iniquité. Pressés par le bâton et par le sabre, les femmes, les enfants, les troupeaux se réfugient dans les cloîtres de ces solitaires. Qui empêche le méchant armé de poursuivre sa proie. et de renverser d'aussi foibles remparts? la charité des moines; ils se privent des dernières ressources de la vie pour racheter leurs suppliants. Turcs, Arabes, Grecs, chrétiens schismatiques, tous se jettent sous la protection de quelques pauvres religieux, qui ne peuvent se défendre eux-mêmes. C'est ici qu'il faut reconnoître avec Bossuet, « que « des mains levées vers le ciel enfoncent plus de ba- « taillons que des mains armées de javelots. »

Tandis que la nouvelle Jérusalem sort ainsi *du désert, brillante de clarté*, jetez les yeux entre la montagne de Sion et le Temple, voyez cet autre petit peuple qui vit séparé du reste des habitants de la cité. Objet particulier de tous les mépris, il baisse la tête sans se plaindre; il souffre toutes les avanies sans demander justice; il se laisse accabler de coups sans soupirer; on lui demande sa tête, il la présente au cimeterre. Si quelque membre de cette société proscrite vient à mourir, son compagnon ira, pendant la nuit, l'enterrer furtivement dans la vallée de Josaphat, à l'ombre du Temple de Salomon. Pénétrez dans la demeure de ce peuple,

vous le trouverez dans une affreuse misère, faisant lire un livre mystérieux à des enfants qui, à leur tour, le feront lire à leurs enfants. Ce qu'il faisoit il y a cinq mille ans, ce peuple le fait encore. Il a assisté dix-sept fois à la ruine de Jérusalem, et rien ne peut le décourager, rien ne peut l'empêcher de tourner ses regards vers Sion. Quand on voit les Juifs dispersés sur la terre, selon la parole de Dieu, on est surpris, sans doute : mais, pour être frappé d'un étonnement surnaturel, il faut les retrouver à Jérusalem; il faut voir ces légitimes maîtres de la Judée esclaves et étrangers dans leur propre pays; il faut les voir attendant, sous toutes les oppressions, un roi qui doit les délivrer. Écrasés par la Croix qui les condamne, et qui est plantée sur leurs têtes, cachés près du Temple, dont il ne reste pas pierre sur pierre, ils demeurent dans leur déplorable aveuglement. Les Perses, les Grecs, les Romains ont disparu de la terre; et un petit peuple, dont l'origine précéda celle de ces grands peuples existe encore sans mélange dans les décombres de sa patrie. Si quelque chose, parmi les nations, porte le caractère du miracle, nous pensons que ce caractère est ici. Et qu'y a-t-il de plus merveilleux, même aux yeux du philosophe, que cette rencontre de l'antique et de la nouvelle Jérusalem au pied du Calvaire : la première s'affligeant à l'aspect du sépulcre de Jésus-Christ ressuscité; la seconde se consolant auprès du seul tombeau qui n'aura rien à rendre à la fin des siècles!

Je remerciai les pères de leur hospitalité; je leur

souhaitai bien sincèrement un bonheur qu'ils n'attendent guère ici-bas; prêt à les quitter, j'éprouvois une véritable tristesse. Je ne connois point de martyre comparable à celui de ces infortunés religieux; l'état où ils vivent ressemble à celui où l'on étoit, en France, sous le règne de la terreur. J'allois rentrer dans ma patrie, embrasser mes parents, revoir mes amis, retrouver les douceurs de la vie; et ces pères, qui avoient aussi des parents, des amis, une patrie, demeuroient exilés dans cette terre d'esclavage. Tous n'ont pas la force d'ame qui rend insensible aux chagrins; j'ai entendu des regrets qui m'ont fait connoître l'étendue du sacrifice. Jésus-Christ à ces mêmes bords n'a-t-il pas trouvé le calice amer? Et pourtant il l'a bu jusqu'à la lie.

Le 12 octobre, je montai à cheval avec Ali-Aga, Jean, Julien et le drogman Michel. Nous sortîmes de la ville, au coucher du soleil, par la porte des Pèlerins. Nous traversâmes le camp du pacha. Je m'arrêtai avant de descendre dans la vallée de Térébinthe, pour regarder encore Jérusalem. Je distinguai par dessus les murs le dôme de l'église du Saint-Sépulcre. Il ne sera plus salué par le pèlerin, car il n'existe plus; et le tombeau de Jésus-Christ est maintenant exposé aux injures de l'air. Autrefois la chrétienté entière seroit accourue pour réparer le sacré monument; aujourd'hui personne n'y pense, et la moindre aumône employée à cette œuvre méritoire paroîtroit une ridicule superstition. Après avoir contemplé pendant quelque temps Jérusalem, je m'enfonçai dans les montagnes. Il étoit

six heures vingt-neuf minutes lorsque je perdis de vue la Cité sainte : le navigateur marque ainsi le moment où disparoît à ses yeux une terre lointaine qu'il ne reverra jamais.

Nous trouvâmes au fond de la vallée de Térébinthe les chefs des Arabes de Jérémie, Abou-Gosh et Giaber : ils nous attendoient. Nous arrivâmes à Jérémie vers minuit : il fallut manger un agneau qu'Abou-Gosh nous avoit fait préparer. Je voulus lui donner quelque argent, il le refusa, et me pria seulement de lui envoyer deux *couffes* de riz de Damiette quand je serois en Égypte : je le lui promis de grand cœur, et pourtant je ne me souvins de ma promesse qu'à l'instant même où je m'embarquois pour Tunis. Aussitôt que nos communications avec le Levant seront rétablies, Abou-Gosh recevra certainement son riz de Damiette; il verra qu'un François peut manquer de mémoire, mais jamais de parole. J'espère que les petits Bédouins de Jérémie monteront la garde autour de mon présent, et qu'ils diront encore : « En avant ! marche ! »

J'arrivai à Jaffa le 13, à midi.

SIXIÈME PARTIE.

VOYAGE D'ÉGYPTE.

Je me trouvai fort embarrassé à mon retour à Jaffa : il n'y avoit pas un seul vaisseau dans le port. Je flottois entre le dessein d'aller m'embarquer à Saint-Jean-d'Acre et celui de me rendre en Égypte par terre. J'aurois beaucoup mieux aimé exécuter ce dernier projet, mais il était impraticable. Cinq partis armés se disputoient alors les bords du Nil : Ibraïm-Bey dans la Haute-Égypte, deux autres petits beys indépendants, le pacha de la Porte au Caire, une troupe d'Albanois révoltés, El-Fy-Bey dans la Basse-Égypte. Ces différens partis infestoient les chemins; et les Arabes, profitant de la confusion, achevoient de fermer tous les passages.

La Providence vint à mon secours. Le surlendemain de mon arrivée à Jaffa, comme je me préparois à partir pour Saint-Jean-d'Acre, on vit entrer dans le port une saïque. Cette saïque de l'échelle de Tripoli de Syrie étoit sur son lest, et s'enquéroit d'un chargement. Les pères envoyèrent chercher le capitaine : il consentit à me porter à Alexandrie, et nous eûmes bientôt conclu notre traité. J'ai conservé ce petit traité écrit en Arabe. M. Langlès, si connu par son érudition dans les langues orien-

tales, l'a jugé digne d'être mis sous les yeux des savants, à cause de plusieurs singularités. Il a eu la complaisance de le traduire lui-même, et j'ai fait graver l'original :

LUI (DIEU).

« Le but de cet écrit et le motif qui l'a fait tracer est « que, le jour et la date désignés ci-après [1], nous sous- « signés avons loué notre bâtiment au porteur de ce traité, « le signor Francesko (François), pour aller de l'échelle « d'Yâfâ à Alexandrie, à condition qu'il n'entrera dans « aucun autre port, et qu'il ira droit à Alexandrie, à moins « qu'il ne soit forcé par le mauvais temps de surgir dans « quelque échelle. Le nolis de ce bâtiment est de quatre « cent quatre-vingts *ghrouch* (piastres) au lion, lesquels « valent chacun quarante pârah [2]. Il est aussi convenu « entre eux que le nolis susdit ne sera acquitté que lors- « qu'ils seront entrés à Alexandrie. Arrêté et convenu entre « eux, et cela devant les témoins soussignés. Témoins :

« Le séïd (le sieur) Mousthafa èl Bâbâ ; le séïd Hhocéin « Chetmâ. — Le réïs (patron) Hhannâ Demitry (Jean Dé- « métrius), de Tripoly de Syrie, affirme la vérité du con- « tenu de cet écrit.

[1] Le jour et la date, c'est-à-dire l'année, *yeoùm, oùé, târikh,* ont été oubliés. Outre cette omission, nous avons remarqué plusieurs fautes d'orthographe assez graves, dont on trouvera la rectification au bas du *fac-simile* de l'original arabe.

(*Note de M. Langlès.*)

[2] Quoiqu'on ait employé ici le mot arabe *fadhdhah,* qui signifie proprement de l'argent, ce mot désigne ici la très petite pièce de monnoie connue en Égypte sous le nom de *pârah* ou *meydyn,* évaluée à 8 deniers $\frac{4}{7}$ dans l'*Annuaire de la République françoise*, publié au Caire en l'an IX. Suivant le même ouvrage, page 60, la piastre turque, le *ghrouch* de 40 *pârah*, vaut 1 liv. 8 sous 6 deniers $\frac{6}{7}$.

(*Note de M. Langlès.*)

« Le réis (patron) Hhannâ a touché, sur le montant du « nolis ci-dessus énoncé, la somme de cent quatre-vingts « *ghrouch* au lion; le reste, c'est-à-dire les trois cents autres « *ghrouch*, lui seront payés à Alexandrie; et comme ils « servent d'assurance pour le susdit bâtiment depuis Yâfâ « jusqu'à Alexandrie, ils restent dans la bourse du signor « Francesko, pour cette seule raison. Il est convenu, en « outre, que le patron leur fournira, à un juste prix, de « l'eau, du feu pour faire la cuisine, et du sel, ainsi que « toutes les provisions dont ils pourroient manquer, et les « vivres. »

Ce ne fut pas sans un véritable regret que je quittai mes vénérables hôtes le 16 octobre. Un des pères me donna des lettres de recommandation pour l'Espagne; car mon projet étoit, après avoir vu Carthage, de finir mes courses par les ruines de l'Alhambra. Ainsi ces religieux, qui restoient exposés à tous les outrages, songeoient encore à m'être utiles au delà des mers et dans leur propre patrie.

Avant de quitter Jaffa, j'écrivis à M. Pillavoine, consul de France à Saint-Jean-d'Acre, la lettre suivante :

« Jaffa, ce 16 octobre 1806.

« MONSIEUR,

« J'ai l'honneur de vous envoyer la lettre de recomman- « dation que M. l'ambassadeur de France à Constantinople « m'avoit remise pour vous. La saison étant déja très avan- « cée, et mes affaires me rappelant dans notre commune « patrie, je me vois forcé de partir pour Alexandrie. Je « perds à regret l'occasion de faire votre connoissance. « J'ai visité Jérusalem; j'ai été témoin des vexations que le

«pacha de Damas fait éprouver aux religieux de Terre-«Sainte. Je leur ai conseillé, comme vous, la résistance. «Malheureusement ils ont connu trop tard tout l'intérêt «que l'Empereur prend à leur sort. Ils ont donc encore «cédé en partie aux demandes d'Abdallah : il faut espérer «qu'ils auront plus de fermeté l'année prochaine. D'ailleurs, «il m'a paru qu'ils n'avoient manqué cette année ni de «prudence ni de courage.

«Vous trouverez, Monsieur, deux autres lettres jointes «à la lettre de M. l'ambassadeur : l'une m'a été remise par «M. Dubois, négociant; je tiens l'autre du drogman de «M. Vial, consul de France à Modon.

«J'ose prendre encore, Monsieur, la liberté de vous re-«commander M. D... que j'ai vu ici. On m'a dit qu'il étoit «honnête homme, pauvre et malheureux : ce sont là trois «grands titres à la protection de la France.

«Agréez, Monsieur, je vous prie, etc.

« F. A. de Ch. »

Jean et Julien ayant porté nos bagages à bord, je m'embarquai le 16, à huit heures du soir. La mer était grosse et le vent peu favorable. Je restai sur le pont aussi long-temps que je pus apercevoir les lumières de Jaffa. J'avoue que j'éprouvois un certain sentiment de plaisir, en pensant que je venois d'accomplir un pèlerinage que j'avois médité depuis si long-temps. J'espérois mettre bientôt à fin cette sainte aventure, dont la partie la plus hasardeuse me sembloit achevée. Quand je songeois que j'avois traversé presque seul le continent et les mers de la Grèce; que je me retrouvois encore seul, dans une petite barque, au fond de la Méditerranée, après avoir vu le Jourdain, la mer Morte et Jérusalem, je regardois mon retour par l'Égypte, la Barbarie et

l'Espagne, comme la chose du monde la plus facile: je me trompois pourtant.

Je me retirai dans la chambre du capitaine, lorsque nous eûmes perdu de vue les lumières de Jaffa, et que j'eus salué pour la dernière fois les rivages de la Terre-Sainte; mais le lendemain, à la pointe du jour, nous découvrîmes encore la côte en face de Gaza, car le capitaine avoit fait route au midi. L'aurore nous amena une forte brise de l'orient, la mer devint belle, et nous mîmes le cap à l'ouest. Ainsi je suivois absolument le chemin qu'Ubalde et le Danois avoient parcouru pour aller délivrer Renaud. Mon bateau n'étoit guère plus grand que celui des deux chevaliers, et comme eux j'étois conduit par la fortune. Ma navigation de Jaffa à Alexandrie ne dura que quatre jours, et jamais je n'ai fait sur les flots une course plus agréable et plus rapide. Le ciel fut constamment pur, le vent bon, la mer brillante. On ne changea pas une seule fois la voile. Cinq hommes composoient l'équipage de la saïque, y compris le capitaine; gens moins gais que mes Grecs de l'île de Tino, mais en apparence plus habiles. Des vivres frais, des grenades excellentes, du vin de Chypre, du café de la meilleure qualité nous tenoient dans l'abondance et dans la joie. L'excès de ma prospérité auroit dû me causer des alarmes; mais, quand j'aurois eu l'anneau de Polycrate, je me serois bien gardé de le jeter dans la mer, à cause du maudit esturgeon.

Il y a dans la vie du marin quelque chose d'aventureux qui nous plaît et qui nous attache. Ce

passage continuel du calme à l'orage, ce changement rapide des terres et des cieux, tiennent éveillée l'imagination du navigateur. Il est lui-même, dans ses destinées, l'image de l'homme ici-bas : toujours se promettant de rester au port, et toujours déployant ses voiles; cherchant des îles enchantées où il n'arrive presque jamais, et dans lesquelles il s'ennuie s'il y touche; ne parlant que de repos, et n'aimant que les tempêtes; périssant au milieu d'un naufrage, ou mourant vieux nocher sur la rive, inconnu des jeunes navigateurs dont il regrette de ne pouvoir suivre le vaisseau.

Nous traversâmes le 17 et le 18 le golfe de Damiette : cette ville remplace à peu près l'ancienne Peluse. Quand un pays offre de grands et de nombreux souvenirs, la mémoire, pour se débarrasser des tableaux qui l'accablent, s'attache à un seul événement; c'est ce qui m'arriva en passant le golfe de Peluse : je commençai par remonter en pensée jusqu'aux premiers Pharaons, et je finis par ne pouvoir plus songer qu'à la mort de Pompée; c'est selon moi le plus beau morceau de Plutarque et d'Amyot son traducteur [1].

Le 19 à midi, après avoir été deux jours sans voir la terre, nous aperçûmes un promontoire assez élevé, appelé le cap Brûlos, et formant la pointe la plus septentrionale du Delta. J'ai déja remarqué, au sujet du Granique, que l'illusion des noms est une chose prodigieuse : le cap Brûlos ne me pré-

[1] Voyez la note L, à la fin du volume.

sentoit qu'un petit monceau de sable; mais c'étoit l'extrémité de ce quatrième continent, le seul qui me restât à connoître; c'étoit un coin de cette Égypte, berceau des sciences, mère des religions et des lois: je n'en pouvois détacher les yeux.

Le soir même, nous eûmes, comme disent les marins, connoissance de quelques palmiers qui se montroient dans le sud-ouest, et qui paroissoient sortir de la mer; on ne voyoit point le sol qui les portoit. Au sud, on remarquoit une masse noirâtre et confuse, accompagnée de quelques arbres isolés: c'étoient les ruines d'un village, triste enseigne des destinées de l'Égypte.

Le 20, à cinq heures du matin, j'aperçus sur la surface verte et ridée de la mer une barre d'écume, et de l'autre côté de cette barre une eau pâle et tranquille. Le capitaine vint me frapper sur l'épaule, et me dit en langue franque: « *Nilo!* » Bientôt après nous entrâmes et nous courûmes dans ces eaux fameuses, dont je voulus boire, et que je trouvai salées. Des palmiers et un minaret nous annoncèrent l'emplacement de Rosette; mais le plan même de la terre étoit toujours invisible. Ces plages ressembloient aux lagunes des Florides: l'aspect en étoit tout différent de celui des côtes de la Grèce et de la Syrie, et rappeloit l'effet d'un horizon sous les tropiques.

A dix heures nous découvrîmes enfin, au dessous de la cime des palmiers, une ligne de sable qui se prolongeoit à l'ouest jusqu'au promontoire d'Aboukir, devant lequel il nous falloit passer pour arriver

à Alexandrie. Nous nous trouvions alors en face même de l'embouchure du Nil, à Rosette, et nous allions traverser le Bogâz. L'eau du fleuve étoit dans cet endroit d'un rouge tirant sur le violet, de la couleur d'une bruyère en automne : le Nil, dont la crue étoit finie, commençoit à baisser depuis quelque temps. Une vingtaine de gerbes ou bateaux d'Alexandrie se tenoient à l'ancre dans le Bogâz, attendant un vent favorable pour franchir la barre et remonter à Rosette.

En cinglant toujours à l'ouest, nous parvînmes à l'extrémité du dégorgement de cette immense écluse. La ligne des eaux du fleuve et celle des eaux de la mer ne se confondoient point; elles étoient distinctes, séparées; elles écumoient en se rencontrant, et sembloient se servir mutuellement de rivages [1].

A cinq heures du soir, la côte, que nous avions toujours à notre gauche, changea d'aspect. Les palmiers paroissoient alignés sur la rive, comme ces avenues dont les châteaux de France sont décorés : la nature se plaît ainsi à rappeler les idées de la civilisation dans le pays où cette civilisation prit naissance et où règnent aujourd'hui l'ignorance et la barbarie. Après avoir doublé la pointe d'Aboukir, nous fûmes, peu à peu, abandonnés du vent, et nous ne pûmes entrer que de nuit dans le port d'Alexandrie. Il étoit onze heures du soir quand

[1] Voyez, pour la description de l'Égypte, tout le onzième livre des *Martyrs*.

nous jetâmes l'ancre dans le port marchand, au milieu des vaisseaux mouillés devant la ville. Je ne voulus point descendre à terre, et j'attendis le jour sur le pont de notre saïque.

J'eus tout le temps de me livrer à mes réflexions. J'entrevoyois à ma droite des vaisseaux, et le château qui remplace la tour du Phare; à ma gauche, l'horizon me sembloit borné par des collines, des ruines et des obélisques que je distinguois à peine au travers des ombres; devant moi s'étendoit une ligne noire de murailles et de maisons confuses: on ne voyoit à terre qu'une seule lumière, et l'on n'entendoit aucun bruit. C'étoit là pourtant cette Alexandrie, rivale de Memphis et de Thèbes, qui compta trois millions d'habitants, qui fut le sanctuaire des Muses, et que les bruyantes orgies d'Antoine et de Cléopâtre faisoient retentir dans les ténèbres. Mais en vain je prêtois l'oreille, un talisman fatal plongeoit dans le silence le peuple de la nouvelle Alexandrie : ce talisman, c'est le despotisme qui éteint toute joie, et qui ne permet pas même un cri à la douleur. Et quel bruit pourroit-il s'élever d'une ville dont un tiers au moins est abandonné, dont l'autre tiers est consacré aux sépulcres, et dont le tiers animé, au milieu de ces deux extrémités mortes, est une espèce de tronc palpitant qui n'a pas même la force de secouer ses chaînes entre des ruines et des tombeaux?

Le 20, à huit heures du matin, la chaloupe de la saïque me porta à terre, et je me fis conduire chez M. Drovetti, consul de France à Alexandrie.

Jusqu'à présent j'ai parlé de nos consuls dans le Levant avec la reconnoissance que je leur dois; ici j'irai plus loin, et je dirai que j'ai contracté avec M. Drovetti une liaison qui est devenue une véritable amitié. M. Drovetti, militaire distingué et né dans la belle Italie, me reçut avec cette simplicité qui caractérise le soldat, et cette chaleur qui tient à l'influence d'un heureux soleil. Je ne sais si, dans le désert où il habite, cet écrit lui tombera entre les mains; je le désire, afin qu'il apprenne que le temps n'affoiblit point chez moi les sentiments; que je n'ai point oublié l'attendrissement qu'il me montra lorsqu'il me dit adieu au rivage : attendrissement bien noble, quand on en essuie comme lui les marques avec une main mutilée au service de son pays! Je n'ai ni crédit, ni protecteurs, ni fortune; mais, si j'en avois, je ne les emploierois pour personne avec plus de plaisir que pour M. Drovetti.

On ne s'attend point sans doute à me voir décrire l'Égypte : j'ai parlé avec quelque étendue des ruines d'Athènes, parce qu'après tout, elles ne sont bien connues que des amateurs des arts; je me suis livré à de grands détails sur Jérusalem, parce que Jérusalem étoit l'objet principal de mon voyage. Mais que dirois-je de l'Égypte? Qui ne l'a point vue aujourd'hui? Le *Voyage* de M. de Volney en Égypte est un véritable chef-d'œuvre dans tout ce qui n'est pas érudition : l'érudition a été épuisée par Sicard, Norden, Pococke, Shaw, Niebuhr et quelques autres; les dessins de M. Denon et les grands tableaux de l'institut d'Égypte ont transporté sous nos yeux

les monuments de Thèbes et de Memphis; enfin, j'ai moi-même dit ailleurs tout ce que j'avois à dire sur l'Égypte. Le livre des *Martyrs* où j'ai parlé de cette vieille terre est plus complet touchant l'antiquité que les autres livres du même ouvrage. Je me bornerai donc à suivre, sans m'arrêter, les simples dates de mon journal.

M. Drovetti me donna un logement dans la maison du consulat, bâtie presque au bord de la mer, sur le port marchand. Puisque j'étois en Égypte, je ne pouvois pas en sortir sans avoir au moins vu le Nil et les Pyramides. Je priai M. Drovetti de me noliser un bâtiment autrichien pour Tunis, tandis que j'irois contempler le prodige d'un tombeau. Je trouvai à Alexandrie deux François très distingués, attachés à la légation de M. de Lesseps, qui devoit, je crois, prendre alors le consulat général de l'Égypte, et qui, si je ne me trompe, est resté depuis à Livourne : leur intention étant aussi d'aller au Caire, nous arrêtâmes une gerbe, où nous nous embarquâmes le 23 pour Rosette. M. Drovetti garda Julien qui avoit la fièvre, et me donna un janissaire: je renvoyai Jean à Constantinople, sur un vaisseau grec qui se préparoit à faire voile.

Nous partîmes le soir d'Alexandrie, et nous arrivâmes dans la nuit au Bogâz de Rosette. Nous traversâmes la barre sans accident. Au lever du jour, nous nous trouvâmes à l'entrée du fleuve : nous abordâmes le cap, à notre droite. Le Nil étoit dans toute sa beauté; il couloit à plein bord, sans couvrir ses rives; il laissoit voir, le long de son cours,

des plaines verdoyantes de riz, plantées de palmiers isolés qui représentoient des colonnes et des portiques. Nous nous rembarquâmes et nous touchâmes bientôt à Rosette. Ce fut alors que j'eus une première vue de ce magnifique Delta, où il ne manque qu'un gouvernement libre et un peuple heureux. Mais il n'est point de beaux pays sans l'indépendance; le ciel le plus serein est odieux si l'on est enchaîné sur la terre. Je ne trouvois digne de ces plaines magnifiques que les souvenirs de la gloire de ma patrie: je voyois les restes des monuments [1] d'une civilisation nouvelle, apportée par le génie de la France sur les bords du Nil; je songeois en même temps que les lances de nos chevaliers et les baïonnettes de nos soldats avoient renvoyé deux fois la lumière d'un si brillant soleil; avec cette différence que les chevaliers, malheureux à la journée de Massoure, furent vengés par les soldats à la bataille des Pyramides. Au reste, quoique je fusse charmé de rencontrer une grande rivière et une fraîche verdure, je ne fus pas très étonné, car c'étoient absolument là mes fleuves de la Louisiane et mes savanes américaines : j'aurois désiré retrouver aussi les forêts où je plaçai les premières illusions de ma vie.

M. de Saint-Marcel, consul de France à Rosette, nous reçut avec une grande politesse : M. Caffe, négociant françois et le plus obligeant des hommes, voulut nous accompagner jusqu'au Caire. Nous

[1] On voit encore en Égypte plusieurs fabriques élevées par les François.

fîmes notre marché avec le patron d'une grande barque; il nous loua la chambre d'honneur; et, pour plus de sûreté, nous nous associâmes un chef albanois. M. de Choiseul a parfaitement représenté ces soldats d'Alexandre :

« Ces fiers Albanois seroient encore des héros, « s'ils avoient un Scanderberg à leur tête; mais ils « ne sont plus que des brigands dont l'extérieur an- « nonce la férocité. Ils sont tous grands, lestes et « nerveux; leur vêtement consiste en des culottes « fort amples, un petit jupon, un gilet garni de « plaques, de chaînes et de plusieurs rangs de gros- « ses olives d'argent; ils portent des brodequins at- « tachés avec des courroies qui montent quelquefois « jusqu'aux genoux, pour tenir sur les mollets des « plaques qui en prennent la forme, et les préser- « vent du frottement du cheval. Leurs manteaux, « galonnés et tailladés de plusieurs couleurs, achè- « vent de rendre cet habillement très pittoresque; « ils n'ont d'autres coiffure qu'une calotte de drage « rouge, encore la quittent-ils en courant au com- « bat [1]. »

Les deux jours que nous passâmes à Rosette furent employés à visiter cette jolie ville arabe, ses jardins et sa forêt de palmiers. Savary a un peu exagéré les agréments de ce lieu; cependant il n'a pas menti autant qu'on l'a voulu faire croire. Le pathos de ses descriptions a nui à son autorité comme

[1] *Voyage de la Grèce.* Le fond du vêtement des Albanois est blanc, et les galons sont rouges.

voyageur; mais c'est justice de dire que la vérité manque plus à son style qu'à son récit.

Le 26, à midi, nous entrâmes dans notre barque, où il y avoit un grand nombre de passagers turcs et arabes. Nous courûmes au large, et nous commençâmes à remonter le Nil. Sur notre gauche, un marais verdoyant s'étendoit à perte de vue; à notre droite, une lisière cultivée bordoit le fleuve, et par delà cette lisière on voyoit le sable du désert. Des palmiers clair-semés indiquoient çà et là des villages, comme les arbres plantés autour des cabanes dans les plaines de la Flandre. Les maisons de ces villages sont faites de terre, et élevées sur des monticules artificiels : précaution inutile, puisque souvent, dans ces maisons, il n'y a personne à sauver de l'inondation du Nil. Une partie du Delta est en friche; des milliers de Fellahs ont été massacrés par les Albanois; le reste a passé dans la Haute-Égypte.

Contrariés par le vent et par la rapidité du courant, nous employâmes sept mortelles journées à remonter de Rosette au Caire. Tantôt nos matelots nous tiroient à la cordelle, tantôt nous marchions à l'aide d'une brise du nord qui ne souffloit qu'un moment. Nous nous arrêtions souvent pour prendre à bord des Albanois : il nous en arriva quatre dès le second jour de notre navigation, qui s'emparèrent de notre chambre : il fallut supporter leur brutalité et leur insolence. Au moindre bruit, ils montoient sur le pont, prenoient leurs fusils, et, comme des insensés, avoient l'air de vouloir faire

la guerre à des ennemis absents. Je les ai vus coucher en joue des enfants qui couroient sur la rive en demandant l'aumône : ces petits infortunés s'alloient cacher derrière les ruines de leurs cabanes, comme accoutumés à ces terribles jeux. Pendant ce temps-là nos marchands turcs descendoient à terre, s'asseyoient tranquillement sur leurs talons, tournoient le visage vers la Mecque, et faisoient, au milieu des champs, des espèces de culbutes religieuses. Nos Albanois, moitié musulmans, moitié chrétiens, crioient « Mahomet! et Vierge Marie! », tiroient un chapelet de leur poche, prononçoient en françois des mots obscènes, avaloient de grandes cruches de vin, lâchoient des coups de fusil en l'air et marchoient sur le ventre des chrétiens et des musulmans.

Est-il donc possible que les lois puissent mettre autant de différence entre des hommes? Quoi! ces hordes de brigands albanois, ces stupides musulmans, ces Fellahs si cruellement opprimés, habitent les mêmes lieux où vécut un peuple si industrieux, si paisible, si sage; un peuple dont Hérodote et surtout Diodore se sont plu à nous peindre les coutumes et les mœurs! Y a-t-il, dans aucun poëme, un plus beau tableau que celui-ci?

« Dans les premiers temps, les rois ne se condui-
« soient point en Égypte comme chez les autres
« peuples, où ils font tout ce qu'ils veulent sans être
« obligés de suivre aucune règle ni de prendre au-
« cun conseil : tout leur étoit prescrit par les lois,
« non seulement à l'égard de l'administration du

« royaume, mais encore par rapport à leur con-
« duite particulière. Ils ne pouvoient point se faire
« servir par des esclaves achetés ou même nés dans
« leur maison; mais on leur donnoit les enfants des
« principaux d'entre les prêtres, toujours au dessus
« de vingt ans, et les mieux élevés de la nation, afin
« que le roi, voyant jour et nuit autour de sa per-
« sonne la jeunesse la plus considérable de l'Égypte,
« ne fît rien de bas, et qui fût indigne de son rang.
« En effet, les princes ne se jettent si aisément dans
« toutes sortes de vices que parce qu'ils trouvent
« des ministres toujours prêts à servir leurs pas-
« sions. Il y avoit surtout des heures du jour et de
« la nuit où le roi ne pouvoit disposer de lui, et étoit
« obligé de remplir les devoirs marqués par les lois.
« Au point du jour il devoit lire les lettres qui lui
« étoient adressées de tous côtés, afin qu'instruit
« par lui-même des besoins de son royaume, il pût
« pourvoir à tout et remédier à tout. Après avoir
« pris le bain, il se revêtoit d'une robe précieuse et
« des autres marques de la royauté, pour aller sa-
« crifier aux dieux. Quand les victimes avoient été
« amenées à l'autel, le grand-prêtre, debout et en
« présence de tout le peuple, demandoit aux dieux
« à haute voix qu'ils conservassent le roi, et répan-
« dissent sur lui toute sorte de prospérité, parce
« qu'il gouvernoit ses sujets avec justice. Il inséroit
« ensuite dans sa prière un dénombrement de toutes
« les vertus propres à un roi, en continuant ainsi :
« Parce qu'il est maître de lui-même, magnanime,
« bienfaisant, doux envers les autres, ennemi du

« mensonge; ses punitions n'égalent point les fautes, « et ses récompenses passent les services. Après avoir « dit plusieurs choses semblables, il condamnoit « les manquements où le roi étoit tombé par igno- « rance. Il est vrai qu'il en disculpoit le roi même; « mais il chargeoit d'exécrations les flatteurs et tous « ceux qui lui donnoient de mauvais conseils. Le « grand-prêtre en usoit de cette manière, parce que « les avis mêlés de louanges sont plus efficaces que « les remontrances amères, pour porter les rois à « la crainte des dieux et à l'amour de la vertu. En- « suite de cela le roi ayant sacrifié et consulté les « entrailles de la victime, le lecteur des livres sacrés « lui lisoit quelques actions, ou quelques paroles « remarquables des grands hommes, afin que le « souverain de la république, ayant l'esprit plein « d'excellents principes, en fît usage dans les occa- « sions qui se présenteroient à lui. »

C'est bien dommage que l'illustre archevêque de Cambrai, au lieu de peindre une Égypte imaginaire, n'ait pas emprunté ce tableau, en lui donnant les couleurs que son heureux génie auroit su y répandre. Faydit a raison sur ce seul point, si l'on peut avoir raison quand on manque absolument de décence, de bonne foi et de goût. Mais il auroit toujours fallu que Fénelon conservât, à tout prix, le fond des aventures par lui inventées et racontées dans le style le plus antique : l'épisode de Termosiris *vaut seul un long poëme :*

« Je m'enfonçai dans une sombre forêt, où j'aper- « çus tout à coup un vieillard qui tenoit un livre

« dans sa main. Ce vieillard avoit un grand front « chauve et un peu ridé; une barbe blanche pendoit « jusqu'à sa ceinture; sa taille étoit haute et majes- « tueuse; son teint étoit encore frais et vermeil; ses « yeux étoient vifs et perçants, sa voix douce, ses « paroles simples et aimables. Jamais je n'ai vu un « si vénérable vieillard : il s'appeloit *Termosiris*..... »

Nous passâmes par le canal de Ménouf, ce qui m'empêcha de voir le beau bois de palmiers qui se trouve sur la grande branche de l'ouest; mais les Arabes infestoient alors le bord occidental de cette branche qui touche au désert libyque. En sortant du canal de Ménouf, et continuant de remonter le fleuve, nous aperçûmes, à notre gauche, la crête du mont Moqattam, et à notre droite, les hautes dunes de sable de la Libye. Bientôt, dans l'espace vide que laissoit l'écartement de ces deux chaînes de montagnes, nous découvrîmes le sommet des Pyramides : nous en étions à plus de dix lieues. Pendant le reste de notre navigation, qui dura encore près de huit heures, je demeurai sur le pont à contempler ces tombeaux ; ils paroissoient s'agrandir et monter dans le ciel à mesure que nous en approchions. Le Nil, qui étoit alors comme une petite mer; le mélange des sables du désert et de la plus fraîche verdure; les palmiers, les sycomores, les dômes, les mosquées et les minarets du Caire; les pyramides lointaines du Sacarah, d'où le fleuve sembloit sortir comme de ses immenses réservoirs; tout cela formoit un tableau qui n'a point son égal sur la terre. « Mais quelque effort que fassent les

« hommes, dit Bossuet, leur néant paroît partout : « ces pyramides étoient des tombeaux! encore les « rois qui les ont bâties n'ont-ils pas eu le pouvoir « d'y être inhumés, et ils n'ont pas joui de leur sé« pulcre. »

J'avoue pourtant qu'au premier aspect des Pyramides, je n'ai senti que de l'admiration. Je sais que la philosophie peut gémir ou sourire en songeant que le plus grand monument sorti de la main des hommes est un tombeau; mais pourquoi ne voir dans la pyramide de Chéops qu'un amas de pierres et un squelette? Ce n'est point par le sentiment de son néant que l'homme a élevé un tel sépulcre, c'est par l'instinct de son immortalité : ce sépulcre n'est point la borne qui annonce la fin d'une carrière d'un jour, c'est la borne qui marque l'entrée d'une vie sans terme; c'est une espèce de porte éternelle, bâtie sur les confins de l'éternité. « Tous ces peuples « (d'Égypte), dit Diodore de Sicile, regardant la durée « de la vie comme un temps très court et de peu d'im« portance, font au contraire beaucoup d'attention « à la longue mémoire que la vertu laisse après elle : « c'est pourquoi ils appellent les maisons des vivants « des hôtelleries par lesquelles on ne fait que passer; « mais ils donnent le nom de demeures éternelles « aux tombeaux des morts, d'où l'on ne sort plus. « Ainsi les rois ont été comme indifférents sur la « construction de leurs palais; et ils se sont épuisés « dans la construction de leurs tombeaux. »

On voudroit aujourd'hui que tous les monuments eussent une utilité physique, et l'on ne songe pas

qu'il y a pour les peuples une utilité morale d'un ordre fort supérieur, vers laquelle tendoient les législations de l'antiquité. La vue d'un tombeau n'apprend-elle donc rien? Si elle enseigne quelque chose, pourquoi se plaindre qu'un roi ait voulu rendre la leçon perpétuelle? Les grands monuments font une partie essentielle de la gloire de toute société humaine. A moins de soutenir qu'il est égal pour une nation de laisser ou de ne pas laisser un nom dans l'histoire, on ne peut condamner ces édifices qui portent la mémoire d'un peuple au delà de sa propre existence, et le font vivre contemporain des générations qui viennent s'établir dans ses champs abandonnés. Qu'importe alors que ces édifices aient été des amphithéâtres ou des sépulcres? Tout est tombeau chez un peuple qui n'est plus. Quand l'homme a passé, les monuments de sa vie sont encore plus vains que ceux de sa mort : son mausolée est au moins utile à ses cendres; mais ses palais gardent-ils quelque chose de ses plaisirs?

Sans doute, à le prendre à la rigueur, une petite fosse suffit à tous, et six pieds de terre, comme le disoit Mathieu Molé, feront toujours raison du plus grand homme du monde; Dieu peut être adoré sous un arbre, comme sous le dôme de Saint-Pierre; on peut vivre dans une chaumière comme au Louvre : le vice de ce raisonnement est de transporter un ordre de choses dans un autre. D'ailleurs un peuple n'est pas plus heureux quand il vit ignorant des arts, que quand il laisse des témoins éclatants de

son génie. On ne croit plus à ces sociétés de bergers qui passent leurs jours dans l'innocence, en promenant leur doux loisir au fond des forêts. On sait que ces honnêtes bergers se font la guerre entre eux pour manger les moutons de leurs voisins. Leurs grottes ne sont ni tapissées de vignes, ni embaumées du parfum des fleurs; on y est étouffé par la fumée, et suffoqué par l'odeur des laitages. En poésie et en philosophie, un petit peuple à demi barbare peut goûter tous les biens; mais l'impitoyable histoire le soumet aux calamités du reste des hommes. Ceux qui crient tant contre la gloire ne seroient-ils pas un peu amoureux de la renommée? Pour moi, loin de regarder comme un insensé le roi qui fit bâtir la grande Pyramide, je le tiens au contraire pour un monarque d'un esprit magnanime. L'idée de vaincre le temps par un tombeau, de forcer les générations, les mœurs, les lois, les âges à se briser au pied d'un cercueil, ne sauroit être sortie d'une ame vulgaire. Si c'est là de l'orgueil, c'est du moins un grand orgueil. Une vanité comme celle de la grande Pyramide, qui dure depuis trois ou quatre mille ans, pourroit bien à la longue se faire compter pour quelque chose.

Au reste, ces Pyramides me rappelèrent des monuments moins pompeux, mais qui toutefois étoient aussi des sépulcres; je veux parler de ces édifices de gazon qui couvrent les cendres des Indiens au bord de l'Ohio. Lorsque je les visitai, j'étois dans une situation d'ame bien différente de celle où je me trouvois en contemplant les mausolées des Pha-

raons : je commençois alors le voyage, et maintenant je le finis. Le monde, à ces deux époques de ma vie, s'est présenté à moi précisément sous l'image des deux déserts où j'ai vu ces deux espèces de tombeaux : des solitudes riantes, des sables arides.

Nous abordâmes à Boulacq, et nous louâmes des chevaux et des ânes pour le Caire. Cette ville, que dominent l'ancien château de Babylone et le mont Moqattam, présente un aspect assez pittoresque, à cause de la multitude des palmiers, des sycomores et des minarets qui s'élèvent de son enceinte. Nous y entrâmes par des voiries et par un faubourg détruit, au milieu des vautours qui dévoroient leur proie. Nous descendîmes à la contrée des Francs, espèce de cul-de-sac dont on ferme l'entrée tous les soirs, comme les cloîtres extérieurs d'un couvent. Nous fûmes reçus par M.....[1], à qui M. Drovetti avoit confié le soin des affaires des François au Caire. Il nous prit sous sa protection, et envoya prévenir le pacha de notre arrivée : il fit en même temps avertir les cinq mamelucks françois, afin qu'ils nous accompagnassent dans nos courses.

Ces mamelucks étoient attachés au service du pacha. Les grandes armées laissent toujours après elles quelques traîneurs : la nôtre perdit ainsi deux ou trois cents soldats qui restèrent éparpillés en Égypte. Ils prirent parti sous différents beys, et

[1] Par la plus grande fatalité, le nom de mon hôte, au Caire, s'est effacé sur mon journal, et je crains de ne l'avoir pas retenu correctement, ce qui fait que je n'ose l'écrire. Je ne me pardonnerois pas un pareil malheur, si ma mémoire étoit infidèle aux services, à l'obligeance et à la politesse de mon hôte, comme à son nom.

furent bientôt renommés par leur bravoure. Tout le monde convenoit que si ces déserteurs, au lieu de se diviser entre eux, s'étoient réunis et avoient nommé un bey françois, ils se seroient rendus maîtres du pays. Malheureusement ils manquèrent de chef, et périrent presque tous à la solde des maîtres qu'ils avoient choisis. Lorsque j'étois au Caire, Mahamed-Ali-Pacha pleuroit encore la mort d'un de ces braves. Ce soldat, d'abord petit tambour dans un de nos régiments, étoit tombé entre les mains des Turcs par les chances de la guerre : devenu homme, il se trouva enrôlé dans les troupes du pacha. Mahamed, qui ne le connoissoit point encore, le voyant charger un gros d'ennemis, s'écria : « Quel « est cet homme ? Ce ne peut être qu'un François ; » et c'étoit en effet un François. Depuis ce moment il devint le favori de son maître, et il n'étoit bruit que de sa valeur. Il fut tué peu de temps avant mon arrivée en Égypte, dans une affaire où les cinq autres mamelucks perdirent leurs chevaux.

Ceux-ci étoient Gascons, Languedociens et Picards ; leur chef s'avouoit le fils d'un cordonnier de Toulouse. Le second en autorité après lui servoit d'interprète à ses camarades. Il savoit assez bien le turc et l'arabe, et disoit toujours en françois, *j'étions*, *j'allions*, *je faisions*. Un troisième, grand jeune homme, maigre et pâle, avoit vécu long-temps dans le désert avec les Bédouins, et il regrettoit singulièrement cette vie. Il me contoit que, quand il se trouvoit seul dans les sables, sur un chameau, il lui prenoit des transports de joie

dont il n'étoit pas le maître. Le pacha faisoit un tel cas de ces cinq mamelucks, qu'il les préféroit au reste de ses spahis : eux seuls retraçoient et surpassoient l'intrépidité de ces terribles cavaliers détruits par l'armée françoise à la journée des Pyramides. Nous sommes dans le siècle des merveilles ; chaque François semble être appelé aujourd'hui à jouer un rôle extraordinaire : cinq soldats, tirés des derniers rangs de notre armée, se trouvoient, en 1806, à peu près les maîtres au Caire. Rien n'étoit amusant et singulier comme de voir Abdallah de Toulouse prendre les cordons de son cafetan, en donner par le visage des Arabes et des Albanois qui l'importunoient, et nous ouvrir ainsi un large chemin dans les rues les plus populeuses. Au reste, ces rois par l'exil avoient adopté, à l'exemple d'Alexandre, les mœurs des peuples conquis ; ils portoient de longues robes de soie, de beaux turbans blancs, de superbes armes ; ils avoient un harem, des esclaves, des chevaux de première race ; toutes choses que leurs pères n'ont point en Gascogne et en Picardie. Mais, au milieu des nattes, des tapis, des divans que je vis dans leur maison, je remarquai une dépouille de la patrie : c'étoit un uniforme haché de coups de sabre, qui couvrait le pied d'un lit fait à la françoise. Abdallah réservoit peut-être ces honorables lambeaux pour la fin du songe, comme le berger devenu ministre :

Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
L'habit d'un gardeur de troupeaux,
Petit chapeau, jupon, pannetière, houlette,
Et, je pense, aussi sa musette.

Le lendemain de notre arrivée au Caire, 1er novembre, nous montâmes au château, afin d'examiner le puits de Joseph, la mosquée, etc. Le fils du pacha habitoit alors ce château. Nous présentâmes nos hommages à Son Excellence qui pouvoit avoir quatorze ou quinze ans. Nous la trouvâmes assise sur un tapis, dans un cabinet délabré, et entourée d'une douzaine de complaisants qui s'empressoient d'obéir à ses caprices. Je n'ai jamais vu un spectacle plus hideux. Le père de cet enfant étoit à peine maître du Caire, et ne possédoit ni la haute ni la basse Égypte. C'étoit dans cet état de choses que douze misérables Sauvages nourrissoient des plus lâches flatteries un jeune Barbare enfermé pour sa sûreté dans un donjon. Et voilà le maître que les Égyptiens attendoient après tant de malheurs!

On dégradoit donc, dans un coin de ce château, l'ame d'un enfant qui devoit conduire des hommes; dans un autre coin, on frappoit une monnoie du plus bas aloi. Et, afin que les habitants du Caire reçussent sans murmurer l'or altéré et le chef corrompu qu'on leur préparoit, les canons étoient pointés sur la ville.

J'aimai mieux porter ma vue au dehors, et admirer, du haut du château, le vaste tableau que présentoient au loin le Nil, les campagnes, le désert et les Pyramides. Nous avions l'air de toucher à ces dernières, quoique nous en fussions éloignés de quatre lieues. A l'œil nu, je voyois parfaitement les assises des pierres et la tête du sphinx qui sortoit du sable; avec une lunette je comptois les gradins des

angles de la grande Pyramide, et je distinguois les yeux, la bouche et les oreilles du sphinx, tant ces masses sont prodigieuses!

Memphis avoit existé dans les plaines qui s'étendent de l'autre côté du Nil jusqu'au désert où s'élèvent les Pyramides.

« Ces plaines heureuses, qu'on dit être le séjour « des justes morts, ne sont, à la lettre, que les belles « campagnes qui sont aux environs du lac Achéruse, « auprès de Memphis, et qui sont partagées par des « champs et par des étangs couverts de blé ou de « lotos. Ce n'est pas sans fondement qu'on a dit que « les morts habitent là; car c'est là qu'on termine « les funérailles de la plupart des Égyptiens, lors- « qu'après avoir fait traverser le Nil et le lac d'Aché- « ruse à leurs corps, on les dépose enfin dans des « tombes qui sont arrangées sous terre en cette cam- « pagne. Les cérémonies, qui se pratiquent encore « aujourd'hui dans l'Égypte, conviennent à tout ce « que les Grecs disent de l'enfer, comme à la barque « qui transporte les corps; à la pièce de monnoie « qu'il faut donner au nocher, nommé *Charon* en « langue égyptienne; au temple de la ténébreuse « Hécate, placé à l'entrée de l'enfer; aux portes du « Cocyte et du Léthé, posées sur des gonds d'airain; « à d'autres portes, qui sont celles de la Vérité et de « la Justice qui est sans tête[1]. »

Le 2 nous allâmes à Djizé et à l'île de Rhoda. Nous examinâmes le Nilomètre, au milieu des ruines de

[1] *Diod.*, trad. de Terrass.

la maison de Mourad-Bey. Nous nous étions ainsi beaucoup rapprochés des Pyramides. A cette distance, elles paroissoient d'une hauteur démesurée: comme on les apercevoit à travers la verdure des rizières, le cours du fleuve, la cime des palmiers et des sycomores, elles avoient l'air de fabriques colossales bâties dans un magnifique jardin. La lumière du soleil, d'une douceur admirable, coloroit la chaîne aride du Moqattam, les sables libyques, l'horizon de Sacarah, et la plaine des Tombeaux. Un vent frais chassoit de petits nuages blancs vers la Nubie, et ridoit la vaste nappe des flots du Nil. L'Égypte m'a paru le plus beau pays de la terre: j'aime jusqu'aux déserts qui la bordent, et qui ouvrent à l'imagination les champs de l'immensité.

Nous vîmes, en revenant de notre course, la mosquée abandonnée dont j'ai parlé au sujet de l'El-Sahera de Jérusalem, et qui me paroît être l'original de la cathédrale de Cordoue.

Je passai cinq autres jours au Caire, dans l'espoir de visiter les sépulcres des Pharaons; mais cela fut impossible. Par une singulière fatalité, l'eau du Nil n'étoit pas encore assez retirée pour aller à cheval aux Pyramides, ni assez haute pour s'en approcher en bateau. Nous envoyâmes sonder les gués et examiner la campagne : tous les Arabes s'accordèrent à dire qu'il falloit attendre encore trois semaines ou un mois avant de tenter le voyage. Un pareil délai m'auroit exposé à passer l'hiver en Égypte (car les vents de l'ouest alloient commencer); or, cela ne convenoit ni à mes affaires, ni à ma fortune.

Je ne m'étois déja que trop arrêté sur ma route, et je m'exposai à ne jamais revoir la France, pour avoir voulu remonter au Caire. Il fallut donc me résoudre à ma destinée, retourner à Alexandrie, et me contenter d'avoir vu de mes yeux les Pyramides, sans les avoir touchées de mes mains. Je chargeai M. Caffe d'écrire mon nom sur ces grands tombeaux, selon l'usage, à la première occasion : l'on doit remplir tous les petits devoirs d'un pieux voyageur. N'aime-t-on pas à lire, sur les débris de la statue de Memnon, le nom des Romains qui l'ont entendue soupirer au lever de l'aurore? Ces Romains furent comme nous *étrangers dans la terre d'Égypte*, et nous passerons comme eux.

Au reste, je me serois très bien arrangé du séjour du Caire; c'est la seule ville qui m'ait donné l'idée d'une ville orientale telle qu'on se la représente ordinairement : aussi figure-t-elle dans *les Mille et une Nuits*. Elle conserve encore beaucoup de traces du passage des François : les femmes s'y montrent avec moins de réserve qu'autrefois ; on est absolument maître d'aller et d'entrer partout où l'on veut; l'habit européen, loin d'être un objet d'insulte, est un titre de protection. Il y a un jardin assez joli, planté en palmiers avec des allées circulaires, qui sert de promenade publique : c'est l'ouvrage de nos soldats.

Avant de quitter le Caire, je fis présent à Abdallah d'un fusil de chasse à deux coups, de la manufacture de Lepage. Il me promit d'en faire usage à la première occasion. Je me séparai de mon hôte et de

mes aimables compagnons de voyage. Je me rendis à Boulacq, où je m'embarquai avec M. Caffe pour Rosette. Nous étions les seuls passagers sur le bateau, et nous appareillâmes le 8 novembre à sept heures du soir.

Nous descendîmes avec le cours du fleuve : nous nous engageâmes dans le canal de Ménouf. Le 10 au matin, en sortant du canal et rentrant dans la grande branche de Rosette, nous aperçûmes le côté occidental du fleuve occupé par un camp d'Arabes. Le courant nous portoit malgré nous de ce côté, et nous obligeoit de serrer la rive. Une sentinelle cachée derrière un vieux mur cria à notre patron d'aborder. Celui-ci répondit qu'il étoit pressé de se rendre à sa destination, et que d'ailleurs il n'étoit point ennemi. Pendant ce colloque, nous étions arrivés à portée de pistolet du rivage, et le flot couroit dans cette direction l'espace d'un mille. La sentinelle, voyant que nous poursuivions notre route, tira sur nous : cette première balle pensa tuer le pilote, qui riposta d'un coup d'escopette. Alors tout le camp accourut, borda la rive, et nous essuyâmes le feu de la ligne. Nous cheminions fort doucement, car nous avions le vent contraire : pour comble de guignon, nous échouâmes un moment. Nous étions sans armes; on a vu que j'avois donné mon fusil à Abdallah. Je voulois faire descendre dans la chambre M. Caffe, que sa complaisance pour moi exposoit à cette désagréable aventure; mais, quoique père de famille, et déja sur l'âge, il s'obstina à rester sur le pont. Je remarquai la

singulière prestesse d'un Arabe : il lâchoit son coup de fusil, rechargeoit son arme en courant, tiroit de nouveau, et tout cela sans avoir perdu un pas sur la marche de la barque. Le courant nous porta enfin sur l'autre rive; mais il nous jeta dans un camp d'Albanois révoltés, plus dangereux pour nous que les Arabes, car ils avoient du canon, et un boulet nous pouvoit couler bas. Nous aperçûmes du mouvement à terre ; heureusement la nuit survint. Nous n'allumâmes point de feu, et nous fîmes silence. La Providence nous conduisit, sans autre accident, au milieu des partis ennemis, jusqu'à Rosette. Nous y arrivâmes le 11 à dix heures du matin.

J'y passai deux jours avec M. Caffe et M. de Saint-Marcel, et je partis le 13 pour Alexandrie. Je saluai l'Égypte, en la quittant, par ces beaux vers :

Mère antique des arts et des fables divines,
Toi, dont la gloire assise au milieu des ruines
Étonne le génie et confond notre orgueil,
Égypte vénérable, où, du fond du cercueil,
Ta grandeur colossale insulte à nos chimères ;
C'est ton peuple qui sut, à ces barques légères,
Dont rien ne dirigeait le cours audacieux,
Chercher des guides sûrs dans la voûte des cieux.
Quand le fleuve sacré qui féconde tes rives,
T'apportoit en tribut ses ondes fugitives,
Et, sur l'émail des prés égarant les poissons,
Du limon de ses flots nourrissoit tes moissons,
Les hameaux, dispersés sur les hauteurs fertiles,
D'un nouvel Océan sembloit former les îles;
Les palmiers, ranimés par la fraîcheur des eaux,
Sur l'onde salutaire abaissoient leurs rameaux ;
Par les feux du Cancer Syène poursuivie
Dans ses sables brûlants sentoit filtrer la vie;

Et des murs de Péluse aux lieux où fut Memphis,
Mille canots flottoient sur la terre d'Isis.
Le foible papyrus, par des tissus fragiles,
Formoit les flancs étroits de ces barques agiles,
Qui, des lieux séparés conservant les rapports,
Réunissoient l'Égypte en parcourant ses bords.
Mais, lorsque dans les airs la Vierge triomphante
Ramenoit vers le Nil son onde décroissante,
Quand les troupeaux bêlants et les épis dorés
S'emparoient à leur tour des champs désaltérés,
Alors d'autres vaisseaux, à l'active industrie,
Ouvroient des aquilons l'orageuse patrie.

. . . .

. . . .

Alors mille cités que décoroient les arts,
L'immense Pyramide, et cent palais épars,
Du Nil enorgueilli couronnoient le rivage.
Dans les sables d'Ammon le porphyre sauvage,
En colonne hardie élancé dans les airs,
De sa pompe étrangère étonnoit les déserts.

. . . .

O grandeur des mortels! O temps impitoyable!
Les destins sont comblés : dans leur course immuable,
Les siècles ont détruit cet éclat passager
Que la superbe Égypte offrit à l'étranger [1].

J'arrivai le même jour, 13, à Alexandrie, à sept heures du soir.

M. Drovetti m'avoit nolisé un bâtiment autrichien pour Tunis. Ce bâtiment, du port de cent vingt tonneaux, étoit commandé par un Ragusois;

[1] *La Navigation*, par M. Esménard.

Quand j'imprimois ces vers, il n'y a pas encore un an, je ne pensois pas qu'on dût appliquer sitôt à l'auteur ses propres paroles :

O temps impitoyable!
Les destins sont comblés!

(*Note de la troisième édition.*)

le second capitaine s'appeloit *François Dinelli*, jeune Vénitien très expérimenté dans son art. Les préparatifs du voyage et les tempêtes nous retinrent au port pendant dix jours. J'employai ces dix jours à voir et à revoir Alexandrie.

J'ai cité, dans une note des *Martyrs*, un long passage de Strabon, qui donne les détails les plus satisfaisants sur l'ancienne Alexandrie; la nouvelle n'est pas moins connue, grace à M. de Volney : ce voyageur en a tracé le tableau le plus complet et le plus fidèle. J'invite les lecteurs à recourir à ce tableau; il n'existe guère dans notre langue un meilleur morceau de description. Quant aux monuments d'Alexandrie, Pococke, Norden, Shaw, Thévenot, Paul Lucas, Tott, Niebuhr, Sonnini et cent autres les ont examinés, comptés, mesurés. Je me contenterai donc de donner ici l'inscription de la colonne de Pompée. Je crois être le premier voyageur qui l'ait rapportée en France [1].

Le monde savant la doit à quelques officiers anglois; ils parvinrent à la relever en y appliquant du plâtre.

Pococke en avoit copié quelques lettres; plusieurs autres voyageurs l'avoient aperçue, j'ai moi-même déchiffré distinctement à l'œil nu plusieurs traits,

[1] Je me trompois : M. Jaubert avoit rapporté cette inscription en France avant moi. Le savant d'Ansse de Villoison l'a expliquée dans un article du *Magasin Encyclopédique*, VIII[e] année, tom. V, pag. 55. Cet article mérite d'être cité. Le docte helléniste propose une lecture un peu différente de la mienne *.

* Voyez la note M, à la fin du volume.

entre autres, le commencement de ce mot Διοκ..., qui est décisif. Les gravures du plâtre ont fourni ces quatre lignes :

ΤΟ. ΩΤΑΤΟΝ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ
ΤΟΝ ΠΟΛΙΟΥΧΟΝ ΑΛΕΞΑΝΔΡΕΙΑΣ
ΔΙΟΚ. Η. ΙΑΝΟΝ ΤΟΝ. ΤΟΝ
ΠΟ. ΕΠΑΡΧΟΣ ΑΙΓΥΠΤΟΥ

Il faut d'abord suppléer à la tête de l'inscription le mot ΠΡΟΣ. Après le premier point, Ν ΣΟΦ; après le second, Λ; après le troisième, Τ; au quatrième, ΑΥΓΟΥΣ; au cinquième, enfin, il faut ajouter ΛΑΙΩΝ. On voit qu'il n'y a ici d'arbitraire que le mot ΑΥΓΟΥΣΤΟΝ, qui est d'ailleurs peu important. Ainsi on peut lire :

ΠΡΟΣ
ΤΟΝ ΣΟΦΩΤΑΤΟΝ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ
ΤΟΝ ΠΟΛΙΟΥΧΟΝ ΑΛΕΞΑΝΔΡΕΙΑΣ
ΔΙΟΚΛΗΤΙΑΝΟΝ ΤΟΝ ΑΥΓΟΥΣΤΟΝ
ΠΟΛΛΙΩΝ ΕΠΑΡΧΟΣ ΑΙΓΥΠΤΟΥ

C'est-à-dire :

« Au très sage empereur, protecteur d'Alexandrie,
« Dioclétien Auguste, Pollion, préfet d'Égypte. »

Ainsi, tous les doutes sur la colonne de Pompée sont éclaircis[1]. Mais l'histoire garde-t-elle le silence sur ce sujet ? il me semble que, dans la vie d'un des pères du désert, écrite en grec par un contemporain, on lit que, pendant un tremblement de terre

[1] Quant à l'inscription ; car la colonne est elle-même bien plus ancienne que sa dédicace.

qui eut lieu à Alexandrie, toutes les colonnes tombèrent, excepté celle de Dioclétien.

M. Boissonade, à qui j'ai tant d'obligations, et dont j'ai mis la complaisance à de si grandes et de si longues épreuves, propose de supprimer le ΠΡΟΣ de ma leçon, qui n'est là que pour gouverner des accusatifs, et dont la place n'est point marquée sur la base de la colonne. Il sous-entend alors, comme dans une foule d'inscriptions rapportées par Chandler, Wheler, Spon, etc., ἐτίμησε, *honoravit*. M. Boissonade, qui est destiné à nous consoler de la perte ou de la vieillesse de tant de savants illustres, a évidemment raison.

J'eus encore à Alexandrie une de ces petites jouissances d'amour-propre dont les auteurs sont si jaloux, et qui m'avoit déja rendu si fier à Sparte. Un riche Turc, voyageur et astronome, nommé *Aly-Bey el Abassy*, ayant entendu prononcer mon nom, prétendit connoître mes ouvrages. J'allai lui faire une visite avec le consul. Aussitôt qu'il m'aperçut, il s'écria: *Ah, mon cher Atala, et ma chère René!* Aly-Bey me parut digne, dans ce moment, de descendre du grand Saladin. Je suis même encore un peu persuadé que c'est le Turc le plus savant et le plus poli qui soit au monde, quoiqu'il ne connoisse pas bien le genre des noms en françois; mais *non ego paucis offendar maculis* [1].

[1] Voilà ce que c'est que la gloire! On m'a dit que cet Aly-Bey étoit Espagnol de naissance, et qu'il occupoit aujourd'hui une place en Espagne. Belle leçon pour ma vanité!

(*Note de la troisième édition.*)

Si j'avois été enchanté de l'Égypte, Alexandrie me sembla le lieu le plus triste et le plus désolé de la terre. Du haut de la terrasse de la maison du consul, je n'apercevois qu'une mer nue qui se brisoit sur des côtes basses encore plus nues, des ports presque vides et le désert libyque s'enfonçant à l'horizon du midi: ce désert sembloit, pour ainsi dire, accroître et prolonger la surface jaune et aplanie des flots: on auroit cru voir une seule mer dont une moitié étoit agitée et bruyante, et dont l'autre moitié étoit immobile et silencieuse. Partout la nouvelle Alexandrie mêlant ses ruines aux ruines de l'ancienne cité; un Arabe galopant sur un âne au milieu des débris; quelques chiens maigres dévorant des carcasses de chameaux sur la grève; les pavillons des consuls européens flottant au dessus de leurs demeures, et déployant, au milieu des tombeaux, des couleurs ennemies: tel étoit le spectacle.

Quelquefois je montois à cheval avec M. Drovetti, et nous allions nous promener à la vieille ville, à Nécropolis, ou dans le désert. La plante qui donne la soude couvroit à peine un sable aride; des chakals fuyoient devant nous; une espèce de grillon faisoit entendre sa voix grêle et importune: il rappeloit péniblement à la mémoire le foyer du laboureur, dans cette solitude où jamais une fumée champêtre ne vous appelle à la tente de l'Arabe. Ces lieux sont d'autant plus tristes, que les Anglois ont noyé le vaste bassin qui servoit comme de jardin à Alexandrie: l'œil ne rencontre plus que du sable, des eaux et l'éternelle colonne de Pompée.

M. Drovetti avoit fait bâtir, sur la plate-forme de sa maison, une volière en forme de tente, où il nourrissoit des cailles et des perdrix de diverses espèces. Nous passions les heures à nous promener dans cette volière, et à parler de la France. La conclusion de tous nos discours étoit qu'il falloit chercher au plus tôt quelque petite retraite dans notre patrie, pour y renfermer nos longues espérances. Un jour, après un grand raisonnement sur le repos, je me tournai vers la mer, et je montrai à mon hôte le vaisseau battu du vent sur lequel j'allois bientôt m'embarquer. Ce n'est pas, après tout, que le désir du repos ne soit naturel à l'homme; mais le but qui nous paroît le moins élevé n'est pas toujours le plus facile à atteindre, et souvent la chaumière fuit devant nos vœux comme le palais.

Le ciel fut toujours couvert pendant mon séjour à Alexandrie, la mer sombre et orageuse. Je m'endormois et me réveillois au gémissement continuel des flots qui se brisoient presque au pied de la maison du consul. J'aurois pu m'appliquer les réflexions d'Eudore, s'il est permis de se citer soi-même:

« Le triste murmure de la mer est le premier son « qui ait frappé mon oreille en venant à la vie. A « combien de rivages n'ai-je pas vu depuis se briser « les mêmes flots que je contemple ici! Qui m'eût « dit, il y a quelques années, que j'entendrois gémir « sur les côtes d'Italie, sur les grèves des Bataves, « des Bretons, des Gaulois, ces vagues que je voyois

« se dérouler sur les beaux sables de la Messénie !
« Quel sera le terme de mes pèlerinages ? Heureux
« si la mort m'eût surpris avant d'avoir commencé
« mes courses sur la terre, et lorsque je n'avois
« d'aventures à conter à personne ! »

Pendant mon séjour forcé à Alexandrie, je reçus plusieurs lettres de M. Caffe, mon brave compagnon de voyage sur le Nil. Je n'en citerai qu'une; elle contient quelques détails touchant les affaires de l'Égypte à cette époque:

Rosette, le 14 février 1806.

« MONSIEUR,

« Quoique nous soyons au 14 du courant, j'ai l'honneur
« de vous écrire encore, bien persuadé qu'à la reçue de
« celle-ci vous serez encore à Alexandrie. Ayant travaillé
« à mes expéditions pour Paris, au nombre de quatre, je
« prends la liberté de vous les recommander, et d'avoir la
« complaisance, à votre heureuse arrivée, de vouloir bien
« les faire remettre à leur adresse.

« Mahamed-Aga, aujourd'hui trésorier de Mahamed-Ali,
« pacha du Caire, est arrivé vers le midi : l'on a débité
« qu'il demande cinq cents bourses de contribution sur le
« riz nouveau. Voilà, mon cher monsieur, comme les af-
« faires vont de mal en pis.

« Le village où les mamelucks ont battu les Albanois,
« et que les uns et les autres ont dépouillé, s'appelle *Neklé;*
« celui où nous avons été attaqués par les Arabes, porte le
« nom de *Saffi.*

« J'ai toujours du regret de n'avoir pas eu la satisfaction
« de vous voir avant votre départ; vous m'avez privé par
« là d'une grande consolation, etc.

« Votre très humble, etc.

« L. E. CAFFE. »

Le 23 novembre, à midi, le vent étant devenu favorable, je me rendis à bord du vaisseau avec mon domestique françois. J'avois, comme je l'ai dit, renvoyé mon domestique grec à Constantinople. J'embrassai M. Drovetti sur le rivage, et nous nous promîmes amitié et souvenance: j'acquitte aujourd'hui ma dette.

Notre navire étoit à l'ancre dans le grand port d'Alexandrie, où les vaisseaux francs sont admis aujourd'hui comme les vaisseaux turcs; révolution due à nos armes. Je trouvai à bord un rabbin de Jérusalem, un Barbaresque, et deux pauvres Maures de Maroc, peut-être descendants des Abencerages, qui revenoient du pèlerinage de la Mecque: ils me demandoient leur passage par charité. Je reçus les enfants de Jacob et de Mahomet au nom de Jésus-Christ: au fond, je n'avois pas grand mérite; car j'allai me mettre en tête que ces malheureux me porteroient bonheur, et que ma fortune passeroit en fraude, cachée parmi leurs misères.

Nous levâmes l'ancre à deux heures. Un pilote nous mit hors du port. Le vent étoit foible et de la partie du midi. Nous restâmes trois jours à la vue de la colonne de Pompée, que nous découvrions à l'horizon. Le soir du troisième jour nous entendîmes le coup de canon de retraite du port d'Alexandrie. Ce fut comme le signal de notre départ définitif; car le vent du nord se leva, et nous fîmes voile à l'occident.

Nous essayâmes d'abord de traverser le grand canal de Libye; mais le vent du nord, qui déja

n'étoit pas très favorable, passa au nord-ouest le 29 novembre, et nous fûmes obligés de courir des bordées entre la Crète et la côte d'Afrique.

Le 1er décembre, le vent, se fixant à l'ouest, nous barra absolument le chemin. Peu à peu il descendit au sud-ouest, et se changea en une tempête qui ne cessa qu'à notre arrivée à Tunis. Notre navigation ne fut plus qu'une espèce de continuel naufrage de quarante-deux jours; ce qui est un peu long. Le 3, nous amenâmes toutes les voiles, et nous commençâmes à fuir devant la lame. Nous fûmes portés ainsi, avec une extrême violence, jusque sur les côtes de la Caramanie. Là, pendant quatre jours entiers, je vis à loisir les tristes et hauts sommets du Cragus, enveloppés de nuages. Nous battions la mer çà et là, tâchant, à la moindre variation du vent, de nous éloigner de la terre. Nous eûmes un moment la pensée d'entrer au port de Château-Rouge; mais le capitaine, qui étoit d'une timidité extrême, n'osa risquer le mouillage. La nuit du 8 fut très pénible. Une rafale subite du midi nous chassa vers l'île de Rhodes; la lame étoit si courte et si mauvaise, qu'elle fatiguoit singulièrement le vaisseau. Nous découvrîmes une petite felouque grecque à demi submergée, et à laquelle nous ne pûmes donner aucun secours. Elle passa à une encâblure de notre poupe. Les quatre hommes qui la conduisoient étoient à genoux sur le pont; ils avoient suspendu un fanal à leur mât, et ils poussoient des cris que nous apportoient les vents. Le lendemain matin nous ne revîmes plus cette felouque.

Le vent ayant sauté au nord, nous mîmes la misaine dehors, et nous tâchâmes de nous soutenir sur la côte méridionale de l'île de Rhodes. Nous avançâmes jusqu'à l'île de Scarpanto. Le 10, le vent retomba à l'ouest, et nous perdîmes tout espoir de continuer notre route. Je désirois que le capitaine renonçât à passer le canal de Libye, et qu'il se jetât dans l'Archipel, où nous avions l'espoir de trouver d'autres vents. Mais il craignoit de s'aventurer au milieu des îles. Il y avoit déja dix-sept jours que nous étions en mer. Pour occuper mon temps je copiois et mettois en ordre les notes de ce voyage et les descriptions des *Martyrs*. La nuit je me promenois sur le pont avec le second capitaine Dinelli. Les nuits passées au milieu des vagues, sur un vaisseau battu de la tempête, ne sont point stériles pour l'ame, car les nobles pensées naissent des grands spectacles. Les étoiles qui se montrent fugitives entre les nuages brisés, les flots étincelants autour de vous, les coups de la lame qui font sortir un bruit sourd des flancs du navire, le gémissement du vent dans les mâts, tout vous annonce que vous êtes hors de la puissance de l'homme, et que vous ne dépendez plus que de la volonté de Dieu. L'incertitude de votre avenir donne aux objets leur véritable prix: et la terre, contemplée du milieu d'une mer orageuse, ressemble à la vie considérée par un homme qui va mourir.

Après avoir mesuré vingt fois les mêmes vagues, nous nous retrouvâmes le 12 devant l'île de Scarpanto. Cette île, jadis appelée *Carpathos*, et

Crapathos par Homère, donna son nom à la mer Carpathienne. Quelques vers de Virgile font aujourd'hui toute sa célébrité :

« Est in Carpathio Neptuni gurgite vates.
« Cæruleus Proteus, etc. »

Protée, ô mon cher fils! peut seul finir tes maux;
C'est lui que nous voyons, sur les mers qu'il habite,
Atteler à son char les monstres d'Amphitrite;
Pallène est sa patrie, et dans ce même jour
Vers ces bords fortunés il hâte son retour.
Les Nymphes, les Tritons, tous, jusqu'au vieux Nérée,
Respectent de ce dieu la science sacrée;
Ses regards pénétrants, son vaste souvenir,
Embrassent le présent, le passé, l'avenir:
Précieuse faveur du dieu puissant des ondes,
Dont il paît les troupeaux dans les plaines profondes.

Je n'irai point, si je puis, demeurer dans l'île de Protée, malgré les beaux vers des Géorgiques françoises et latines. Il me semble encore voir les tristes villages d'Anchinates, d'Oro, de Saint-Hélie, que nous découvrions avec des lunettes marines dans les montagnes de l'île. Je n'ai point, comme Ménélas et comme Aristée, perdu mon royaume ou mes abeilles; je n'ai rien à attendre de l'avenir, et je laisse au fils de Neptune des secrets qui ne peuvent m'intéresser.

Le 12, à six heures du soir, le vent se tournant au midi, j'engageai le capitaine à passer en dedans de l'île de Crète. Il y consentit avec peine. A neuf heures il dit selon sa coutume : *Ho paura!* et il alla se coucher. M. Dinelli prit sur lui de franchir le canal formé par l'île de Scarpanto et celle de

Coxo. Nous y entrâmes avec un vent violent du sud-ouest. Au lever du jour, nous nous trouvâmes au milieu d'un archipel d'îlots et d'écueils qui blanchissoient de toutes parts. Nous prîmes le parti de nous jeter dans le port de l'île de Stampalie, qui étoit devant nous.

Ce triste port n'avoit ni vaisseaux dans ses eaux, ni maisons sur ses rivages. On apercevoit seulement un village suspendu comme de coutume au sommet d'un rocher. Nous mouillâmes sous la côte; je descendis à terre avec le capitaine. Tandis qu'il montoit au village, j'examinai l'intérieur de l'île. Je ne vis partout que des bruyères, des eaux errantes qui couloient sur la mousse, et la mer qui se brisoit sur une ceinture de rochers. Les anciens appelèrent pourtant cette île la *Table des Dieux*, Θεῶν τράπεζα, à cause des fleurs dont elle étoit semée. Elle est plus connue sous le nom d'*Astypalée;* on y trouvoit un temple d'Achille. Il y a peut-être des gens fort heureux dans le misérable hameau de Stampalie, des gens qui ne sont peut-être jamais sortis de leur île, et qui n'ont jamais entendu parler de nos révolutions. Je me demandois si j'aurois voulu de ce bonheur; mais je n'étois déja plus qu'un vieux pilote incapable de répondre affirmativement à cette question, et dont les songes sont enfants des vents et des tempêtes.

Nos matelots embarquèrent de l'eau; le capitaine revint avec des poulets et un cochon vivant. Une felouque candiote entra dans le port; à peine eut-elle jeté l'ancre auprès de nous, que l'équipage se

mit à danser autour du gouvernail : *O Græcia vana!*

Le vent continuant toujours de souffler du midi, nous appareillâmes le 16 à neuf heures du matin. Nous passâmes au sud de l'île de Nanfia, et le soir, au coucher du soleil, nous aperçûmes la Crète. Le lendemain 17, faisant route au nord-ouest, nous découvrîmes le mont Ida; son sommet, enveloppé de neige, ressembloit à une immense coupole. Nous portâmes sur l'île de Cérigo, et nous fûmes assez heureux pour la passer le 18. Le 19, je revis les côtes de la Grèce, et je saluai le Ténare. Un orage du sud-est s'éleva à notre grande joie, et en cinq jours nous arrivâmes dans les eaux de l'île de Malte. Nous la découvrîmes la veille de Noël; mais le jour de Noël même, le vent, se rangeant à l'ouest-nord-ouest, nous chassa au midi de Lampedouse. Nous restâmes dix-huit jours sur la côte orientale du royaume de Tunis, entre la vie et la mort. Je n'oublierai de ma vie la journée du 28. Nous étions à la vue de la Pantalerie : un calme profond survint tout à coup à midi; le ciel éclairé d'une lumière blafarde étoit menaçant. Vers le coucher du soleil, une nuit si profonde tomba du ciel, qu'elle justifia à mes yeux la belle expression de Virgile : *Ponto nox incubat atra.* Nous entendîmes ensuite un bruit affreux. Un ouragan fondit sur le navire, et le fit pirouetter comme une plume sur un bassin d'eau. Dans un instant la mer fut bouleversée de telle sorte que sa surface n'offroit qu'une nappe d'écume. Le vaisseau, qui n'obéissoit plus au gouver-

nail, étoit comme un point ténébreux au milieu de cette terrible blancheur; le tourbillon sembloit nous soulever et nous arracher des flots; nous tournions en tout sens, plongeant tour à tour la poupe et la proue dans les vagues. Le retour de la lumière nous montra notre danger. Nous touchions presque à l'île de Lampedouse. Le même coup de vent fit périr, sur l'île de Malte, deux vaisseaux de guerre anglois, dont les gazettes du temps ont parlé. M. Dinelli regardant le naufrage comme inévitable, j'écrivis un billet ainsi conçu : « F. A. de Chateau« briand, naufragé sur l'île de Lampedouse, le 28 dé« cembre 1806, en revenant de la Terre-Sainte. » J'enfermai ce billet dans une bouteille vide, avec le dessein de la jeter à la mer au dernier moment.

La Providence nous sauva. Un léger changement dans le vent nous fit tomber au midi de Lampedouse, et nous nous trouvâmes dans une mer libre. Le vent remontant toujours au nord, nous hasardâmes de mettre une voile, et nous courûmes sur la petite syrte. Le fond de cette syrte va toujours s'élevant jusqu'au rivage, de sorte qu'en marchant la sonde à la main on vient mouiller à telle brasse que l'on veut. Le peu de profondeur de l'eau y rend la mer calme au milieu des plus grands vents, et cette plage, si dangereuse pour les barques des anciens, est une espèce de port en pleine mer pour les vaisseaux modernes.

Nous jetâmes l'ancre devant les îles Kerkeni, tout auprès de la ligne des pêcheries. J'étois si las de cette longue traversée, que j'aurois bien voulu

débarquer à Sfax, et me rendre de là à Tunis par terre; mais le capitaine n'osa chercher le port de Sfax, dont l'entrée est en effet dangereuse. Nous restâmes huit jours à l'ancre dans la petite syrte, où je vis commencer l'année 1807. Sous combien d'astres, et dans combien de fortunes diverses j'avois déja vu se renouveler pour moi les années qui passent si vite ou qui sont si longues! Qu'ils étoient loin de moi ces temps de mon enfance où je recevois avec un cœur palpitant de joie la bénédiction et les présents paternels! Comme ce premier jour de l'année étoit attendu! Et maintenant, sur un vaisseau étranger, au milieu de la mer, à la vue d'une terre barbare, ce premier jour s'envoloit pour moi, sans témoins, sans plaisirs, sans les embrassements de la famille, sans ces tendres souhaits de bonheur qu'une mère forme pour son fils avec tant de sincérité! Ce jour, né du sein des tempêtes, ne laissoit tomber sur mon front que des soucis, des regrets et des cheveux blancs.

Toutefois nous crûmes devoir chômer sa fête, non comme la fête d'un hôte agréable, mais comme celle d'une vieille connoissance. On égorgea le reste des poulets, à l'exception d'un brave coq, notre horloge fidèle, qui n'avoit cessé de veiller et de chanter au milieu des plus grands périls. Le rabbin, le Barbaresque et les deux Maures sortirent de la cale du vaisseau, et vinrent recevoir leurs étrennes à notre banquet. C'étoit là mon repas de famille! Nous bûmes à la France: nous n'étions pas loin de l'île des Lotophages, où les compagnons d'Ulysse

oublièrent leur patrie : je ne connois point de fruits assez doux pour me faire oublier la mienne.

Nous touchions presque aux îles Kerkeni, les *Cercinæ* des anciens. Du temps de Strabon il y avoit des pêcheries en avant de ces îles, comme aujourd'hui. Les *Cercinæ* furent témoins de deux grands coups de la fortune : car elles virent passer tour à tour Annibal et Marius fugitifs. Nous étions assez près d'Africa (*Turris Annibalis*), où le premier de ces deux grands hommes fut obligé de s'embarquer pour échapper à l'ingratitude des Carthaginois. Sfax est une ville moderne : selon le docteur Shaw, elle tire son nom du mot *Sfakouse*, à cause de la grande quantité de concombres qui croissent dans son territoire.

Le 6 janvier 1807, la tempête étant enfin apaisée, nous quittâmes la petite syrte, nous remontâmes la côte de Tunis pendant trois jours, et le 10 nous doublâmes le cap Bon, l'objet de toutes nos espérances. Le 11, nous mouillâmes sous le cap de Carthage. Le 12, nous jetâmes l'ancre devant la Goulette, échelle ou port de Tunis. On envoya la chaloupe à terre; j'écrivis à M. Devoise, consul françois auprès du bey. Je craignois de subir encore une quarantaine, mais M. Devoise m'obtint la permission de débarquer le 18. Ce fut avec une vraie joie que je quittai le vaisseau. Je louai des chevaux à la Goulette; je fis le tour du lac, et j'arrivai à cinq heures du soir chez mon nouvel hôte.

SEPTIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

VOYAGE DE TUNIS ET RETOUR EN FRANCE.

Je trouvai chez monsieur et madame Devoise l'hospitalité la plus généreuse et la société la plus aimable : ils eurent la bonté de me garder six semaines au sein de leur famille ; et je jouis enfin d'un repos dont j'avois un extrême besoin. On approchoit du carnaval, et l'on ne songeoit qu'à rire, en dépit des Maures. Les cendres de Didon et les ruines de Carthage entendoient le son d'un violon françois. On ne s'embarrassoit ni de Scipion, ni d'Annibal, ni de Marius, ni de Caton d'Utique, qu'on eût fait boire (car il aimoit le vin) s'il se fût avisé de venir gourmander l'assemblée. Saint Louis seul eût été respecté en sa qualité de François ; mais le bon et grand roi n'eût pas trouvé mauvais que ses sujets s'amusassent dans le même lieu où il avoit tant souffert.

Le caractère national ne peut s'effacer. Nos marins disent que, dans les colonies nouvelles, les Espagnols commencent par bâtir une église, les Anglois une taverne, et les François un fort ; et j'ajoute une salle de bal. Je me trouvois en Amérique, sur la frontière du pays des Sauvages : j'appris qu'à la première journée je rencontrerois parmi les In-

diens un de mes compatriotes. Arrivé chez les Cayougas, tribu qui faisoit partie de la nation des Iroquois, mon guide me conduisit dans une forêt. Au milieu de cette forêt on voyoit une espèce de grange; je trouvai dans cette grange une vingtaine de Sauvages, hommes et femmes, barbouillés comme des sorciers, le corps demi-nu, les oreilles découpées, des plumes de corbeau sur la tête, et des anneaux passés dans les narines. Un petit François, poudré et frisé comme autrefois, habit vert-pomme, veste de droguet, jabot et manchettes de mousseline, racloit un violon de poche, et faisoit danser *Madelon Friquet* à ces Iroquois. M. Violet (c'étoit son nom) étoit maître de danse chez les Sauvages. On lui payoit ses leçons en peaux de castors et en jambons d'ours : il avoit été marmiton au service du général Rochambeau pendant la guerre d'Amérique. Demeuré à New-York après le départ de notre armée, il résolut d'enseigner les beaux arts aux Américains. Ses vues s'étant agrandies avec ses succès, le nouvel Orphée porta la civilisation jusque chez les hordes errantes du Nouveau-Monde. En me parlant des Indiens, il me disoit toujours : « Ces messieurs Sauvages et ces dames Sauvagesses. » Il se louoit beaucoup de la légèreté de ses écoliers : en effet, je n'ai jamais vu faire de telles gambades. M. Violet, tenant son petit violon entre son menton et sa poitrine, accordoit l'instrument fatal; il crioit en Iroquois : *A vos places!* Et toute la troupe sautoit comme une bande de démons. Voilà ce que c'est que le génie des peuples.

Nous dansâmes donc aussi sur les débris de Carthage. Ayant vécu à Tunis absolument comme en France, je ne suivrai plus les dates de mon journal. Je traiterai les sujets d'une manière générale et selon l'ordre dans lequel ils s'offriront à ma mémoire. Mais, avant de parler de Carthage et de ses ruines, je dois nommer les différentes personnes que j'ai connues en Barbarie. Outre M. le consul de France, je voyois souvent M. Lessing, consul de Hollande : son beau-frère, M. Humberg, officier-ingénieur hollandois, commandoit à la Goulette. C'est avec le dernier que j'ai visité les ruines de Carthage ; j'ai eu infiniment à me louer de sa complaisance et de sa politesse. Je rencontrai aussi M. Léar, consul des États-Unis. J'avois été autrefois recommandé en Amérique au général Washington. M. Léar avoit occupé une place auprès de ce grand homme : il voulut bien, en mémoire de mon illustre patron, me faire donner passage sur un schooner des États-Unis. Ce schooner me déposa en Espagne, comme je le dirai à la fin de cet Itinéraire. Enfin, je vis à Tunis, tant à la légation que dans la ville, plusieurs jeunes François à qui mon nom n'étoit pas tout-à-fait étranger. Je ne dois point oublier les restes de l'intéressante famille de M. Adanson.

Si la multitude des récits fatigue l'écrivain qui veut parler aujourd'hui de l'Égypte et de la Judée, il éprouve, au sujet des antiquités de l'Afrique, un embarras tout contraire par la disette des documents. Ce n'est pas qu'on manque de Voyages en Barbarie : je connois une trentaine de Relations des

royaumes de Maroc, d'Alger et de Tunis. Toutefois ces Relations sont insuffisantes. Parmi les anciens Voyages, il faut distinguer l'*Africa illustrata* de Grammaye, et le savant ouvrage de Shaw. Les *Missions* des pères de la Trinité et des pères de la Merci renferment des miracles de charité; mais elles ne parlent point, et ne doivent point parler des Romains et des Carthaginois. Les Mémoires imprimés à la suite des Voyages de Paul Lucas ne contiennent que le récit d'une guerre civile à Tunis. Shaw auroit pu suppléer à tout, s'il avoit étendu ses recherches à l'histoire; malheureusement il ne la considère que sous les rapports géographiques. Il touche à peine, en passant, les antiquités: Carthage, par exemple, n'occupe pas, dans ses observations, plus de place que Tunis. Parmi les voyageurs tout-à-fait modernes, lady Montague, l'abbé Poiret, M. Desfontaines, disent quelques mots de Carthage, mais sans s'y arrêter aucunement. On a publié à Milan, en 1806, l'année même de mon voyage, un ouvrage sous ce titre : *Ragguaglio di alcuni Monumenti di Antichita ed Arti, raccolti negli ultimi Viaggi d'un dilettante* [1].

Je crois qu'il est question de Carthage dans ce livre : j'en ai retrouvé la note trop tard pour le faire venir d'Italie. On peut donc dire que le sujet que je vais traiter est neuf, j'ouvrirai la route; les habiles viendront après moi.

Avant de parler de Carthage, qui est ici le seul objet intéressant, il faut commencer par nous dé-

[1] Voyez la Préface de la troisième édition.

barrasser de Tunis. Cette ville conserve à peu près son nom antique. Les Grecs et les Latins l'appeloient *Tunes*, et Diodore lui donne l'épithète de *Blanche*, Λευκὸν, parce qu'elle est bâtie sur une colline crayeuse : elle est à douze milles des ruines de Carthage, et presque au bord d'un lac dont l'eau est salée. Ce lac communique avec la mer, au moyen d'un canal appelé *la Goulette*, et ce canal est défendu par un fort. Les vaisseaux marchands mouillent devant ce fort, où ils se mettent à l'abri derrière la jetée de la Goulette, en payant un droit d'ancrage considérable.

Le lac de Tunis pouvoit servir de port aux flottes des anciens; aujourd'hui une de nos barques a bien de la peine à le traverser sans échouer. Il faut avoir soin de suivre le principal canal qu'indiquent des pieux plantés dans la vase. Abulfeda marque dans ce lac une île qui sert maintenant de lazaret. Les voyageurs ont parlé des flamants ou phénicoptères qui animent cette grande flaque d'eau, d'ailleurs assez triste. Quand ces beaux oiseaux volent à l'encontre du soleil, tendant le cou en avant, et allongeant les pieds en arrière, ils ont l'air de flèches empennées avec des plumes couleur de rose.

Des bords du lac, pour arriver à Tunis, il faut traverser un terrain qui sert de promenade aux Francs. La ville est murée, elle peut avoir une lieue de tour, en y comprenant le faubourg extérieur, Bled-el-Had-rah. Les maisons en sont basses, les rues étroites, les boutiques pauvres, les mosquées chétives. Le peuple, qui se montre peu au dehors,

a quelque chose de hagard et de sauvage. On rencontre sous les portes de la ville ce qu'on appelle des *Siddi* ou des *Saints* : ce sont des négresses et des nègres tout nus, dévorés par la vermine, vautrés dans leurs ordures, et mangeant insolemment le pain de la charité. Ces sales créatures sont sous la protection immédiate de Mahomet. Des marchands européens, des Turcs enrôlés à Smyrne, des Maures dégénérés, des renégats et des captifs, composent le reste de la population.

La campagne aux environs de Tunis est agréable : elle présente de grandes plaines semées de blé et bordées de collines qu'ombragent des oliviers et des caroubiers. Un aquéduc moderne, d'un bon effet, traverse une vallée derrière la ville. Le bey a sa maison de campagne au fond de cette vallée. De Tunis même on découvre, au midi, les collines dont j'ai parlé. On voit à l'orient les montagnes du Mamélife : montagnes singulièrement déchirées, d'une figure bizarre, et au pied desquelles se trouvent les eaux chaudes connues des anciens. A l'ouest et au nord, on aperçoit la mer, le port de la Goulette, et les ruines de Carthage.

Les Tunisiens sont cependant moins cruels et plus civilisés que les peuples d'Alger. Ils ont recueilli les Maures d'Andalousie, qui habitent le village de Tub-Urbo, à six lieues de Tunis, sur la Me-Jerdah[1]. Le bey actuel est un homme habile : il cherche à se tirer de la dépendance d'Alger, à

[1] La Bagrada de l'antiquité, au bord de laquelle Régulus tua le fameux serpent.

laquelle Tunis est soumise depuis la conquète qu'en firent les Algériens en 1757. Ce prince parle italien, cause avec esprit, et entend mieux la politique de l'Europe que la plupart des Orientaux. On sait au reste que Tunis fut attaquée par saint Louis en 1270, et prise par Charles-Quint en 1535. Comme la mort de saint Louis se lie à l'histoire de Carthage, j'en parlerai ailleurs. Quant à Charles-Quint, il défit le fameux Barberousse, et rétablit le roi de Tunis sur son trône, en l'obligeant toutefois à payer un tribut à l'Espagne : on peut consulter à ce sujet l'ouvrage de Robertson [1]. Charles-Quint garda le fort de la Goulette, mais les Turcs le reprirent en 1574.

Je ne dis rien de la Tunis des anciens, parce qu'on va la voir figurer à l'instant dans les guerres de Rome et de Carthage.

Au reste, on m'a fait présent à Tunis d'un manuscrit qui traite de l'état actuel de ce royaume, de son gouvernement, de son commerce, de son revenu, de ses armées, de ses caravanes. Je n'ai point voulu profiter de ce manuscrit; je n'en connois point l'auteur; mais, quel qu'il soit, il est juste qu'il recueille l'honneur de son travail. Je donnerai cet excellent *Mémoire* à la fin de l'*Itinéraire* [2]. Je passe maintenant à l'histoire et aux ruines de Carthage.

L'an 883 avant notre ère, Didon, obligée de fuir

[1] *Histoire de Charles-Quint*, liv. v.

[2] Ce Mémoire méritoit bien de fixer l'attention des critiques, et personne ne l'a remarqué.

sa terre natale, vint aborder en Afrique. Carthage, fondée par l'épouse de Sichée, dut ainsi sa naissance à l'une de ces aventures tragiques qui marquent le berceau des peuples, et qui sont comme le germe et le présage des maux, fruits plus ou moins tardifs de toute société humaine. On connoît l'heureux anachronisme de l'*Énéide.* Tel est le privilége du génie, que les poétiques malheurs de Didon sont devenus une partie de la gloire de Carthage. À la vue des ruines de cette cité, on cherche les flammes du bûcher funèbre; on croit entendre les imprécations d'une femme abandonnée; on admire ces puissants mensonges qui peuvent occuper l'imagination, dans des lieux remplis des plus grands souvenirs de l'histoire. Certes, lorsqu'une reine expirante appelle dans les murs de Carthage les divinités ennemies de Rome, et les dieux vengeurs de l'hospitalité; lorsque Vénus, sourde aux prières de l'amour, exauce les vœux de la haine, qu'elle refuse à Didon un descendant d'Énée, et lui accorde Annibal, de telles merveilles, exprimées dans un merveilleux langage, ne peuvent plus être passées sous silence. L'histoire prend alors son rang parmi les Muses, et la fiction devient aussi grave que la vérité.

Après la mort de Didon, la nouvelle colonie adopta un gouvernement dont Aristote a vanté les lois. Des pouvoirs balancés avec art entre les deux premiers magistrats, les nobles et le peuple, eurent cela de particulier qu'ils subsistèrent pendant sept siècles sans se détruire : à peine furent-ils ébranlés par des séditions populaires et par quelques con-

spirations des grands. Comme les guerres civiles, source des crimes publics, sont cependant mères des vertus particulières, la république gagna plus qu'elle ne perdit à ces orages. Si ses destinées sur la terre ne furent pas aussi longues que celles de sa rivale, du moins à Carthage la liberté ne succomba qu'avec la patrie.

Mais, comme les nations les plus libres sont aussi les plus passionnées, nous trouvons, avant la première guerre Punique, les Carthaginois engagés dans des guerres honteuses. Ils donnèrent des chaînes à ces peuples de la Bétique dont le courage ne sauva pas la vertu; ils s'allièrent avec Xerxès, et perdirent une bataille contre Gélon, le même jour que les Lacédémoniens succombèrent aux Thermopyles. Les hommes, malgré leurs préjugés, font un tel cas des sentiments nobles, que personne ne songe aux quatre-vingt mille Carthaginois égorgés dans les champs de la Sicile, tandis que le monde entier s'entretient des trois cents Spartiates morts pour obéir aux saintes lois de leur pays. C'est la grandeur de la cause, et non pas celle des moyens, qui conduit à la véritable renommée, et l'honneur a fait dans tous les temps la partie la plus solide de la gloire.

Après avoir combattu tour à tour Agathocle en Afrique et Pyrrhus en Sicile, les Carthaginois en vinrent aux mains avec la république romaine. La cause de la première guerre Punique fut légère; mais cette guerre amena Régulus aux portes de Carthage.

Les Romains, ne voulant point interrompre le cours des victoires de ce grand homme, ni envoyer les consuls Fulvius et M. Émilius prendre sa place, lui ordonnèrent de rester en Afrique, en qualité de proconsul. Il se plaignit de ces honneurs; il écrivit au sénat, et le pria instamment de lui ôter le commandement de l'armée: une affaire importante aux yeux de Régulus demandoit sa présence en Italie. Il avoit un champ de sept arpens à Pupinium : le fermier de ce champ étant mort, le valet du fermier s'étoit enfui avec les bœufs et les instruments du labourage. Régulus représentoit aux sénateurs que si sa ferme demeuroit en friche, il lui seroit impossible de faire vivre sa femme et ses enfants. Le sénat ordonna que le champ de Régulus seroit cultivé aux frais de la république; qu'on tireroit du trésor l'argent nécessaire pour racheter les objets volés, et que les enfants et la femme du proconsul seroient, pendant son absence, nourris aux dépens du peuple romain. Dans une juste admiration de cette simplicité, Tite-Live s'écrie : « O combien la « vertu est préférable aux richesses! Celles-ci pas- « sent avec ceux qui les possèdent; la pauvreté de « Régulus est encore en vénération! »

Régulus, marchant de victoire en victoire, s'empara bientôt de Tunis; la prise de cette ville jeta la consternation parmi les Carthaginois; ils demandèrent la paix au proconsul. Ce laboureur romain prouva qu'il est plus facile de conduire la charrue après avoir remporté des victoires, que de diriger d'une main ferme une prospérité éclatante : le véri-

table grand homme est surtout fait pour briller dans le malheur; il semble égaré dans le succès, et paroît comme étranger à la fortune. Régulus proposa aux ennemis des conditions si dures, qu'ils se virent forcés de continuer la guerre.

Pendant ces négociations, la destinée amenoit au travers des mers un homme qui devoit changer le cours des événements : un Lacédémonien nommé *Xanthippe* vient retarder la chute de Carthage; il livre bataille aux Romains sous les murs de Tunis, détruit leur armée, fait Régulus prisonnier, se rembarque et disparoît sans laisser d'autres traces dans l'histoire [1].

Régulus, conduit à Carthage, éprouva les traitements les plus inhumains; on lui fit expier les durs triomphes de sa patrie. Ceux qui traînoient à leurs chars avec tant d'orgueil des rois tombés du trône, des femmes, des enfants en pleurs, pouvoient-ils espérer qu'on respectât dans les fers un citoyen de Rome!

La fortune redevint favorable aux Romains. Carthage demanda une seconde fois la paix; elle envoya des ambassadeurs en Italie : Régulus les accompagnoit. Ses maîtres lui firent donner sa parole qu'il reviendroit prendre ses chaînes si les négociations n'avoient pas une heureuse issue : on espéroit qu'il plaideroit fortement en faveur d'une paix qui lui devoit rendre sa patrie.

[1] Quelques auteurs accusent les Carthaginois de l'avoir fait périr par jalousie de sa gloire, mais cela n'est pas prouvé.

Régulus, arrivé aux portes de Rome, refusa d'entrer dans la ville. Il y avoit une ancienne loi qui défendoit à tout étranger d'introduire dans le sénat les ambassadeurs d'un peuple ennemi : Régulus, se regardant comme un envoyé des Carthaginois, fit revivre en cette occasion l'antique usage. Les sénateurs furent donc obligés de s'assembler hors des murs de la cité. Régulus leur déclara qu'il venoit, par l'ordre de ses maîtres, demander au peuple romain la paix ou l'échange des prisonniers.

Les ambassadeurs de Carthage, après avoir exposé l'objet de leur mission, se retirèrent : Régulus les voulut suivre; mais les sénateurs le prièrent de rester à la délibération.

Pressé de dire son avis, il représenta fortement toutes les raisons que Rome avoit de continuer la guerre contre Carthage. Les sénateurs, admirant sa fermeté, désiroient sauver un tel citoyen : le grand-pontife soutenoit qu'on pouvoit le dégager des serments qu'il avoit faits.

« Suivez les conseils que je vous ai donnés, dit « l'illustre captif, d'une voix qui étonna l'assemblée, « et oubliez Régulus : je ne demeurerai point dans « Rome après avoir été l'esclave de Carthage. Je « n'attirerai point sur vous la colère des dieux. J'ai « promis aux ennemis de me remettre entre leurs « mains si vous rejetiez la paix; je tiendrai mon serment. On ne trompe point Jupiter par de vaines « expiations; le sang des taureaux et des brebis ne « peut effacer un mensonge, et le sacrilége est puni « tôt ou tard.

« Je n'ignore point le sort qui m'attend; mais un « crime flétriroit mon ame : la douleur ne brisera « que mon corps. D'ailleurs il n'est point de maux « pour celui qui les sait souffrir : s'ils passent les « forces de la nature, la mort nous en délivre. Pères « conscrits, cessez de me plaindre : j'ai disposé de « moi, et rien ne me pourra faire changer de senti- « ment. Je retourne à Carthage; je fais mon devoir, « et je laisse faire aux dieux. »

Régulus mit le comble à sa magnanimité : afin de diminuer l'intérêt qu'on prenoit à sa vie, et pour se débarrasser d'une compassion inutile, il dit aux sénateurs que les Carthaginois lui avoient fait boire un poison lent avant de sortir de prison : « Ainsi, « ajouta-t-il, vous ne perdez de moi que quelques in- « stants qui ne valent pas la peine d'être achetés par « un parjure. » Il se leva, s'éloigna de Rome sans proférer une parole de plus, tenant les yeux attachés à la terre, et repoussant sa femme et ses enfants, soit qu'il craignît d'être attendri par leurs adieux, soit que, comme esclave carthaginois, il se trouvât indigne des embrassements d'une matrone romaine. Il finit ses jours dans d'affreux supplices, si toutefois le silence de Polybe et de Diodore ne balance pas le récit des historiens latins. Régulus fut un exemple mémorable de ce que peuvent, sur une ame courageuse, la religion du serment et l'amour de la patrie. Que si l'orgueil eut peut-être un peu de part à la résolution de ce mâle génie, se punir ainsi d'avoir été vaincu, c'étoit être digne de la victoire.

Après vingt-quatre années de combats, un traité de paix mit fin à la première guerre Punique. Mais les Romains n'étoient déja plus ce peuple de laboureurs conduit par un sénat de rois, élevant des autels à la Modération et à la Petite-Fortune : c'étoient des hommes qui se sentoient faits pour commander, et que l'ambition poussoit incessamment à l'injustice. Sous un prétexte frivole, ils envahirent la Sardaigne, et s'applaudirent d'avoir fait, en pleine paix, une conquête sur les Carthaginois. Ils ne savoient pas que le vengeur de la foi violée étoit déja aux portes de Sagonte, et que bientôt il paroîtroit sur les collines de Rome : ici commence la seconde guerre Punique.

Annibal me paroît avoir été le plus grand capitaine de l'antiquité : si ce n'est pas celui que l'on aime le mieux, c'est celui qui étonne davantage. Il n'eut ni l'héroïsme d'Alexandre, ni les talents universels de César; mais il les surpassa l'un et l'autre comme homme de guerre. Ordinairement l'amour de la patrie ou de la gloire conduit les héros aux prodiges : Annibal seul est guidé par la haine. Livré à ce génie d'une nouvelle espèce, il part des extrémités de l'Espagne avec une armée composée de vingt peuples divers. Il franchit les Pyrénées et les Gaules, dompte les nations ennemies sur son passage, traverse les fleuves, arrive au pied des Alpes. Ces montagnes sans chemins, défendues par des Barbares, opposent en vain leur barrière à Annibal. Il tombe de leurs sommets glacés sur l'Italie, écrase la première armée consulaire sur les bords du Tésin,

frappe un second coup à la Trébia, un troisième à Trasimène, et du quatrième coup de son épée il semble immoler Rome dans la plaine de Cannes. Pendant seize années il fait la guerre sans secours au sein de l'Italie ; pendant seize années, il ne lui échappe qu'une de ces fautes qui décident du sort des empires, et qui paroissent si étrangères à la nature d'un grand homme, qu'on peut les attribuer raisonnablement à un dessein de la Providence.

Infatigable dans les périls, inépuisable dans les ressources, fin, ingénieux, éloquent, savant même, et auteur de plusieurs ouvrages, Annibal eut toutes les distinctions qui appartiennent à la supériorité de l'esprit et à la force du caractère; mais il manqua des hautes qualités du cœur : froid, cruel, sans entrailles, né pour renverser et non pour fonder des empires, il fut en magnanimité fort inférieur à son rival.

Le nom de Scipion l'Africain est un des beaux noms de l'histoire. L'ami des dieux, le généreux protecteur de l'infortune et de la beauté, Scipion a quelques traits de ressemblance avec nos anciens chevaliers. En lui commence cette urbanité romaine, ornement du génie de Cicéron, de Pompée, de César, et qui remplaça chez ces citoyens illustres la rusticité de Caton et de Fabricius.

Annibal et Scipion se rencontrèrent aux champs de Zama; l'un célèbre par ses victoires, l'autre fameux par ses vertus : dignes tous les deux de représenter leurs grandes patries, et de se disputer l'empire du monde.

Au départ de la flotte de Scipion pour l'Afrique, le rivage de la Sicile étoit bordé d'un peuple immense et d'une foule de soldats. Quatre cents vaisseaux de charge et cinquante trirèmes couvroient la rade de Lilybée. On distinguoit à ses trois fanaux la galère de Lélius, amiral de la flotte. Les autres vaisseaux, selon leur grandeur, portoient une ou deux lumières. Les yeux du monde étoient attachés sur cette expédition qui devoit arracher Annibal de l'Italie, et décider enfin du sort de Rome et de Carthage. La cinquième et la sixième légion, qui s'étoient trouvées à la bataille de Cannes, brûloient du désir de ravager les foyers du vainqueur. Le général surtout attiroit les regards : sa piété envers les dieux, ses exploits en Espagne, où il avoit vengé la mort de son oncle et de son père, le projet de rejeter la guerre en Afrique : projet que lui seul avoit conçu contre l'opinion du grand Fabius; enfin, cette faveur que les hommes accordent aux entreprises hardies, à la gloire, à la beauté, à la jeunesse, faisoient de Scipion l'objet de tous les vœux comme de toutes les espérances.

Le jour du départ ne tarda pas d'arriver. Au lever de l'aurore, Scipion parut sur la poupe de la galère de Lélius, à la vue de la flotte et de la multitude qui couvroit les hauteurs du rivage. Un héraut leva son sceptre, et fit faire silence :

« Dieux et déesses de la terre, s'écria Scipion, et « vous, divinités de la mer, accordez une heureuse « issue à mon entreprise! que mes desseins tournent « à ma gloire et à celle du peuple romain! Que,

« pleins de joie, nous retournions un jour dans nos « foyers, chargés des dépouilles de l'ennemi; et que « Carthage éprouve les malheurs dont elle avoit « menacé ma patrie! »

Cela dit, on égorge une victime; Scipion en jette les entrailles fumantes dans la mer : les voiles se déploient au son de la trompette; un vent favorable emporte la flotte entière loin des rivages de la Sicile.

Le lendemain du départ, on découvrit la terre d'Afrique et le promontoire de Mercure : la nuit survint, et la flotte fut obligée de jeter l'ancre. Au retour du soleil, Scipion, apercevant la côte, demanda le nom du promontoire le plus voisin des vaisseaux. « C'est le cap Beau, » répondit le pilote. A ce nom d'heureux augure, le général, saluant la Fortune de Rome, ordonna de tourner la proue de sa galère vers l'endroit désigné par les dieux.

Le débarquement s'accomplit sans obstacles; la consternation se répandit dans les villes et dans les campagnes; les chemins étoient couverts d'hommes, de femmes et d'enfants qui fuyoient avec leurs troupeaux : on eût cru voir une de ces grandes migrations des peuples, quand des nations entières, par la colère ou par la volonté du ciel, abandonnent les tombeaux de leurs aïeux. L'épouvante saisit Carthage : on crie aux armes, on ferme les portes; on place des soldats sur les murs, comme si les Romains étoient déja prêts à donner l'assaut.

Cependant Scipion avoit envoyé sa flotte vers Utique; il marchoit lui-même par terre à cette ville

dans le dessein de l'assiéger : Masinissa vint le rejoindre avec deux mille chevaux.

Ce roi Numide, d'abord allié des Carthaginois, avoit fait la guerre aux Romains en Espagne ; par une suite d'aventures extraordinaires, ayant perdu et recouvré plusieurs fois son royaume, il se trouvoit fugitif quand Scipion débarqua en Afrique. Syphax, prince des Gétules, qui avoit épousé Sophonisbe, fille d'Asdrubal, venoit de s'emparer des états de Masinissa. Celui-ci se jeta dans les bras de Scipion, et les Romains lui durent en partie le succès de leurs armes.

Après quelques combats heureux, Scipion mit le siége devant Utique. Les Carthaginois, commandés par Asdrubal et par Syphax, formèrent deux camps séparés à la vue du camp romain. Scipion parvint à mettre le feu à ces deux camps dont les tentes étoient faites de nattes et de roseaux, à la manière des Numides. Quarante mille hommes périrent ainsi dans une seule nuit. Le vainqueur, qui prit dans cette circonstance une quantité prodigieuse d'armes, les fit brûler en l'honneur de Vulcain.

Les Carthaginois ne se découragèrent point : ils ordonnèrent de grandes levées. Syphax, touché des larmes de Sophonisbe, demeura fidèle aux vaincus, et s'exposa de nouveau pour la patrie d'une femme qu'il aimoit avec passion. Toujours favorisé du ciel, Scipion battit les armées ennemies, prit les villes de leur dépendance, s'empara de Tunis, et menaça Carthage d'une entière destruction. Entraîné par son fatal amour, Syphax osa reparoître devant les

vainqueurs, avec un courage digne d'un meilleur sort. Abandonné des siens sur le champ de bataille, il se précipite seul dans les escadrons romains : il espéroit que ses soldats, honteux d'abandonner leur roi, tourneroient la tête et viendroient mourir avec lui : mais ces lâches continuèrent à fuir; et Syphax, dont le cheval fut tué d'un coup de pique, tomba vivant entre les mains de Masinissa.

C'étoit un grand sujet de joie pour ce dernier prince de tenir prisonnier celui qui lui avoit ravi la couronne : quelque temps après, le sort des armes mit aussi au pouvoir de Masinissa Sophonisbe, femme de Syphax. Elle se jette aux pieds du vainqueur :

« Je suis ta prisonnière : ainsi le veulent les dieux, « ton courage et la fortune; mais, par tes genoux « que j'embrasse, par cette main triomphante que « tu me permets de toucher, je t'en supplie, ô « Masinissa, garde-moi pour ton esclave, sauve- « moi de l'horreur de devenir la proie d'un Barbare. « Hélas! il n'y a qu'un moment que j'étois, ainsi que « toi-même, environnée de la majesté des rois! Songe « que tu ne peux renier ton sang; que tu partages « avec Syphax le nom de Numide. Mon époux sortit « de ce palais par la colère des dieux : puisses-tu y « être entré sous de plus heureux auspices! Citoyenne « de Carthage, fille d'Asdrubal, juge ce que je dois « attendre d'un Romain. Si je ne puis rester dans les « fers d'un prince né sur le sol de ma patrie, si la « mort peut seule me soustraire au joug de l'étran-

« ger, donne-moi cette mort : je la compterai au « nombre de tes bienfaits. »

Masinissa fut touché des pleurs et du sort de Sophonisbe : elle étoit dans tout l'éclat de la jeunesse et d'une incomparable beauté. Ses supplications, dit Tite-Live, étoient moins des prières que des caresses. Masinissa vaincu lui promit tout; et, non moins passionné que Syphax, il fit son épouse de sa prisonnière.

Syphax chargé de fers fut présenté à Scipion. Ce grand homme, qui naguère avoit vu sur un trône celui qu'il contemploit à ses pieds, se sentit touché de compassion. Syphax avoit été autrefois l'allié des Romains; il rejeta la faute de sa défection sur Sophonisbe. « Les flambeaux de mon fatal hy« ménée, dit-il, ont réduit mon palais en cendres; « mais une chose me console : la furie qui a détruit « ma maison est passée dans la couche de mon en« nemi; elle réserve à Masinissa un sort pareil au « mien. »

Syphax cachoit ainsi, sous l'apparence de la haine, la jalousie qui lui arrachoit ces paroles; car ce prince aimoit encore Sophonisbe. Scipion n'étoit pas sans inquiétude; il craignoit que la fille d'Asdrubal ne prît sur Masinissa l'empire qu'elle avoit eu sur Syphax. La passion de Masinissa paroissoit déja d'une violence extrême : il s'étoit hâté de célébrer ses noces avant d'avoir quitté les armes; impatient de s'unir à Sophonisbe, il avoit allumé les torches nuptiales devant les dieux domestiques de Syphax, devant ces dieux accoutumés à exaucer les vœux

formés contre les Romains. Masinissa étoit revenu auprès de Scipion : celui-ci, en donnant des louanges au roi des Numides, lui fit quelques légers reproches de sa conduite envers Sophonisbe. Alors Masinissa rentra en lui-même, et, craignant de s'attirer la disgrace des Romains, sacrifia son amour à son ambition. On l'entendit gémir au fond de sa tente, et se débattre contre ces sentiments généreux que l'homme n'arrache point de son cœur sans violence. Il fit appeler l'officier chargé de garder le poison du roi : ce poison servoit aux princes africains à se délivrer de la vie quand ils étoient tombés dans un malheur sans remède : ainsi, la couronne, qui n'étoit point chez eux à l'abri des révolutions de la fortune, étoit du moins à l'abri du mépris. Masinissa mêla le poison dans une coupe pour l'envoyer à Sophonisbe. Puis, s'adressant à l'officier chargé du triste message : « Dis à la reine que si j'avois « été le maître, jamais Masinissa n'eût été séparé « de Sophonisbe. Les dieux des Romains en ordon- « nent autrement. Je lui tiens du moins une de mes « promesses ; elle ne tombera point vivante entre les « mains de ses ennemis si elle se soumet à sa fortune « en citoyenne de Carthage, en fille d'Asdrubal et en « femme de Syphax et de Masinissa. »

L'officier entra chez Sophonisbe, et lui transmit l'ordre du roi. « Je reçois ce don nuptial avec joie, « répondit-elle, puisqu'il est vrai qu'un mari n'a « pu faire à sa femme d'autre présent. Dis à ton « maître qu'en perdant la vie, j'aurois du moins « conservé l'honneur si je n'eusse point épousé

« Masinissa la veille de ma mort. » Elle avala le poison.

Ce fut dans ces conjonctures que les Carthaginois rappelèrent Annibal de l'Italie : il versa des larmes de rage, il accusa ses concitoyens, il s'en prit aux dieux, il se reprocha de n'avoir pas marché à Rome après la bataille de Cannes. Jamais homme en quittant son pays pour aller en exil n'éprouva plus de douleur qu'Annibal en s'arrachant d'une terre étrangère pour rentrer dans sa patrie.

Il débarqua sur la côte d'Afrique avec les vieux soldats qui avoient traversé, comme lui, les Espagnes, les Gaules, l'Italie, qui montroient plus de faisceaux ravis à des préteurs, à des généraux, à des consuls, que tous les magistrats de Rome n'en faisoient porter devant eux. Annibal avoit été trente-six ans absent de sa patrie : il en étoit sorti enfant; il y revenoit dans un âge avancé, ainsi qu'il le dit lui-même à Scipion. Quelles durent être les pensées de ce grand homme quand il revit Carthage, dont les murs et les habitants lui étoient presque étrangers! Deux de ses frères étoient morts; les compagnons de son enfance avoient disparu; les générations s'étoient succédé : les temples chargés de la dépouille des Romains furent sans doute les seuls lieux qu'Annibal put reconnoître dans cette Carthage nouvelle. Si ses concitoyens n'avoient pas été aveuglés par l'envie, avec quelle admiration ils auroient contemplé ce héros qui, depuis trente ans, versoit son sang pour eux dans une région lointaine, et les couvroit d'une gloire ineffaçable! Mais,

quand les services sont si éminents qu'ils excèdent les bornes de la reconnoissance, ils ne sont payés que par l'ingratitude. Annibal eut le malheur d'être plus grand que le peuple chez lequel il étoit né; et son destin fut de vivre et de mourir en terre étrangère.

Il conduisit son armée à Zama. Scipion rapprocha son camp de celui d'Annibal. Le général carthaginois eut un pressentiment de l'infidélité de la fortune; car il demanda une entrevue au général romain, afin de lui proposer la paix. On fixa le lieu du rendez-vous. Quand les deux capitaines furent en présence, ils demeurèrent muets et saisis d'admiration l'un pour l'autre. Annibal prit enfin la parole :

« Scipion, les dieux ont voulu que votre père ait « été le premier des généraux ennemis à qui je me « sois montré en Italie, les armes à la main; ces « mêmes dieux m'ordonnent de venir aujourd'hui « désarmé, demander la paix à son fils. Vous avez « vu les Carthaginois campés aux portes de Rome : « le bruit d'un camp romain se fait entendre à pré- « sent jusque dans les murs de Carthage. Sorti en- « fant de ma patrie, j'y rentre plein de jours; une « longue expérience de la bonne et de la mauvaise « fortune m'a appris à juger des choses par la raison « et non par l'événement. Votre jeunesse, et le bon- « heur qui ne vous a point encore abandonné, vous « rendront peut-être ennemi du repos; dans la pro- « spérité on ne songe point aux revers. Vous avez « l'âge que j'avois à Cannes et à Trasimène. Voyez

« ce que j'ai été, et connoissez, par mon exemple,
« l'inconstance du sort. Celui qui vous parle en suppliant est ce même Annibal qui, campé entre le « Tibre et le Téveron, prêt à donner l'assaut à Rome, « délibéroit sur ce qu'il feroit de votre patrie. J'ai « porté l'épouvante dans les champs de vos pères, « et je suis réduit à vous prier d'épargner de tels « malheurs à mon pays. Rien n'est plus incertain « que le succès des armes : un moment peut vous « ravir votre gloire et vos espérances. Consentir à « la paix, c'est rester vous-même l'arbitre de vos « destinées; combattre, c'est remettre votre sort « entre les mains des dieux. »

A ce discours étudié, Scipion répondit avec plus de franchise, mais moins d'éloquence : il rejeta comme insuffisantes les propositions de paix que lui faisoit Annibal, et l'on ne songea plus qu'à combattre. Il est probable que l'intérêt de la patrie ne fut pas le seul motif qui porta le général romain à rompre avec le général carthaginois, et que Scipion ne put se défendre du désir de se mesurer avec Annibal.

Le lendemain de cette entrevue, deux armées, composées de vétérans, conduites par les deux plus grands capitaines des deux plus grands peuples de la terre, s'avancèrent pour se disputer, non les murs de Rome et de Carthage, mais l'empire du monde, prix de ce dernier combat.

Scipion plaça les piquiers au premier rang, les princes au second, et les triaires au troisième. Il rompit ces lignes par des intervalles égaux, afin

d'ouvrir un passage aux éléphants des Carthaginois. Des vélites répandus dans ces intervalles devoient, selon l'occasion, se replier derrière les soldats pesamment armés, ou lancer sur les éléphants une grêle de flèches et de javelots. Lélius couvroit l'aile gauche de l'armée avec la cavalerie latine, et Masinissa commandoit à l'aile droite les chevaux numides.

Annibal rangea quatre-vingts éléphants sur le front de son armée, dont la première ligne étoit composée de Liguriens, de Gaulois, de Baléares et de Maures; les Carthaginois venoient au second rang; des Bruttiens formoient derrière eux une espèce de réserve, sur laquelle le général comptoit peu. Annibal opposa sa cavalerie à la cavalerie des Romains, les Carthaginois à Lélius, et les Numides à Masinissa.

Les Romains sonnent les premiers la charge. Ils poussent en même temps de si grands cris, qu'une partie des éléphants effrayés se replie sur l'aile gauche de l'armée d'Annibal, et jette la confusion parmi les cavaliers Numides. Masinissa aperçoit leur désordre, fond sur eux, et achève de les mettre en fuite. L'autre partie des éléphants qui s'étoient précipités sur les Romains est repoussée par les vélites, et cause à l'aile droite des Carthaginois le même accident qu'à l'aile gauche. Ainsi, dès le premier choc, Annibal demeura sans cavalerie et découvert sur ses deux flancs : des raisons puissantes, que l'histoire n'a pas connues, l'empêchèrent sans doute de penser à la retraite.

L'infanterie en étant venue aux mains, les soldats

de Scipion enfoncèrent facilement la première ligne de l'ennemi, qui n'étoit composée que de mercenaires. Les Romains et les Carthaginois se trouvèrent alors face à face. Les premiers, pour arriver aux seconds, étant obligés de passer sur des monceaux de cadavres, rompirent leur ligne, et furent au moment de perdre la victoire. Scipion voit le danger et change son ordre de bataille. Il fait passer les princes et les triaires au premier rang, et les place à la droite et à la gauche des piquiers; il déborde par ce moyen le front de l'armée d'Annibal, qui avoit déja perdu sa cavalerie et la première ligne de ses fantassins. Les vétérans carthaginois soutinrent la gloire qu'ils s'étoient acquise dans tant de batailles. On reconnoissoit parmi eux, à leurs couronnes, de simples soldats qui avoient tué de leurs propres mains des généraux et des consuls. Mais la cavalerie romaine, revenant de la poursuite des ennemis, charge par derrière les vieux compagnons d'Annibal. Entourés de toutes parts, ils combattent jusqu'au dernier soupir, et n'abandonnent leurs drapeaux qu'avec la vie. Annibal lui-même, après avoir fait tout ce qu'on peut attendre d'un grand général et d'un soldat intrépide, se sauve avec quelques cavaliers.

Resté maître du champ de bataille, Scipion donna de grands éloges à l'habileté que son rival avoit déployée dans les événements du combat. Étoit-ce générosité ou orgueil? Peut-être l'une et l'autre; car le vainqueur étoit Scipion, et le vaincu Annibal.

La bataille de Zama mit fin à la seconde guerre

Punique. Carthage demanda la paix, et ne la reçut qu'à des conditions qui présageoient sa ruine prochaine. Annibal, n'osant se fier à la foi d'un peuple ingrat, abandonna sa patrie. Il erra dans les cours étrangères, cherchant partout des ennemis aux Romains, et partout poursuivi par eux; donnant à de foibles rois des conseils qu'ils étoient incapables de suivre, et apprenant par sa propre expérience qu'il ne faut porter chez des hôtes couronnés ni gloire ni malheur. On assure qu'il rencontra Scipion à Éphèse, et que, s'entretenant avec son vainqueur, celui-ci lui dit: « A votre avis, Annibal, quel a été le « premier capitaine du monde? — Alexandre, ré« pondit le Carthaginois. — Et le second? repartit « Scipion. — Pyrrhus. — Et le troisième? — Moi. « — Que seroit-ce donc, s'écria Scipion en riant, « si vous m'aviez vaincu? — Je me serois placé, « répondit Annibal, avant Alexandre. » Mot qui prouve que l'illustre banni avoit appris dans les cours l'art de la flatterie, et qu'il avoit à la fois trop de modestie et trop d'orgueil.

Enfin, les Romains ne purent se résoudre à laisser vivre Annibal. Seul, proscrit et malheureux, il leur sembloit balancer la fortune du Capitole. Ils étoient humiliés en pensant qu'il y avoit au monde un homme qui les avoit vaincus, et qui n'étoit point effrayé de leur grandeur. Ils envoyèrent une ambassade jusqu'au fond de l'Asie demander au roi Prusias la mort de son suppliant. Prusias eut la lâcheté d'abandonner Annibal. Alors ce grand homme avala du poison, en disant: « Délivrons les

« Romains de la crainte que leur cause un vieillard « exilé, désarmé et trahi. »

Scipion éprouva comme Annibal les peines attachées à la gloire. Il finit ses jours à Literne, dans un exil volontaire. On a remarqué qu'Annibal, Philopœmen et Scipion moururent à peu près dans le même temps, tous trois victimes de l'ingratitude de leur pays. L'Africain fit graver sur son tombeau cette inscrption si connue.

INGRATE PATRIE,
TU N'AURAS PAS MES OS.

Mais, après tout, la proscription et l'exil, qui peuvent faire oublier des noms vulgaires, attirent les yeux sur les noms illustres : la vertu heureuse nous éblouit ; elle charme nos regards lorsqu'elle est persécutée.

Carthage elle-même ne survécut pas long-temps à Annibal. Scipion Nasica et les sénateurs les plus sages vouloient conserver à Rome une rivale ; mais on ne change point les destinées des empires. La haine aveugle du vieux Caton l'emporta, et les Romains, sous le prétexte le plus frivole, commencèrent la troisième guerre Punique.

Ils employèrent d'abord une insigne perfidie pour dépouiller les ennemis de leurs armes. Les Carthaginois, ayant en vain demandé la paix, résolurent de s'ensevelir sous les ruines de leur cité. Les consuls Marcius et Manilius parurent bientôt sous les murs de Carthage. Avant d'en former le siége, ils eurent recours à deux cérémonies formidables : l'évocation

des divinités tutélaires de cette ville, et le dévouement de la patrie d'Annibal aux dieux infernaux.

« Dieu ou déesse, qui protégez le peuple et la « république de Carthage, génie à qui la défense de « cette ville est confiée, abandonnez vos anciennes « demeures; venez habiter nos temples. Puissent « Rome et nos sacrifices vous être plus agréables « que la ville et les sacrifices des Carthaginois! »

Passant ensuite à la formule de dévouement:

« Dieu Pluton, Jupiter malfaisant, dieux Mânes, « frappez de terreur la ville de Carthage; entraînez « ses habitants aux enfers. Je vous dévoue la tête « des ennemis, leurs biens, leurs villes, leurs cam- « pagnes; remplissez mes vœux, et je vous immo- « lerai trois brebis noires. Terre, mère des hommes, « et vous, Jupiter, je vous atteste. »

Cependant les consuls furent repoussés avec vigueur. Le génie d'Annibal s'étoit réveillé dans la ville assiégée. Les femmes coupèrent leurs cheveux; elles en firent des cordes pour les arcs et pour les machines de guerre. Scipion, le second Africain, servoit alors comme tribun dans l'armée romaine. Quelques vieillards qui avoient vu le premier Scipion en Afrique vivoient encore, entre autres, le célèbre Masinissa. Ce roi numide, âgé de plus de quatre-vingts ans, invita le jeune Scipion à sa cour; c'est sur la supposition de cette entrevue [1] que Cicéron composa le beau morceau de sa *République*,

[1] Scipion avoit vu auparavant Masinissa. Sa dernière entrevue n'eut pas lieu, car Masinissa étoit mort quand Scipion arriva à sa cour.

connu sous le nom du *Songe de Scipion*. Il fait parler ainsi l'Émilien à Lélius, à Philus, à Manilius et à Scévola :

« J'aborde Masinissa. Le vieillard me reçoit dans « ses bras et m'arrose de ses pleurs. Il lève les yeux « au ciel et s'écrie : « Soleil, dieux célestes, je vous « remercie ! Je reçois, avant de mourir, dans mon « royaume et à mes foyers le digne héritier de « l'homme vertueux et du grand capitaine toujours « présent à ma mémoire ! »

« La nuit, plein des discours de Masinissa, je « rêvai que l'Africain s'offroit devant moi : je trem- « blois, saisi de respect et de crainte. L'Africain me « rassura, et me transporta avec lui au plus haut du « ciel, dans un lieu tout brillant d'étoiles. Il me dit :

« Abaissez vos regards, et voyez Carthage : je la « forçai de se soumettre au peuple romain ; dans « deux ans vous la détruirez de fond en comble, et « vous mériterez par vous-même le nom d'Africain « que vous ne tenez encore que de mon héritage... « Sachez, pour vous encourager à la vertu, qu'il « est dans le ciel un lieu destiné à l'homme juste. « Ce qu'on appelle la vie sur la terre, c'est la mort. « On n'existe que dans la demeure éternelle des « ames, et l'on ne parvient à cette demeure que par « la sainteté, la religion, la justice, le respect envers « ses parents, et le dévouement à la patrie. Sachez « surtout mépriser les récompenses des mortels. « Vous voyez d'ici combien cette terre est petite, « combien les plus vastes royaumes occupent peu « de place sur le globe que vous découvrez à peine,

« combien de solitudes et de mers divisent les peu-
« ples entre eux ! Quel seroit donc l'objet de votre « ambition ? Le nom d'un Romain a-t-il jamais fran-« chi les sommets du Caucase ou les rivages du « Gange ? Que de peuples à l'orient, à l'occident, au « midi, au septentrion, n'entendront jamais parler « de l'Africain ! Et ceux qui en parlent aujourd'hui, « combien de temps en parleront-ils ? Ils vont mou-« rir. Dans le bouleversement des empires, dans ces « grandes révolutions que le temps amène, ma mé-« moire périra sans retour. O mon fils ! ne songez « donc qu'aux sanctuaires divins où vous entendez « cette harmonie des sphères qui charme mainte-« nant vos oreilles ; n'aspirez qu'à ces temples éter-« nels préparés pour les grandes ames et pour ces « génies sublimes qui, pendant la vie, se sont élevés « à la contemplation des choses du ciel. » L'Africain « se tut et je m'éveillai. »

Cette noble fiction d'un consul romain, surnommé *le Père de la patrie*, ne déroge point à la gravité de l'histoire. Si l'histoire est faite pour conserver les grands noms et les pensées du génie, ces grands noms et ces pensées se trouvent ici [1].

Scipion l'Émilien, nommé consul par la faveur du peuple, eut ordre de continuer le siége de Carthage. Il surprit d'abord la ville basse, qui portoit le nom de *Mégara* ou de *Magara* [2]. Il voulut ensuite fermer le port extérieur au moyen d'une chaussée.

[1] Ce Songe est une imitation d'un passage de *la République de Platon*.

[2] Je ne ferai la description de Carthage qu'en parlant de ses ruines.

Les Carthaginois ouvrirent une autre entrée à ce port, et parurent en mer au grand étonnement des Romains. Ils auroient pu brûler la flotte de Scipion; mais l'heure de Carthage étoit venue, et le trouble s'étoit emparé des conseils de cette ville infortunée.

Elle fut défendue par un certain Asdrubal, homme cruel, qui commandoit trente mille mercenaires, et qui traitoit les citoyens avec autant de rigueur que les ennemis. L'hiver s'étant passé dans les entreprises que j'ai décrites, Scipion attaqua au printemps le port intérieur appelé le *Cothon*.

Bientôt maître des murailles de ce port, il s'avança jusque dans la grande place de la ville. Trois rues s'ouvroient sur cette place et montoient en pente jusqu'à la citadelle connue sous le nom de *Byrsa*. Les habitants se défendirent dans les maisons de ces rues : Scipion fut obligé de les assiéger et de prendre chaque maison tour à tour. Ce combat dura six jours et six nuits. Une partie des soldats romains forçoit les retraites des Carthaginois, tandis qu'une autre partie étoit occupée à tirer avec des crocs les corps entassés dans les maisons ou précipités dans les rues. Beaucoup de vivants furent jetés pèle-mêle dans les fossés avec les morts.

Le septième jour, des députés parurent en habits de suppliants; ils se bornoient à demander la vie des citoyens réfugiés dans la citadelle. Scipion leur accorda leur demande, exceptant toutefois de cette grace les déserteurs romains qui avoient passé du côté des Carthaginois. Cinquante mille personnes,

hommes, femmes, enfants et vieillards, sortirent ainsi de Byrsa.

Au sommet de la citadelle s'élevoit un temple consacré à Esculape. Les transfuges, au nombre de neuf cents, se retranchèrent dans ce temple. Asdrubal les commandoit; il avoit avec lui sa femme et ses deux enfants. Cette troupe désespérée soutint quelque temps les efforts des Romains; mais, chassée peu à peu des parvis du temple, elle se renferma dans le temple même. Alors Asdrubal, entraîné par l'amour de la vie, abandonnant secrètement ses compagnons d'infortune, sa femme et ses enfants, vint, un rameau d'olivier à la main, embrasser les genoux de Scipion. Scipion le fit aussitôt montrer aux transfuges. Ceux-ci, pleins de rage, mirent le feu au temple, en faisant contre Asdrubal d'horribles imprécations.

Comme les flammes commençoient à sortir de l'édifice, on vit paroître une femme couverte de ses plus beaux habits, et tenant par la main deux enfants : c'étoit la femme d'Asdrubal. Elle promène ses regards sur les ennemis qui entouroient la citadelle, et reconnoissant Scipion : « Romain, s'écria-« t-elle, je ne demande point au ciel qu'il exerce sur « toi sa vengeance : tu ne fais que suivre les lois de « la guerre; mais puisses-tu, avec les divinités de « mon pays, punir le perfide qui trahit sa femme, « ses enfants, sa patrie et ses dieux! Et toi, Asdru-« bal, Rome déja prépare le châtiment de tes for-« faits! Indigne chef de Carthage, cours te faire « traîner au char de ton vainqueur, tandis que ce feu

« va nous dérober, moi et mes enfants, à l'escla-
« vage ! »

En achevant ces mots, elle égorge ses enfants, les jette dans les flammes et s'y précipite après eux. Tous les transfuges imitent son exemple.

Ainsi périt la patrie de Didon, de Sophonisbe et d'Annibal. Florus veut que l'on juge de la grandeur du désastre par l'embrasement qui dura dix-sept jours entiers. Scipion versa des pleurs sur le sort de Carthage. A l'aspect de l'incendie qui consumait cette ville naguère si florissante, il songea aux révolutions des empires, et prononça ces vers d'Homère en les appliquant aux destinées futures de Rome : « Un temps viendra où l'on verra périr, et les sacrés « murs d'Ilion, et le belliqueux Priam, et tout son « peuple. » Corinthe fut détruite la même année que Carthage, et un enfant de Corinthe répéta, comme Scipion, un passage d'Homère, à la vue de sa patrie en cendres. Quel est donc cet homme que toute l'antiquité appelle à la chute des états et au spectacle des calamités des peuples, comme si rien ne pouvoit être grand et tragique sans sa présence ; comme si toutes les douleurs humaines étoient sous la protection et sous l'empire du chantre d'Ilion et d'Hector !

Carthage ne fut pas plus tôt détruite, qu'un dieu vengeur sembla sortir de ses ruines : Rome perd ses mœurs ; elle voit naître dans son sein des guerres civiles ; et cette corruption et ces discordes commencent sur les rivages Puniques. Et d'abord Scipion, destructeur de Cartharge, meurt assassiné par la

main de ses proches; les enfants de ce roi Masinissa, qui fit triompher les Romains, s'égorgent sur le tombeau de Sophonisbe; les dépouilles de Syphax servent à Jugurtha à pervertir et à vaincre les descendants de Régulus. « O cité vénale! s'écrie le prince « Africain en sortant du Capitole : ô cité mûre pour « ta ruine, si tu trouves un acheteur! » Bientôt Jugurtha fait passer une armée romaine sous le joug, presqu'à la vue de Carthage, et renouvelle cette honteuse cérémonie, comme pour réjouir les mânes d'Annibal; il tombe enfin dans les mains de Marius et perd l'esprit au milieu de la pompe triomphale. Les licteurs le dépouillent, lui arrachent ses pendants d'oreilles, le jettent nu dans une fosse, où ce roi justifie jusqu'à son dernier soupir ce qu'il avoit dit de l'avidité des Romains.

Mais la victoire obtenue sur le descendant de Masissina fait naître entre Sylla et Marius cette jalousie qui va couvrir Rome de deuil. Obligé de fuir devant son rival, Marius vint chercher un asile parmi les tombeaux d'Hannon et d'Hamilcar. Un esclave de Sextilius, préfet d'Afrique, apporte à Marius l'ordre de quitter les débris qui lui servent de retraite : « Va dire à ton maître, répond le ter- « rible consul, que tu as vu Marius fugitif assis sur « les ruines de Carthage. »

« Marius et Carthage, disent un historien et un « poëte, se consoloient mutuellement de leur sort; et, « tombés l'un et l'autre, ils pardonnoient aux dieux. »

Enfin la liberté de Rome expire aux pieds de Cartharge détruite et enchaînée. La vengeance est

complète : c'est un Scipion qui succombe en Afrique sous les coups de César ; et son corps est le jouet des flots qui portèrent les vaisseaux triomphants de ses aïeux.

Mais Caton vit encore à Utique, et avec lui Rome et la liberté sont encore debout. César approche : Caton juge que les dieux de la patrie se sont retirés. Il demande son épée ; un enfant la lui apporte ; Caton la tire du fourreau, en touche la pointe et dit : « Je suis mon maître ! » Ensuite il se couche, et lit deux fois le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'ame, après quoi il s'endort. Le chant des oiseaux le réveille au point du jour : il pense alors qu'il est temps de changer une vie libre en une vie immortelle ; il se donne un coup d'épée au dessous de l'estomac : il tombe de son lit, se débat contre la mort. On accourt, on bande sa plaie : il revient de son évanouissement, déchire l'appareil et arrache ses entrailles. Il aime mieux mourir pour une cause sainte, que de vivre sous un grand homme.

Le destin de Rome républicaine étant accompli, les hommes, les lois, ayant changé, le sort de Carthage changea pareillement. Déja Tibérius Gracchus avoit établi une colonie dans l'enceinte déserte de la ville de Didon ; mais sans doute cette colonie n'y prospéra pas, puisque Marius ne trouva à Carthage que des cabanes et des ruines. Jules César, étant en Afrique, fit un songe : il crut voir pendant son sommeil une grande armée qui l'appeloit en répandant des pleurs. Dès lors, il forma le projet de rebâtir Corinthe et Carthage, dont son rêve lui avoit

apparemment offert les guerriers. Auguste, qui partagea toutes les fureurs d'une révolution sanglante, et qui les répara toutes, accomplit le dessein de César. Carthage sortit de ses ruines, et Strabon assure que de son temps elle étoit déja florissante. Elle devint la métropole de l'Afrique, et fut célèbre par sa politesse et par ses écoles. Elle vit naître tour à tour de grands et d'heureux génies. Tertullien lui adressa son *Apologétique* contre les Gentils. Mais, toujours cruelle dans sa religion, Carthage persécuta les chrétiens innocents, comme elle avoit jadis brûlé des enfants en l'honneur de Saturne. Elle livra au martyre l'illustre Cyprien, qui faisoit refleurir l'éloquence latine. Arnobe et Lactance se distinguèrent à Carthage : le dernier y mérita le surnom de *Cicéron chrétien.*

Soixante ans après, saint Augustin puisa dans la capitale de l'Afrique ce goût des voluptés sur lequel, ainsi que le Roi-Prophète, il pleura le reste de sa vie. Sa belle imagination, touchée des fictions des poëtes, aimoit à chercher les restes du palais de Didon. Le désenchantement que l'âge amène, et le vide qui suit les plaisirs, rappelèrent le fils de Monique à des pensées plus graves. Saint Ambroise acheva la victoire, et Augustin, devenu évêque d'Hippone, fut un modèle de vertu. Sa maison ressembloit à une espèce de monastère où rien n'étoit affecté, ni en pauvreté, ni en richesse. Vêtu d'une manière modeste, mais propre et agréable, le vénérable prélat rejetoit les habits somptueux, qui ne convenoient, disoit-il, ni à son ministère, ni à

son corps cassé de vieillesse, ni à ses cheveux blancs. Aucune femme n'entroit chez lui, pas même sa sœur, veuve et servante de Dieu. Les étrangers trouvoient à sa table une hospitalité libérale; mais, pour lui, il ne vivoit que de fruits et de légumes. Il faisoit sa principale occupation de l'assistance des pauvres et de la prédication de la parole de Dieu. Il fut surpris dans l'exercice de ses devoirs par les Vandales, qui vinrent mettre le siége devant Hippone, l'an 431 de notre ère, et qui changèrent la face de l'Afrique.

Les Barbares avoient déja envahi les grandes provinces de l'empire; Rome même avoit été saccagée par Alaric. Les Vandales, ou poussés par les Visigoths, ou appelés par le comte Boniface, passèrent enfin d'Espagne en Afrique. Ils étoient, selon Procope, de la race des Goths, et joignoient à leur férocité naturelle le fanatisme religieux. Convertis au christianisme, mais ariens de secte, ils persécutèrent les catholiques avec une rage inouïe. Leur cruauté fut sans exemple : quand ils étoient repoussés devant une ville, ils massacroient leurs prisonniers autour de cette ville. Laissant les cadavres exposés au soleil, ils chargeoient, pour ainsi dire, le vent de porter la peste dans les murs que leur rage n'avoit pu franchir. L'Afrique fut épouvantée de cette race d'hommes, de géans demi-nus, qui faisoient des peuples vaincus des espèces de bêtes de somme, les chassoient par troupeaux devant eux, et les égorgeoient quand ils en étoient las.

Genseric établit à Carthage le siége de son em-

pire : il étoit digne de commander aux Barbares que Dieu lui avoit soumis. C'étoit un prince sombre, sujet à des accès de la plus noire mélancolie, et qui paroissoit grand dans le naufrage général du monde civilisé, parce qu'il étoit monté sur des débris.

Au milieu de ses malheurs, une dernière vengeance étoit réservée à la ville de Didon. Genseric traverse la mer et s'empare de Rome : il la livre à ses soldats pendant quatorze jours et quatorze nuits. Il se rembarque ensuite; la flotte du nouvel Annibal apporte à Carthage les dépouilles de Rome, comme la flotte de Scipion avoit apporté à Rome les dépouilles de Carthage. Tous les vaisseaux de Genseric, dit Procope, arrivèrent heureusement en Afrique, excepté celui qui portoit les dieux. Solidement établi dans son nouvel empire, Genseric en sortoit tous les ans pour ravager l'Italie, la Sicile, l'Illyrie et la Grèce. Les aveugles conquérants de cette époque sentoient intérieurement qu'ils n'étoient rien en eux-mêmes, qu'ils n'étoient que des instruments d'un conseil éternel. De là les noms qu'ils se donnoient de *Fléau de Dieu*, *de Ravageur de l'espèce humaine;* de là cette fureur de détruire dont ils se sentoient tourmentés, cette soif du sang qu'ils ne pouvoient éteindre; de là cette combinaison de toutes choses pour leurs succès, bassesse des hommes, absence de courage, de vertus, de talents, de génie : car rien ne devoit mettre d'obstacles à l'accomplissement des arrêts du ciel. La flotte de Genseric étoit prête; ses soldats étoient

embarqués : où alloit-il ? Il ne le savoit pas lui-même. « Prince, lui dit le pilote, quels peuples allez-« vous attaquer ? » — « Ceux-là, répond le Barbare, « que Dieu regarde à présent dans sa colère. »

Genseric mourut trente-neuf ans après avoir pris Carthage. C'étoit la seule ville d'Afrique dont il n'eût pas détruit les murs. Il eut pour successeur Honoric, l'un de ses fils.

Après un règne de huit ans, Honoric fut remplacé sur le trône par son cousin Gondamond : celui-ci porta le sceptre treize années, et laissa la couronne à Transamond son frère.

Le règne de Transamond fut en tout de vingt-sept années. Ilderic, fils d'Honoric et petit-fils de Genseric, hérita du royaume de Carthage. Gélimer, parent d'Ilderic, conspira contre lui, et le fit jeter dans un cachot. L'empereur Justinien prit la défense du monarque détrôné, et Bélisaire passa en Afrique. Gélimer ne fit presque point de résistance. Le général romain entra victorieux dans Carthage. Il se rendit au palais, où, par un jeu de la fortune, il mangea des viandes mêmes qui avoient été préparées pour Gélimer, et fut servi par les officiers de ce prince. Rien n'étoit changé à la cour, hors le maître; et c'est peu de chose quand il a cessé d'être heureux.

Bélisaire au reste étoit digne de ses succès. C'étoit un de ces hommes qui paroissent de loin à loin dans les jours du vice, pour interrompre le droit de prescription contre la vertu. Malheureusement ces nobles ames qui brillent au milieu de la bas-

sesse, ne produisent aucune révolution. Elles ne sont point liées aux affaires humaines de leur temps; étrangères et isolées dans le présent, elles ne peuvent avoir aucune influence sur l'avenir. Le monde roule sur elles sans les entraîner; mais aussi elles ne peuvent arrêter le monde. Pour que les ames d'une haute nature soient utiles à la société, il faut qu'elles naissent chez un peuple qui conserve le goût de l'ordre, de la religion et des mœurs, et dont le génie et le caractère soient en rapport avec sa position morale et politique. Dans le siècle de Bélisaire, les événements étoient grands et les hommes petits. C'est pourquoi les annales de ce siècle, bien que remplies de catastrophes tragiques, nous révoltent et nous fatiguent. Nous ne cherchons point, dans l'histoire, les révolutions qui maîtrisent et écrasent des hommes, mais les hommes qui commandent aux révolutions, et qui soient plus puissants que la fortune. L'univers bouleversé par les Barbares ne nous inspire que de l'horreur et du mépris; nous sommes éternellement et justement occupés d'une petite querelle de Sparte et d'Athènes dans un petit coin de la Grèce.

Gélimer, prisonnier à Constantinople, servit au triomphe de Bélisaire. Bientôt après, ce monarque devint laboureur. En pareil cas, la philosophie peut consoler un homme d'une nature commune, mais elle ne fait qu'augmenter les regrets d'un cœur vraiment royal.

On sait que Justinien ne fit point crever les yeux à Bélisaire. Ce ne seroit après tout qu'un bien

petit événement dans la grande histoire de l'ingratitude humaine. Quant à Carthage, elle vit un prince sortir de ses murs pour aller s'asseoir sur le trône des Césars : ce fut cet Héraclius qui renversa le tyran Phocas. Les Arabes firent, en 647, leur première expédition en Afrique. Cette expédition fut suivie de quatre autres dans l'espace de cinquante ans. Carthage tomba sous le joug musulman en 696. La plupart des habitants se sauvèrent en Espagne et en Sicile. Le patrice Jean, général de l'empereur Léonce, occupa la ville en 697, mais les Sarrasins y rentrèrent pour toujours en 698; et la fille de Tyr devint la proie des enfants d'Ismaël. Elle fut prise par Hassan, sous le califat d'Abd-el-Melike. On prétend que les nouveaux maîtres de Carthage en rasèrent jusqu'aux fondements. Cependant il en existoit encore de grands débris au commencement du neuvième siècle, s'il est vrai que des ambassadeurs de Charlemagne y découvrirent le corps de saint Cyprien. Vers la fin du même siècle, les infidèles formèrent une ligue contre les chrétiens, et ils avoient à leur tête, dit l'histoire, les *Sarrasins de Carthage.* Nous verrons aussi que saint Louis trouva une ville naissante dans les ruines de cette antique cité. Quoi qu'il en soit, elle n'offre plus aujourd'hui que les débris dont je vais parler. Elle n'est connue dans le pays que sous le nom de Bersach, qui semble être une corruption du nom de Byrsa. Quand on veut aller de Tunis à Carthage, il faut demander la tour d'Almenare ou *la torre* de Mastinacès : *ventoso gloria curru!*

Il est assez difficile de bien comprendre, d'après le récit des historiens, le plan de l'ancienne Carthage. Polybe et Tite-Live avoient sans doute parlé fort au long du siége de cette ville, mais nous n'avons plus leurs descriptions. Nous sommes réduits aux abréviateurs latins, tels que Florus et Velleïus Paterculus, qui n'entrent point dans le détail des lieux. Les géographes qui vinrent par la suite des temps ne connurent que la Carthage romaine. L'autorité la plus complète sur ce sujet est celle du Grec Appien, qui florissoit près de trois siècles après l'événement, et qui, dans son style déclamatoire, manque de précision et de clarté. Rollin, qui le suit, en y mêlant peut-être mal à propos l'autorité de Strabon, m'épargnera la peine d'une traduction.

« Elle étoit située dans le fond d'un golfe, envi-« ronnée de mer en forme d'une presqu'île dont le « col, c'est-à-dire l'isthme qui la joignoit au conti-« nent, étoit d'une lieue et un quart (vingt-cinq « stades). La presqu'île avoit de circuit dix-huit lieues « (trois cent soixante stades). Du côté de l'occident « il en sortoit une longue pointe de terre, large à « peu près de douze toises (un demi-stade), qui, « s'avançant dans la mer, la séparoit d'avec le ma-« rais, et étoit fermée de tous côtés de rochers et « d'une simple muraille. Du côté du midi et du con-« tinent, où étoit la citadelle appelée *Byrsa*, la ville « étoit close d'une triple muraille, haute de trente « coudées, sans les parapets et les tours qui la flan-« quoient tout à l'entour par d'égales distances, éloi-« gnées l'une de l'autre de quatre-vingts toises.

« Chaque tour avoit quatre étages, les murailles « n'en avoient que deux; elles étoient voûtées, et « dans le bas il y avoit des étables pour mettre trois « cents éléphants, avec les choses nécessaires pour « leur subsistance, et des écuries au dessus pour « quatre mille chevaux, et les greniers pour leur « nourriture. Il s'y trouvoit aussi de quoi y loger « vingt mille fantassins et quatre mille cavaliers. « Enfin, tout cet appareil de guerre étoit renfermé « dans les seules murailles. Il n'y avoit qu'un endroit « de la ville dont les murs fussent foibles et bas: « c'étoit un angle négligé qui commençoit à la pointe « de terre dont nous avons parlé, et qui continuoit « jusqu'au port qui étoit du côté du couchant. Il y « en avoit deux qui se communiquoient l'un à l'autre, « mais qui n'avoient qu'une seule entrée, large de « soixante-dix pieds et fermée par des chaînes. Le « premier étoit pour les marchands, où l'on trou- « voit plusieurs et diverses demeures pour les ma- « telots. L'autre étoit le port intérieur, pour les « navires de guerre, au milieu duquel on voyoit une « île nommée *Cothon*, bordée, aussi bien que le « port, de grands quais où il avoit des loges sé- « parées pour mettre à couvert deux cent vingt na- « vires, et des magasins au dessus, où l'on gardoit « tout ce qui étoit nécessaire à l'armement et à l'équi- « pement des vaisseaux. L'entrée de chacune de ces « loges, destinées à retirer les vaisseaux, étoit ornée « de deux colonnes de marbre d'ouvrage ionique; de « sorte que tant le port que l'île représentoient des « deux côtés deux magnifiques galeries. Dans cette

« île étoit le palais de l'amiral; et, comme il étoit « vis-à-vis de l'entrée du port, il pouvoit de là décou-« vrir tout ce qui se passoit dans la mer, sans que « de la mer on pût rien voir de ce qui se faisoit dans « l'intérieur du port. Les marchands, de même, n'a-« voient aucune vue sur les vaisseaux de guerre, les « deux ports étant séparés par une double muraille, « et il y avoit dans chacun une porte particulière « pour entrer dans la ville sans passer par l'autre « port. On peut donc distinguer trois parties dans « Carthage : le port qui étoit double, appelé quel-« quefois *Cothon,* à cause de la petite île de ce nom; « la citadelle, appelée *Byrsa,* la ville proprement « dite, où demeuroient les habitants, qui environ-« noit la citadelle, et étoit nommée *Mégara.* »

Il ne resta vraisemblablement de cette première ville que les citernes publiques et particulières; elles sont d'une beauté surprenante, et donnent une grande idée des monuments des Carthaginois; mais je ne sais si l'aquéduc qui conduisoit l'eau à ces citernes ne doit pas être attribué à la seconde Carthage. Je me fonde, pour la destruction entière de la cité de Didon, sur ce passage de Florus: « *Quanta urbs deleta sit, ut de cæteris taceam, vel* « *ignium mora probari potest. Quippe per conti-* « *nuos XVII dies vix potuit incendium exstingui,* « *quod domibus ac templis suis sponte hostes immi-* « *serant; ut quatenus urbs eripi Romanis non pote-* « *rat, triumphus arderet.* »

Appien ajoute que ce qui échappa aux flammes fut démoli par ordre du sénat romain. « Rome, dit

« Velleïus Paterculus, déja maîtresse du monde, ne « se croyoit pas en sûreté tant que subsisteroit le « nom de Carthage : » *si nomen usquam maneret Carthaginis.*

Strabon, dans sa description courte et claire, mêle évidemment différentes parties de l'ancienne et de la nouvelle cité :

Καὶ Καρχηδὼν δὲ ἐπὶ χεῤῥονήσου τινὸς ἵδρυται, ...
. . . . etc.

« Carthage, environnée de murs de toutes parts, « occupe une presqu'île de trois cents stades de tour, « qu'elle a attachée à la terre ferme par un isthme « de soixante stades de largeur. Au milieu de la ville « s'élevoit une colline sur laquelle étoit bâtie une « citadelle appelée *Byrsa*. Au sommet de cette cita- « delle on voyoit un temple consacré à Esculape, et « des maisons couvroient la pente de la colline. Les « ports sont au pied de Byrsa, ainsi que la petite « île ronde appelée *Cothon*, autour de laquelle les « vaisseaux forment un cercle. »

Sur ce mot *Karchèdôn* de l'original, j'observe, après quelques écrivains, que, selon Samuel Bochard, le nom phénicien de *Carthage* étoit *Cartha-Hadath* ou *Cartha-Hadtha*, c'est-à-dire la nouvelle ville. Les Grecs en firent *Karchèdôn*, et les Romains *Carthage*. Les noms des trois parties de la ville étoient également tirés du phénicien, *Magara* de *magar*, magasin; *Byrsa* de *bosra*, forteresse; et *Cothon* de *ratoun*, coupure; car il n'est pas bien clair que le Cothon fût une île,

Après Strabon, nous ne savons plus rien de Carthage, sinon qu'elle étoit devenue une des plus grandes et des plus belles villes du monde. Pline pourtant se contente de dire : *Colonia Carthago, magnæ in vestigiis Carthaginis*. Pomponius Mela, avant Pline, ne paroît pas beaucoup plus favorable : *Jam quidem iterum opulenta, etiam nunc tamen priorum excidio rerum, quam ope præsentium clarior;* mais Solin dit : *Alterum post urbem Romam terrarum decus*. D'autres auteurs la nomment *la Grande* et *l'Heureuse : Carthago magna, felicitate reverenda*.

La nouvelle Carthage souffrit d'un incendie sous le règne de Marc-Aurèle; car on voit ce prince occupé à réparer les malheurs de la colonie.

Commode, qui mit une flotte en station à Carthage pour apporter à Rome les blés de l'Afrique, voulut changer le nom de *Carthage* en celui de *la ville Commodiane*. Cette folie de l'indigne fils d'un grand homme fut bientôt oubliée.

Les deux Gordiens ayant été proclamés empereurs en Afrique firent de Carthage la capitale du monde pendant leur règne d'un moment. Il paroît toutefois que les Carthaginois en témoignèrent peu de reconnoissance; car, selon Capitolin, ils se révoltèrent contre les Gordiens en faveur de Capélius. Zosime dit encore que ces mêmes Carthaginois reconnurent Sabinien pour leur maître, tandis que le jeune Gordien succédoit dans Rome à Balbin et à Maxime. Quand on croiroit, d'après Zonare, que Carthage fut favorable aux Gordiens, ces empereurs n'au-

roient pas eu le temps d'embellir beaucoup cette cité.

Plusieurs inscriptions rapportées par le savant docteur Shaw prouvent qu'Adrien, Aurélien et Septime Sévère élevèrent des monuments en différentes villes du Byzacium, et sans doute ils ne négligèrent pas la capitale de cette riche province.

Le tyran Maxence porta la flamme et le fer en Afrique, et triompha de Carthage comme de l'antique ennemie de Rome. On ne voit pas sans frissonner cette longue suite d'insensés qui, presque sans interruption, ont gouverné le monde depuis Tibère jusqu'à Constantin, et qui vont, après ce dernier prince, se joindre aux monstres de la Byzantine. Les peuples ne valoient guère mieux que les rois. Une effroyable convention sembloit exister entre les nations et les souverains : ceux-ci pour tout oser, celles-là pour tout souffrir.

Ainsi ce que nous savons des monuments de Carthage dans les siècles que nous venons de parcourir se réduit à très peu de chose : nous voyons seulement par les écrits de Tertullien, de saint Cyprien, de Lactance, de saint Augustin, par les canons des conciles de Carthage et par les *Actes des Martyrs*, qu'il y avoit à Carthage des amphithéâtres, des théâtres, des bains, des portiques. La ville ne fut jamais bien fortifiée, car Gordien-le-Vieux ne put s'y défendre; et, long-temps après, Genseric et Bélisaire y entrèrent sans difficulté.

J'ai entre les mains plusieurs monnoies des rois vandales qui prouvent que les arts étoient tout-

à-fait perdus sous le règne de ces rois : ainsi il n'est pas probable que Carthage ait reçu aucun embellissement de ses nouveaux maîtres. Nous savons au contraire que Genseric abattit les églises et les théâtres; tous les monuments païens furent renversés par ses ordres : on cite entre autres le temple de Mémoire et la rue consacrée à la déesse Céleste. Cette rue étoit bordée de superbes édifices.

Justinien, après avoir arraché Carthage aux Vandales, y fit construire des portiques, des thermes, des églises et des monastères, comme on le voit dans le livre *des Édifices* de Procope. Cet historien parle encore d'une église bâtie par les Carthaginois, au bord de la mer, en l'honneur de saint Cyprien. Voilà ce que j'ai pu recueillir touchant les monuments d'une ville qui occupe un si haut rang dans l'histoire : passons maintenant à ses débris.

Le vaisseau sur lequel j'étois parti d'Alexandrie étant arrivé au port de Tunis, nous jetâmes l'ancre en face des ruines de Carthage : je les regardois sans pouvoir deviner ce que c'étoit; j'apercevois quelques cabanes de Maures, un ermitage musulman sur la pointe d'un cap avancé, des brebis paissant parmi des ruines; ruines si peu apparentes, que je les distinguois à peine du sol qui les portoit : c'étoit là Carthage :

Devictæ Carthaginis arces
Procubuere; jacent infausto in littore turres
Eversæ. Quantum illa metus, quantum illa laborum
Urbs dedit insultans Latio et Laurentibus arvis!
Nunc passim, vix relliquias, vix nomina servans,
Obruitur, propriis non agnoscenda ruinis,

« Les murs de Carthage vaincue, et ses tours ren-« versées gisent épars sur le rivage fatal. Quelle « crainte cette ville n'a-t-elle pas jadis inspirée à « Rome; quels efforts ne nous a-t-elle pas coûté « lorsqu'elle nous insultoit jusque dans le Latium « et dans les champs de Laurente! Maintenant on « aperçoit à peine ses débris, elle conserve à peine « son nom, et ne peut être reconnue à ses propres « ruines. »

Pour se retrouver dans ces ruines, il est nécessaire de suivre une marche méthodique. Je suppose donc que le lecteur parte avec moi du fort de la Goulette, lequel, comme on sait et comme je l'ai dit, est situé sur le canal par où le lac de Tunis se dégorge dans la mer. Chevauchant le long du rivage, en se dirigeant est-nord-est, vous trouvez, après une demi-heure de chemin, des salines qui remontent vers l'ouest jusqu'à un fragment de mur assez voisin des grandes citernes. Passant entre les salines et la mer, vous commencez à découvrir des jetées qui s'étendent assez loin sous les flots. La mer et les jetées sont à votre droite; à votre gauche, vous apercevez sur des hauteurs inégales beaucoup de débris; au pied de ces débris est un bassin de forme ronde assez profond, et qui communiquoit autrefois avec la mer par un canal dont on voit encore la trace. Ce bassin doit être, selon moi, le Cothon, ou le port intérieur de Carthage. Les restes des immenses travaux que l'on aperçoit dans la mer indiqueroient, dans ce cas, le môle extérieur. Il me semble même qu'on peut distinguer quelques piles de la

levée que Scipion fit construire afin de fermer le port. J'ai remarqué aussi un second canal intérieur, qui sera, si l'on veut, la coupure faite par les Carthaginois lorsqu'ils ouvrirent un autre passage à leur flotte.

Ce sentiment est directement opposé à celui du docteur Shaw, qui place l'ancien port de Carthage au nord et au nord-ouest de la péninsule, dans le marais noyé appelé *El-Mersa*, ou le havre. Il suppose que ce port a été bouché par les vents du nord-est, et par le limon de la Bagrada. D'Anville, dans sa *Géographie ancienne*, et Bélidor, dans son *Architecture hydraulique*, ont suivi cette opinion. Les voyageurs se sont soumis à ces grandes autorités. Je ne sais quelle est à cet égard l'opinion du savant Italien dont je n'ai pas vu l'ouvrage[1].

J'avoue que je suis effrayé d'avoir à combattre des hommes d'un mérite aussi éminent que Shaw et d'Anville. L'un avoit vu les lieux, et l'autre les avoit devinés, si on me passe cette expression. Une chose cependant m'encourage : M. Humberg, commandant-ingénieur à la Goulette, homme très habile, et qui réside depuis long-temps au milieu des ruines de Carthage, rejette absolument l'hypothèse du savant Anglais. Il est certain qu'il faut se défier de ces prétendus changements de lieux, de ces accidents locaux, à l'aide desquels on explique les difficultés d'un plan qu'on n'entend pas. Je ne sais

[1] J'ai indiqué cet ouvrage plus haut.
Son opinion paroît semblable à la mienne. Voyez la Préface de la troisième édition.

donc si la Bagrada a pu fermer l'ancien port de Carthage, comme le docteur Shaw le suppose, ni produire sur le rivage d'Utique toutes les révolutions qu'il indique. La partie élevée du terrain au nord et au nord-ouest de l'isthme de Carthage n'a pas, soit le long de la mer, soit dans l'El-Mersa, la moindre sinuosité qui pût servir d'abri à un bateau. Pour trouver le Cothon dans cette position, il faut avoir recours à une espèce de trou qui, de l'aveu de Shaw, n'occupe pas cent verges en carré. Sur la mer du sud-est, au contraire, vous rencontrez de longues levées, des voûtes qui peuvent avoir été les magasins, ou même les loges des galères ; vous voyez des canaux creusés de main d'hommes, un bassin intérieur assez grand pour contenir les barques des anciens; et, au milieu de ce bassin, une petite île.

L'histoire vient à mon secours. Scipion l'Africain étoit occupé à fortifier Tunis lorsqu'il vit des vaisseaux sortir de Carthage pour attaquer la flotte romaine à Utique (Tite-Live, liv. X). Si le port de Carthage avoit été au nord, de l'autre côté de l'isthme, Scipion, placé à Tunis, n'auroit pas pu découvrir les galères des Carthaginois; la terre cache dans cette partie le golfe d'Utique. Mais, si l'on place le port au sud-est, Scipion vit et dut voir appareiller les ennemis.

Quand Scipion l'Émilien entreprit de fermer le port extérieur, il fit commencer la jetée à la pointe du cap de Carthage (App.). Or, le cap de Carthage est à l'orient, sur la baie même de Tunis. Appien ajoute que cette pointe de terre étoit près du port ;

ce qui est vrai si le port étoit au sud-est; ce qui est faux si le port se trouvoit au nord-ouest. Une chaussée conduite de la plus longue pointe de l'isthme de Carthage pour enclore au nord-ouest ce qu'on appelle l'*El-Mersa* est une chose absurde à supposer.

Enfin, après avoir pris le Cothon, Scipion attaqua Byrsa, ou la citadelle (Appien); le Cothon étoit donc au dessous de la citadelle : or, celle-ci étoit bâtie sur la plus haute colline de Carthage, colline que l'on voit entre le midi et l'orient. Le Cothon placé au nord-ouest auroit été trop éloigné de Byrsa, tandis que le bassin que j'indique est précisément au pied de la colline du sud-est.

Si je m'étends sur ce point plus qu'il n'est nécessaire à beaucoup de lecteurs, il y en a d'autres aussi qui prennent un vif intérêt aux souvenirs de l'histoire, et qui ne cherchent dans un ouvrage que des faits et des connoissances positives. N'est-il pas singulier que, dans une ville aussi fameuse que Carthage, on en soit à chercher l'emplacement même de ses ports, et que ce qui fit sa principale gloire soit précisément ce qui est le plus oublié?

Shaw me semble avoir été plus heureux à l'égard du port marqué dans le premier livre de l'*Énéide*. Quelques savants ont cru que ce port étoit une création du poëte; d'autres ont pensé que Virgile avoit eu l'intention de représenter, ou le port d'Ithaque, ou celui de Carthagène, ou la baie de Naples; mais le chantre de Didon étoit trop scrupuleux sur la peinture des lieux pour se permettre une telle li-

cence; il a décrit dans la plus exacte vérité un port à quelque distance de Carthage. Laissons parler le docteur Shaw :

« L'*Arvah-Reah*, l'Aquilaria des anciens, est à « deux lieues à l'est-nord-est de Seedy-Doude, un « peu au sud du promontoire de Mercure : ce fut là « que Curion débarqua les troupes qui furent en- « suite taillées en pièces par Saburra. Il y a ici di- « vers restes d'antiquités, mais il n'y en a point qui « méritent de l'attention. La montagne située entre « le bord de la mer et le village, où il n'y a qu'un « demi-mille de distance, est à vingt ou trente pieds « au dessus du niveau de la mer, fort artistement « taillée, et percée en quelques endroits pour faire « entrer l'air dans les voûtes que l'on y a pratiquées : « on voit encore dans ces voûtes, à des distances ré- « glées, de grosses colonnes et des arches pour sou- « tenir la montagne. Ce sont ici les carrières dont « parle Strabon, d'où les habitants de Carthage, « d'Utique et de plusieurs autres villes voisines pou- « voient tirer des pierres pour leurs bâtiments; et, « comme le dehors de la montagne est tout couvert « d'arbres, que les voûtes qu'on y a faites s'ouvrent « du côté de la mer, qu'il y a un grand rocher de « chaque côté de cette ouverture vis-à-vis laquelle « est l'île d'Ægimurus, et que de plus on y trouve « des sources qui sortent du roc, et des reposoirs « pour les travailleurs, on ne sauroit presque dou- « ter, vu que les circonstances y répondent si exac- « tement, que ce ne soit ici la caverne que Virgile « place quelque part dans le golfe, et dont il fait la

« description dans les vers suivants, quoiqu'il y ait « des commentateurs qui ont cru que ce n'est qu'une « pure fiction du poëte :

Est in secessu longo locus : insula portum
Efficit objectu laterum; quibus omnis ab alto
Frangitur, inque sinus scindit sese unda reductos.
Hinc atque hinc vastæ rupes, geminique minantur
In cœlum scopuli, quorum sub vertice late
Æquora tuta silent : tum sylvis scena coruscis
Desuper, horrentique atrum nemus imminet umbra.
Fronte sub adversa, scopulis pendentibus antrum;
Intus aquæ dulces, vivoque sedilia saxo,
Nympharum domus, etc.

(VIRG., *Æneid.*, lib. I, v. 163-172.)

A présent que nous connoissons les ports, le reste ne nous retiendra pas long-temps. Je suppose que nous avons continué notre route le long de la mer jusqu'à l'angle d'où sort le promontoire de Carthage. Ce cap, selon le docteur Shaw, ne fut jamais compris dans la cité. Maintenant nous quittons la mer, et, tournant à gauche, nous parcourons en revenant au midi les ruines de la ville, disposées sur l'amphithéâtre des collines.

Nous trouvons d'abord les débris d'un très grand édifice, qui semble avoir fait partie d'un palais et d'un théâtre. Au dessus de cet édifice, en montant à l'ouest, on arrive aux belles citernes qui passent généralement pour être les seuls restes de Carthage : elles recevoient peut-être les eaux d'un aquéduc dont on voit des fragments dans la campagne. Cet aquéduc parcouroit un espace de cinquante milles,

et se rendoit aux sources de Zawan [1] et de Zungar. Il y avoit des temples au dessus de ces sources : les plus grandes arches de l'aquéduc ont soixante-dix pieds de haut ; et les piliers de ces arches emportent seize pieds sur chaque face. Les citernes sont immenses : elles forment une suite de voûtes qui prennent naissance les unes dans les autres, et qui sont bordées, dans toute leur longueur, par un corridor : c'est véritablement un magnifique ouvrage.

Pour aller des citernes publiques à la colline de Byrsa, on traverse un chemin raboteux. Au pied de la colline, on trouve un cimetière et un misérable village, peut-être le *Tents* de lady Montague [2]. Le sommet de l'Acropole offre un terrain uni, semé de petits morceaux de marbre, et qui est visiblement l'aire d'un palais ou d'un temple. Si l'on tient pour le palais, ce sera le palais de Didon ; si l'on préfère le temple, il faudra reconnoître celui d'Esculape. Là, deux femmes se précipitèrent dans les flammes, l'une pour ne pas survivre à son déshonneur, l'autre à sa patrie.

Soleil, dont les regards embrassent l'univers,
Reine des dieux, témoins de mes affreux revers,
Triple Hécate, pour qui dans l'horreur des ténèbres
Retentissent les airs des hurlements funèbres ;
Pâles filles du Styx, vous tous, lugubres dieux,
Dieux de Didon mourante, écoutez tous mes vœux !

[1] On prononce dans le pays *Zauwan*.

[2] Les *écuries des éléphants*, dont parle lady Montague, sont des chambres souterraines qui n'ont rien de remarquable.

S'il faut qu'enfin ce monstre, échappant au naufrage,
Soit poussé dans le port, jeté sur le rivage;
Si c'est l'arrêt du sort, la volonté des cieux,
Que du moins assailli d'un peuple audacieux,
Errant dans les climats où son destin l'exile,
Implorant des secours, mendiant un asile,
Redemandant son fils arraché de ses bras,
De ses plus chers amis il pleure le trépas!...
Qu'une honteuse paix suive une guerre affreuse!
Qu'au moment de régner, une mort malheureuse
L'enlève avant le temps! Qu'il meure sans secours,
Et que son corps sanglant reste en proie aux vautours!
Voilà mon dernier vœu! Du courroux qui m'enflamme
Ainsi le dernier cri s'exhale avec mon ame.
Et toi, mon peuple, et toi, prends son peuple en horreur!
Didon au lit de mort te lègue sa fureur!
En tribut à ta reine offre un sang qu'elle abhorre!
C'est ainsi que mon ombre exige qu'on l'honore.
Sors de ma cendre, sors, prends la flamme et le fer,
Toi qui dois me venger des enfants de Teucer!
Que le peuple latin, que les fils de Carthage,
Opposés par les lieux, le soient plus par leur rage!
Que de leurs ports jaloux, que de leurs murs rivaux,
Soldats contre soldats, vaisseaux contre vaisseaux,
Courent ensanglanter et la mer et la terre!
Qu'une haine éternelle éternise la guerre!
. . . .
A peine elle achevoit, que du glaive cruel
Ses suivantes ont vu partir le coup mortel,
Ont vu sur le bûcher la reine défaillante,
Dans ses sanglantes mains l'épée encor fumante.

Du sommet de Byrsa l'œil embrasse les ruines de Carthage, qui sont plus nombreuses qu'on ne le pense généralement : elles ressemblent à celles de Sparte, n'ayant rien de bien conservé, mais occupant un espace considérable. Je les vis au mois de février; les figuiers, les oliviers et les caroubiers

donnoient déja leurs premières feuilles; de grandes angéliques et des acanthes formoient des touffes de verdure parmi les débris de marbre de toutes couleurs. Au loin je promenois mes regards sur l'isthme, sur une double mer, sur des îles lointaines, sur une campagne riante, sur des lacs bleuâtres, sur des montagnes azurées; je découvrois des forêts, des vaisseaux, des aquéducs, des villages maures, des ermitages mahométans, des minarets et les maisons blanches de Tunis. Des millions de sansonnets, réunis en bataillons et ressemblant à des nuages, voloient au dessus de ma tête. Environné des plus grands et des plus touchants souvenirs, je pensois à Didon, à Sophonisbe, à la noble épouse d'Asdrubal; je contemplois les vastes plaines où sont ensevelies les légions d'Annibal, de Scipion et de César; mes yeux vouloient reconnoître l'emplacement d'Utique: Hélas! les débris des palais de Tibère existent encore à Caprée, et l'on cherche en vain à Utique la place de la maison de Caton! Enfin, les terribles Vandales, les légers Maures passoient tour à tour devant ma mémoire, qui m'offroit pour dernier tableau saint Louis expirant sur les ruines de Carthage. Que le récit de la mort de ce prince termine cet *Itinéraire:* heureux de rentrer, pour ainsi dire, dans ma patrie, par un antique monument de ses vertus, et de finir au tombeau du Roi, de sainte mémoire, ce long pèlerinage aux tombeaux des grands hommes.

Lorsque saint Louis entreprit son second voyage d'outre mer, il n'étoit plus jeune. Sa santé affoiblie

ne lui permettoit ni de rester long-temps à cheval, ni de soutenir le poids d'une armure; mais Louis n'avoit rien perdu de la vigueur de l'ame. Il assemble à Paris les grands du royaume; il leur fait la peinture des malheurs de la Palestine, et leur déclare qu'il est résolu d'aller au secours de ses frères les chrétiens. En même temps il reçoit la croix des mains du légat, et la donne à ses trois fils aînés.

Une foule de seigneurs se croisent avec lui : les rois de l'Europe se préparent à prendre la bannière, Charles de Sicile, Édouard d'Angleterre, Gaston de Béarn, les rois de Navarre et d'Aragon. Les femmes montrèrent le même zèle : la dame de Poitiers, la comtesse de Bretagne, Iolande de Bourgogne, Jeanne de Toulouse, Isabelle de France, Amicie de Courtenay, quittèrent la quenouille que filoient alors les reines, et suivirent leurs maris outre mer.

Saint Louis fit son testament: il laissa à Agnès, la plus jeune de ses filles, dix mille francs pour se marier, et quatre mille francs à la reine Marguerite : il nomma ensuite deux régents du royaume, Mathieu, abbé de Saint-Denis, et Simon, sire de Nesle : après quoi il alla prendre l'oriflamme.

Cette bannière, que l'on commence à voir paroître dans nos armées sous le règne de Louis-le-Gros, étoit un étendard de soie attaché au bout d'une lance : il étoit *d'un vermeil samit, à guise de gonfanon à trois queues, et avoit autour des houpes de soie verte.* On le déposoit en temps de paix sur l'autel de l'abbaye de Saint-Denis, parmi les tombeaux des rois, comme pour avertir que, de race en

race, les François étoient fidèles à Dieu, au prince et à l'honneur. Saint Louis prit cette bannière des mains de l'abbé, selon l'usage. Il reçut en même temps l'escarcelle[1] et le bourdon[2] du pèlerin, que l'on appeloit alors *la consolation et la marque du voyage*[3] : coutume si ancienne dans la monarchie, que Charlemagne fut enterré avec l'escarcelle d'or qu'il avoit habitude de porter lorsqu'il alloit en Italie.

Louis pria au tombeau des martyrs, et mit son royaume sous la protection du patron de la France. Le lendemain de cette cérémonie, il se rendit pieds nus, avec ses fils, du Palais de Justice à l'église de Notre-Dame. Le soir du même jour il partit pour Vincennes, où il fit ses adieux à la reine Marguerite, *gentille, bonne reine, pleine de grand simplece,* dit Robert de Sainceriaux ; ensuite il quitta pour jamais ces vieux chênes, vénérables témoins de sa justice et de sa vertu.

« Mainte fois ai vu que le saint homme roi s'alloit « ébattre au bois de Vincennes, et s'asseyoit au pied « d'un chêne, et nous faisoit seoir auprès de lui, et « tous ceux qui avoient affaire à lui venoient lui « parler sans qu'aucun huissier leur donnât empê- « chement... Aussi plusieurs fois ai vu qu'au temps « d'été le bon roi venoit au jardin de Paris, vêtu « d'une cotte de camelot, d'un surcot de tiretaine « sans manche et d'un mantel par dessus de sandal « noir, et fesoit là étendre des tapis pour nous as-

[1] Une ceinture.

[2] Un bâton. [3] *Solatia et indicia itineris.*

« seoir auprès de lui, et là fesoit dépêcher son peuple « diligemment comme au bois de Vincennes[1]. »

Saint Louis s'embarqua à Aigues-Mortes le mardi 1er juillet 1270. Trois avis avoient été ouverts dans le conseil du roi avant de mettre à la voile: d'aborder à Saint-Jean-d'Acre, d'attaquer l'Égypte, de faire une descente à Tunis. Malheureusement saint Louis se rangea au dernier avis par une raison qui sembloit assez décisive.

Tunis était alors sous la domination d'un prince que Geoffroy de Beaulieu et Guillaume de Nangis nomment *Omar-el-Muley-Moztanca.* Les historiens du temps ne disent point pourquoi ce prince feignit de vouloir embrasser la religion des chrétiens; mais il est assez probable qu'apprenant l'armement des Croisés, et ne sachant où tomberoit l'orage, il crut le détourner en envoyant des ambassadeurs en France, et flattant le saint roi d'une conversion à laquelle il ne pensoit point. Cette tromperie de l'infidèle fut précisément ce qui attira sur lui la tempête qu'il prétendoit conjurer. Louis pensa qu'il suffiroit de donner à Omar une occasion de déclarer ses desseins, et qu'alors une grande partie de l'Afrique se feroit chrétienne à l'exemple de son prince.

Une raison politique se joignoit à ce motif religieux : les Tunisiens infestoient les mers; ils enlevoient les secours que l'on faisoit passer aux princes chrétiens de la Palestine; ils fournissoient des chevaux, des armes et des soldats aux soudans d'Égypte;

[1] Sire de Joinville.

ils étoient le centre des liaisons que Bondoc-Dari entretenoit avec les Maures de Maroc et de l'Espagne. Il importoit donc de détruire ce repaire de brigands, pour rendre plus faciles les expéditions en Terre-Sainte.

Saint Louis entra dans la baie de Tunis au mois de juillet 1270. En ce temps-là un prince maure avoit entrepris de rebâtir Carthage : plusieurs maisons nouvelles s'élevoient déja au milieu des ruines, et l'on voyoit un château sur la colline de Byrsa. Les Croisés furent frappés de la beauté du pays couvert de bois d'oliviers. Omar ne vint point au devant des François; il les menaça au contraire de faire égorger tous les chrétiens de ses états si l'on tentoit le débarquement. Ces menaces n'empêchèrent point l'armée de descendre; elle campa dans l'isthme de Carthage, et l'aumônier d'un roi de France prit possession de la patrie d'Annibal en ces mots : *Je vous dis le ban de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et de Louis, roi de France, son sergent.* Ce même lieu avoit entendu parler le gétule, le tyrien, le latin, le vandale, le grec et l'arabe, et toujours les mêmes passions dans des langues diverses.

Saint Louis résolut de prendre Carthage avant d'assiéger Tunis, qui étoit alors une ville riche, commerçante et fortifiée. Il chassa les Sarrasins d'une tour qui défendoit les citernes : le château fut emporté d'assaut, et la nouvelle cité suivit le sort de la forteresse. Les princesses qui accompagnoient leurs maris débarquèrent au port; et, par une de ces révolutions que les siècles amènent, les

grandes dames de France s'établirent dans les ruines des palais de Didon.

Mais la prospérité sembloit abandonner saint Louis dès qu'il avoit passé les mers; comme s'il eût toujours été destiné à donner aux infidèles l'exemple de l'héroïsme dans le malheur. Il ne pouvoit attaquer Tunis avant d'avoir reçu les secours que devoit lui amener son frère, le roi de Sicile. Obligée de se retrancher dans l'isthme, l'armée fut attaquée d'une maladie contagieuse qui, en peu de jours, emporta la moitié des soldats. Le soleil de l'Afrique dévoroit des hommes accoutumés à vivre sous un ciel plus doux. Afin d'augmenter la misère des Croisés, les Maures élevoient un sable brûlant avec des machines: livrant au souffle du midi cette arène embrasée, ils imitoient pour les chrétiens les effets du kansim ou du terrible vent du désert: ingénieuse et épouvantable invention, digne des solitudes qui en firent naître l'idée, et qui montre à quel point l'homme peut porter le génie de la destruction. Des combats continuels achevoient d'épuiser les forces de l'armée: les vivants ne suffisoient pas à enterrer les morts; on jetoit les cadavres dans les fossés du camp, qui en furent bientôt comblés.

Déja les comtes de Nemours, de Montmorency et de Vendôme n'étoient plus; le roi avoit vu mourir dans ses bras son fils chéri, le comte de Nevers. Il se sentit lui-même frappé. Il s'aperçut dès le premier moment que le coup étoit mortel; que ce coup abattroit facilement un corps usé par les fatigues de la guerre, par les soucis du trône et par ces

veilles religieuses et royales que Louis consacroit à son Dieu et à son peuple. Il tâcha néanmoins de dissimuler son mal, et de cacher la douleur qu'il ressentoit de la perte de son fils. On le voyoit, la mort sur le front, visiter les hôpitaux, comme un de ces pères de la Merci consacrés dans les mêmes lieux à la rédemption des captifs et au salut des pestiférés. Des œuvres du saint il passoit aux devoirs du roi, veilloit à la sûreté du camp, montroit à l'ennemi un visage intrépide, ou, assis devant sa tente, rendoit la justice à ses sujets comme sous le chêne de Vincennes.

Philippe, fils aîné et successeur de Louis, ne quittoit point son père qu'il voyoit près de descendre au tombeau. Le roi fut enfin obligé de garder sa tente : alors, ne pouvant plus être lui-même utile à ses peuples, il tâcha de leur assurer le bonheur dans l'avenir, en adressant à Philippe cette instruction qu'aucun François ne lira jamais sans verser des larmes. Il l'écrivit sur son lit de mort. Du Cange parle d'un manuscrit qui paroît avoir été l'original de cette instruction : l'écriture en étoit grande, mais altérée; elle annonçoit la défaillance de la main qui avoit tracé l'expression d'une ame si forte.

« Beau fils, la première chose que je t'enseigne « et commande à garder, si est que de tout ton cœur « tu aimes Dieu. Car sans ce, nul homme ne peut « être sauvé. Et garde bien de faire chose qui lui « déplaise. Car tu devrois plutôt désirer à souffrir « toutes manières de tourments, que de pécher « mortellement.

« Si Dieu t'envoie adversité, reçois-la bénigne-« ment, et lui en rends grace : et pense que tu l'as « bien desservi, et que le tout te tournera à ton « preu. S'il te donne prospérité, si l'en remercie « très humblement, et garde que pour ce tu n'en « sois pas pire par orgueil, ne autrement. Car on « ne doit pas guerroyer Dieu de ses dons.

« Prends-toi bien garde que tu aies en ta com-« pagnie prudes gens et loyaux, qui ne soient point « pleins de convoitises, soit gens d'église, de reli-« gion, séculiers ou autres. Fuis la compagnie des « mauvais, et t'efforce d'écouter les paroles de Dieu, « et les retiens en ton cœur.

« Aussi fais droiture et justice à chacun, tant aux « pauvres comme aux riches. Et à tes serviteurs sois « loyal, libéral et roide de paroles, à ce qu'ils te « craignent et aiment comme leur maître. Et si au-« cune controversité ou action se meut, enquiers-« toi jusqu'à la vérité, soit tant pour toi que contre « toi. Si tu es averti d'avoir aucune chose d'autrui, « qui soit certaine, soit par toi ou par tes prédéces-« seurs, fais-la rendre incontinent.

« Regarde en toute diligence comment les gens et « sujets vivent en paix et en droiture dessous toi, « par espécial ès bonnes villes et cités, et ailleurs. « Maintiens tes franchises et libertés, esquelles tes « anciens les ont maintenues et gardées, et les tiens « en faveur et amour.

« Garde-toi d'émouvoir guerre contre hommes « chrétiens sans grand conseil, et qu'autrement tu « n'y puisses obvier. Si guerre et débats y a entre

« tes sujets, apaise-les au plus tôt que tu pourras.

« Prends garde souvent à tes baillifs, prevôts et « autres officiers, et t'enquiers de leur gouverne- « ment, afin que, si chose y a en eux à reprendre, « que tu le fasses.

« Et te supplie, mon enfant, que en ma fin, tu « aies de moi souvenance, et de ma pauvre ame; et « me secoures par messes, oraisons, prières, au- « mônes et bienfaits, par tout ton royaume. Et « m'octroie partage et portion en tous tes bienfaits, « que tu feras.

« Et je te donne toute bénédiction que jamais père « peut donner à enfant, priant à toute la Trinité du « paradis, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, qu'ils « te gardent et défendent de tous maux; à ce que « nous puissions une fois, après cette mortelle vie, « être devant Dieu ensemble, et lui rendre grace et « louange sans fin. »

Tout homme près de mourir, détrompé sur les choses du monde, peut adresser de sages instructions à ses enfants; mais, quand ces instructions sont appuyées de l'exemple de toute une vie d'innocence; quand elles sortent de la bouche d'un grand prince, d'un guerrier intrépide, et du cœur le plus simple qui fut jamais; quand elles sont les dernières expressions d'une ame divine qui rentre aux éternelles demeures, alors heureux le peuple qui peut se glorifier en disant : « L'homme qui a écrit « ces instructions étoit le roi de mes pères! »

La maladie faisant des progrès, Louis demanda l'extrême-onction. Il répondit aux prières des ago-

nisants avec une voix aussi ferme que s'il eût donné des ordres sur un champ de bataille. Il se mit à genoux au pied de son lit pour recevoir le saint viatique, et on fut obligé de soutenir par les bras ce nouveau saint Jérôme, dans cette dernière communion. Depuis ce moment il mit fin aux pensées de la terre, et se crut acquitté envers ses peuples. Eh, quel monarque avoit jamais mieux rempli ses devoirs! Sa charité s'étendit alors à tous les hommes : il pria pour les infidèles qui firent à la fois la gloire et le malheur de sa vie; il invoqua les saints patrons de la France, de cette France si chère à son ame royale. Le lundi matin, 25 août, sentant que son heure approchoit, il se fit coucher sur un lit de cendres, où il demeura étendu les bras croisés sur la poitrine, et les yeux levés vers le ciel.

On n'a vu qu'une fois, et l'on ne reverra jamais un pareil spectacle : la flotte du roi de Sicile se montroit à l'horizon; la campagne et les collines étoient couvertes de l'armée des Maures. Au milieu des débris de Carthage le camp des chrétiens offroit l'image de la plus affreuse douleur : aucun bruit ne s'y faisoit entendre; les soldats moribonds sortoient des hôpitaux, et se traînoient à travers les ruines, pour s'approcher de leur roi expirant. Louis étoit entouré de sa famille en larmes, des princes consternés, des princesses défaillantes. Les députés de l'empereur de Constantinople se trouvoient présents à cette scène : ils purent raconter à la Grèce la merveille d'un trépas que Socrate auroit admiré. Du lit de cendres où saint Louis rendoit le dernier

soupir, on découvroit le rivage d'Utique : chacun pouvoit faire la comparaison de la mort du philosophe stoïcien et du philosophe chrétien. Plus heureux que Caton, saint Louis ne fut point obligé de lire un traité de l'immortalité de l'ame pour se convaincre de l'existence d'une vie future : il en trouvoit la preuve invincible dans sa religion, ses vertus et ses malheurs. Enfin, vers les trois heures de l'après-midi, le roi, jetant un grand soupir, prononça distinctement ces paroles : « Seigneur, « j'entrerai dans votre maison, et je vous adorerai « dans votre saint Temple [1]; » et son ame s'envola dans le saint Temple qu'il étoit digne d'habiter.

On entend alors retentir la trompette des Croisés de Sicile: leur flotte arrive pleine de joie et chargée d'inutiles secours. On ne répond point à leur signal. Charles d'Anjou s'étonne et commence à craindre quelque malheur. Il aborde au rivage, il voit des sentinelles, la pique renversée, exprimant encore moins leur douleur par ce deuil militaire que par l'abattement de leur visage. Il vole à la tente du roi son frère : il le trouve étendu mort sur la cendre. Il se jette sur les reliques sacrées, les arrose de ses larmes, baise avec respect les pieds du saint, et donne des marques de tendresse et de regrets qu'on n'auroit point attendues d'une ame si hautaine. Le visage de Louis avoit encore toutes les couleurs de la vie, et ses lèvres même étoient vermeilles.

Charles obtint les entrailles de son frère, qu'il

[1] *Psalm.*

fit déposer à Montréal près de Salerne. Le cœur et les ossements du prince furent destinés à l'abbaye de Saint-Denis; mais les soldats ne voulurent point laisser partir avant eux ces restes chéris, disant que les cendres de leur souverain étoient le salut de l'armée. Il plut à Dieu d'attacher au tombeau du grand homme une vertu qui se manifesta par des miracles. La France, qui ne se pouvoit consoler d'avoir perdu sur la terre un tel monarque, le déclara son protecteur dans le ciel. Louis, placé au rang des saints, devint ainsi pour la patrie une espèce de roi éternel. On s'empressa de lui élever des églises et des chapelles plus magnifiques que les simples palais où il avoit passé sa vie. Les vieux chevaliers qui l'accompagnèrent à sa première Croisade furent les premiers à reconnoître la nouvelle puissance de leur chef: « Et j'ai fait faire, dit le « sire de Joinville, un autel en l'honneur de Dieu « et de monseigneur saint Loys. »

La mort de Louis, si touchante, si vertueuse, si tranquille, par où se termine l'histoire de Carthage, semble être un sacrifice de paix offert en expiation des fureurs, des passions et des crimes dont cette ville infortunée fut si long-temps le théâtre. Je n'ai plus rien à dire aux lecteurs; il est temps qu'ils rentrent avec moi dans notre commune patrie.

Je quittai M. Devoise, qui m'avoit si noblement donné l'hospitalité. Je m'embarquai sur le schooner américain, où, comme je l'ai dit, M. Lear m'avoit fait obtenir un passage. Nous appareillâmes de la Goulette le lundi 9 mars 1807, et nous fîmes voile

pour l'Espagne. Nous prîmes les ordres d'une frégate américaine dans la rade d'Alger. Je ne descendis point à terre. Alger est bâti dans une position charmante, sur une côte qui rappelle la belle colline du Pausilype. Nous reconnûmes l'Espagne le 19 à sept heures du matin, vers le cap de Gatte, à la pointe du royaume de Grenade. Nous suivîmes le rivage, et nous passâmes devant Malaga. Enfin nous vînmes jeter l'ancre, le vendredi saint, 27 mars, dans la baie de Gibraltar.

Je descendis à Algésiras le lundi de Pâques. J'en partis le 4 avril pour Cadix, où j'arrivai deux jours après, et où je fus reçu avec une extrême politesse par le consul et le vice-consul de France, MM. Leroi et Canclaux. De Cadix je me rendis à Cordoue : j'admirai la mosquée, qui fait aujourd'hui la cathédrale de cette ville. Je parcourus l'ancienne Bétique, où les poëtes avoient placé le bonheur. Je remontai jusqu'à Andujar, et je revins sur mes pas pour voir Grenade. L'Alhambra me parut digne d'être regardé, même après les temples de la Grèce. La vallée de Grenade est délicieuse, et ressemble beaucoup à celle de Sparte : on conçoit que les Maures regrettent un pareil pays.

Je partis de Grenade pour Aranjuès; je traversai la patrie de l'illustre chevalier de la Manche, que je tiens pour le plus noble, le plus brave, le plus aimable et le moins fou des mortels. Je vis le Tage à Aranjuès, et j'arrivai le 21 avril à Madrid.

M. de Beauharnois, ambassadeur de France à la cour d'Espagne, me combla de bontés ; il avoit

connu autrefois mon malheureux frère, mort sur l'échafaud avec son illustre aïeul [1]. Je quittai Madrid le 24. Je passai à l'Escurial, bâti par Philippe II sur les montagnes désertes de la Vieille-Castille. La cour vient chaque année s'établir dans ce monastère, comme pour donner à des solitaires morts au monde le spectacle de toutes les passions, et recevoir d'eux ces leçons dont les passions ne profitent jamais. C'est là que l'on voit encore la chapelle funèbre où les rois d'Espagne sont ensevelis dans des tombeaux pareils, disposés en échelons; de sorte que toute cette poussière est étiquetée et rangée en ordre comme les curiosités d'un muséum. Il y a des sépulcres vides pour les souverains qui ne sont point encore descendus dans ces lieux.

De l'Escurial je pris ma route pour Ségovie; l'aquéduc de cette ville est un des plus grands ouvrages des Romains; mais il faut laisser M. de La Borde nous décrire ces monuments dans son beau *Voyage*. A Burgos, une superbe cathédrale gothique m'annonça l'approche de mon pays. Je n'oubliai point les cendres du Cid :

> Don Rodrigue surtout n'a trait à son visage
> Qui d'un homme de cœur ne soit la haute image,
> Et sort d'une maison si féconde en guerriers,
> Qu'ils y prennent naissance au milieu des lauriers.
> . . . . Il adoroit Chimène.

A Miranda, je saluai l'Èbre qui vit le premier pas

[1] M. de Malesherbes.

de cet Annibal, dont j'avois si long-temps suivi les traces.

Je traversai Vittoria et les charmantes montagnes de la Biscaye. Le 3 de mai je mis le pied sur les terres de France : j'arrivai le 5 à Bayonne, après avoir fait le tour entier de la Méditerranée, visité Sparte, Athènes, Smyrne, Constantinople, Rhodes, Jérusalem, Alexandrie, le Caire, Carthage, Cordoue, Grenade et Madrid.

Quand les anciens pèlerins avoient accompli le voyage de la Terre-Sainte, ils déposoient leur bourdon à Jérusalem, et prenoient pour le retour un bâton de palmier : je n'ai point rapporté dans mon pays un pareil symbole de gloire, et je n'ai point attaché à mes derniers travaux une importance qu'ils ne méritent pas. Il y a vingt ans que je me consacre à l'étude au milieu de tous les hasards et de tous les chagrins, *diversa exilia et desertas quærere terras* : un grand nombre de feuilles de mes livres ont été tracées sous la tente, dans les déserts, au milieu des flots; j'ai souvent tenu la plume sans savoir comment je prolongerois de quelques instants mon existence : ce sont là des droits à l'indulgence, et non des titres à la gloire. J'ai fait mes adieux aux Muses dans les *Martyrs*, et je les renouvelle dans ces Mémoires, qui ne sont que la suite ou le commentaire de l'autre ouvrage. Si le ciel m'accorde un repos que je n'ai jamais goûté, je tâcherai d'élever en silence un monument à ma patrie; si la Providence me refuse ce repos, je ne dois songer qu'à mettre mes derniers jours à l'abri des soucis

qui ont empoisonné les premiers. Je ne suis plus jeune; je n'ai plus l'amour du bruit; je sais que les lettres, dont le commerce est si doux quand il est secret, ne nous attirent au dehors que des orages: dans tous les cas, j'ai assez écrit, si mon nom doit vivre; beaucoup trop, s'il doit mourir.

FIN DE L'ITINÉRAIRE.

NOTES.

NOTE A.

Cette citation faisoit partie du texte dans les deux premières éditions.

«Toute l'étendue de Jérusalem est environnée de hautes «montagnes ; mais c'est sur celle de Sion que doivent «être les sépulcres de la famille de David dont on ignore «le lieu. En effet, il y a quinze ans qu'un des murs du «Temple, que j'ai dit être sur la montagne de Sion, croula. «Là dessus, le patriarche donna ordre à un prêtre de le «réparer des pierres qui se trouvoient dans le fondement «des murailles de l'ancienne Sion. Pour cet effet, celui-ci «fit marché avec environ vingt ouvriers, entre lesquels il «se trouva deux hommes amis et de bonne intelligence. «L'un d'eux mena un jour l'autre dans sa maison pour lui «donner à déjeuner. Étant revenus après avoir mangé en«semble, l'inspecteur de l'ouvrage leur demanda la raison «pourquoi ils étoient venus si tard, auquel ils répondi«rent qu'ils compenseroient cette heure de travail par une «autre. Pendant donc que le reste des ouvriers furent à «dîner, et que ceux-ci faisoient le travail qu'ils avoient «promis, ils levèrent une pierre qui bouchoit l'ouverture «d'un antre, et se dirent l'un à l'autre : Voyons s'il n'y a «pas là dessous quelque trésor caché. Après y être entrés, «ils avancèrent jusqu'à un palais soutenu par des colonnes «de marbre, et couvert de feuilles d'or et d'argent. Au «devant il y avoit une table avec un sceptre et une cou«ronne dessus : c'étoit là le sépulcre de David, roi d'Is«raël; celui de Salomon, avec les mêmes ornements, étoit «à la gauche, aussi bien que plusieurs autres rois de

«Juda de la famille de David, qui avoient été enterrés en «ce lieu. Il s'y trouva aussi des coffres fermés; mais on «ignore encore ce qu'ils contenoient. Les deux ouvriers «ayant voulu pénétrer dans le palais, il s'éleva un tour-«billon de vent qui, entrant par l'ouverture de l'antre, les «renversa par terre, où ils demeurèrent, comme s'ils «eussent été morts, jusqu'au soir. Un autre souffle de «vent les réveilla, et ils entendirent une voix semblable «à celle d'un homme, qui leur dit : *Levez-vous, et sortez de «ce lieu.* La frayeur dont ils étoient saisis les fit retirer en «diligence, et ils rapportèrent tout ce qui leur étoit arrivé «au patriarche, qui le leur fit répéter en présence d'A-«braham de Constantinople, le Pharisien, et surnommé «*le Pieux*, qui demeuroit alors à Jérusalem. Il l'avoit en-«voyé chercher pour lui demander quel étoit son senti-«ment là dessus; à quoi il répondit, que c'étoit le lieu de «la sépulture de la maison de David, destiné pour les rois «de Juda. Le lendemain, on trouva ces deux hommes cou-«chés dans leurs lits, et fort malades de la peur qu'ils «avoient eue. Ils refusèrent de retourner dans le même «lieu, à quel prix que ce fût, assurant qu'il n'étoit pas «permis à aucun mortel de pénétrer dans un lieu dont «Dieu défendoit l'entrée; de sorte qu'elle a été bouchée «par le commandement du patriarche, et la vue en a été «ainsi cachée jusqu'aujourd'hui.»

Cette histoire paroît être renouvelée de celle que raconte Josèphe au sujet du même tombeau. Hérode-le-Grand ayant voulu faire ouvrir le cercueil de David, il en sortit une flamme qui l'empêcha de poursuivre son dessein.

NOTE B.

Cette citation faisoit partie du texte dans les deux premières éditions.

«A peine, dit Massillon, l'ame sainte du Sauveur a-t-elle «ainsi accepté le ministère sanglant de notre réconcilia-«tion, que la justice de son Père commence à le regarder «comme un homme de péché. Dès lors il ne voit plus en «lui son Fils bien-aimé, en qui il avait mis toute sa com-«plaisance; il n'y voit plus qu'une hostie d'expiation et de «colère, chargée de toutes les iniquités du monde, et «qu'il ne peut plus se dispenser d'immoler à toute la sévé-«rité de sa vengeance. Et c'est ici que tout le poids de «sa justice commence à tomber sur cette ame pure et in-«nocente: c'est ici où Jésus-Christ, comme le véritable «Jacob, va lutter toute la nuit contre la colère d'un Dieu «même, et où va se consommer par avance son sacrifice, «mais d'une manière d'autant plus douloureuse, que son «ame sainte va expirer, pour ainsi dire, sous les coups de «la justice d'un Dieu irrité, au lieu que sur le Calvaire «elle ne sera livrée qu'à la fureur et à la puissance des «hommes. . . . .

« . . . .

«L'ame sainte du Sauveur, pleine de grace, de vérité et «de lumière; ah! elle voit le péché dans toute son hor-«reur; elle en voit le désordre, l'injustice, la tache im-«mortelle; elle en voit les suites déplorables: la mort, la «malédiction, l'ignorance, l'orgueil, la corruption, toutes «les passions, de cette source fatale nées et répandues «sur la terre. En ce moment douloureux, la durée de tous «les siècles se présente à elle: depuis le sang d'Abel jus-«qu'à la dernière consommation, elle voit une tradition «non interrompue de crimes sur la terre; elle parcourt «cette histoire affreuse de l'univers, et rien n'échappe «aux secrètes horreurs de sa tristesse; elle y voit les plus

«monstrueuses superstitions établies parmi les hommes : «la connoissance de son père effacée ; les crimes infames «érigés en divinités ; les adultères, les incestes, les abomi-«nations avoir leurs temples et leurs autels ; l'impiété et «l'irréligion devenues le parti des plus modérés et des «plus sages. Si elle se tourne vers les siècles des Chré-«tiens, elle y découvre les maux futurs de son Église : les «schismes, les erreurs, les dissensions qui devoient dé-«chirer le mystère précieux de son unité, les profanations «de ses autels, l'indigne usage des sacrements, l'extinc-«tion presque de sa foi, et les mœurs corrompues du pa-«ganisme rétablies parmi ses disciples . . . .

« . . . .

«Aussi, cette ame sainte ne pouvant plus porter le poids «de ses maux, et retenue d'ailleurs dans son corps par la «rigueur de la justice divine, triste jusqu'à la mort, et ne «pouvant mourir, hors d'état et de finir ses peines, et de «les soutenir, semble combattre, par les défaillances et «les douleurs de son agonie, contre la mort et contre la «vie ; et une sueur de sang qu'on voit couler à terre est le «triste fruit de ses pénibles efforts : *Et factus est sudor ejus* «*sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram.* Père juste, «falloit-il encore du sang à ce sacrifice intérieur de votre «Fils ? N'est-ce pas assez qu'il doive être répandu par ses «ennemis ? Faut-il que votre justice se hâte, pour ainsi «dire, de le voir répandre ?»

NOTE C.

Cette citation faisoit partie du texte dans les deux premières éditions.

La destruction de Jérusalem, prédite et pleurée par Jésus-Christ, mérite bien qu'on s'y arrête. Écoutons Josèphe, témoin oculaire de cet événement. La ville étant prise, un soldat met le feu au Temple.

«Lorsque le feu dévoroit ainsi ce superbe Temple, les «soldats, ardents au pillage, tuoient tous ceux qu'ils y «rencontroient. Ils ne pardonnoient ni à l'âge ni à la qua-«lité : les vieillards aussi bien que les enfants, et les «prêtres comme les laïques, passoient par le tranchant «de l'épée : tous se trouvoient enveloppés dans ce carnage «général, et ceux qui avoient recours aux prières n'étoient «pas plus humainement traités que ceux qui avoient le «courage de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. «Les gémissements des mourants se mêloient au bruit du «pétillement du feu, qui gagnoit toujours plus avant; et «l'embrasement d'un si grand édifice, joint à la hauteur «de son assiette, faisoit croire à ceux qui ne le voyoient «que de loin que toute la ville étoit en feu.

«On ne sauroit rien imaginer de plus terrible que le «bruit dont l'air retentissoit de toutes parts; car, quel «n'étoit pas celui que faisoient les légions romaines dans «leur fureur? Quels cris ne jetoient pas les factieux qui «qui se voyoient environnés de tous côtés du fer et du «feu? Quelle plainte ne faisoit point ce pauvre peuple «qui, se trouvant alors dans le Temple, étoit dans une «telle frayeur, qu'il se jetoit, en fuyant, au milieu des «ennemis! Et quelles voix confuses ne poussoit point jus-«qu'au ciel la multitude de ceux qui, de dessus la mon-«tagne opposée au Temple, voyoient un spectacle si af-«freux! Ceux même que la faim avoit réduits à une telle «extrémité que la mort étoit prête à leur fermer pour «jamais les yeux, apercevant cet embrasement du Temple, «rassembloient tout ce qui leur restoit de forces pour «déplorer un si étrange malheur; et les échos des mon-«tagnes d'alentour et du pays qui est au delà du Jourdain «redoubloient encore cet horrible bruit; mais quelque «épouvantable qu'il fût, les maux qui le causoient l'é-«toient encore davantage. Ce feu qui dévoroit le Temple «étoit si grand et si violent, qu'il sembloit que la mon-«tagne même sur laquelle il étoit assis brûlât jusque dans «ses fondements. Le sang couloit en telle abondance,

«qu'il paroissoit disputer avec le feu à qui s'étendroit «davantage. Le nombre de ceux qui étoient tués surpas- «soit celui de ceux qui les sacrifioient à leur colère et à «leur vengeance : toute la terre étoit couverte de corps «morts; et les soldats marchoient dessus pour suivre par «un chemin si effroyable ceux qui s'enfuyoient.........
«...

«Quatre ans avant le commencement de la guerre, lors- «que Jérusalem étoit encore dans une profonde paix et «dans l'abondance, Jésus, fils d'Ananus, qui n'étoit qu'un «simple paysan, étant venu à la fête des Tabernacles, qui «se célèbre tous les ans dans le Temple en l'honneur de «Dieu, cria : «Voix du côté de l'orient; voix du côté de «l'occident; voix du côté des quatre vents; voix contre «Jérusalem et contre le Temple; voix contre les nouveaux «mariés et les nouvelles mariées; voix contre tout le «peuple.» Et il ne cessoit point, jour et nuit, de courir «par toute la ville en répétant la même chose. Quelques «personnes de qualité, ne pouvant souffrir les paroles «d'un si mauvais présage, le firent prendre et extrême- «ment fouetter..................................
«...

«Mais à chaque coup qu'on lui donnoit, il répétoit «d'une voix plaintive et lamentable : «Malheur! malheur «sur Jérusalem!...............................
«...

«Quand Jérusalem fut assiégée, on vit l'effet de ses «prédictions. Et faisant alors le tour des murailles de la «ville, il se mit encore à crier : «Malheur! malheur sur «la ville! malheur sur le peuple! malheur sur le Temple!» «A quoi ayant ajouté, «et malheur sur moi!» une pierre «poussée par une machine le porta par terre, et il rendit «l'esprit en proférant ces mêmes mots.»

NOTE D.

«On verra, dit encore Massillon, le Fils de l'Homme «parcourant des yeux, du haut des airs, les peuples et les «nations confondus et assemblés à ses pieds, relisant dans «ce spectacle l'histoire de l'univers, c'est-à-dire des pas-«sions ou des vertus des hommes : on le verra rassem-«bler ses élus des quatre vents, les choisir de toute «langue, de tout état, de toute nation; réunir les enfants «d'Israël dispersés dans l'univers; exposer l'histoire se-«crète d'un peuple saint et nouveau; produire sur la «scène des héros de la foi, jusque là inconnus au monde; «ne plus distinguer les siècles par les victoires des con-«quérants, par l'établissement ou la décadence des em-«pires, par la politesse ou la barbarie des temps, par les «grands hommes qui ont paru dans chaque âge, mais «par les divers triomphes de la grace, par les victoires «cachées des justes sur leurs passions, par l'établisse-«ment de son règne dans un cœur, par la fermeté hé-«roïque d'un fidèle persécuté.........................

«La disposition de l'univers ainsi ordonnée; tous les «peuples de la terre ainsi séparés; chacun immobile à la «place qui lui sera tombée en partage; la surprise, la ter-«reur, le désespoir, la confusion, peints sur le visage des «uns; sur celui des autres la joie, la sérénité, la con-«fiance; les yeux des justes levés en haut vers le Fils de «l'Homme d'où ils attendent leur délivrance; ceux des «impies fixés d'une manière affreuse sur la terre, et per-«çant presque les abîmes de leurs regards, comme pour «y marquer déja la place qui leur est destinée.»

NOTE E.

Cette citation faisoit partie du texte dans les deux premières éditions.

Bossuet a renfermé toute cette histoire en quelques pages, mais ces pages sont sublimes :

«Cependant la jalousie des pharisiens et des prêtres «le mène à un supplice infame ; ses disciples l'abandon-«nent; un d'eux le trahit; le premier et le plus zélé de «tous le renie trois fois. Accusé devant le conseil, il «honore jusqu'à la fin le ministère des prêtres, et répond «en termes précis au pontife qui l'interrogeoit juridique-«ment; mais le moment étoit arrivé où la synagogue de-«voit être réprouvée. Le pontife et tout le conseil con-«damnent Jésus-Christ, parce qu'il se disoit le Christ, «Fils de Dieu. Il est livré à Ponce-Pilate, président ro-«main : son innocence est reconnue par son juge, que «la politique et l'intérêt font agir contre sa conscience : «le Juste est condamné à mort : le plus grand de tous «les crimes donne lieu à la plus parfaite obéissance qui «fut jamais : Jésus, maître de sa vie et de toutes choses, «s'abandonne volontairement à la fureur des méchants, «et offre ce sacrifice qui devoit être l'expiation du genre «humain. A la croix, il regarde dans les prophéties ce «qui lui restoit à faire : il l'achève, et dit enfin : «Tout «est consommé.»

«A ce mot, tout change dans le monde : la loi cesse, «les figures passent, les sacrifices sont abolis par une «oblation plus parfaite. Cela fait, Jésus-Christ expire «avec un grand cri : toute la nature s'émeut; le centurion «qui le gardoit, étonné d'une telle mort, s'écrie qu'il est «vraiment le Fils de Dieu; et les spectateurs s'en retour-«nent frappant leur poitrine. Au troisième jour il res-«suscite; il paroît aux siens qui l'avoient abandonné, et «qui s'obstinoient à ne pas croire sa résurrection. Ils

«le voient, ils lui parlent, ils le touchent, ils sont con-«vaincus.......................................

«...

«Sur ce fondement, douze pêcheurs entreprennent de «convertir le monde entier, qu'ils voient si opposé aux «lois qu'ils avoient à lui prescrire et aux vérités qu'ils «avoient à lui annoncer. Ils ont ordre de commencer «par Jérusalem, et de là de se répandre par toute la «terre, pour instruire toutes les nations et les baptiser «au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. Jésus-«Christ leur promet d'être avec eux jusqu'à la consomma-«tion des siècles, et assure par cette parole la perpétuelle «durée du ministère ecclésiastique. Cela dit, il monte aux «cieux en leur présence.»

NOTE F.

Cette citation faisoit partie du texte dans les deux premières éditions.

«Voyant le roi qui avoit la maladie de l'ost et la me-«naison comme les autres, que nous laissions; se fut bien «garanti s'il eût voulu ès grands gallées; mais il disoit «qu'il aimoit mieux mourir que laisser son peuple : il «nous commença à hucher et à crier, que demourassions, «et nous tiroit de bons garrots pour nous faire demeu-«rer jusqu'à ce qu'il nous donnât congé de nager. Or «je vous lerray ici, et vous dirai la façon et manière «comme fut prin le roi, ainsi que lui-même me conta. «Je lui ouï dire, qu'il avoit laissé ses gens d'armes et «sa bataille, et s'étoit mis lui et messire Geoffroy de Ser-«gine en la bataille de messire Gaultier de Châtillon, qui «faisoit l'arrière-garde. Et étoit le roi monté sur un «petit coursier, une housse de soie vêtue; et ne lui de-«meura, ainsi que lui ni depuis oy dire, de tous ses

«gens d'armes, que le bon chevalier messire Geoffroy «de Sergine, lequel le rendit jusques à une petite ville «nommée *Casel*, là où le roi fut prin. Mais avant que «les Turcs le pussent voir, lui oy conter que messire «Geoffroy de Sergine le deffendoit en la façon que le «bon serviteur défend le ganap de son seigneur, de «peur des mouches. Car toutes les fois que les Sarrasins «l'approchoient, messire Geoffroy le deffendoit à grands «coups d'épée et de pointe, et ressembloit sa force lui «être doublée d'outre moitié, et son preux et hardi cou-«rage. Et à tous les coups les chassoit de dessus le roi. «Et ainsi l'emmena jusqu'au lieu de Casel, et là fut des-«cendu au giron d'une bourgeoise qui étoit de Paris. Et «là le cuidèrent voir passer le pas de mort, et n'espé-«roient point que jamais il pût passer celui jour sans «mourir [1].»

C'étoit déja un coup assez surprenant de la fortune, que d'avoir livré un des plus grands rois que la France ait eus, aux mains d'un jeune soudan d'Égypte, dernier héritier du grand Saladin. Mais cette fortune, qui dispose des empires, voulant, pour ainsi dire, montrer en un jour l'excès de sa puissance et de ses caprices, fit égorger le roi vainqueur sous les yeux du roi vaincu.

«Et ce voyant, le soudan qui étoit encore jeune, et la «malice qui avoit été conspirée contre sa personne, il «s'enfuit en sa haute tour, qu'il avoit près de sa chambre, «dont j'ai devant parlé. Car ses gens même de la Haulequa «lui avoient jà abattu tous ses pavillons, et environnoient «cette tour, où il s'en étoit fui. Et dedans la tour il y avoit «trois de ses évêques, qui avoient mangé avec lui, qui lui «écrivirent qu'il descendît. Et il leur dit que volontiers il «descendroit, mais qu'ils l'assurassent. Ils lui répondirent «que bien le feroient descendre par force, et malgré lui; «et qu'il n'étoit mye encore à Damiète. Et tantôt ils vont «jeter le feu grégeois dedans cette tour, qui étoit seule-

[1] Sire de Joinville.

«ment de perches de sapin, et de toile, comme j'ai de-«vant dit. Et incontinent fut embrasée la tour. Et vous «promets que jamais ne vis plus beau feu, ne plus sou-«dain. Quand le sultan vit que le feu le pressoit, il des-«cendit par la voie du Prael, dont j'ai devant parlé, et «s'enfuit vers le fleuve; et en s'enfuyant, l'un des cheva-«liers de la Haulequa le férit d'un grand glaive parmi les «côtes, et il se jette à tout le glaive dedans le fleuve. Et «après lui descendirent environ de neuf chevaliers, qui «le tuèrent là dans le fleuve, assez près de notre gallée. «Et quand le soudan fut mort, l'un desdits chevaliers, «qui avoit nom Faracataie, le fendit, et lui tira le cœur «du ventre. Et lors il s'en vint au roi, sa main toute en-«sanglantée, et lui demanda : «Que me donneras-tu, dont «j'ai occis ton ennemi qui t'eût fait mourir s'il eût vécu ?» «Et à cette demande ne lui répondit onques un seul «mot le bon roi saint Louis.»

NOTE G.

Cette citation faisoit partie du texte dans les deux premières éitions.

Le tableau du royaume de Jérusalem, tracé par l'abbé Guénée, mérite d'être rapporté. Il y auroit de la témérité à vouloir refaire un ouvrage qui ne pèche que par des omissions volontaires. Sans doute l'auteur, ne pouvant pas tout dire, s'est contenté des principaux traits.

«Ce royaume s'étendoit, dit-il, du couchant au levant, «depuis la mer Méditerranée jusqu'au désert de l'Arabie, «et du midi au nord, depuis le fort de Darum au delà du «torrent d'Égypte jusqu'à la rivière qui coule entre Bérith «et Biblos. Ainsi, il comprenoit d'abord les trois Pales-«tines, qui avoient pour capitales : la première, Jérusa-

«lem; la deuxième, Césarée maritime; et la troisième, «Bethsan, puis Nazareth : il comprenoit en outre tout le «pays des Philistins, toute la Phénicie, avec la deuxième «et la troisième Arabie, et quelques parties de la première.

«Cet état, disent les *Assises de Jérusalem*, avoit deux «chefs seigneurs, l'un spirituel et l'autre temporel : le pa-«triarche étoit le seigneur spirituel, et le roi le seigneur «temporel.

«Le patriarche étendoit sa juridiction sur les quatre «archevêchés de Tyr, de Césarée, de Nazareth et de Krak; «il avoit pour suffragants les évêques de Bethléem, de «Lyde et d'Hébron; de lui dépendoient encore les six «abbés de Mont-Sion, de la Latine, du Temple, du Mont-«Olivet, de Josaphat et de Saint-Samuel; le prieur du «Saint-Sépulcre, et les trois abbesses de Notre-Dame-la-«Grande, de Sainte-Anne et de Saint-Ladre.

«Les archevêques avoient pour suffragants : celui de «Tyr, les évêques de Bérith, de Sidon, de Panéas et de «Ptolémaïs; celui de Césarée, l'évêque de Sébaste; celui «de Nazareth, l'évêque de Tibériade et le prieur du Mont-«Tabor; celui de Krak, l'évêque du Mont-Sinaï.

«Les évêques de Saint-George, de Lyde et d'Acre, «avoient sous leur juridiction : le premier, les deux abbés «de Saint-Joseph-d'Arimathie et de Saint-Habacuc, les «deux prieurs de Saint-Jean-l'Évangéliste et de Sainte-«Catherine du Mont-Gisart, avec l'abbesse des Trois-«Ombres; le deuxième, la Trinité et les Repenties.

«Tous ces évêchés, abbayes, chapitres, couvents «d'hommes et de femmes, paroissent avoir eu d'assez «grands biens, à en juger par les troupes qu'ils étoient «obligés de fournir à l'état. Trois ordres surtout, reli-«gieux et militaires tout à la fois, se distinguoient par leur «opulence; ils avoient dans le pays des terres considé-«rables, des châteaux et des villes.

«Outre les domaines que le roi possédoit en propre, «comme Jérusalem, Naplouse, Acre, Tyr et leur dépen-«dance, on comptoit dans le royaume quatre grandes

«baronnies; elles comprenoient, la première, les comtés «de Jafa et d'Ascalon, avec les seigneuries de Rama, de «Mirabel et d'Ybelin; la deuxième, la principauté de «Galilée; la troisième, les seigneuries de Sidon, de Cé-«sarée et de Bethsan; la quatrième, les seigneuries de «Krak, de Montréal et d'Hébron. Le comté de Tripoli for-«moit une principauté à part, dépendante mais distinguée «du royaume de Jérusalem.

«Un des premiers soins des rois avoit été de donner «un Code à leur peuple. De *sages hommes* furent chargés «de recueillir les principales lois des différents pays d'où «étoient venus les Croisés, et d'en former un corps de «législation, d'après lequel les affaires civiles et crimi-«nelles seroient jugées. On établit deux cours de justice : «la haute pour les nobles, l'autre pour la bourgeoisie et «toute la roture. Les Syriens obtinrent d'être jugés suivant «leurs propres lois.

«Les différents seigneurs, tels que les comtes de Jafa, «les seigneurs d'Ybelin, de Césarée, de Caïfas, de Krak, «l'archevêque de Nazareth, etc., eurent leurs cours et «justices; et les principales villes, Jérusalem, Naplouse, «Acre, Jafa, Césarée, Bethsan, Hébron, Gades, Lyde, «Assur, Panéas, Tibériade, Nazareth, etc., leurs cours et «justices bourgeoises : les justices seigneuriales et bour-«geoises, au nombre d'abord de vingt à trente de chaque «espèce, augmentèrent à proportion que l'état s'agran-«dissoit.

«Les baronnies et leurs dépendances étoient chargées «de fournir deux mille cavaliers; les villes de Jérusalem, «d'Acre et de Naplouse en devoient six cent soixante-six, «et cent treize sergents; les cités de Tyr, de Césarée, d'As-«calon, de Tibériade, mille sergents.

«Les églises, évêques, abbés, chapitres, etc., devoient «en donner environ sept mille; savoir : le patriarche, l'é-«glise du Saint-Sépulcre, l'évêque de Tibériade, et l'abbé «du Mont-Tabor, chacun six cents; l'archevêque de Tyr «et l'évêque de Tibériade, chacun cinq cent cinquante;

« les évêques de Lyde et de Bethléem, chacun deux cents;
« et les autres à proportion de leurs domaines.

« Les troupes de l'état réunies firent d'abord une armée « de dix à douze mille hommes; on les porta ensuite à « quinze; et quand Lusignan fut défait par Saladin, son « armée montait à près de vingt-deux mille hommes, toutes « troupes du royaume.

« Malgré les dépenses et les pertes qu'entraînoient des « guerres presque continuelles, les impôts étoient modé- « rés, l'abondance régnoit dans le pays, le peuple se mul- « tiplioit, les seigneurs trouvoient dans leurs fiefs de quoi « se dédommager de ce qu'ils avoient quitté en Europe; et « Baudouin du Bourg lui-même ne regretta pas long-temps « son riche et beau comté d'Édesse. »

NOTE H.

Cette citation faisoit partie du texte dans les deux premières éditions.

Je ne puis cependant m'empêcher de donner ici un calcul qui faisoit partie de mon travail : il est tiré de l'*Itinéraire* de Benjamin de Tudèle. Ce juif espagnol avoit parcouru la terre au treizième siècle pour déterminer l'état du peuple hébreu dans le monde connu[1]. J'ai relevé, la plume à la main, les nombres donnés par le voyageur, et j'ai trouvé sept cent soixante-huit mille cent soixante-cinq Juifs dans l'Afrique, l'Asie et l'Europe. Il est vrai que Benjamin parle des Juifs d'Allemagne sans en citer le nombre, et qu'il se tait sur les Juifs de Londres et de Paris. Portons la somme totale à un million d'hommes;

[1] Il n'est pourtant pas bien clair que Benjamin ait parcouru tous les lieux qu'il a nommés. Il est même évident, par des passages du texte hébreu, que le voyageur juif n'a souvent écrit que sur des Mémoires.

ajoutons à ce million d'hommes un million de femmes et deux millions d'enfants, nous aurons quatre millions d'individus pour la population juive au treizième siècle. Selon la supputation la plus probable, la Judée proprement dite, la Galilée, la Palestine ou l'Idumée, comptoient, du temps de Vespasien, environ six ou sept millions d'habitants; quelques auteurs portent ce nombre beaucoup plus haut: au seul siége de Jérusalem par Titus il périt onze cent mille Juifs. La population juive auroit donc été, au treizième siècle, le sixième de ce qu'elle étoit avant sa dispersion. Voici le tableau tel que je l'ai composé d'après l'*Itinéraire* de Benjamin. Il est curieux d'ailleurs pour la géographie du moyen âge; mais les noms des lieux y sont souvent estropiés par le voyageur : l'original hébreu a dû se refuser à leur véritable orthographe dans certaines lettres; Arias Montanus a porté de nouvelles altérations dans la version latine, et la traduction françoise achève de défigurer ces noms :

Villes.	Juifs.
Barcelonne	4 chefs.
Narbonne	300
Bidrasch	3 chefs.
Montpellier	6 chefs.
Lunel	300
Beaucaire	40
Saint-Gilles	100
Arles	200
Marseille	300
Gênes	20
Lucques	40
Rome	200
Capoue	300
Naples	500
Salerne	600
Malfi	20
	2,933

Villes.	Juifs.
	2,933
Bénévent	200
Malchi	200
Ascoli	40
Trani	200
Tarente	300
Bardenis	10
Otrante	500
Corfou	1
Leptan	100
Achilon	10
Patras	50
Lépante	100
Crissa	200
Corinthe	300
Thèbes	2,000
Egrifou	100
Jabustérisa	100
Sinon-Potamon	40
Gardegin (quelques Juifs).	
Armilon	500
Bissine	100
Séleucie	500
Mitricin	20
Darman	140
Canisthol	20
Constantinople	1,000
Doroston	100
Galipoline	200
Galas	50
Mitylen (une université).	
Giham	500
Ismos	300
Rodes	500
	11,314

Villes.	Juifs.
	11,314
Dophros (assemblée de Juifs).	
Laodicée	200
Gébal	120
Birot	40
Sidon	20
Tyr	500
Akadi	100
Césarée	10
Luz	1
Bethgebarin	3
Torondolos (autrefois Sunam)	30
Nob	2
Ramas	3
Joppé	1
Ascalon	240
Dans la même ville, Juifs samaritains	300
Ségura	1
Tibériade	50
Timin	20
Ghalmal	50
Damas	3,000
Thadmur	4,000
Siha	1,500
Kelagh-Geher	2,000
Dakia	700
Hharan	700
Achabor	2,000
Nisibis	1,000
Gezir-Ben Ghamar	4,000
Al-Mutsal (autrefois Assur)	7,000
Rahaban	2,000
Karkésia	5,000
Al-Jobar	2,000
	47,905

Villes.	Juifs.
	47,905
Hhardan	15,000
Ghukbérau	10,000
Bagdad	1,000
Géhiaga	5,000
Dans un lieu à vingt pas de Géhiaga	20,000
Hhilan	10,000
Naphahh	200
Alkotsonath	300
Rupha	7,000
Séphitbib (une synagogue).	
Juifs qui habitent dans les villes et autres lieux du pays de Thema	300,000
Chibar	50,000
Vira, fleuve du pays d'Eliman (au bord)	3,000
Néasat	7,000
Bostan	1,000
Samura	1,500
Chuzsetham	7,000
Robard-Bar	2,000
Vaanath	4,000
Pays de Molhhaath (deux synagogues).	
Charian	25,000
Hhamdan	50,000
Tabarethan	4,000
Asbaham	15,000
Scaphas	10,000
Ginat	8,000
Samareant	50,000
Dans les montagnes de Nisbon, appartenant au roi de Perse, on dit qu'il y a quatre tribus d'Israël, savoir : Dan, Zabulon, Aser et Nephtali.	
Cherataan	500
	654,405

VILLES.	JUIFS.
	654,405
Kathiphan	50,000
Pays de Haalam (les Juifs, au nombre de vingt familles).	
Ile de Cheneray	23,000
Gingalan	1,000
L'Ynde (une grande quantité de Juifs).	
Hhalavan	1,300
Kita	30,000
Misraim	2,000
Gossen	1,000
Al-Bubug	200
Ramira	700
Lambhala	500
Alexandrie	3,000
Damiète	200
Tunis	40
Messine	20
Palerme	1,500
TOTAL	768,865

Benjamin ne spécifie point le nombre des Juifs d'Allemagne ; mais il cite les villes où se trouvoient les principales synagogues ; ces villes sont : Coblentz, Andernach, Caub, Creutznach, Bengen, Germersheim, Munster, Strasbourg, Mantern, Freising, Bamberg, Tsor et Reguespurch. En parlant des Juifs de Paris, il dit : *In qua sapientium discipuli sunt omnium qui hodie in omni regione sunt doctissimi.*

NOTE I.

Cette citation faisoit partie du texte dans les premières éditions.

Josèphe parle ainsi du premier Temple :

«La longueur du Temple est de soixante coudées, sa «hauteur d'autant, et sa largeur de vingt. Sur cet édifice «on en éleva un autre de même grandeur; et ainsi, toute «la hauteur du Temple étoit de six vingts coudées. Il «étoit tourné vers l'orient, et son portique étoit de pa-«reille hauteur de six vingts coudées, de vingt de long et «de six de large. Il y avoit à l'entour du Temple trente «chambres en forme de galeries, et qui servoient au de-«hors comme d'arcs-boutants pour le soutenir. On passoit «des unes dans les autres, et chacune avoit vingt cou-«dées de long, autant de large, et vingt de hauteur. Il y «avoit au dessus de ces chambres deux étages de pareil «nombre de chambres toutes semblables. Ainsi, la hau-«teur des trois étages ensemble, montant ensemble à «soixante coudées, revenoit justement à la hauteur du «bas édifice du Temple dont nous venons de parler; et «il n'y avoit rien au dessus. Toutes ces chambres étoient «couvertes de bois de cédre, et chacune avoit sa couver-«ture à part, en forme de pavillon; mais elles étoient «jointes par de longues et grosses poutres, afin de les «rendre plus fermes, et ainsi elles ne faisoient ensemble «qu'un seul corps. Leurs plafonds étoient de bois de «cédre fort poli, et enrichis de feuillages dorés, taillés «dans le bois. Le reste étoit aussi lambrissé de bois de «cédre, si bien travaillé et si bien doré, qu'on ne pouvoit «y entrer sans que leur éclat éblouît les yeux. Toute la «structure de ce superbe édifice étoit de pierres si polies «et tellement jointes, qu'on ne pouvoit pas en apercevoir «les liaisons; mais il sembloit que la nature les eût for-«mées de la sorte, d'une seule pièce, sans que l'art ni

«les instruments dont les excellents maîtres se servent «pour embellir leurs ouvrages, y eussent en rien contri- «bué. Salomon fit faire dans l'épaisseur du mur, du côté «de l'orient, où il n'y avoit point de grand portail, mais «seulement deux portes, un degré à vis de son invention «pour monter jusqu'au haut du Temple. Il y avoit dedans «et dehors le Temple des ais de cédre, attachés ensemble «avec de grandes et fortes chaînes, pour servir encore à «le maintenir en état.

«Lorsque tout ce grand corps de bâtiment fut achevé, «Salomon le fit diviser en deux parties, dont l'une, nom- «mée *le Saint des Saints* ou *Sanctuaire*, qui avoit vingt «coudées de long, étoit particulièrement consacrée à «Dieu, et il n'étoit permis à personne d'y entrer; l'autre «partie, qui avoit quarante coudées de longueur, fut «nommée *le Saint-Temple*, et destinée pour les sacrifica- «teurs. Ces deux parties étoient séparées par de grandes «portes de cédre, parfaitement bien taillées et fort do- «rées, sur lesquelles pendoient des voiles de lin, pleins «de diverses fleurs de couleur de pourpre, d'hyacinthe et «d'écarlate.....

«Salomon se servit, pour tout ce que je viens de dire, «d'un ouvrier admirable, mais principalement aux ou- «vrages d'or, d'argent et de cuivre, nommé *Chiram*, qu'il «avoit fait venir de Tyr, dont le père, nommé *Ur*, quoique «habitué à Tyr, étoit descendu des Israélites, et sa mère «étoit de la tribu de Nephtali. Ce même homme lui fit aussi «deux colonnes de bronze qui avoient quatre doigts d'é- «paisseur, dix-huit coudées de haut, et douze coudées de «tour, au dessus desquelles étoient des corniches de «fonte en forme de lis, de cinq coudées de hauteur. Il «y avoit à l'entour de ces colonnes des feuillages d'or «qui couvroient ces lis, et on y voyoit pendre en deux «rangs deux cents grenades aussi de fonte. Ces colonnes «furent placées à l'entrée du porche du Temple; l'une «nommée *Jachim*, à la main droite; et l'autre nommée «*Boz*, à la main gauche.....

«Salomon fit bâtir hors de cette enceinte une espèce «d'autre temple d'une forme quadrangulaire, environné «de grandes galeries, avec quatre grands portiques qui «regardoient le levant, le couchant, le septentrion et le «midi, et auxquels étoient attachées de grandes portes «toutes dorées; mais il n'y avoit que ceux qui étoient pu-«rifiés selon la loi, et résolus d'observer les commande-«ments de Dieu, qui eussent la permission d'y entrer. La «construction de cet autre temple était un ouvrage si «digne d'admiration, qu'à peine est-ce une chose croya-«ble; car, pour le pouvoir bâtir au niveau du haut de la «montagne sur laquelle le Temple étoit assis, il fallut rem-«plir, jusqu'à la hauteur de quatre cents coudées, un «vallon dont la profondeur étoit telle qu'on ne pouvoit la «regarder sans frayeur. Il fit environner ce Temple d'une «double galerie soutenue par un double rang de colonnes «de pierre d'une seule pièce; et ces galeries, dont toutes «les portes étaient d'argent, étoient lambrissées de bois de «cédre [1]. »

Il est clair par cette description que les Hébreux, lorsqu'ils bâtirent le premier Temple, n'avoient aucune connoissance des ordres. Les deux colonnes de bronze suffisent pour le prouver : les chapiteaux et les proportions de ces colonnes n'ont aucun rapport avec le premier dorique, seul ordre qui fût peut-être alors inventé dans la Grèce; mais ces mêmes colonnes, ornées de feuillages d'or, de fleurs de lis et de grenades, rappellent les décorations capricieuses de la colonne égyptienne. Au reste, les chambres en forme de pavillons, les lambris de cédre doré, et tous ces détails imperceptibles sur de grandes masses, prouvent la vérité de ce que j'ai dit sur le goût des premiers Hébreux.

[1] *Histoire des Juifs*, trad. d'Arnaud d'Andilly.

NOTE K.

Cette citation faisoit partie du texte dans les deux premières éditions.

Le plus ancien auteur qui ait décrit la mosquée de la Roche, est Guillaume de Tyr : il la devait bien connoître, puisqu'elle sortoit à peine des mains des chrétiens à l'époque où le sage archevêque écrivoit son histoire. Voici comment il en parle :

« Nous avons dit, au commencement de ce livre, qu'O-« mar, fils de Calab, avoit fait bâtir ce Temple.........
« ....et c'est ce que prouvent évidemment les « inscriptions anciennes gravées au dedans et au dehors « de cet édifice.....................»

L'historien passe à la description du parvis, et il ajoute :

« Dans les angles de ce parvis il y avoit des tours extrê-« mement élevées, du haut desquelles, à certaines heures, « les prêtres des Sarrasins avoient coutume d'inviter le « peuple à la prière. Quelques unes de ces tours sont « demeurées debout jusqu'à présent; mais les autres ont « été ruinées par différents accidents. On ne pouvoit entrer « ni rester dans le parvis sans avoir les pieds nus et lavés.
« ....

« Le Temple est bâti au milieu du parvis supérieur ; il est « octogone et décoré, en dedans et en dehors, de carreaux « de marbre et d'ouvrages de mosaïque. Les deux parvis, « tant le supérieur que l'inférieur, sont pavés de dalles « blanches pour recevoir pendant l'hiver les eaux de la « pluie qui descendent en grande abondance des bâtiments « du Temple, et tombent très limpides et sans limon dans « les citernes au dessous. Au milieu du Temple, entre le « rang intérieur des colonnes, on trouve une roche un peu « élevée ; et sous cette roche il y a une grotte pratiquée « dans la même pierre. Ce fut sur cette pierre que s'assit « l'ange qui, en punition du dénombrement du peuple,

«fait inconsidérément par David, frappa ce peuple jusqu'à «ce que Dieu lui ordonnât de remettre son épée dans le «fourreau. Cette roche, avant l'arrivée de nos armées, étoit «exposée nue et découverte; et elle demeura encore en «cet état pendant quinze années; mais ceux qui dans la «suite furent commis à la garde de ce lieu, la recouvri- «rent, et construisirent dessus un chœur et un autel, pour «y célébrer l'office divin.»

Ces détails sont curieux, parce qu'il y a huit cents ans qu'ils sont écrits; mais ils nous apprennent peu de chose sur l'intérieur de la mosquée. Les plus anciens voyageurs, Arculfe dans Adamannus, Willibaldus, Bernard-le-Moine, Ludolphe, Breydenbach, Sanut, etc., n'en parlent que par ouï-dire, et ils ne paroissent pas toujours bien instruits. Le fanatisme des musulmans était beaucoup plus grand dans ces temps reculés qu'il ne l'est aujourd'hui, et jamais ils n'auroient voulu révéler à un chrétien les mystères de leurs temples. Il faut donc passer aux voyageurs modernes, et nous arrêter encore à Deshayes.

Cet ambassadeur de Louis XIII aux lieux saints refusa, comme je l'ai dit, d'entrer dans la mosquée de la Roche; mais les Turcs lui en firent la description.

«Il y a, dit-il, un grand dôme qui est porté au dedans «par deux rangs de colonnes de marbre, au milieu duquel «est une grosse pierre, sur laquelle les Turcs croient que «Mahomet monta quand il alla au ciel. Pour cette cause, «ils y ont une grande dévotion; et ceux qui ont quelque «moyen fondent de quoi entretenir quelqu'un, après leur «mort, qui lise l'Alcoran, à l'entour de cette pierre, à leur «intention.

«Le dedans de cette mosquée est tout blanchi, hormis «en quelques endroits, où le nom de Dieu est écrit en «grands caractères arabiques.»

Ceci ne diffère pas beaucoup de la relation de Guillaume de Tyr. Le père Roger nous instruira mieux; car il paroît avoir trouvé le moyen d'entrer dans la mosquée. Du moins voici comment il s'en explique:

«Si un chrétien y entroit (dans le parvis du Temple), «quelques prières qu'il fît en ce lieu, disent les Turcs, Dieu «ne manqueroit pas de l'exaucer, quand même ce seroit de «mettre Jérusalem entre les mains des chrétiens. C'est «pourquoi, outre la défense qui est faite aux chrétiens «non seulement d'entrer dans le Temple, mais même dans «le parvis, sous peine d'être brûlés vifs ou de se faire «Turcs, ils y font une soigneuse garde, laquelle fut ga-«gnée de mon temps par un stratagème qu'il ne m'est pas «permis de dire, pour les accidents qui en pourroient arri-«ver, me contentant de dire toutes les particularités qui s'y «remarquent.»

Du parvis il vient à la description du Temple.

«Pour entrer dans le Temple, il y a quatre portes situées «à l'orient, occident, septentrion et midi; chacune ayant «son portail bien élabouré de moulures, et six colonnes «avec leurs pieds-d'estail et chapiteaux, le tout de marbre «et de porphyre. Le dedans est tout de marbre blanc : le «pavé même est de grandes tables de marbre de diverses «couleurs, dont la plus grande partie, tant des colonnes «que du marbre, et le plomb, ont été pris par les Turcs, «tant en l'église de Bethléem qu'en celle du Saint-Sépul-«cre, et autres qu'ils ont démolies.

«Dans le Temple il y a trente-deux colonnes de marbre «gris en deux rangs, dont seize grandes soutiennent la «première voûte, et les autres le dôme, chacune étant «posée sur son pied-d'estail et leurs chapiteaux. Tout au-«tour des colonnes il y a de très beaux ouvrages de fer «doré et de cuivre, faits en forme de chandeliers, sur les-«quels il y a sept mille lampes posées, lesquelles brûlent «depuis le jeudi au soleil couché jusqu'au vendredi matin; «et tous les ans un mois durant, à savoir, au temps de leur «ramadan, qui est leur carême.

«Dans le milieu du Temple, il y a une petite tour de «marbre, où l'on monte en dehors par dix-huit degrés. «C'est où se met le cadi tous les vendredis, depuis midi «jusqu'à deux heures, que durent leurs cérémonies, tant

«la prière que les expositions qu'il fait sur les principaux «points de l'Alcoran.

«Outre les trente-deux colonnes qui soutiennent la voûte «et le dôme, il y en a deux autres moindres, assez proches «de la porte de l'occident, que l'on montre aux pèlerins «étrangers, auxquels ils font accroire que lorsqu'ils pas-«sent librement entre ces colonnes, ils sont prédestinés «pour le paradis de Mahomet, et disent que si un chré-«tien passoit entre ces colonnes, elles se serreroient et «l'écraseroient. J'en sais bien pourtant à qui cet accident «n'est pas arrivé, quoiqu'ils fussent bons chrétiens.

«A trois pas de ces deux colonnes il y a une pierre dans «le pavé, qui semble de marbre noir, de deux pieds et «demi en carré, élevée un peu plus que le pavé. En cette «pierre il y a vingt-trois trous où il semble qu'autrefois il «y ait eu des clous, comme de fait il en reste encore deux. «Savoir à quoi ils servoient, je ne le sais pas : même les «mahométans l'ignorent, quoiqu'ils croient que c'étoit sur «cette pierre que les prophètes mettoient les pieds lors-«qu'ils descendoient de cheval pour entrer au Temple, et «que ce fut sur cette pierre que descendit Mahomet lors-«qu'il arriva de l'Arabie-Heureuse, quand il fit le voyage «du Paradis, pour traiter d'affaires avec Dieu.»

NOTE L.

Cette note faisoit partie du texte dans les deux premières éditions.

«Cependant la barque s'approcha, et Septimius se leva «le premier en pieds qui salua Pompeius, en langage ro-«main, du nom d'*Imperator*, qui est à dire, souverain capi-«taine, et Achillas le salua aussi en langage grec, et luy dit «qu'il passast en sa barque, pource que le long du rivage «il y avoit force vase et des bans de sable, tellement qu'il

«n'y avoit pas assez eau pour sa galère; mais en mesme «temps on voyoit de loing plusieurs galères de celles du «roy, qu'on armoit en diligence, et toute la coste couverte «de gens de guerre, tellement que quand Pompeius et «ceulx de sa compagnie eussent voulu changer d'advis, ils «n'eussent plus sceu se sauver, et si y avoit d'avantage «qu'en monstrant de se deffier, ilz donnoient au meurtrier «quelque couleur d'exécuter sa meschanceté. Parquoy «prenant congé de sa femme Cornelia, laquelle desjà avant «le coup faisoit les lamentations de sa fin, il commanda à «deux centeniers qu'ilz entrassent en la barque de l'Égyp-«tien devant luy, et à un de ses serfs affranchiz qui s'ap-«peloit *Philippus*, avec un autre esclave qui se nommoit «*Scynes*. Et comme ja Achillas luy tendoit la main de de-«dans sa barque, il se retourna devers sa femme et son «filz, et leur dit ces vers de Sophocle :

Qui en maison de prince entre, devient
Serf, quoy qu'il soit libre quand il y vient.

«Ce furent les dernières paroles qu'il dit aux siens, quand «il passa de sa galère en la barque : et pource qu'il y avoit «loing de la galère jusqu'à la terre ferme, voyant que par «le chemin personne ne lui entamoit propos d'amiable en-«tretien, il regarda Septimius au visage, et luy dit: «Il me «semble que je te recognois, compagnon, pour avoir au-«trefois esté à la guerre avec moy.» L'autre lui feit signe «de la teste seulement qu'il étoit vray, sans luy faire autre «réponse ne caresse quelconque : parquoy n'y ayant plus «personne qui dist mot, il prist en sa main un petit livret, «dedans lequel il avoit escript une harengue en langage «grec, qu'il vouloit faire à Ptolemæus, et se met à la lire. «Quand ilz vindrent à approcher de la terre, Cornelia, «avec ses domestiques et familiers amis, se leva sur ses «pieds, regardant en grande détresse quelle seroit l'issue. «Si luy sembla qu'elle devoit bien espérer, quand elle «apercent plusieurs des gens du roy, qui se présentèrent

«à la descente comme pour le recueillir et l'honorer : mais «sur ce poinct ainsi comme il prenait la main de son af- «franchy Philippus pour se lever plus à son aise, Septi- «mius vint le premier par derrière qui luy passa son espée «à travers le corps, après lequel Salvius et Achillas des- «gainnèrent aussi leurs espées, et adonc Pompeius tira sa «robe à deux mains au-devant de sa face, sans dire ny «faire aucune chose indigne de luy, et endura vertueuse- «ment les coups qu'ilz luy donnèrent, en souspirant un «peu seulement; estant aagé de cinquante-neuf ans, et «ayant achevé sa vie le jour ensuivant celuy de sa nati- «vité. Ceulx qui estoient dedans les vaisseaux à la rade, «quand ilz aperceurent ce meurtre jettèrent une si grande «clameur, que l'on l'entendoit jusques à la coste, et le- «vant en diligence les anchres se mirent à la voile pour «s'enfouir, à quoi leur servit le vent qui se leva inconti- «tinent frais aussi tost qu'ilz eurent gaigné la haute mer, de «manière que les Égyptiens qui s'appareilloient pour vo- «guer après eulx, quand ilz veirent cela, s'en déportèrent, «et ayant coupé la teste en jettèrent le tronc du corps hors «de la barque, exposé à qui eut envie de veoir un si misé- «rable spectacle.

«Philippus son affranchy demoura toujours auprès, jus- «ques à ce que les Égyptiens furent assouvis de le regar- «der, et puis l'ayant lavé de l'eau de la mer, et enveloppé «d'une sienne pauvre chemise, pource qu'il n'avoit autre «chose, il chercha au long de la grève, où il trouva quel- «que demourant d'un vieil bateau de pescheur, dont les «pièces estoient bien vieilles, mais suffisantes pour brusler «un pauvre corps nud, et encore non tout entier. Ainsi «comme il les amassoit et assembloit, il survint un Romain «homme d'aage, qui en ses jeunes ans avoit esté à la «guerre sous Pompeius : si luy demanda, «Qui es tu, mon «amy, qui fais cest apprest pour les funérailles du grand «Pompeius? » Philippus lui respondit qu'il estoit un sien «affranchy. «Ha, dit le Romain, tu n'auras pas tout seul «cest honneur, et te prie, veuille-moy recevoir pour com-

«pagnon en une si saincte et si dévote rencontre, afin que «je n'aie point occasion de me plaindre en tout et par «tout de m'estre habitué en pays étranger, ayant, en re-«compense de plusieurs maulx que j'y ay endurez, rencon-«tré au moins ceste bonne adventure de pouvoir toucher «avec mes mains, et aider à ensepvelir le plus grand ca-«pitaine des Romains.» Voilà comment Pompeius fut en-«sepulturé. Le lendemain Lucius Lentulus ne sachant rien «de ce qui estoit passé, ains venant de Cypre, alloit cin-«glant au long du rivage, et aperceut un feu de funérailles, «et Philippus auprès, lequel il ne recongneut pas du pre-«mier coup : si luy demanda, «Qui est celuy qui, ayant «ici achevé le cours de sa destinée, repose en ce lieu?» «Mais soudain, jettant un grand soupir, il ajouta : «Hélas! «à l'adventure est-ce toi, grand Pompeius?» Puis descendit «en terre, là où tantost après il fut pris et tué. Telle fut «la fin du grand Pompeius.

«Il ne passa guère de temps après que Cæsar n'arrivast «en Égypte ainsi troublée et étonnée, là où luy fut la teste «de Pompeius présentée; mais il tourna la face arrière pour «ne la point veoir, et ayant en horreur celui qui la luy pré-«sentoit comme un meurtrier excommunié, se prit à plo-«rer: bien prit-il l'anneau duquel il cachettoit ses lettres, qui «luy fut aussi présenté, et où il y avoit engravé en la pierre «un lion tenant une espée; mais il feit mourir Achillas «et Pothinus : et leur roy mesme Ptolomæus ayant esté «desfait dans une bataille au long de la rivière du Nil, «disparut, de manière qu'on ne sceut onques puis ce qu'il «estoit devenu. Quant au rhétoricien Theodotus, il eschappa «la punition de Cæsar : car il s'en fouit de bonne-heure, «et s'en alla errant çà et là par le pays d'Égypte, estant «misérable et haï de tout le monde. Mais depuis, Marcus «Brutus, après avoir occis Cæsar, se trouvant le plus fort en «Asie, le rencontra par cas d'adventure, et après lui avoir «fait endurer tous les tourments dont il se peut adviser, «le feit finablement mourir. Les cendres du corps de Pom-«peius furent depuis rapportées à sa femme Cornelia, la-

« quelle les posa en une sienne terre qu'il avoit près la ville « de Alba.

NOTE M.

Fragment d'une Lettre de J. B. G. d'Ansse de Villoison, membre de l'Institut de France, au professeur Millin, sur l'inscription grecque de la prétendue colonne de Pompée.

Le professeur Jaubert vient de raporter d'Alexandrie une copie de l'inscription fruste qui porte faussement le nom de *Pompée*. Cette copie est parfaitement conforme à une autre que j'avois déja reçue. La voici avec mes notes et avec ma traduction :

1 ΤΟ... ΩΤΑΤΟΝΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ
2 ΤΟΝΠΟΛΙΟΥΧΟΝΑΛΕΞΑΝΔΡΕΙΑC
3 ΔΙΟΚ.Η.ΙΑΝΟΝΤΟΝ....ΤΟΝ
4 ΠΟ...ΕΠΑΡΧΟCΑΙΓΥΠΤΟΥ

Ligne première, ΤΟ. Il est évident que c'est l'article τόν.

Ibidem, ligne première, ... ΩΤΑΤΟΝΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ. Il est également clair que c'est une épithète donnée à l'empereur Dioclétien; mais, pour la trouver, il faut chercher un superlatif qui se termine en ώτατον, par un *oméga*, (et non par un *omicron*, ce qui seroit plus facile et plus commun), et ensuite qui convienne particulièrement à ce prince. Je crois que c'est ὁσιώτατον, *très saint* : qu'on ne soit pas surpris de cette épithète; je la vois donnée à Dioclétien sur une inscription grecque découverte dans la vallée de Thymbra (aujourd'hui *Thimbrek-Déré*), près la plaine de Bounar-Bachi, et rapportée par Lechevalier, n° I, page 256 de son *Voyage dans la Troade*, seconde édition, Paris, an VII, in-8°. On y lit : ΤΩΝ ΟCΙΩΤΑΤΩΝ ΗΜΩΝ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΩΝ ΔΙΟΚΛΗΤΙΑΝΟΥ ΚΑΙ ΜΑΞΙΜΙΑΝΟΥ ; c'est-à-dire *de nos très saints empereurs Dioclétien et Maximien.* Sur une autre inscription d'une colonne voisine, ils partagent avec

Constance Chlore ce même titre, ὁσιώτατοι, *très saints*, dont les empereurs grecs chrétiens du Bas-Empire ont hérité, comme je l'ai observé *ibidem* page 249.

Ligne 2, ΤΟΝ ΠΟΛΙΟΥΧΟΝ ΑΛΕΞΑΝΔΡΕΙΑC. C'est proprement *le protecteur, le génie tutélaire d'Alexandrie.* Les Athéniens donnoient le nom de πολιοῦχος à Minerve, qui présidoit à leur ville et la couvroit de son égide. Voyez ce que dit *Spanheim* sur le 53[e] vers de l'hymne de Callimaque, *sur les bains de Pallas*, pages 668 et suiv., tome II, édition d'Ernesti.

Ligne 3, ΔΙΟΚ.Η.ΙΑΝΟΝ. Le Λ et le Τ sont détruits; mais on reconnoît tout de suite le nom de *Dioclétien*, ΔΙΟΚΛΗΤΙΑΝΟΝ.

Ibid., ligne 3, ΤΟΝ...ΤΟΝ. Je crois qu'il faut suppléer CEBACTON, *c'est-à-dire* Auguste, τὸν σεβαστόν. Tout le monde sait que Dioclétien prend les deux titres d'εὐσεβὴς et de σεβαστὸς, *pius Augustus*, sur plusieurs médailles, et celui de σεβαστὸς, AUGUSTE, sur presque toutes, notamment sur celles d'Alexandrie, et le place immédiatement après son nom. Voyez M. Zoëga, pag. 335 et suiv. de ses *Nummi Ægyptii imperatorii, Romæ*, 1787, *in*-4°.

Quatrième et dernière ligne, ΠΟ. C'est l'abréviation si connue de Πόπλιος, Publius. Voyez Corsini, pag. 55, col. 1, *De notis Græcorum, Florentiæ*, 1749, *in-folio; Gennaro Sisti*, pag. 51 de son *Indirizzo per la lettura greca dalle sue oscurità rischiarata, in Napoli*, 1758, *in*-8°, *etc.* Les Romains rendoient le même nom de *Publius* par ces deux lettres PV. Voyez page 328 d'un ouvrage fort utile, et totalement inconnu en France, intitulé : *Notæ et siglæ quæ in nummis et lapidibus apud Romanos obtinebant, explicatæ*, par mon savant et vertueux ami feu M. Jean-Dominique Coletti, ex-jésuite vénitien, dont je regretterai sans cesse la perte. Ses estimables frères, les doctes MM. Coletti, les Aldes de nos jours, ont donné cet ouvrage classique à Venise, 1785, in-4°.

Peut-être la lettre initiale du nom suivant, entièrement effacé, de ce préfet d'Égypte, étoit-elle un M, qu'on aura pu joindre mal à propos dans cette occasion aux lettres

précédentes ΠΟ. Alors on aura pu croire que ΠΟΜ étoit une abréviation de ΠΟΜΠΗΙΟϹ, Pompée, dont le nom est quelquefois indiqué par ces trois lettres, comme dans une inscription de Sparte, rapportée nº 248, pag. XXXVIII des *Inscriptiones et Epigrammata græca et latina*, *reperta a Cyriaco Anconitano*, recueil publié à Rome, *in-fol.*, en 1654, par Charles Moroni, bibliothécaire du cardinal Albani. Voyez aussi Maffei, pag. 66 de ses *Siglæ Græcorum lapidariæ*, *Veronæ*, 1746, *in*-8°; *Gennaro Sisti*, l. c., pag. 51, etc. Cette erreur en auroit engendré une autre, et auroit donné lieu à la dénomination vulgaire et fausse de *colonne de Pompée*. Les seules lettres ΠΟ suffisoient pour accréditer cette opinion dans les siècles d'ignorance.

Quoi qu'il en soit de cette conjecture, les historiens qui ont parlé du règne de Dioclétien ne m'apprennent pas le nom totalement détruit de ce préfet d'Égypte, et me laissent dans l'impossibilité de suppléer cette petite lacune, peu importante, et la seule qui reste maintenant dans cette inscription. Seroit-ce Pomponius Januarius, qui fut consul, en 288, avec Maximien?

Je soupçonne, au reste, que ce gouverneur a pris une ancienne colonne, monument d'un âge où les arts fleurissoient, et l'a choisie pour y placer le nom de *Dioclétien*, et lui faire sa cour aux dépens de l'antiquité.

A la fin de cette inscription, il faut nécessairement sous-entendre, suivant l'usage constant, ἀνέθηκεν, ἀνέστησεν, ou τίμησεν, ou ἀφιέρωσεν, ou quelque autre verbe semblable, qui désigne que ce préfet a érigé, a consacré ce monument à la gloire de Dioclétien. L'on feroit un volume presque aussi gros que le recueil de Gruter, si l'on vouloit entasser toutes les pierres antiques et accumuler toutes les inscriptions grecques où se trouve cette ellipse si commune dont plusieurs antiquaires ont parlé, et cette construction avec l'accusatif sans verbe. C'est ainsi que les Latins omettent souvent le verbe POSVIT.

Il ne reste plus qu'à tâcher de déterminer la date précise de cette inscription. Elle ne paroît pas pouvoir être

antérieure à l'année 296 ou 297, époque de la défaite et de la mort d'Achillée, qui s'étoit emparé de l'Égypte, et s'y soutint pendant environ six ans. Je serois tenté de croire qu'elle est de l'an 302, et a rapport à la distribution abondante de pain que l'empereur Dioclétien fit faire à une foule innombrable d'indigents de la ville d'Alexandrie, dont il est appelé, pour cette raison, le génie tutélaire, le conservateur, le protecteur, πολιοῦχος. Ces immenses largesses continuèrent jusqu'au règne de Justinien, qui les abolit. Voyez le *Chronicon Paschale*, à l'an 302, page 276 de l'édition de Du Cange, et l'*Histoire secrète* de Procope, ch. XXVI, page 77, édition du Louvre.

Je crois maintenant avoir éclairci toutes les difficultés de cette inscription fameuse. Voici la manière dont je l'écrirois en caractères grecs ordinaires cursifs; j'y joins ma version latine et ma traduction françoise :

Τὸν ὁσιώτατον αὐτοράτορα,
Τὸν πολιοῦχον Ἀλεξανδρείας,
Διοκλητιανὸν τὸν σεβαστὸν,
Πόβλιος... ἔπαρχος Αἰγύπτου.

SANCTISSIMO IMPERATORI,
PATRONO CONSERVATORI ALEXANDRIÆ,
DIOCLETIANO AVGVSTO,
PVBLIVS... PRÆFECTUS ÆGYPTO.

C'est-à-dire : Publius... (ou Pomponius), préfet d'Égypte, a consacré ce monument à la gloire du très saint empereur Dioclétien Auguste, le génie tutélaire d'Alexandrie.

Ce 29 juin 1803.

ITINERARIUM

A BURDIGALA HIERUSALEM USQUE,

ET AB HERACLEA

PER AULONAM, ET PER URBEM ROMAM,

MEDIOLANUM USQUE;

ANTE ANNOS MILLE ET TRECENTOS

SIMPLICI SERMONE SCRIPTUM,

EX ANTIQUISSIMO P. PITHOEI EXEMPLARI EDITUM.

N° I[er].

ITINERARIUM

A

BURDIGALA HIERUSALEM USQUE,

ET AB HERACLEA

PER AULONAM, ET PER URBEM ROMAM,

MEDIOLANUM USQUE;

SIC:

CIVITAS BURDIGALA, UBI EST FLUVIUS GARONNA, PER QUEM FACIT MARE OCEANUM ACCESSA ET RECESSA, PER LEUCAS PLUS MINUS CENTUM.

Mutatio Stomatas	Leuc. VII.
Mutatio Sirione	L. VIIII.
Civitas Vasatas	L. VIIII.
Mutatio Tres Arbores	L. V.
Mutatio Oscineio	L. VIII.
Mutatio Scittio	L. VIII.
Civitas Elusa	L. VIII.
Mutatio Vanesia	L. XII.
Civitas Auscius	L. VIII.
Mutatio ad Sextum	L. VI.
Mutatio Hungunverro	L. VII.
Mutatio Bucconis	L. VII.
Mutatio ad Jovem	L. VII.

CIVITAS THOLOSA	L. VII.
MUTATIO AD NONUM	M. VIIII.
MUTATIO AD VICESIMUM	M. XI.
MANSIO ELUSIONE	M. VIIII.
MUTATIO SOSTOMAGO	M. VIIII.
VICUS HEBROMAGO	M. X.
MUTATIO CEDROS	M. VI.
CASTELLUM CARCASSONE	M. VIII.
MUTATIO TRICENSIMUM	M. VIII.
MUTATIO HOSVERBAS	M. XV.
CIVITAS NARBONE	M. XV.
CIVITAS BITERRIS	M. XVI.
MANSIO CESSARONE	M. XII.
MUTATIO FORO DOMITI	M. XVIII.
MUTATIO SOSTANTIONE	M. XVII.
MUTATIO AMBROSIO	M. XV.
CIVITAS NEMAUSO	M. XV.
MUTATIO PONTE ÆRARIUM	M. XII.
CIVITAS ARELLATE	M. VIII.

Fit a Burdigala Arellate usque Millia CCCLXXI; Mutationes XXX; Mansiones XI.

MUTATIO ARNAGINE	M. VIII.
MUTATIO BELLINTO	M. X.
CIVITAS AVENIONE	M. V.
MUTATIO CYPRESSETA	M. V.
CIVITAS ARAUSIONE	M. XV.
MUTATIO AD LECTOCE	M. XIII.
MUTATIO NOVEM CRARIS	M. X.
MANSIO ACUNO	M. XV.
MUTATIO VANCIANIS	M. XII.
MUTATIO UMBENNO	M. XII.
CIVITAS VALENTIA	M. VIIII.
MUTATIO CEREBELLIACA	M. XII.
MANSIO AUGUSTA	M. X.
MUTATIO DARENTIACA	M. XII.

Civitas Dea Vocontiorum.......................... M. XVI.
Mansio Luco.. M. XII.
Mutatio Vologatis.................................. M. VIIII.

Indc ascenditur Gaura Mons.

Mutatio Cambono.................................. M. VIII.
Mansio Monte Seleuci............................ M. VIII.
Mutatio Daviano.................................. M. VIII.
Mutatio ad Fine.................................... M. XII.
Mansio Vapineo.................................... M. XI.
Mansio Catorigas.................................. M. XII.
Mansio Hebriduno................................. M. XVI.

Inde incipiunt Alpes Cottiæ.

Mutatio Rame.. M. XVII.
Mansio Byrigantum................................ M. XVII.

Inde ascendis Matronam.

Mutatio Gesdaone.................................. M. X.
Mansio ad Marte.................................... M. VIIII.
Civitas Secussione................................. M. XVI.

Indc incipit Italia.

Mutatio ad Duodecimum........................ M. XII.
Mansio ad Fines.................................... M. XII.
Mutatio ad Octavum.............................. M. VIII.
Civitas Taurinis.................................... M. VIII.
Mutatio ad Decimum.............................. M. X.
Mansio Quadratis.................................. M. XII.
Mutatio Ceste.. M. XI.
Mansio Rigomago................................... M. VIII.
Mutatio ad Medias................................. M. X.
Mutatio ad Cottias................................. M. XIII.
Mansio Laumello................................... M. XII.

Mutatio Duriis	M. VIIII.
Civitas Ticeno	M. XII.
Mutatio ad Decimum	M. X.
Civitas Mediolanum	M. X.
Mansio Fluvio Frigido	M. XII.

Fit ab Arellato ad Mediolanum usque, Millia CCCLXXV; Mutationes LXIII; Mansiones XXII.

Mutatio Argentia	M. X.
Mutatio Ponte Aurioli	M. X.
Civitas Vergamo	M. XIII.
Mutatio Tollegatæ	M. XII.
Mutatio Tetellus	M. X.
Civitas Brixa	M. X.
Mansio ad Flexum	M. XI.
Mutatio Beneventum	M. X.
Civitas Verona	M. X.
Mutatio Cadiano	M. X.
Mutatio Auræos	M. X.
Civitas Vincentia	M. XI.
Mutatio ad Finem	M. XI.
Civitas Patavi	M. X.
Mutatio ad Duodecimum	M. XII.
Mutatio ad Nonum	M. XI.
Civitas Altino	M. VIIII.
Mutatio Sanos	M. X.
Civitas Concordia	M. VIIII.
Mutatio Apicilia	M. VIIII.
Mutatio ad Undecimum	M. X.
Civitas Aquileia	M. XI.

Fit a Mediolano Aquileiam usque, Millia CCLI; Mutationes XXIV; Mansiones VIIII.

Mutatio ad Undecimum	M. XI.
Mutatio ad Fornolus	M. XII.
Mutatio Castra	M. XII.

Inde sunt Alpes Juliæ.

Ad Pirum summas Alpes	M. VIIII.
Mansio Longatico	M. XII.
Mutatio ad Nonum	M. VIII.
Civitas Emona	M. XIII.
Mutatio ad Quartodecimo	M. X.
Mansio Hadrante	M. XIII.

Fines Italiæ et Norci.

Mutatio ad Medias	M. XIII.
Civitas Celeia	M. XIII.
Mutatio Lotodos	M. XII.
Mansio Ragindone	M. XII.
Mutatio Pultovia	M. XII.
Civitas Petovione	M. XII.

Transis pontem, intras Pannoniam inferiorem.

Mutatio Ramista	M. VIIII.
Mansio Aqua Viva	M. VIIII.
Mutatio Popolis	M. X.
Civitas Jovia	M. VIIII.
Mutatio Sunista	M. VIIII.
Mutatio Peritur	M. XII.
Mansio Lentolis	M. XII.
Mutatio Cardono	M. X.
Mutatio Cocconis	M. XII.
Mansio Serota	M. X.
Mutatio Bolentia	M. X.
Mansio Maurianis	M. VIIII.

Intras Pannoniam superiorem.

Mutatio Serena	M. VIII.
Mansio Vereis	M. X.

Mutatio Jovalia	M. VIII.
Mutatio Mersella	M. VIII.
Civitas Mursa	M. X.
Mutatio Leutuoano	M. XII.
Civitas Cibalis	M. XII.
Mutatio Celena	M. XI.
Mansio Ulmo	M. XI.
Mutatio Spaneta	M. X.
Mutatio Vedulia	M. VIII.
Civitas Sirmium	M. VIII.

Fit ab Aquileia Sirmium usque, Millia CCCCXII; Mutationes XXXVIIII; Mansiones XVII.

Mutatio Fossis	M. VIIII.
Civitas Bassianis	M. X.
Mutatio Noviciani	M. XII.
Mutatio Altina	M. XI.
Civitas Singiduno	M. VIII.

Finis Pannoniæ et Mysiæ.

Mutatio ad Sextum	M. VI.
Mutatio Tricornia Castra	M. VI.
Mutatio ad Sextum Miliare	M. VII.
Civitas Aureo Monte	M. VI.
Mutatio Vingeio	M. VI.
Civitas Margo	M. VIIII.
Civitas Viminatio	M. X.

Ubi Diocletianus occidit Carinum.

Mutatio ad Nonum	M. VIIII.
Mansio Municipio	M. VIIII.
Mutatio Jovis Pago	M. X.
Mutatio Bao	M. VII.
Mansio Idomo	M. VIIII.

Mutatio ad Octavum	M. VIIII.
Mansio Oromago	M. VIII.

Finis Mysiæ et Daciæ.

Mutatio Sarmatorum	M. XII.
Mutatio Cametas	M. XI.
Mansio Ipompeis	M. VIIII.
Mutatio Rappiana	M. XII.
Civitas Naisso	M. XII.
Mutatio Redicibus	M. XII.
Mutatio Ulmo	M. VII.
Mansio Romansiana	M. VIIII.
Mutatio Latina	M. VIIII.
Mansio Turribus	M. VIIII.
Mutatio Translitis	M. XII.
Mutatio Ballanstra	M. X.
Mansio Meldia	M. VIIII.
Mutatio Scretisca	M. XII.
Civitas Serdica	M. XI.

Fit a Sirmio Serdicam usque, Millia CCCXIIII; Mutationes XXIV; Mansiones XIII.

Mutatio Extvomne	M. VIII.
Mansio Buragara	M. VIIII.
Mutatio Sparata	M. VIII.
Mansio Iliga	M. X.
Mutatio Soneio	M. VIIII.

Finis Daciæ et Thraciæ.

Mutatio Ponteucasi	M. VI.
Mansio Bonamans	M. VI.
Mutatio Alusore	M. VIIII.
Mansio Basapare	M. XII.
Mutatio Tugugero	M. VIIII.

Civitas Eilopopuli	M. XII.
Mutatio Syrnota	M. X.
Mutatio Paramuole	M. VIII.
Mansio Cillio	M. XII.
Mutatio Carassura	M. VIIII.
Mansio Azzo	M. XI.
Mutatio Palæ	M. VII.
Mansio Castozobra	M. XI.
Mutatio Rhamis	M. VII.
Mansio Burdista	M. XI.
Mutatio Daphabæ	M. XI.
Mansio Nicæ	M. VIIII.
Mutatio Tarpodizo	M. X.
Mutatio Urisio	M. VII.
Mansio Virgolis	M. VII.
Mutatio Nargo	M. VIII.
Mansio Drizupara	M. VIIII.
Mutatio Tipso	M. X.
Mansio Turonullo	M. XI.
Mutatio Beodizo	M. VIII.
Civitas Heraclia	M. VIIII.
Mutatio Baunne	M. XII.
Mansio Salamembria	M. X.
Mutatio Callum	M. X.
Mansio Atyra	M. X.
Mansio Regio	M. XII.
Civitas Constantinopoli	M. XII.

Fit a Serdica Constantinopolim (usque) Mil. CCCCXIII; Mutationes XII; Mansiones XX.

Fit omnis summa a Burdigala Constantinopolim vicies bis centena viginti unum Millia; Mutationes CCXXX; Mansiones CXII.

Item ambulavimus Dalmatio et Dalmaticei, Zenofilo Cons. III kal. jun. a Calcedonia.

Et reversi sumus Constantinopolim VII kal. jan. Consule suprascripto.

A Constantinopoli transis Pontum, venis Calcedoniam, ambulas provinciam Bithyniam.

Mutatio Nassete	M. VII. S.
Mansio Pandicia	M. VII. S.
Mutatio Pontamus	M. XIII.
Mansio Libissa	M. VIIII.

Ibi positus est Rex Annibalianus, qui fuit Afrorum.

Mutatio Brunga	M. XII.
Civitas Nicomedia	M. XIII.

Fit a Constantinopoli Nicomediam usque, Millia VIII; Mutationes VII; Mansiones III.

Mutatio Hyribolum	M. X.
Mansio Libum	M. XI.
Mutatio Liada	M. XII.
Civitas Nicia	M. VIII.
Mutatio Schinæ	M. VIII.
Mansio Mido	M. VII.
Mutatio Chogeæ	M. VI.
Mutatio Thateso	M. X.
Mutatio Tutaio	M. VIIII.
Mutatio Protunica	M. XI.
Mutatio Artemis	M. XII.
Mansio Dablæ	M. VI.
Mansio Ceratæ	M. VI.

Finis Bithyniæ et Galatiæ.

Mutatio Finis	M. X.
Mansio Dadastan	M. VI.
Mutatio Transmonte	M. VI.
Mutatio Milia	M. XI.

Civitas Juliopolis	M. VII.
Mutatio Hycronpotamum	M. XIIII.
Mansio Agannia	M. XI.
Mutatio Ipetobrogen	M. VI.
Mansio Mnizos	M. X.
Mutatio Prasmon	M. XII.
Mutatio Cenaxepalidem	M. XIII.
Civitas Anchira Galatiæ	

Fit a Nicomedia Anchiram Galatiæ usque, Millia CCLVIII; Mutationes XXVI; Mansiones XII.

Mutatio Delemna	M. X.
Mansio Curveunta	M. XI.
Mutatio Rosolodiaco	M. XII.
Mutatio Aliassum	M. XIII.
Civitas Arpona	M. XVIII.
Mutatio Galea	M. XIII.
Mutatio Andrapa	M. VIIII.

Finis Galatiæ et Cappadociæ.

Mansio Parnasso	M. XIII.
Mansio Iogola	M. XVI.
Mansio Nitatis	M. XVIII.
Mutatio Argustana	M. XIII.
Civitas Colonia	M. XVI.
Mutatio Momoasson	M. XII.
Mansio Anathiango	M. XII.
Mutatio Chusa	M. XII.
Mansio Saismam	M. XII.
Mansio Andavilis	M. XVI.

Ibi est villa Pampali, unde veniunt equi curules.

Civitas Thiana	

Inde fuit Apollonius magus.

Civitas Faustinopoli.............................. M. XII.
Mutatio Cæna.............................. M. XIII.
Mansio Opodanda.............................. M. XII.
Mutatio Pilas.............................. M. XIV.

Finis Cappadociæ et Ciliciæ.

Mansio Mansuerine.............................. M. XII.
Civitas Tharso.............................. M. XII.

Inde fuit Apostolus Paulus.

Fit ab Anchira Galatiæ Tharson usque, Millia CCCXLIII; Mutationes XXV; Mansiones XVIII.

Mutatio Pargais.............................. M. XIII.
Civitas Adana.............................. M. XIV.
Civitas Mansista.............................. M. XVIII.
Civitas Tardequeia.............................. M. XV.
Mansio Catavolomis.............................. M. XVI.
Mansio Baiæ.............................. M. XVII.
Mansio Alexandria Scabiosa.............................. M. XVI.
Mutatio Pictanus.............................. M. VIIII.

Finis Ciliciæ et Syriæ.

Mansio Pangrios.............................. M. VIII.
Civitas Antiochia.............................. M. XVI.

Fit a Tharso Ciliciæ Antiochiam (usque) Millia CXLI; Mutationes X; Mansiones VII.

Ad palatium Dafne.............................. M. V.
Mutatio Hysdata.............................. M. XI.
Mansio Platanus.............................. M. VIII.
Mutatio Bachaias.............................. M. VIII.
Mansio Cattelas.............................. M. XVI.

Civitas Ladica.......................... M. XVI.
Civitas Gavala.......................... M. XIV.
Civitas Balaneas........................ M. XIII.

Finis Syriæ Cœlis et Fœnicis.

Mutatio Maraccas........................ M. X.
Mansio Antaradus........................ M. XVI.

Est civitas in mare a ripa M. II.

Mutatio Spiclin......................... M. XII.
Mutatio Basiliscum...................... M. XII.
Mansio Arcas............................ M. VIII.
Mutatio Bruttus......................... M. IIII.
Civitas Tripoli......................... M. XII.
Mutatio Tridis.......................... M. XII.
Mutatio Bruttosalia..................... M. XII.
Mutatio Alcobile........................ M. XII.
Civitas Berito.......................... M. XII.
Mutatio Heldua.......................... M. XII.
Mutatio Parphirion...................... M. VIII.
Civitas Sidona.......................... M. VIII.

Ibi Helias ad viduam ascendit, et petiit sibi cibum.

Mutatio ad Nonum........................ M. IIII.
Civitas Tyro............................ M. XII.

Fit ab Antiochia Tyrum usque, Millia CLXXIIII; Mutationes XX; Mansiones XI.

Mutatio Alexandroschene................. M. XII.
Mutatio Ecdeppa......................... M. XII.
Civitas Ptolemaida...................... M. VIII.
Mutatio Calamon......................... M. XII.
Mansio Sicamenos........................ M. III.

Ibi est mons Carmelus ; ibi Helias sacrificium faciebat.

Mutatio Certa.............................. M. VIII.

Finis Syriæ et Palestinæ.

Civitas Cæsarea Palestina, id est Judæ........ M. VIII.

Fit a Tyro Cæsaream Palestinam usque, Millia LXXIII; Mutationes II; Mansiones III.

Ibi est balneus Cornelii centurionis, qui multas eleemosynas faciebat.

In tertio milliario est mons Syna, ubi fons, est in quem mulier, si laverit, gravida fit.

Civitas Maxianopoli.......................... M. XVII.
Civitas Stradela............................. M. X.

Ibi sedit Achab rex, et Helias prophetavit.
Ibi est campus ubi David Goliath occidit.

Civitas Sciopoli............................. M. XII.
Aser, ubi fuit villa Job...................... M. VI.
Civitas Neapoli.............................. M. XV.

Ibi est mons *Agazaren.* Ibi ducunt Samaritani *Abraham sacrificium* obtulisse, et ascenduntur usque ad summum montem *gradus num. CCC.*

Indè *ad pedem montis* ipsius locus est, cui nomen est *Sechim.*

Ibi positum est monumentum, ubi positus est Joseph *in villa,* quam dedit ei Jacob pater ejus. Inde rapta est et Dina filia Jacob, a *filiis Amorræorum.*

Inde passus mille, locus est cui nomen *Sechar,* unde descendit mulier Samaritana ad eumdem locum, ubi Jacob puteum fodit, ut de eo *aqua impleret,* et Dominus noster

Jesus Christus cum ea loquutus est. Ubi sunt *arbores platani,* quos plantavit Jacob, et balneus qui de eo puteo lavatur.

INDE MILLIA XXVIII EUNTIBUS HIERUSALEM.

In parte sinistra est villa, quæ dicitur *Bethar.*

Inde passus mille est locus, ubi Jacob, cum iret in Mesopotamiam, addormivit, et ibi est arbor *amigdala*, et vidit visum, et *Angelus* cum eo luctatus est. Ibi fuit rex Hieroboam, ad quem *missus fuit propheta* ut converteretur ad Deum excelsum : et *jussum fuerat prophetæ*, ne cum pseudopropheta, quem secum Rex habebat, manducaret. Et quia seductus est à pseudopropheta, et cum eo manducavit, rediens occurrit prophetæ leo in via, et occidit eum leo.

INDE HIERUSALEM MILLIA XII.

Fit a Cæsarea Palestinæ Hierusalem usque, Millia CXVI; Mansiones IV; Mutationes IV.

Sunt in Hierusalem piscinæ magnæ duæ ad latus Templi, id est, una ad dexteram, alia ad sinistram, quas Salomon fecit. *Interius vero civitatis* sunt *piscinæ gemellares*, quinque porticus habentes, quæ appellantur *Betsaida.* Ibi ægri multorum annorum sanabantur. Aquam autem habent eæ piscinæ *in modum coccini turbatam.* Est ibi et crypta *ubi Salomon dæmones* torquebat. Ibi est angulus turris excelsissimæ, ubi Dominus ascendit, et dixit ei is *qui tentabat* eum *. Et ait ei Dominus : Non tentabis Dominum Deum tuum, sed illi soli servies. Ibi est et lapis angularis magnus, de quo *dictum est :* Lapidem quem reprobaverunt ædificantes. Item ad caput anguli, et sub pinna turris ipsius, sunt cubicula plurima ubi Salomo palatium habebat. Ibi etiam *constat cubiculus*, in quo sedit et sapientiam descripsit : ipse vero

* Deficiunt hoc loco quæ Matth., c. IV, 6, reperies.

(*Note de P. Wesseling.*)

cubiculus uno lapide est tectus. Sunt ibi et *exceptoria magna* aquæ subterraneæ, et piscinæ magno opere ædificatæ, et in æde ipsa ubi Templum fuit, quod Salomon ædificavit, in marmore ante aram *sanguinem Zachariæ**, ibi dicas hodie fusum. Etiam parent vestigia *clavarum militum* qui eum occiderunt, in totam aream, ut putes in cera fixum esse. Sunt ibi et statuæ *duæ Hadriani*. Est et non longe de statuis *lapis pertusus*, ad quem veniunt Judæi *singulis annis*, et unguent eum, et *lamentant* se cum gemitu, et vestimenta sua scindunt, et sic recedunt. Et ibi et domus Ezechiæ Regis Judæ. Item exeunti in Hierusalem, ut ascendas Sion, in parte sinistra, et deorsum in valle juxta murum, est piscina, quæ discitur *Siloa, habet quadriporticum*, et alia piscina, grandis foras. Hic fons *sex diebus atque noctibus* currit: septima vero die est sabbathum; in totum nec nocte nec die currit. In eadem ascenditur Sion, et paret *ubi fuit domus Caiphæ* sacerdotis, et *columna adhuc* ibi est, in qua Christum flagellis ceciderunt. Intus autem intra murum Sion, paret locus ubi palatium habuit David, et *septem synagogæ*, quæ illic fuerunt; una tantum remansit, reliquæ autem *arantur et seminantur*, sicut Isaias propheta dixit. Inde ut eas foris murum de Sione euntibus ad portam Neapolitanam, ad partem dextram, deorsum in valle sunt parietes, ubi domus fuit sive *prætorium Pontii* Pilati. Ibi Dominus auditus est antequam pateretur. A sinistra autem parte est *monticulus Golgotha*, ubi Dominus crucifixus est. Inde quasi *ad lapidem missum*, est crypta, ubi corpus ejus positum fuit et tertia die resurrexit. Ibidem *modo jussu Constantini* imperatoris basilica facta est, id est *Dominicum miræ pulchritudinis*, habens ad latus exceptoria unde aqua levatur, et balneum a tergo, ubi *infantes lavantur*. Item ab Hierusalem euntibus ad portam quæ est contra orientem, ut ascendatur in montem Oliveti, *vallis quæ dicitur* Josaphat ad partem sinistram ubi sunt vineæ. Est et petra, ubi *Juda*

* Asteriscus quo hæc signata sunt, deesse aliquid monet; quanquam si voculam *ibi* tolleres, sana videri possent. (*Note de P. Wesseling.*)

Scarioth Christum tradidit. A parte vero dextra est arbor palmæ, de qua infantes ramos tulerunt, et *veniente Christo* substraverunt. Inde non longe quasi ad lapidis missum, sunt monumenta duo* *monubiles* miræ pulchritudinis facta. In unum positus est Isaias propheta, *qui est vere monolithus*, et in alium Ezechias rex Judæorum. Inde ascendis in montem Oliveti, ubi Dominus ante passionem Apostolos docuit. Ibi facta est *basilica jussu Constantini*. Inde non longe est *monticulus ubi Dominus* ascendit orare, et apparuit illic Moyses et Helias, quando Petrum et Joannem secum duxit. Inde ad *orientem passus mille* quingentos, est villa quæ appellatur *Bethania*. Est ibi crypta ubi Lazarus positus fuit, quem Dominus suscitavit.

ITEM AB HIERUSALEM IN HIERICHO MILLIA XVIII.

Descendentibus montem in parte dextra, retro monumentum est *arbor sycomori*, in quam Zachæus ascendit, ut Christum videret. A civitate passus mille quingentos est fons Helisæi prophetæ; antea si qua mulier ex ipsa aqua bibebat, *non faciebat natos*. Ad latus est vas fictile Helisæi; misit in eo sales, et venit, et stetit super fontem, et dixit: Hæc dixit Dominus, sanavi aquas has; ex eo si qua mulier inde biberit, filios faciet. Supra eumdem vero fontem est domus Rachab *fornicariæ*, ad quam exploratores introierunt, et occultavit eos, quando Hiericho *versa est et sola* evasit. Ibi fuit civitas Hiericho, cujus muros gyraverunt cum arca Testamenti filii Israel, et ceciderunt muri. Ex eo non paret nisi locus ubi fuit *arca Testamenti et lapides* 12, quos filii Israel de Jordane levaverunt. Ibidem Jesus Filius Nave *circumcidit filios Israel*, et circumcisiones eorum sepelivit.

* Asteriscus defectum videtur indicare. Cæteroqui, si post vocem *pulchritudinis* distinguas, non male cohærent. (*Note de P. Wesseling.*)

ITEM AB HIERICHO AD MARE MORTUUM, MILLIA IX.

Est aqua ipsius *valde amarissima*, ubi in totum nullius generis piscis est, nec *aliqua navis*, et si quis hominum miserit se ut natet, ipsa aqua eum versat.

INDE AD JORDANEM UBI DOMINUS A JOANNE BAPTIZATUS EST MILLIA V.

Ibi est *locus super flumen* monticulus in illa ripa, ubi raptus est Helias in cœlum. Item ab Hierusalem euntibus Bethleem *millia quatuor, super strata* in parte dextra, est monumentum, ubi Rachel posita est uxor Jacob. Inde millia duo a parte sinistra est Bethleem, ubi natus est Dominus noster Jesus Christus; *ibi basilica* facta est jussu Constantini. Inde non longe est *monumentum Ezechiel*, Asaph, Job et Jesse, David, Salomon, et habet in ipsa crypta ad latus deorsum descendentibus, *Hebræis scriptum* nomina superscripta.

INDE BETHAZORA MILLIA XIV.

Ubi est fons, in quo Philippus Eunuchum baptizavit.

INDE TEREBINTHO MILLIA IX.

Ubi *Abraham habitavit* et *puteum fodit* sub arbore Terebintho, et cum angelis locutus est, et cibum sumpsit. *Ibi basilica* facta est jussu Constantini miræ pulchritudinis.

INDE TEREBINTHO CEBRON MILLIA II.

Ubi est *memoria* per quadrum ex lapidibus miræ pulchritudinis, *in qua positi* sunt Abraham, Isaac, Jacob, Sara, Rebecca et Lia.

ITEM AB HIEROSOLYMA SIC:

Civitas Nicopoli	M. XXII.
Civitas Lidda	M. X.
Mutatio Antipatrida	M. X.
Mutatio Betthar	M. X.
Civitas Cæsarea	M. XVI.

Fit omnis summa a Constantinopoli usque Hierusalem millia undecies centena LXIIII Millia; Mutationes LXVIIII; Mansiones LVIII.

Item per Nicopolim Cæsaream, Millia LXXIII; S. Mutationes V; Mansiones III.

Item ab Heraclea per Macedoniam Mut. aerea Millia XVI.

Mansio Registo	M. XII.
Mutatio Bediso	M. XII.
Civitas Apris	M. XII.
Mutatio Zesutera	M. XII.

Finis Europæ et Rhodopeæ.

Mansio Sirogellis	M. X.
Mutatio Drippa	M. XIIII.
Mansio Gipsila	M. XII.
Mutatio Demas	M. XII.
Civitas Trajanopoli	M. XIII.
Mutatio Adunimpara	M. VIII.
Mutatio Salei	M. VII. S.
Mutatio Melalico	M. VIII.
Mansio Berozica	M. XV.
Mutatio Breierophara	M. X.
Civitas Maximianopoli	M. X.
Mutatio Adstabulodio	M. XII.

Mutatio Rumbodona	M. X.
Civitas Epyrum	M. X.
Mutatio Purdis	M. VIII.

Finis Rhodopeæ et Macedoniæ.

Mansio Hercontroma	M. VIIII.
Mutatio Neapolim	M. VIIII.
Civitas Philippis	M. X.

Ubi Paulus et Sileas in carcere fuerant.

Mutatio ad Duodecim	M. XII.
Mutatio Domeros	M. VII.
Civitas Amphipolim	M. XIII.
Mutatio Pennana	M. X.
Mutatio Peripidis	M. X.

Ibi positus est Euripides poeta.

Mansio Apollonia	M. XI.
Mutatio Heracleustibus	M. XI.
Mutatio Duodea	M. XIV.
Civitas Thessalonica	M. XIII.
Mutatio ad Decimum	M. X.
Mutatio Gephira	M. X.
Civitas Pelli, unde fuit Alexander magnus Macedo	M. X.
Mutatio Scurio	M. XV.
Civitas Edissa	M. XV.
Mutatio ad Duodecimum	M. XII.
Mansio Cellis	M. XVI.
Mutatio Grande	M. XIV.
Mutatio Melitonus	M. XIV.
Civitas Heraclea	M. XIII.
Mutatio Parambole	M. XII.
Mutatio Brucida	M. XIX.

Finis Macedoniæ et Epyri.

Civitas Cledo	M. XIII.
Mutatio Patras	M. XII.
Mansio Claudanon	M. IIII.
Mutatio Tabernas	M. VIIII.
Mansio Granda Via	M. VIIII.
Mutatio Trajecto	M. VIIII.
Mansio Hiscampis	M. VIIII.
Mutatio ad Quintum	M. VI.
Mansio Coladiana	M. XV.
Mansio Marusio	M. XIII.
Mansio Absos	M. XIV.
Mutatio Stefanafana	M. XII.
Civitas Adollonia	M. XVIII
Mutatio Stefana	M. XII.
Mansio Aulona Trajectum	M. XII.

Fit omnis summa ab Heraclea per Macedoniam Aulonam usque, Millia DCLXXVIII; Mutationes LVIII; Mansiones XV.

Trans mare stadia mille. Quod facit millia centum.

ET VENIS ODRONTO MANSIONES MILLE PASSUS.

Mutatio ad Duodecimum	M. XIII.
Mansio Clipeas	M. XII.
Mutatio Valentia	M. XIII.
Civitas Brindisi	M. XI.
Mansio Spitenaees	M. XIIII.
Mutatio ad Decimum	M. XI.
Civitas Leonatiæ	M. X.
Mutatio Turres Aurilianas	M. XV.
Mutatio Turres Julianas	M. VIIII.
Civitas Beroes	M. XI.
Mutatio Botontones	M. XI.

Civitas Rubos........................... M. XI.
Mutatio ad Quintum Decimum................. M. XV.
Civitas Canusio.......................... M. XV.
Mutatio Undecimum........................ M. XI.
Civitas Serdonis.......................... M. XV.
Civitas Aecas............................ M. XVIII.
Mutatio Aquilonis......................... M. X.

Finis Apuliæ et Campaniæ.

Mansio ad Equum magnum.................... M. VIII.
Mutatio Vicus Forno novo................... M. XII.
Civitas Benevento......................... M. X.
Civitas et Mansio Claudiis.................. M. XII.
Mutatio Novas............................ M. VIIII.
Civitas Capua............................ M. VII.

Fit summa ab Aulona usque Capuam Millia CCLXXXIX; Mutationes XXV; Mansiones XIII.

Mutatio ad Octavum....................... M. VIII.
Mutatio Ponte Campano..................... M. VIIII.
Civitas Sonuessa.......................... M. VIIII.
Civitas Menturnas......................... M. VIIII.
Civitas Formis............................ M. VIIII.
Civitas Fondis............................ M. XII.
Civitas Terracina......................... M. XIII.
Mutatio ad Medias......................... M. X.
Mutatio Appi foro......................... M. VIIII.
Mutatio Sponsas.......................... M. VII.
Civitas Aricia et Albona.................... M. XIIII.
Mutatio ad Nono.......................... M. VII.
In Urbe Roma............................ M. VIIII.

Fit a Capua usque ad Urbem Romam Millia CXXXVI; Mutationes XIV; Mansiones IX.

Fit ab Heraclea per Aulonam in urbem Romam usque, Millia undecies centena XIII; Mut. XVII; Mansiones XLVI.

AB URBE MEDIOLANUM.

Mutatio Rubras	M. VIIII.
Mutatio ad Vicencimum	M. XI.
Mutatio Aqua viva	M. XII.
Civitas Vericulo	M. XII.
Civitas Narniæ	M. XII.
Civitas Interamna	M. VIIII.
Mutatio Tribus Tabernis	M. III.
Mutatio Fani fugitivi	M. X.
Civitas Spolitio	M. VII.
Mutatio Sacraria	M. VIII.
Civitas Trevis	M. IV.
Civitas Fulginis	M. V.
Civitas Foro Flamini	M. III.
Civitas Noceria	M. XII.
Civitas Ptanias	M. VIII.
Mansio Herbelloni	M. VII.
Mutatio Adhesis	M. X.
Mutatio ad Cale	M. XIV.
Mutatio Intercisa	M. VIIII.
Civitas Foro Simproni	M. VIIII.
Mutatio ad Octavum	M. VIIII.
Civitas Fano Fortunæ	M. VIII.
Civitas Pisauro	M. XXIV.

Usque Ariminum.

Mutatio Conpetu	M. XII.
Cititas Cesena	M. VI.

Civitas Foropopuli.......................... M. VI.
Civitas Forolivi............................ M. VI.
Civitas Faventia............................ M. V.
Civitas Foro Corneli........................ M. X.
Civitas Claterno............................ M. XIII.
Civitas Bononia............................. M. X.
Mutatio ad Medias........................... M. XV.
Mutatio Victuriolas......................... M. X.
Civitas Mutena.............................. M. III.
Mutatio Ponte Secies........................ M. V.
Civitas Regio............................... M. VIII.
Mutatio Canneto............................. M. X.
Civitas Parmæ............................... M. VIII.
Mutatio ad Turum............................ M. VII.
Mansio Fidentiæ............................. M. VIII.
Mutatio ad Fonteclos........................ M. VIII.
Civitas Placentia........................... M. XIII.
Mutatio ad Rota............................. M. XI.
Mutatio Tribus Tabernis..................... M. V.
Civitas Laude............................... M. VIIII.
Mutatio ad Nonum............................ M. VII.
Civitas Mediolanum.......................... M. VII.

Fit omnis summa ab urbe Roma Mediolanum usque,
Millia CCCCXVI; Mutationes XLII; Mansiones XXIIII.

EXPLICIT ITINERARIUM.

EX EODEM V. C. DE VERBIS GALLICIS.

Lugdunum, Desideratum-Montem.

Aremorici, ante mare, aræ, ante; More dicunt Mare, et ideo Morini Marini.

Arverni, ante obsta.

Rhodanum, violentum. Nam Rho nimium, Dan judicem, hoc et Gallice, hoc et Hebraice dicitur.



DISSERTATION

SUR L'ÉTENDUE

DE L'ANCIENNE JÉRUSALEM,

PAR M. D'ANVILLE.

N° II.

DISSERTATION

SUR L'ÉTENDUE

DE L'ANCIENNE JÉRUSALEM

ET DE SON TEMPLE,

ET SUR LES MESURES HÉBRAÏQUES DE LONGUEUR.

Les villes qui tiennent un rang considérable dans l'histoire exigent des recherches particulières sur ce qui les regarde dans le détail; et on ne peut disconvenir que Jérusalem ne soit du nombre de celles qui méritent de faire l'objet de notre curiosité. C'est ce qui a engagé plusieurs savants à traiter ce sujet fort amplement, et dans toutes ses circonstances, en cherchant à retrouver les différents quartiers de cette ville, ses édifices publics, ses portes, et presque généralement tous les lieux dont on trouve quelque mention dans les livres saints et autres monuments de l'antiquité. Quand même les recherches de ces savants ne paroîtroient pas suivies partout d'un parfait succès, leur zèle n'en mérite pas moins des éloges et de la reconnoissance.

Ce qu'on se propose principalement dans cet écrit est de fixer l'étendue de cette ville, sur laquelle on ne trouve encore rien de bien déterminé, et qui semble même en général fort exagérée. L'emploi du local devoit en décider;

et c'est parce qu'on l'a négligé, que ce point est demeuré à discuter. S'il est difficile et comme impossible de s'éclaircir d'une manière satisfaisante sur un grand nombre d'articles de détail concernant la ville de Jérusalem, ce que nous mettons ici en question peut être excepté, et se trouve susceptible d'une grande évidence.

Pour se mettre à portée de traiter cette matière avec précision, il faut commencer par reconnoître ce qui composoit l'ancienne Jérusalem. Cet examen ne laissera aucune incertitude dans la distinction entre la ville moderne de Jérusalem et l'ancienne. L'enceinte de celle-ci paroîtra d'autant mieux déterminée, que la disposition naturelle des lieux en fait juger infailliblement. C'est dans cette vue que nous insérons ici le calque très fidèle d'un plan actuel de Jérusalem, levé vraisemblablement par les soins de M. Deshayes, et qui a été publié dans la Relation du voyage qu'il entreprit au Levant en 1621, en conséquence des commissions dont il était chargé par le roi Louis XIII auprès du grand-seigneur. Un des articles de ces commissions étant de maintenir les religieux latins dans la possession des saints lieux de la Palestine, et d'établir un consul à Jérusalem, il n'est pas surprenant qu'un pareil plan se rencontre plutôt dans ce Voyage que dans tout autre. L'enceinte actuelle de la ville, ses rues, la topographie du sol, sont exprimées dans ce plan, et mieux que partout ailleurs, que je sache. Nous n'admettons dans notre calque, pour plus de netteté, ou moins de distraction à l'égard de l'objet principal, que les circonstances qui intéressent particulièrement la matière de cette Dissertation. L'utilité, la nécessité même d'un plan en pareil sujet, sont une juste raison de s'étonner qu'on n'ait encore fait aucun usage de celui dont nous empruntons le secours.

I.

DISCUSSION DES QUARTIERS DE L'ANCIENNE JÉRUSALEM.

Josèphe nous donne une idée générale de Jérusalem, en disant (livre VI de *la Guerre des Juifs*, ch. VI) que cette ville étoit assise sur deux collines en face l'une de l'autre, et séparées par une vallée; que ce qui étoit appelé *la Haute-Ville* occupoit la plus étendue ainsi que la plus élevée de ces collines, et celle que l'avantage de sa situation avoit fait choisir par David pour sa forteresse; que l'autre colline, nommée *Acra*, servoit d'assiette à la Basse-Ville. Or, nous voyons que la montagne de Sion, qui est la première des deux collines, se distingue encore parfaitement sur le plan. Son escarpement plus marqué regarde le midi et l'occident, étant formé par une profonde ravine, qui dans l'Écriture est nommée *Ge-ben-Hinnom*, ou *la Vallée-des-Enfants-d'Hinnom*. Ce vallon, courant du couchant au levant, rencontre à l'extrémité du mont de Sion la vallée de Kedron, qui s'étend du nord au sud. Ces circonstances locales, et dont la nature même décide, ne prennent aucune part aux changements que le temps et la fureur des hommes ont pu apporter à la ville de Jérusalem. Et par là nous sommes assurés des limites de cette ville dans la partie que Sion occupoit. C'est le côté qui s'avance le plus vers le midi; et non seulement on est fixé de manière à ne pouvoir s'étendre plus loin de ce côté-là, mais encore l'espace que l'emplacement de Jérusalem peut y prendre en largeur se trouve déterminé, d'une part, par la pente ou l'escarpement de Sion qui regarde le couchant, et de l'autre, par son extrémité opposée vers Cédron et l'orient. Celui des murs de Jérusalem que Josèphe appelle *le plus ancien*, comme étant attribué à David et à Salomon, bordoit la crête du rocher, selon le témoignage de cet historien. A quoi se rapportent aussi ces paroles de Tacite, dans la description qu'il fait de Jérusalem (*Hist.*, liv. V, ch. XI):

Duos colles, immensum editos, claudebant muri.... extrema rupis abrupta. D'où il suit que le contour de la montagne sert encore à indiquer l'ancienne enceinte, et à la circonscrire.

La seconde colline s'élevoit au nord de Sion, faisant face par son côté oriental au mont Moria, sur lequel le Temple étoit assis, et dont cette colline n'étoit séparée que par une cavité, que les Hasmonéens comblèrent en partie, en rasant le sommet d'Acra, comme on l'apprend de Josèphe (au même endroit que ci-dessus). Car, ce sommet ayant vue sur le Temple, et en étant très voisin, selon que Josèphe s'en explique, Antiochus-Epiphanès y avoit construit une forteresse, pour brider la ville et incommoder le Temple; laquelle forteresse, ayant garnison grecque ou macédonienne, se soutint contre les Juifs jusqu'au temps de Simon, qui la détruisit, et aplanit en même temps la colline. Comme il n'est même question d'Acra que depuis ce temps-là, il y a toute apparence que ce nom n'est autre chose que le mot grec Ἄκρα, qui signifie un lieu élevé, et qui se prend quelquefois aussi pour une forteresse, de la même manière que nous y avons souvent employé le terme de *Roca*, la Roche. D'ailleurs, le terme d'*Hakra*, avec aspiration, paroît avoir été propre aux Syriens, ou du moins adopté par eux, pour désigner un lieu fortifié. Et dans la paraphrase chaldaïque (Samuel, liv. II, ch. II, v. 7), Hakra-Dsiun est la forteresse de Sion. Josèphe donne une idée de la figure de la colline dans son assiette, par le terme d'ἀμφίκυρτος, lequel, selon Suidas, est propre à la lune dans une de ses phases entre le croissant et la pleine lune, et, selon Martianus-Capella, entre la demi-lune et la pleine. Une circonstance remarquable dans le plan qui nous sert d'original, est un vestige de l'éminence principale d'Acra entre Sion et le Temple; et la circonstance est d'autant moins équivoque que, sur le plan même, en tirant vers l'angle sud-ouest du Temple, on a eu l'attention d'écrire *lieu-haut*.

Le mont Moria, que le Temple occupoit, n'étant d'abord

qu'une colline irrégulière, il avoit fallu, pour étendre les dépendances du Temple sur une surface égale et augmenter l'aire du sommet, en soutenir les côtés, qui formoient un carré, par d'immenses constructions. Le côté oriental bordoit la vallée de Cédron, dite communément *de Josaphat*, et très profonde. Le côté du midi, dominant sur un terrain très enfoncé, étoit revêtu de bas en haut d'une forte maçonnerie, et Josèphe ne donne pas moins de trois cents coudées d'élévation à cette partie du Temple : de sorte même que, pour sa communication avec Sion, il avoit été besoin d'un pont, comme le même auteur nous en instruit. Le côté occidental regardoit Acra, dont l'aspect pour le Temple est comparé à un théâtre par Josèphe. Du côté du nord, un fossé creusé, τάφρος δὲ ὀρώρυκτο, dit notre historien, séparoit le Temple d'avec une colline nommée *Bezetha*, qui fut dans la suite jointe à la ville par un agrandissement de son enceinte. Telle est la disposition générale du mont Moria dans l'étendue de Jérusalem.

La fameuse tour Antonia flanquoit l'angle du Temple qui regardoit le N. O. Assise sur un rocher, elle avoit d'abord été construite par Hyrcan, premier du nom, et appelée Βάρεις, terme grec selon Josèphe, mais que saint Jérôme dit avoir été commun dans la Palestine, et jusqu'à son temps, pour désigner des maisons fortes et construites en forme de tours. Celle-ci reçut de grands embellissements de la part d'Hérode, qui lui fit porter le nom d'Antoine son bienfaiteur; et avant l'accroissement de Bezetha, l'enceinte de la ville ne s'étendoit pas au delà du côté du nord. Il faut même rabaisser un peu vers le sud, à une assez petite distance de la face occidentale du Temple, pour exclure de la ville le Golgotha ou Calvaire, qui, étant destiné au supplice des criminels, n'étoit point compris dans l'enceinte de la ville. La piété des Chrétiens n'a souffert en aucun temps que ce lieu demeurât inconnu, même avant le règne du grand Constantin. Car l'auroit-il été à ces Juifs convertis au christianisme, que saint Épiphane dit avoir repris leur demeure dans les débris de Jérusalem,

après la destruction de cette ville par Tite, et qui y menèrent une vie édifiante? Constantin, selon le témoignage d'Eusèbe, couvrit le lieu même d'une basilique, l'an 426, de laquelle parle très convenablement à ce témoignage l'auteur de l'*Itinerarium a Burdigala Hierusalem usque*, lui qui étoit à Jérusalem en 333, suivant le consulat qui sert de date à cet Itinéraire : *ibidem* modo *jussu Constantini Imperatoris*, *Basilica facta est*, *id est Dominicum*, *miræ pulchritudinis.* Et bien qu'au commencement du onzième siècle, Almansor-Hakimbillâ, kalife de la race des Fatimides d'Égypte, eût fait détruire cette église, pour ne vouloir tolérer la supercherie du prétendu feu saint des Grecs la veille de Pâques; cependant l'empereur grec Constantin-Monomaque acquit trente-sept-ans après, et en 1048, du petit-fils de Hakim, le droit de réédifier la même église; et il en fit la dépense, comme on l'apprend de Guillaume, archevêque de Tyr (liv. I, ch. VII). D'ailleurs, la conquête de Jérusalem par Godefroy de Bouillon en 1099 ne laisse pas un grand écoulement de temps depuis l'accident dont on vient de parler. Or, vous remarquerez que les circonstances précédentes qui concernent l'ancienne Jérusalem n'ont rien d'équivoque, et sontaussi décisives que la disposition du mont de Sion du côté opposé.

Il n'y a aucune ambiguité à l'égard de la partie orientale de Jérusalem. Il est notoire et évident que la vallée de Cédron servoit de bornes à la ville, sur la même ligne, ou à peu près, que la face du Temple, tournée vers le même côté, décrivoit au bord de cette vallée. On sait également à quoi s'en tenir pour le côté occidental de la ville quand on considère sur le plan du local que l'élévation naturelle du terrain, qui borne l'étendue de Sion de ce côté-là, comme vers le midi, continue, en se prolongeant vers le nord, jusqu'à la hauteur du Temple. Et il n'y a aucun lieu de douter que ce prolongement de pente, qui commande sur un vallon au dehors de la ville, ne soit le côté d'Acra contraire à celui qui regarde le Temple. La situation avantageuse que les murs de la ville conservent sur l'escarpe-

ment justifie pleinement cette opinion. Elle est même appuyée du témoignage formel de Brocardus, religieux dominicain, qui étoit en Palestine l'an 1283, comme il nous l'apprend dans la description qu'il a faite de ce pays. C'est à la partie occidentale de l'enceinte de Jérusalem prolongée depuis Sion vers le nord, que se rapportent ces paroles tirées de la Description spéciale de cette ville : *Vorago seu vallis, quæ procedebat versus aquilonem, faciebatque fossam civitatis juxta longitudinem ejus, usque ad plagam aquilonis ; et super eam erat intrinsecus rupes eminens, quam Josephus Acram appellat, quæ sustinebat murum civitatis superpositum, cingentem ab occidente civitatem, usque ad portam Ephraïm, ubi curvatur contra orientem.* Cet exposé de la part d'un auteur qui a écrit en vertu des connoissances qu'il avoit prises sur le lieu même, est parfaitement conforme à ce que la représentation du terrain, par le plan qui en est donné, vient de nous dicter : *rupes imminens voragini, sive fossæ, procedenti versus aquilonem, sustinebat murum civitatis, cingentem eam ab occidente, usque dum curvatur versus orientem.* En voilà suffisamment pour connoître les différents quartiers qui composoient l'ancienne Jérusalem, leur assiette et situation respective.

II.

ENCEINTE DE L'ANCIENNE JERUSALEM.

Le détail dans lequel Josèphe est entré des diverses murailles qui enveloppoient Jérusalem renferme des circonstances qui achèvent de nous instruire sur l'enceinte de cette ville.

Cet historien distingue trois murailles différentes. Celle qu'il nomme *la plus ancienne* couvroit non seulement Sion à l'égard des dehors de la ville, mais elle séparoit encore cette partie d'avec la ville inférieure ou Acra ; et c'est même par cet endroit que Josèphe entame la description de cette muraille. Il dit que la tour nommée *Hippicos*, appuyant le

côté qui regardoit le nord, ἀρχόμενον δὲ κατὰ βορέαν ἀπὸ τοῦ Ἱππικοῦ, *incipiens ad boream ab Hippico;* elle s'étendoit de là jusqu'au portique occidental du Temple, par où nous devons entendre, comme le plan en fait juger, son angle sud-ouest. On voit clairement que cette partie de muraille fait une séparation de la Haute-Ville d'avec la Basse. Elle paroît répondre à l'enceinte méridionale de la ville moderne de Jérusalem, qui exclut Sion; en sorte qu'il y a tout lieu de présumer que la tour Hippicos, dont on verra par la suite que la position nous importe, étoit élevée vers l'angle sud-ouest de l'enceinte actuelle de Jérusalem. Si on en croit plusieurs relations, cette enceinte est un ouvrage de Soliman, qui en 1520 succéda à son père Sélim, auquel les Turcs doivent la conquête de la Syrie et de l'Égypte. Cependant El-Edrisi, qui écrivoit sa géographie pour Roger I[er], roi de Sicile, mort en 1151, représente Jérusalem dans un état conforme à celui d'aujourd'hui, en disant qu'elle s'étend en longueur d'occident en orient. Il exclut même formellement de son enceinte le mont de Sion; puisqu'aux termes de sa description, pour aller à un temple où les chrétiens prétendoient dès lors que Jésus-Christ avoit célébré la Cène, et qui est situé sur ce mont, il faut sortir de la ville par une porte dite *de Sion Bab-Seihun*, ce qui s'accorde à l'état actuel de Jérusalem. Benjamin de Tudèle, dont le voyage est daté de l'an 1173, remarque qu'il n'y avoit alors d'autre édifice entier sur le mont de Sion que cette église. Et ce qui se lit dans le Voyage fait par Willebrand d'Oldenbourg, en 1211, à l'égard du mont de Sion, *Nunc includitur muris civitatis, sed tempore Passionis Dominicæ excludebatur,* doit être pris au sens contraire, quand ce ne serait que par rapport à ce dernier membre, *excludebatur tempore Passionis.* Il est très vraisemblable, en général, que, dans les endroits où les parties de l'ancienne enceinte prennent quelque rapport à l'enceinte moderne, la disposition des lieux, les vestiges même d'anciens fondements, ayant déterminé le passage de cette enceinte moderne, elle nous indique par conséquent la

trace de l'ancienne. Il y a même une circonstance particulière qui autorise cette observation générale, pour la séparation de Sion d'avec Acra. C'est ce coude rentrant à l'égard de Sion, que vous remarquerez sur le plan, en suivant l'enceinte actuelle et méridionale de la ville de Jérusalem, dans la partie plus voisine de l'emplacement du Temple, ou du mont Moria. Car, si l'on y prend garde, ce n'est en effet que de cette manière que le quartier de Sion pouvoit être séparé d'Acra, puisque, comme nous l'avons observé en parlant d'Acra, l'endroit marqué *lieu-haut* sur le plan, et duquel le coude dont il s'agit paroît dépendre, désigne indubitablement une partie de l'éminence qui portoit le nom d'*Acra*, et vraisemblablement celle qui dominoit davantage, et qui par conséquent se distinguoit le plus d'avec Sion.

Josèphe, ayant décrit la partie septentrionale de l'enceinte de Sion, depuis la tour Hippicos jusqu'au Temple, la reprend à cette tour, pour la conduire par l'occident, et ensuite nécesssairement par le midi, jusque vers la fontaine de Siloë. Cette fontaine est dans le fond d'une ravine profonde, qui coupe la partie inférieure de Sion prolongée jusque sur le bord de la vallée de Cédron, et qui la sépare d'avec une portion de la ville située le long de cette vallée, jusqu'au pied du Temple. A cette ravine venoit aboutir l'enfoncement ou vallon qui distinguoit le mont de Sion d'avec la colline d'Acra, et que Josèphe appelle τῶν τυροποιῶν, *cascariorum*, ou des fromagers. Edrisi fait mention de ce vallon, et très distinctement, disant qu'à la sortie de la porte dont il a fait mention sous le nom de *Sion*, on descend dans un creux (*in fossam*, selon la version des Maronites) qui se nomme, ajoute-t-il, *la Vallée d'enfer*, et dans laquelle est la fontaine Seluan (ou Siloan). Cette fontaine n'étoit pas renfermée dans l'enceinte de la ville : saint Jérôme nous le fait connoître par ces paroles (*in Matth.* XXIII, 25) : *In portarum exitibus, quæ Siloam ducunt.* Le vallon dans l'enfoncement duquel est Siloë remontant du sud-est au nord-ouest, Josèphe doit nous paroître très exact lorsqu'il

dit que la muraille qui domine sur la fontaine de Siloë court d'un côté vers le midi, et de l'autre vers l'orient. Car c'est ainsi, selon le plan même du local, et presqu'à la rigueur, que cette muraille suivoit le bord des deux escarpements qui forment la ravine. L'*Itinéraire de Jérusalem* s'explique convenablement sur la fontaine de Siloë : *Deorsum in valle, juxta murum, est piscina, quæ dicitur Siloa.* Remarquons même la mention qui est faite de ce mur dans un écrit de l'âge du grand Constantin. On en peut inférer que le rétablissement de Jérusalem, après la destruction de cette ville par Tite, rétablissement qu'on sait être l'ouvrage d'Adrien, sous le nouveau nom d'*Ælia-Capitolina*, s'étendit à Sion comme au reste de la ville. De sorte que la ruine de Sion, telle qu'elle paroît aujourd'hui, ne peut avoir de première cause que dans ce que souffrit cette ville de la part de Chosroës, roi de Perse, qui la prit en 614. Ce seroit donc à tort qu'on prendroit à la lettre ce qu'a dit Abulpharage (*Dynast.* 7), que l'Ælia d'Adrien étoit auprès de la Jérusalem détruite. Cela ne doit signifier autre chose, sinon que l'emplacement de cette ville, conforme à son état présent du temps de cet historien, et depuis l'établissement du mahométisme, ne répond pas exactement à celui d'un âge plus reculé. Il ne faut pas imaginer que l'usage du nom d'*Ælia*, employé par Abulpharage, se renferme étroitement dans la durée de la puissance romaine, puisque les écrivains orientaux emploient quelquefois la dénomination d'*Ilia* pour désigner Jérusalem.

Mais, pour reprendre la trace du mur à la suite de Siloë, ce mur étoit prolongé au travers d'Ophla, venant aboutir et se terminer à la face orientale du Temple, ce qui nous conduit en effet à son angle entre l'orient et le midi. Il est mention d'Olph'l ou Ophel en plusieurs endroits de l'Écriture. Ce terme est même employé métaphoriquement, mais sans qu'on puisse décider par le sens de la phrase du texte original, s'il signifie plutôt présomption ou orgueil qu'aveuglement. Les commentateurs sont partagés, les uns voulant qu'Ophel désigne un lieu élevé, les autres un lieu

profond. La contrariété de cette interprétation n'a, au reste, rien de plus extraordinaire que ce qu'on observera dans l'usage du mot latin *altus*, qui s'emploie quelquefois pour profondeur comme pour élévation. La version grecque (*Reg.* IV, v. 24) a traduit Ophel σκοτεινὴν, lieu couvert, et pour ainsi dire ténébreux; et, en effet, si l'on remarque qu'Ophla, dans Josèphe, se rencontre précisément au passage de la muraille dans ce terrain si profond, sur lequel il a été dit, en parlant du mont Moria, que dominoit la face méridionale du Temple, on ne pourra disconvenir que l'interprétation du nom *Ophel* comme d'un lieu enfoncé, ne soit justifiée par une circonstance de cette nature, et hors de toute équivoque.

L'emplacement que prend Ophel paroîtra convenable à ce que dit Josèphe (liv. VI *de la Guerre des Juifs*, ch. VII) parlant des factions ou partis qui tenoient Jérusalem divisée; savoir, que l'un de ces partis occupoit le Temple, et Ophla et la vallée de Cédron. Dans *les Paralipomènes* (II, XXXIII, 14), le roi Manassé est dit avoir renfermé Ophel dans l'enceinte de la ville; ce qui est d'autant plus remarquable qu'il s'ensuivroit que la cité de David n'avoit point jusque là excédé les limites naturelles de la montagne de Sion, qui est réellement bornée par la ravine de Siloë. Voici la traduction littérale du texte : *Ædificavit murum exteriorem civitati David, ab occidente Gihon, in torrente, procedendo usque ad portam Piscium, et circuivit Ophel, et munivit eum.* Ces paroles : *murum exteriorem civitati David*, feroient allusion à la conséquence que l'on vient de tirer de l'accroissement d'Ophel, *circuivit. Gihon*, selon les commentateurs, est la même chose que Siloë; et, en ce cas, *ab occidente* doit s'entendre depuis ce qui est au couchant de Siloë, c'est-à-dire depuis Sion, dont la position est véritablement occidentale à l'égard de cette fontaine, jusqu'au bord du torrent, *in torrente*, lequel il est naturel de prendre pour celui de Cédron. Je ne vois rien que la disposition du lieu même puisse approuver davantage que cette interprétation, laquelle nous apprend à mettre une distinction entre ce qui étoit proprement

Cité de David et ce qui a depuis été compris dans le même quartier de Sion. Nous avons donc suivi la trace de l'enceinte qui renfermoit ce quartier tout entier, et avec ce qui en dépendoit jusqu'au pied du Temple.

Le second mur dont parle Josèphe n'intéresse point notre sujet, par la raison qu'il étoit renfermé dans la ville même. Il commençoit à la porte appelée *Genath*, ou *des Jardins*, comme ce mot peut s'interpréter; laquelle porte étoit ouverte dans le premier des murs, ou celui qui séparoit Sion d'avec Acra. Et ce second mur, s'avançant vers la partie septentrionale de la ville, se replioit sur la tour Antonia, où il venoit aboutir. Donc ce mur n'étoit qu'une coupure dans l'étendue d'Acra, appuyée d'un côté sur le mur de Sion, de l'autre sur la tour qui couvroit l'angle nord-ouest du Temple. La trace de ce mur pourroit répondre à une ligne ponctuée que l'on trouvera tracée sur le plan, dans l'espace qu'Acra occupe. Il est naturel de croire qu'il n'existoit que parce qu'il avoit précédé un mur ultérieur, ou tel que celui qui donne plus de grandeur au quartier d'Acra, et dont il nous reste à parler. J'ajoute seulement que c'est à ce mur moins reculé qu'il convient de s'attacher par préférence, si l'on veut suivre le détail de la réédification de l'enceinte de Jérusalem par Nehémie; étant plus vraisemblable d'attribuer aux princes Hasmonéens, et au temps même de la plus grande prospérité de leurs affaires, l'ouvrage d'un nouveau mur qui double celui-là, et qui embrasse plus d'espace.

Le troisième mur qui, joint au premier, achèvera la circonscription de l'enceinte de Jérusalem, se prend, en suivant Josèphe, à la tour Hippicos. La description de la première muraille nous a déja servi à connoître le lieu de cette tour. Ce que le même historien dit de la muraille dont il s'agit à présent confirme cet emplacement. Commençant donc à la tour Hippicos, cette muraille s'étendoit en droiture vers le septentrion jusqu'à une autre tour fort considérable, nommée *Psephina*. Or, nous voyons encore que l'enceinte actuelle de Jérusalem, conservant l'avantage

d'être élevée sur la pente de la colline qui servoit d'assiette à la Basse-Ville ancienne, s'étend du midi au septentrion, depuis l'angle boréal de Sion, où il convient de placer l'Hippicos, jusqu'au château qu'on nomme *des Pisans.* La tour Psephina, selon que Josèphe en parle ailleurs, ne cédoit à aucune de celles qui entroient dans les fortifications de Jérusalem. Le Castel-Pisano est encore aujourd'hui une espèce de citadelle à l'égard de cette ville. C'est là que logent l'aga et la garnison qu'il commande. Le Grec Phocas, qui visita les saints lieux de la Palestine l'an 1185, et dont le Voyage a été mis au jour par Allatius, *in Symmictis sive Opusculis,* dit que cette tour, ou plutôt ce château, pour répondre aux termes dont il se sert, πύργος μαμμεγεθέστατος : *Turris insigni admodum magnitudine,* était appelée par ceux de Jérusalem, *la tour de David.* Il la place au nord de la ville; Épiphane l'hagiopolite, près de la porte qui regarde le couchant, ce qui est plus exact, eu égard surtout à la ville moderne de Jérusalem. Selon la relation du moine Brocard, que j'ai citée précédemment, la tour de David auroit été comprise dans l'étendue de Sion, et élevée vers l'encoignure que le vallon qui séparoit ce mont d'avec Acra faisoit avec l'escarpement occidental de Sion, situation plus convenable à l'Hippicos qu'à Psephina. Mais cela n'empêche pas que, dans cette même relation, on ne trouve une mention particulière du lieu qui se rapporte au Castel-Pisano. On le reconnoît distinctement dans ces paroles : *Rupes illa, super quam ex parte occidentis erat exstructus murus civitatis, erat valde eminens, præsertim in angulo, ubi occidentalis muri pars connectebatur aquilonari; ubi et turris* Neblosa *dicta, et propugnaculum valde firmum, cujus ruinæ adhuc visuntur, unde tota Arabia, Jordanis, mare Mortuum, et alia plurima loca, sereno cœlo videri possunt.* Cette dernière circonstance, qui fait voir tout l'avantage de la situation du lieu, est bien propre à déterminer notre opinion sur l'emplacement qui peut mieux convenir à l'ancienne tour Psephina, comme au Castel-Pisano d'aujourd'hui. Disons plus : ce que Brocard nous rapporte ici est conforme à ce qu'on

lit dans Josèphe (l. VI *de la Guerre des Juifs*, ch. VI), qu'au lever du soleil, la tour Psephina découvroit l'Arabie, la mer, et le pays le plus reculé de la Judée. Et, quoiqu'il n'y ait point de vraisemblance que le château, de la manière dont il existe, soit encore le même que celui dont il tient la place, et qu'on eût tort, comme Phocas l'a bien remarqué, de le rapporter à David même, cependant il ne s'ensuit pas qu'il fût différent quant au lieu et à l'assiette. Benjamin de Tudèle prétend même que les murailles construites par les Juifs ses ancêtres subsistoient encore de son temps, c'est-à dire dans le douzième siècle, à la hauteur de dix coudées.

S'il paroît déja tant de convenance entre Castel-Pisano et la tour Psephina, voici ce qui en décide d'une manière indubitable. Josèphe dit formellement que cette tour flanquoit l'angle de la ville tourné vers le nord et le couchant, et comme on vient de voir que Brocard s'explique sur le lieu que nous y faisons correspondre, *ubi occidentalis muri pars connectebatur aquilonari.* Or, vous remarquerez qu'à la hauteur de la face septentrionale de Castel-Pisano, ou de la porte du couchant qui joint cette face, on ne peut exclure de l'ancienne ville le lieu du Calvaire, sans se replier du côté du levant. Donc le Castel-Pisano, auquel nous avons été conduits par le cours de la muraille depuis la tour Hippicos, ou par une ligne tendante vers le nord, prend précisément cet angle de l'ancienne enceinte. Il faut ensuite tomber d'accord que, si le lieu de l'Hippicos avoit besoin de confirmation, il la trouveroit dans une détermination aussi précise de Psephina, en conséquence du rapport de situation.

Quant au nom de *Castel-Pisano* (car on peut vouloir savoir la raison de cette dénomination), j'avoue n'avoir point rencontré dans l'histoire de fait particulier qui y ait un rapport direct. Il est constant néanmoins, qu'en vertu de la part que les Pisans, très puissants autrefois, prirent aux guerres saintes, ils eurent des établissements et concessions à Acre, Tyr, et autres lieux de la Palestine. L'auteur des *Annales de Pise*, Paolo Tronci (pag. 35), attribue

même à deux de ses compatriotes l'honneur d'avoir escaladé les premiers la muraille de Jérusalem, lors de la prise de cette ville par Godefroy de Bouillon. On peut encore remarquer que le premier prélat latin qui fut installé dans la chaire patriarchale de Jérusalem après cette conquête, fut un évêque de Pise nommé *Daibert.* Je pense, au reste, qu'il a pu suffire de trouver quelques écussons aux armes de Pise en quelque endroit du château, pour lui faire donner dans les derniers temps le nom qu'il porte. Du temps que Brocard étoit en Palestine, c'est-à-dire vers la fin du treizième siècle, nous voyons que ce château se nommoit *Neblosa*, qui est la forme que le nom de *Neapolis* prend communément dans le langage des Levantins. Il n'est pas surprenant que ce religieux en parle comme d'un lieu ruiné ou fort délabré, puisqu'il est vrai qu'environ trente-trois ans après la prise de Jérusalem par Saladin, et en l'an de l'hégire 616, de Jésus-Christ 1219, Isa, neveu de ce prince, régnant à Damas, fit démolir les fortifications de Jérusalem, et que David, fils de celui-ci, détruisit, vingt ans après, une forteresse que les François avoient rétablie en cette ville.

A la suite de Psephina, Josèphe achève de tracer l'enceinte de Jérusalem dans sa partie septentrionale. Avant que Bezetha fît un agrandissement à la ville, il n'eût été question, pour terminer l'enceinte de ce côté-là, que de se rendre à la tour Antonia, près de l'angle nord-ouest du Temple. Aussi n'est-il fait aucune mention de cette tour dans ce qui regarde la troisième muraille. Josèphe y indique un angle pour revenir à la ligne de circonférence sur le bord du Cédron; et nous voyons en effet que l'enceinte moderne, dans laquelle le terrain de Bezetha est conservé, donne cet angle, et même à une assez grande distance de l'angle nord-est du Temple, où il convient d'aboutir. L'enceinte actuelle de Jérusalem, par son reculement à l'égard de la face septentrionale du Temple, fournit à Bezetha une étendue qui ne cède guère à celle de la Basse-Ville, ce qui a tout lieu de paroître convenable et

bien suffisant. Josèphe nous indique les Grottes-Royales comme un lieu situé vis-à-vis du passage de l'enceinte, dans cette partie qui regarde le septentrion. Ces grottes se retrouvent dans le voisinage de celle que l'on nomme *de Jérémie;* et on ne peut serrer de plus près cette grotte qu'en prenant la trace de l'enceinte actuelle, comme il s'ensuit du plan de Jérusalem. Josèphe prétend que le nom de *Bezetha* revient à la dénomination grecque de καινή-πὸλις, la Nouvelle-Ville, ce qui lui est contesté par Villalpando et par Lami, qui produisent d'autres interprétations. Agrippa, le premier qui régna sous ce nom, commença sous l'empire de Claude l'enceinte qui renfermoit ce quartier; et ce qu'il n'avoit osé achever, qui étoit d'élever ce nouveau mur à une hauteur suffisante pour la défense, fut exécuté dans la suite par les Juifs.

C'est ainsi que non seulement les différents quartiers qui composoient la ville de Jérusalem dans le plus grand espace qu'elle ait occupé, mais encore que les endroits mêmes par lesquels passoit son enceinte se font reconnoître. Avant que toutes ces circonstances eussent été déduites et réunies sous un point de vue, qu'elles fussent vérifiées par leur application à la disposition même du local, un préjugé d'incertitude sur les moyens de fixer ses idées touchant l'état de l'ancienne Jérusalem, pouvoit induire à croire qu'il étoit difficile de conclure son étendue, d'une comparaison avec l'état actuel et moderne. Bien loin que cette incertitude puisse avoir lieu, on verra, par la suite de cet écrit, que les mesures du circuit de l'ancienne Jérusalem qui s'empruntent de l'antiquité même, ne prennent point d'autre évaluation que celle qui résulte d'une exacte combinaison avec la mesure actuelle et fournie par le local. Il est clair qu'une convenance de cette nature suppose nécessairement qu'on ne se soit point mépris en ce qui regarde l'ancienne Jérusalem.

III.

MESURE ACTUELLE DU PLAN DE JÉRUSALEM.

L'échelle du plan de M. Deshayes demandant quelques éclaircissements, je rendrai un fidèle compte de ce qu'un examen scrupuleux m'y a fait remarquer. On y voit une petite verge, définie *cent pas*, et nous en donnons la répétition sur le plan ci-joint. A côté de cette verge en est une plus longue, avec le nombre de *cent*, et dont la moitié est subdivisée en parties de dix en dix. Par la combinaison de longueur entre ces deux verges, il est aisé de reconnoître en gros que l'une indique des pas communs, l'autre des toises. Mais je ne dissimulerai point qu'il n'y a pourtant pas une exacte proportion entre ces mesures. L'échelle des pas communs m'a paru donner, en suivant le pourtour de la ville, environ cinq mille cent pas, lesquels à deux pieds et demi, selon la définition du pas commun, fournissent douze mille sept cent cinquante pieds, ou deux mille cent vingt-cinq toises. Or, par l'échelle en toise, on n'en compte qu'environ deux mille; savoir : dans la partie septentrionale, et de l'angle nord-est à l'angle nord-ouest, six cent soixante-dix-sept; dans la partie occidentale, jusqu'à l'angle sud-ouest, trois cent cinquante-cinq; dans la partie méridionale, cinq cent quarante-quatre; et de l'angle sud-est, en regagnant le premier par la partie orientale, quatre cent vingt-huit. Total, deux mille quatre. Dans ces mesures, on a cru devoir négliger la saillie des tours et quelques petits redans que fait l'enceinte en divers endroits; mais tous les changements de direction et autres détours marqués ont été suivis. Et ce qu'on ne fait point ici, par rapport à la mesure prise selon l'échelle des pas, qui est d'entrer dans le détail des quatre principaux aspects suivant lesquels l'emplacement de Jérusalem se trouve disposé, a paru devoir être déduit préférablement selon l'échelle des toises, par la raison que cette échelle

semble beaucoup moins équivoque que l'autre. Nonobstant cette préférence, qui trouvera sa justification dans ce qui doit suivre, il faut, pour tout dire, accuser la verge de cette échelle des toises d'être subdivisée peu correctement dans l'espace pris pour cinquante toises, ou pour la moitié de cette verge; car cette partie se trouve trop courte, eu égard au total de la verge; et j'ai étendu l'examen jusqu'à m'instruire que par cette portion de verge le circuit de Jérusalem monterait à deux mille deux cents toises.

Quoiqu'on ne puisse disconvenir que ces variétés ne donnent quelque atteinte à la précision de l'échelle du plan de Jérusalem, il ne conviendroit pas néanmoins de s'en autoriser pour rejeter totalement cette échelle. Je dis que la verge des cent toises me paroît moins équivoque que le reste. La mesure du tour de Jérusalem dans son état moderne, et tel que le plan de M. Deshayes le représente, est donnée par Maundrell, Anglois, dans son *Voyage d'Alep à Jérusalem*, un des meilleurs morceaux sans contredit qu'on ait en ce genre. Cet habile et très exact voyageur a compté quatre mille six cent trente de ses pas dans le circuit extérieur des murailles de Jérusalem; et il remarque que la défalcation d'un dixième sur ce nombre donne la mesure de ce circuit à quatre mille cent soixante-sept verges angloises, c'est-à-dire que dix pas font l'équivalent de neuf verges. En composant une toise angloise de deux verges, puisque la verge est de trois pieds, cette toise revient à huit cent onze lignes de la mesure du pied françois, selon la plus scrupuleuse évaluation, ce qui ajoute même quelque chose aux comparaisons précédemment faites entre le pied françois et le pied anglois, comme je l'ai remarqué dans le *Traité des Mesures itinéraires*. Conséquemment, les quatre mille cent soixante-sept verges, ou deux mille quatre-vingt-trois et demi toises angloises fourniront un million six cent quatre-vingt-neuf mille sept cent dix-huit lignes, qui produisent cent quarante mille huit cent dix pouces, ou onze mille sept cent trente-quatre pieds deux

pouces, ou mille neuf cent cinquante-cinq toises quatre pieds deux pouces. Or, si nous mettons cette mesure à mille neuf cent soixante toises de compte rond, et que nous prenions de la même manière celle du plan de M. Deshayes à deux mille, la moyenne proportionnelle ne sera qu'à vingt toises de distance des points extrêmes ou à un centième du tout. Et que peut-on désirer de plus convenable sur le sujet dont il est question? On ne trouveroit peut-être pas de moindres contrariétés entre divers plans de nos places et villes frontières. Il convient de regarder comme une preuve du choix et de la préférence que demande la verge des cent toises, que, quoique son écart des autres indications de l'échelle du plan consiste à donner moins de valeur de mesure, toutefois elle pèche plutôt en abondance qu'autrement, par comparaison à la mesure prise sur le terrain par Maundrell.

IV.

MESURE DE L'ENCEINTE DE L'ANCIENNE JÉRUSALEM.

Après avoir discuté et reconnu la mesure positive de l'espace sur le plan actuel de Jérusalem, voyons les mesures que plusieurs écrivains de l'antiquité nous ont laissées du circuit de Jérusalem. On peut conclure, tant de l'exposition ci-dessus faite de son état ancien que de la disposition même du terrain, et des circonstances locales qui n'ont pu éprouver de changement, qu'il n'y a point à craindre de méprise sur les anciennes limites de cette ville. Elles se circonscrivent sur le lieu, non seulement en conséquence des points de fait qui s'y rapportent, mais encore par ce qui convient au lieu même. Ce qui a fait dire à Brocard : *Quum, ob locorum munitionem, transferri non possit (Jerusalem) a pristino situ.* De sorte qu'on juge assez positivement de son circuit par le plan du local, pour pouvoir se permettre de tracer sur ce plan une ligne de circonférence ou d'enceinte qui soit censée représenter la

véritable. C'est ce dont on a pu se convaincre en suivant sur le plan ce qui a été exposé en détail sur l'ancienne Jérusalem. Il doit donc être maintenant question des mesures qu'on vient d'annoncer.

Eusèbe, dans sa *Préparation évangélique* (liv. IX, c. XXXVI), nous apprend, d'après un arpenteur syrien, τοῦ τῆς Συρίας σχοινομέτρου, que la mesure de l'enceinte de Jérusalem est de vingt-sept stades. D'un autre côté, Josèphe (liv. VI *de la Guerre des Juifs*, ch. VI) compte trente-trois stades dans le même pourtour de la ville. Selon le témoignage du même Eusèbe, Timocharès avoit écrit dans une histoire du roi Antiochus-Épiphanes, que Jérusalem avoit quarante stades de circuit. Aristéas, auteur d'une histoire des septante interprètes qui travaillèrent sous Ptolémée-Philadephe, convient sur cette mesure avec Timocharès. Enfin, Hécatée, cité par Josèphe dans son livre I[er] contre Appion, donnoit à Jérusalem cinquante stades de circonférence. Les nombres des stades ici rapportés roulent de vingt-sept à cinquante. Quelle diversité! Comment reconnoître de la convenance dans des indications qui varient jusqu'à ce point? Je ne sache pas que cette convenance ait encore été développée. Elle a jusqu'à présent fort embarrassé les savants; témoin Réland, un des plus judicieux entre tous ceux qui ont traité ce sujet, et qui, après avoir déféré à la mesure de Josèphe, de trente-trois stades, s'explique ainsi, p. 837 : *Non confirmabo sententiam nostram testimonio* τοῦ τῆς Συρίας σχοινομέτρου, *qui ambitum Hierosolymæ viginti et septem stadiis definivit apud Eusebium*, etc.

Cette mesure de vingt-sept stades, la première que nous alléguions, semble néanmoins mériter une déférence particulière, puisque c'est l'ouvrage d'un arpenteur qui a mesuré au cordeau, σχοινομέτρου. Un plus petit nombre de stades que dans les autres mesures indiquées doit naturellement exiger la plus grande portée du stade, qui est sans difficulté celle du stade le plus connu, et que l'on nomme *olympique*. Son étendue se définit à quatre-vingt-quatorze toises deux pieds huit pouces, en vertu des six

cents pieds grecs dont il est composé, et de l'évaluation du pied grec à mille trois cent soixante parties du pied de Paris divisé en mille quatre cent quarante, ou onze pouces quatre lignes. Les vingt-sept stades reviennent donc à deux mille cinq cent cinquante toises. Or, la trace de l'ancienne enceinte de Jérusalem, dans le plus grand espace qu'elle puisse embrasser, paroîtra consumer environ deux mille six cents toises de l'échelle prise sur le plan de M. Deshayes. On s'en éclaircira si l'on veut par soi-même en prenant le compas. Mais remarquez au surplus que, par la mesure de Maundrell, qui ne donne que mille neuf cent soixante au lieu de deux mille, dans le circuit actuel de Jérusalem, ou un cinquantième de moins, l'enceinte dont il s'agit se réduit à deux mille cinq cent cinquante toises, conformément au produit des vingt-sept stades. Ainsi, ayant divisé, pour la commodité du lecteur, la trace d'enceinte de l'ancienne Jérusalem en parties égales et au nombre de cinquante et une, chacune de ces parties prend à la lettre l'espace de cinquante toises, selon la mesure de Maundrell; et le pis-aller sera que quarante-neuf en valent cinquante, selon l'échelle du plan.

Mais, dira-t-on, ce nombre de stades étant aussi convenable à la mesure de l'enceinte de Jérusalem, il faut donc n'avoir aucun égard à tout autre indication. Je répondrai que les anciens ont usé de différentes mesures de stade dans des temps différents, et quelquefois même dans un seul et même temps. Ils les ont souvent employés distinctement, et sans y faire observer aucune diversité d'étendue. Ils nous ont laissés dans la nécessité de démêler, par de l'application et de la critique, les espèces plus convenables aux circonstances des temps et des lieux. On ne peut mieux faire que de calculer les trente-trois stades de la mesure de Josèphe sur le pied d'un stade plus court d'un cinquième que le stade olympique, et dont la connoissance est développée dans le petit *Traité* que j'ai publié *sur les Mesures itinéraires*. Il semble que le rac-

courcissement de ce stade le rendît même plus propre aux espaces renfermés dans l'enceinte des villes, qu'aux plus grands qui se répandent dans l'étendue d'une région ou contrée. La mesure que Diodore de Sicile et Pline ont donnée de la longueur du grand Cirque de Rome ne convient qu'à ce stade, et non au stade olympique. Ce stade s'évaluant sur le pied de soixante-quinze toises trois pieds quatre pouces, le nombre de trente-trois stades de cette mesure produit deux mille quatre cent quatre-vingt-treize toises deux pieds. Or, que s'en faut-il que ce calcul ne tombe dans celui des vingt-sept stades précédents? cinquante et quelques toises. Une fraction de stade, une toise de plus, si l'on veut, sur l'évaluation du stade, ne laisseroient, à la rigueur, aucune diversité dans le montant d'un pareil calcul.

On exigera peut-être qu'indépendamment d'une convenance de calcul, il y ait encore des raisons pour croire que l'espèce de mesure soit par elle-même applicable à la circonstance en question. Comme le sujet qu'on s'est proposé de traiter dans cet écrit doit conduire à la discussion des mesures hébraïques, on trouvera ci-après, que le mille des Juifs se compare à sept stades et demi[1], selon ce que les Juifs eux-mêmes en ont écrit; et que, ce mille étant composé de deux mille coudées hébraïques, l'évaluation qui en résulte est de cinq cent soixante-neuf toises deux pieds huit pouces. Conséquemment le stade employé par les Juifs revient à soixante-seize toises moins quelques pouces, et ne peut être censé différent de celui qu'on a fait servir au calcul ci-dessus. L'évaluation actuelle ayant même quelque chose de plus que celle qui m'étoit donnée précédemment de cette espèce de stade, les trente-trois stades du circuit de Jérusalem passeront deux mille cinq cents toises, et ne seront qu'à quarante et quelques toises au dessous du premier montant de ce circuit. Mais on peut aller plus loin, et vérifier l'emploi que Josèphe personnellement fait de la mesure du stade dont il s'agit, par l'exemple que voici : au livre XX de ses *Antiquités*, ch. VI,

il dit que la montagne des Oliviers est éloignée de Jérusalem de cinq stades. Or, en mesurant sur le plan de M. Deshayes, qui s'étend jusqu'au sommet de cette montagne, la trace de deux voies qui en descendent, et cette mesure étant continuée jusqu'à l'angle le plus voisin du Temple, on trouve dix-neuf parties de vingt toises, selon que la verge des cent toises, divisée en cinq parties, les fournit; donc, trois cent quatre-vingts toises; par conséquent cinq stades de l'espèce qui a été produite, puisque la division de trois cent quatre-vingts par cinq donne soixante-seize. Il n'est point ambigu que, pour prendre la distance dans le sens le plus étendu, on ne peut porter le terme plus loin que le sommet de la montagne. Ce n'est dône point l'effet du hasard, ou un emploi arbitraire, c'est une raison d'usage qui donne lieu à la convenance du calcul des trente-trois stades sur le pied qu'on vient de voir.

Je passe à l'indication de l'enceinte de Jérusalem à quarante stades. L'évaluation qu'on en doit faire demande deux observations préalables : la première, que les auteurs de qui nous la tenons ont écrit sous les princes macédoniens qui succédèrent à Alexandre dans l'Orient; la seconde, que la ville de Jérusalem, dans le temps de ces princes, ne comprenoit point encore le quartier nommé *Bezetha*, situé au nord du Temple et de la tour Antonia, puisque Josèphe nous apprend que ce fut seulement sous l'empire de Claude que ce quartier commença à être renfermé dans les murs de la ville. Il paroîtra singulier que, pour appliquer à l'enceinte de Jérusalem un plus grand nombre de stades que les calculs précédents n'en admettent, il convienne néanmoins de prendre cette ville dans un état plus resserré. En conséquence du plan qui nous est donné, j'ai reconnu que l'exclusion de Bezetha apportoit une déduction d'environ trois cent soixante-dix toises sur le circuit de l'enceinte, par la raison que la ligne qui exclut Bezetha ne valant qu'environ trois cents toises, celle qui renferme le même quartier en emporte six cent soixante-dix. Si l'enceinte de Jérusalem, y compris

Bezetha, se monte à deux mille cinq cent cinquante toises, selon le calcul des vingt-sept stades ordinaires, auquel la mesure de Maundrell se rapporte précisément, ou à deux mille six cents pour le plus, selon l'échelle du plan de M. Deshayes : donc, en excluant Bezetha, cette enceinte se réduit à environ deux mille cent quatre-vingts toises ou deux mille deux cent vingt-quatre au plus.

A ces observations j'ajouterai qu'il est indubitable qu'un stade particulier n'ait été employé dans la mesure des marches d'Alexandre, stade tellement abrégé par comparaison aux autres stades, qu'à en juger sur l'évaluation de la circonférence du globe donnée par Aristote, précepteur d'Alexandre, il entrera mille cent onze stades dans l'étendue d'un degré de grand cercle. On trouvera quelques recherches sur le stade qui se peut appeler *macédonien*, dans le *Traité des Mesures itinéraires*. L'évaluation qui résulteroit de la mesure d'Aristote n'y a point été adoptée à la lettre et sans examen ; mais, en conséquence d'une mesure particulière de pied, qui paroît avoir été propre et spéciale à ce stade, l'étendue du stade s'établit de manière que mille cinquante sont suffisants pour remplir l'espace d'un degré. Ce stade, par une suite de la connoissance de son élément, ayant sa définition avec quelque précision à cinquante-quatre toises deux pieds cinq pouces, les quarante stades fournissent ainsi deux mille cent soixante-seize toises. Or, n'est-ce pas là positivement le résultat de ce qui précède ? Et en rétablissant les trois cent soixante-dix toises que l'exclusion de Bezetha fait soustraire, ne retrouve-t-on pas le montant du calcul qui résulte de la première mesure des vingt-sept stades ?

Qu'il me soit néanmoins permis de remarquer, en passant, que l'on ne sauroit supposer qu'il pût être question en aucune manière de ménager des convenances par rapport à l'enceinte de Jérusalem, dans les définitions qui ont paru propres à chacune des mesures qu'on y voit entrer. Si toutefois ces convenances sont d'autant plus frappantes qu'elles sont fortuites, n'est-on pas en droit d'en

conclure que les définitions mêmes acquièrent par là l'avantage d'une vérification?

Il reste une mesure de cinquante stades, attribuée à Hécatée. On n'auroit pas lieu de s'étonner que cet auteur, en faisant monter le nombre des habitants de Jérusalem à plus de deux millions, environ deux millions cent mille, eût donné plus que moins à son étendue, qu'il y eût compris des faubourgs ou habitations extérieures à l'égard de l'enceinte. Mais ce qui pouvoit être vrai du nombre des Juifs qui affluoient à Jérusalem dans le temps pascal ne convient point du tout à l'état ordinaire de cette ville. D'ailleurs, si nous calculons ces cinquante stades sur le pied du dernier stade, selon ce qui paroît plus à propos, la supputation n'ira guère qu'à deux mille sept cents toises; ainsi l'évaluation ne passera que d'environ cent toises, ce qui résulte de l'échelle du plan de M. Deshayes.

En s'attachant à ce qu'il y a de plus positif dans tout ce corps de combinaison, il est évident que la plus grande enceinte de Jérusalem n'alloit qu'à environ deux mille cinq cent cinquante toises. Outre que la mesure actuelle et positive le veut ainsi, le témoignage de l'antiquité y est formel. Par une suite de cette mesure, nous connoîtrons que le plus grand espace qu'occupoit cette ville, ou sa longueur, n'alloit qu'à environ neuf cent cinquante toises, sa largeur à la moitié. On ne peut comparer son étendue qu'à la sixième partie de Paris, en n'admettant même dans cette étendue aucun des faubourgs qui sont au dehors des portes. Au reste, il ne conviendroit peut-être pas de tirer de cette comparaison une réduction proportionnelle du nombre ordinaire des habitans de Jérusalem. A l'exception de l'espace du Temple, qui même avoit ses habitants, la ville de Jérusalem pouvoit être plus également serrée partout que ne l'est une ville comme Paris, qui contient des maisons plus spacieuses et des jardins plus vastes qu'il n'est convenable de les supposer dans l'ancienne Jérusalem, et dont on composeroit l'étendue d'une grande ville.

V.

OPINIONS PRÉCÉDENTES SUR L'ÉTENDUE DE JÉRUSALEM.

La mesure de l'enceinte de Jérusalem ayant tiré sa détermination de la comparaison du local même, avec toutes et chacune des anciennes mesures qui sont données, il n'est pas hors de propos de considérer jusqu'à quel point on s'étoit écarté du vrai sur ce sujet. Villalpando a prétendu que les trente-trois stades marqués par Josèphe se rapportoient à l'étendue seule de Sion, indépendamment du reste de la ville. J'ai combiné qu'il s'ensuivroit d'une pareille hypothèse que le circuit de Jérusalem consumeroit par proportion soixante-quinze stades. Et sans prendre d'autres mesures de stade que celle qui paroît propre aux trente-trois stades en question, la supputation donnera cinq mille sept cents toises. Ce sera pis encore, si l'on ne fait point la distinction des stades, et qu'on y emploie le stade ordinaire, d'autant que les autres ont été peu connus jusqu'à présent. La mesure de ce stade fera monter le calcul à près de sept mille deux cents toises, ce qui triple presque la vraie mesure. Or, je demande si la disposition du local, et la mesure d'espace qui y est propre, peuvent admettre une étendue analogue à de pareils décomptes? Pouvons-nous déborder l'emplacement de Sion? Ne sommes-nous pas arrêtés d'un côté par la vallée de Cédron, de l'autre par le lieu du Calvaire? D'ailleurs, Josèphe ne détruit-il pas cette opinion, comme le docte et judicieux Réland l'a bien remarqué, en disant que le circuit des lignes dont Tite investit Jérusalem entière, étoit de trente-neuf stades? Dans un juste calcul de l'ancienne enceinte de cette cité, on ne se trouve point dans le besoin de recourir au moyen d'oppositions, qui s'emploie d'ordinaire, lorsque les mesures données par les anciens démentent une hypothèse, qui est de vouloir qu'il y ait erreur de chiffres dans le texte.

Le père Lami, dans son grand ouvrage *De sancta Civitate et Templo*, conclut la mesure du circuit de Jérusalem à soixante stades; se fondant sur la supposition que cette enceinte contenoit cent vingt tours, dont chacune, avec sa courtine, fourniroit deux cents coudées, ou un demi-stade. Il est vrai que ce nombre de coudées d'une tour à l'autre se tire de Josèphe. Mais, comme le même historien parle de cent soixante-quatre tours, distribuées en trois murailles différentes; que dans l'étendue de ces murailles est comprise une séparation de Sion d'avec Acra; qu'Acra étoit divisée par un mur intérieur, et avoit sa séparation d'avec Bezetha, il est difficile de statuer quelque chose de positif sur un pareil fondement; et il resteroit toujours beaucoup d'incertitude sur ce point, quand même la mesure actuelle des espaces n'y feroit aucun obstacle. On peut encore observer que le savant auteur que nous citons ne se trouve point d'accord avec lui-même, quand on compare avec son calcul le plan qu'il a donné de Jérusalem. Car il y a toute apparence que les stades qu'il emploie sont les stades ordinaires, puisque, dans le *Traité des Mesures*, qui sert de préliminaire à son ouvrage, il ne donne point de définition de plus d'une espèce de stade. Sur ce pied, l'enceinte de Jérusalem, dans le calcul du père Lami, s'évalue cinq mille six cent soixante et quelques toises. Or, selon le plan dont je viens de parler, le circuit de Jérusalem est aux côtés du carré du Temple comme quarante et un est à deux; et l'échelle qui manque à ce plan se supplée par celle que l'auteur a appliquée à son Ichnographie particulière du Temple, dont les côtés sont évalués environ mille cent vingt pieds françois. Conséquemment le circuit de la ville, dans le plan, ne peut aller qu'à environ vingt-trois mille pieds, ou trois mille huit cent trente et quelques toises, qui n'équivalent qu'à quarante et un stades au plus. Si même on a égard à ce que le plan du père Lami semble conforme à une sorte de perspective, et que la partie du Temple s'y trouve dans le reculement, il doit s'ensuivre que ce qui est sur le devant prend moins d'espace, ce qui

réduit encore par conséquent le calcul de l'enceinte. Le plan de M. Deshayes étoit donné au père Lami; la mesure prise sur le lieu par Maundrell avoit été publiée. Seroit-ce que les savants veulent devoir tout à leurs recherches, et ne rien admettre que ce qui entre dans un genre d'érudition qui leur est réservé?

Ce qu'on vient d'observer dans deux célèbres auteurs, qui sont précisément ceux qui ont employé le plus de savoir et de recherches sur ce qui concerne l'ancienne Jérusalem, justifie, ce semble, ce qu'on a avancé dans le préambule de ce Mémoire, que l'étendue de cette ville n'avoit point été déterminée jusqu'à présent avec une sorte de précision, et qu'on avoit surtout exagéré beaucoup en ce point.

VI.

MESURE DE L'ÉTENDUE DU TEMPLE.

Maundrell, qui a donné la longueur et la largeur du terrain compris dans l'enceinte de la fameuse mosquée qui occupe l'emplacement du Temple, ne paroît pas avoir fait une juste distinction entre ces deux espaces, à en juger par le plan de M. Deshayes. Il donne à la longueur cinq cent soixante-dix, de ses pas, qui, selon l'estimation par lui appliquée à la mesure de l'enceinte, reviendroient à cinq cent treize verges angloises, dont on déduit deux cent quarante toises. Cependant on n'en trouve qu'environ deux cent quinze sur le plan. L'erreur pourroit procéder, du moins en partie, de ce que Maundrell auroit jugé l'encoignure de cet emplacement plus voisine de la porte dite de *Saint-Étienne*. Mais ce qu'il y a d'essentiel, cette erreur ne tire point du tout à conséquence pour ce qui regarde l'enceinte de la ville; car, dans la mesure de Maundrell, la partie de cette enceinte comprise entre la porte dont on vient de parler et l'angle sud-est de la ville, qui est en même temps celui du terrain de la mosquée, se trouve

employée pour six cent vingt des pas de ce voyageur; et, selon son estimation, ce sont cinq cent cinquante-huit verges angloises, dont le calcul produit deux cent soixante-deux toises, à quelques pouces près. Or, l'échelle du plan paroît fournir deux cent soixante-cinq toises, qui en valent environ deux cent soixante, en se servant à la rigueur de la proportion reconnue entre cette échelle et la mesure de Maundrell.

Dans les extraits tirés des *Géographes orientaux*, par l'abbé Renaudot, et qui sont manuscrits entre mes mains, la longueur du terrain de la mosquée de Jérusalem est marquée de sept cent quatre-vingt-quatorze coudées. C'est de la coudée arabique qu'il est ici question. Pour ne nous point distraire de notre objet actuel par la discussion particulière que cette coudée exigeroit, je m'en tiendrai, quant à présent, à ce qui en feroit le résumé; et ce que j'aurois à exposer en détail pour y conduire et lui servir de preuve peut faire la matière d'un article séparé à la suite des mesures hébraïques. Qu'il suffise ici qu'un moyen non équivoque de connoître la coudée d'usage chez les Arabes est de la déduire du mille arabique. Il étoit composé de quatre mille coudées: et, vu que, par la mesure de la terre prise sous le calife Al-Mamoun, le mille ainsi composé s'évalue sur le pied de cinquante-six deux tiers dans l'espace d'un degré, il s'ensuit que ce mille revient à environ mille six toises, à raison de cinquante-sept mille toises par degré, pour ne point entrer dans une délicatesse de distinction sur la mesure des degrés. Donc mille coudées arabiques sont égales à deux cent cinquante toises, et de plus neuf pieds qui se peuvent négliger ici. Et, en supposant huit cents coudées de compte rond au lieu de sept cent quatre-vingt-quatorze, il en résulte deux cents toises de bonne mesure. Ainsi le compte de deux cent quinze toises, qui se tire du plan de Jérusalem figuré dans toutes ces circonstances, est préférable à une plus forte supputation.

La largeur du terrain de la mosquée est, selon Maun-

drell, de trois cent soixante-dix pas, dont on déduit cent cinquante-six toises quatre pieds et demi. Or, la mesure du plan revient à environ cent soixante-douze. Et ce qu'on observe ici est que la mesure de Maundrell perd en largeur la plus grande partie de ce qu'elle avoit de trop sur sa longueur. D'où l'on peut conclure que le défaut de précision en ces mesures consiste moins dans leur produit en général que dans leur distribution. Il y a toute apparence que les édifices adhérents à l'enceinte de la mosquée, dans l'intérieur de la ville, ont rendu la mesure de cette enceinte plus difficile à bien prendre que celle de la ville. Maundrell avoue même que c'est d'une supputation faite sur les dehors qu'il a tiré sa mesure. Et le détail dans lequel nous n'avons point évité d'entrer sur cet article fera voir que, notre examen s'étant porté sur toutes les circonstances qui se trouvoient données, il n'y a rien de dissimulé ni d'ajusté dans le compte qu'on en rend.

La mosquée qui remplace le Temple est singulièrement respectée dans l'islamisme. Omar, ayant pris Jérusalem la quinzième année de l'hégire (de J. C. 637), jeta les fondements de cette mosquée, qui reçut de grands embellissements de la part du calife Abd-el-Melik, fils de Mervân. Les mahométans ont porté la vénération pour ce lieu jusqu'au point de le mettre en parallèle avec leur sanctuaire de la Mecque, le nommant *Alacsa*, ce qui signifie *extremum* sive *ulterius*, par opposition à ce sanctuaire; et il y a toute apparence qu'ils se sont fait un objet capital de renfermer dans son enceinte tout l'emplacement du Temple judaïque, *totum antiqui Sacri fundum*, dit Golius dans ses notes savantes sur l'*Astronomie* de l'Alfergane, pag. 136. Phocas, que j'ai déja cité, et qui écrivoit dans le douzième siècle, est précisément de cette opinion, que tout le terrain qui environne la mosquée est l'ancienne aire du Temple, παλαιὸν τοῦ μεγάλου ναοῦ δάπεδον. Quoique ce Temple eût été détruit, il n'étoit pas possible qu'on ne retrouvât des vestiges, qu'on ne reconnût pour le moins la trace de ces bâtisses prodigieuses qui avoient été faites pour éga-

ler les côtés du Temple et son aire entière, au terrain du Temple même, placé sur le sommet du mont Moria. Les quatre côtés qui partageoient le circuit du Temple étoient tournés vers les points cardinaux du monde; et on avoit eu en vue que l'ouverture du Temple fût exposée au soleil levant, en tournant le *Sancta Sanctorum* vers le côté opposé. En cela on s'étoit conformé à la disposition du tabernacle; et ces circonstances ne souffrent point de difficultés. Or, la disposition des quatre faces se remarque encore dans l'enceinte de la mosquée de Jérusalem, dont les côtés sont à treize ou quatorze degrés près, orientés conformément à la boussole placée sur le plan de M. Deshayes. Supposé même que la disposition de cette boussole dépende du nord de l'aimant, et qu'elle doive souffrir une déclinaison occidentale; que de plus cette position ne soit pas de la plus grande justesse, il peut s'ensuivre encore plus de précision dans l'orientement dont il s'agit. On trouve dans Sandys, voyageur anglois, un petit plan de Jérusalem qui, ne pouvant être mis en parallèle pour le mérite avec celui de M. Deshayes, tire néanmoins beaucoup d'avantage d'une conformité assez générale avec ce plan; et, selon les aires de vent marqués sur le plan de Sandys, chaque face du carré du Temple répond exactement à ce qui est indiqué N., S., E., W.

Mais il semble qu'il y ait une égalité établie entre les côtés du Temple judaïque, ce qui forme un carré plus régulier que le terrain actuel de la mosquée mahométane. On convient généralement que la mesure d'Ézéchiel donne à chacun des côtés cinq cents coudées. Quoique dans l'hébreu on lise des verges pour des coudées, et dans *la Vulgate*, *calamos* pour *cubitos*, la méprise saute aux yeux, d'autant que le *calamus* ne comprenoit pas moins de six coudées; et d'ailleurs la version grecque, faite apparemment sur un texte plus correct, dit précisément πήχεις πεντακοσίους. Rabbi-Jehuda, auteur de la *Misna*, et qui a ramassé les traditions des Juifs sur le Temple, dans un temps peu éloigné de sa destruction (il vivoit sous Antonin-Pie), s'accorde sur le

même point, dans le traité particulier intitulé *Middoth* ou *la Mesure*. On ne peut donc révoquer en doute que telle étoit en effet l'étendue du Temple.

Nous avons une seconde observation à faire, qui est que cette mesure ne remplira point non seulement la longueur, mais même la largeur ou plus courte dimension du terrain de la mosquée, quelque disposé que l'on puisse être à ne point épargner sur la longueur de la coudée. Ézéchiel doit nous porter en effet à supposer cette mesure de coudée plutôt forte que foible, disant aux Juifs captifs en Babylone (XL, 5, et XLIII, 13), que, dans la construction d'un nouveau Temple, dans le rétablissement de l'autel, ils doivent employer la coudée sur une mesure plus forte d'un travers de main, ou d'une palme, que la coudée, ἐν πήχει τοῦ πήχεως καὶ παλαιστῆς, dit la version grecque, *in cubito cubiti et palmi*. Plusieurs savants, et entre autres le P. Lami, ont pensé que la coudée hébraïque pouvoit être la même mesure, ou à peu près, que le *dérah* ou la coudée égyptienne, dont l'emploi dans la mesure du débordement du Nil a dû maintenir dans tous les temps la longueur sans altération (vu les conséquences), et la rendre invariable, malgré les changements de dominations. Greaves, mathématicien anglois, et Cumberland, évêque de Peterborough, trouvent dans l'application du dérah à divers espaces renfermés dans la grande Pyramide, où cette mesure s'emploie complète et convient sans fraction, une preuve de sa haute antiquité. Il est fort probable, au surplus, que les Israélites, qui ne devinrent un peuple, par la multiplication d'une seule famille, que pendant leur demeure en Égypte, et qui furent même employés aux ouvrages publics dans ce pays, en durent tirer les mesures dont on se servoit dans ces ouvrages. Auparavant cela, les patriarches de cette nation ne bâtissant point, n'étant même point attachés à des possessions d'héritages, il n'y a pas d'apparence qu'ils eussent en partage, et pour leur usage propre, des mesures particulières assujetties à des étalons arrêtés et fixés avec grande précision, puisque les choses de cette espèce

n'ont pris naissance qu'avec le besoin qu'on s'en est fait. Moïse, élevé dans les sciences des Égyptiens, a dû naturellement tirer de leur mathématique ce qui pouvoit y avoir du rapport dans les connoissances qu'il avoit acquises. Quoi qu'il en soit, une circonstance hors de toute équivoque dans l'emploi du dérah, est qu'on ne peut donner plus d'étendue à ce qui prend le nom de *coudée*. Greaves, ayant pris sur le nilomètre du Caire la mesure du dérah, en a fait la comparaison au pied anglois; et, en supposant ce pied divisé en mille parties, le dérah prend mille huit cent vingt-quatre des mêmes parties. Par la comparaison du pied anglois au pied françois, dans laquelle le pied anglois est d'un sixième de ligne plus fort qu'on ne l'avoit estimé par le passé, le dérah équivaut à vingt pouces et demi de bonne mesure du pied françois. Partant, les cinq cents coudées, sur la mesure du dérah, font dix mille deux cent cinquante pouces, qui fournissent huit cent cinquante-quatre pieds, ou cent quarante-deux toises deux pieds. Ainsi, on a été bien fondé à dire que la mesure du Temple est inférieure à l'espace du terrain de la mosquée, puisque cette mesure n'atteint pas même celle des dimensions de ce terrain qui prend moins d'étendue, ou sa largeur. Que seroit-ce si on refusoit à la coudée hébraïque, considérée étroitement comme coudée, autant de longueur que le dérah en contient?

Cependant, quand on fait réflexion que le sommet du mont Moria n'a pris l'étendue de son aire que par la force de l'art, on a peine à se persuader qu'on ait ajouté à cet égard aux travaux du peuple juif; travaux qui, à diverses reprises, ont coûté plusieurs siècles, comme Josèphe l'a remarqué. L'édifice octogone de la mosquée étant contenu dans l'espace d'environ quarante-cinq toises, selon l'échelle du plan, l'espèce de cloître intérieur qui renferme cette mosquée n'ayant qu'environ cent toises en carré, on ne présume pas que les mahométans eussent quelque motif pour étendre l'enceinte extérieure au delà des bornes que les Juifs n'avoient prises qu'en surmontant la nature. Ces

considérations donnent tout lieu de croire que le terrain que l'on voit dépendant de la mosquée appartenoit en entier au Temple; duquel terrain la superstition mahométane a bien pu ne vouloir rien perdre, sans vouloir s'étendre plus loin. Le père Lami, dans la distribution des parties du Temple, distinguant et séparant l'*Atrium Gentium* d'avec celui des Israélites, en quoi il diffère de Villalpando, a jugé que cet *Atrium* des Gentils étoit extérieur au lieu mesuré par Ézéchiel. Or, il semble que la discussion dans laquelle nous venons d'entrer favorise cette opinion, et que cette même opinion fournisse l'emploi convenable du terrain qui se trouve suraboudant. Lightfoot, dans ce qu'il a écrit sur le Temple, cite un endroit du *Talmuld* ajouté au *Middoth*, qui dit que le mont Moria surpassoit la mesure des cinq cents coudées; mais ce qui sortoit de cette mesure n'étoit pas réputé saint comme ce qui y étoit renfermé. Cette tradition juive prouveroit deux choses: l'une que l'aire du mont Moria avoit été accrue au delà même de ce qui se renferme dans la mesure d'Ézéchiel, ainsi qu'en effet nous remarquons que l'espace actuel est plus grand; l'autre que l'excédant de cette mesure ne peut mieux s'entendre que du lieu destiné ou permis aux Gentils qu'un motif de vénération pour le Dieu d'Israël conduisoit à son Temple, mais qui n'étoient pas regardés comme de véritables adorateurs. Ces circonstances ont une singulière convenance à ce qui est dit au chap. XI de *l'Apocalypse*, où saint Jean, ayant reçu ordre de mesurer le Temple de Dieu, *datus est mihi calamus similis virgæ, et dictum est mihi: Metire Templum Dei, altare, et adorantes in eo,* ajoute: *Atrium vero quod est foris Templum... ne metiaris illud, quoniam datum est Gentibus.* Cet article, *ne metiaris,* nous donne à entendre que, dans la mesure du Temple, on a pu et dû même se renfermer dans un espace plus étroit que l'aire entière du Temple; et ce qui précède, savoir *Atrium quod est foris,* nous fait néanmoins connoître un supplément d'espace à cette mèsure, et nous apprend en même temps sa destination, *quoniam datum est Gentibus.* Cet en-

droit de *l'Apocalypse* peut avoir un fondement absolu et de comparaison (indépendamment de tout sens mystique ou figuré) sur la connaissance que saint Jean avoit conservée du Temple même de Jérusalem. Josèphe, qui attribue au Temple une triple enceinte, désigne indubitablement par là trois espaces différents. De manière qu'outre l'*Atrium Sacerdotum* et l'*Atrium Israelitarum*, desquels on ne peut disputer, il faut de nécessité admettre un troisième espace, tel en effet qu'il se manifeste ici.

Le père Lami, que l'habileté en architecture a beaucoup servi dans sa description du Temple, appliquant la mesure des cinq cents coudées à l'enceinte de l'*Atrium* des Israélites, et pratiquant un *Atrium* extérieur avec une sorte de combinaison dans les proportions des parties du Temple, se trouve conduit par là à attribuer environ deux mille six cent vingt coudées hébraïques au pourtour de son *Ichnographie du Temple.* Ce nombre de coudées, sur le même pied que ci-dessus, revient à sept cent quarante-six toises. Or, rappelons-nous que la longueur du terrain de la mosquée de Jérusalem, déduite du plan de cette ville, a été donnée d'environ deux cent quinze toises : la largeur d'environ cent soixante-douze. Multipliez chacune de ces sommes par deux, vous aurez au total sept cent soixante-quatorze toises. Sur quoi on peut vouloir rabattre un cinquantième, ou quinze à seize toises pour mettre l'échelle du plan au niveau de ce qui a paru plus convenable dans la mesure totale de l'enceinte de Jérusalem. Et sur ce pied il n'y aura que treize ou quatorze toises de plus ou de moins dans la supputation du circuit du terrain qui appartient au Temple. Il est vrai que le père Lami a employé en quatre côtés égaux la quantité de mesure qui a quelque inégalité de partage dans ce que fournit le local. Mais qui ne voit que la parfaite égalité dans le père Lami n'a d'autre fondement qu'une imitation ou répétition de ce qui étoit propre au corps du Temple, isolé de l'*Atrium* extérieur des Gentils ? Et, vu qu'aucune circonstance de fait ne sert de preuve à une semblable répétition, plus aisée vraisem-

blablement à imaginer que propre au terrain, elle ne peut être regardée comme positive.

Après avoir reconnu quelle étoit l'étendue du Temple, on ne peut s'empêcher d'être extrêmement surpris que ce qu'on trouve dans Josèphe sur ce sujet soit peu conforme au vrai. On ne comprend pas que cet historien, qui, dans les autres circonstances, cherche avec raison à donner une haute idée de cet édifice, ait pu se tenir fort au dessous de ce qu'il convient d'attribuer à son étendue. Les côtés du carré du Temple sont comparés à la longueur d'un stade, en quoi il paroît s'être mépris comme du rayon au diamètre; et, dans un autre endroit, le circuit du terrain entier, y compris même la tour Antonia, qui tenoit à l'angle nord-ouest de l'enceinte du Temple, est estimé six stades. Il auroit pu écrire δέκα au lieu d'ἕξ, en usant du stade qui lui paroît propre dans la mesure de l'enceinte de Jérusalem, et dont les dix fournissent sept cent soixante toises, ce qui prend le juste milieu des supputations qu'on vient de voir.

VII.

DES MESURES HÉBRAÏQUES DE LONGUEUR.

Je terminerai cet écrit par quelque discussion des mesures hébraïques propres aux espaces. Cette discussion se lie d'autant mieux à ce qui précède, qu'elle fournit des preuves sur plusieurs points. Il ne paroît pas équivoque que la coudée, dite en hébreu *ameh* (*per aleph; mem, he*) en langue chaldaïque *ametha*, appelée par les Grecs πῆχυς, d'où est venu le mot de *pic*, et autrement ὠλένη, d'où les Latins ont pris le mot d'*ulna*, ne soit un élément de mesure qu'il soit très essentiel de vérifier. La mesure que cette coudée a prise ci-dessus par rapport à l'étendue du Temple paroît assez convenable pour qu'elle en tire déja grand avantage. Voyons si elle se peut répéter d'ailleurs, ou déduire de quelque autre moyen.

Si l'on s'en rapporte au rabbin Godolias sur l'opinion de Maïmonides, la coudée hébraïque se compare à l'aune de Bologne; et, de cette comparaison, le docteur Cumberland, évêque de Peterborough, a conclu la coudée de vingt et un pouces anglois et sept cent trente-cinq millièmes de pouce, comme je l'apprends d'Arbuthnot (*Traité des poids, Monnoies et Mesures*), ce qui revient à vingt pouces et environ cinq lignes du pied de Paris, et ne diffère par conséquent que d'une ligne en déduction, de l'évaluation propre au dérah ou à la coudée égyptienne.

Mais un moyen de déterminer la mesure de la coudée hébraïque, duquel je ne sache point qu'on ait fait usage, tout décisif qu'il puisse paroître, est celui-ci : Les Juifs conviennent à définir l'*iter sabbaticum*, ou l'étendue de chemin qu'ils se permettoient le jour du Sabbat, en dérogeant au précepte du XVI[e] chapitre de l'*Exode*, v. 30 : *Nullus egrediatur de loco suo die septimo;* ils conviennent, dis-je, sur le pied de deux mille coudées. L'auteur de la *Paraphrase Chaldaïque* s'en explique positivement, à l'occasion du v. 6 du chap. I[er] du livre de *Ruth*. OEcumenius confirme cette mesure par le témoignage d'Origène, lorsqu'il dit que le mille, étant égal au chemin sabbatique, comprend διςχιλίων πηχῶν. Le *Traité des Mesures Judaïques* composé par saint Épiphane, qui, étant né Juif et dans la Palestine, devoit être bien instruit du fait dont il s'agit, nous apprend que l'espace du chemin sabbatique revient à la mesure de six stades. Pour donner à la coudée en question plus que moins d'étendue, on ne peut mieux faire que d'employer ici le stade ordinaire, dont huit remplissent l'espace d'un mille romain, et qui semble même avoir prévalu sur tout autre stade dans les bas temps. La mesure de ce stade, définie à quatre-vingt-quatorze toises deux pieds huit pouces, étant multipliée par six, fournit cinq cent soixante-six toises quatre pieds. En décomposant ce calcul en pieds, on y trouve trois mille quatre cents pieds, qui renferment quarante mille huit cents pouces. Et, en divisant cette somme de pouces en deux mille parties, chacune de ces

parties se trouve de vingt pouces et deux cinquièmes de pouce. Or, le produit de ce calcul sembleroit en quelque sorte fait exprès pour servir de vérification à la mesure déduite ci-dessus. Que s'en faut-il même que l'évaluation qui vient d'être conclue ne soit précisément la même que celle que nous avons employée précédemment pour la coudée hébraïque, en la croyant une même mesure avec le dérah ou la coudée égyptienne? La diversité d'une ligne et un cinquième ne doit-elle pas être censée de petite considération dans une combinaison de cette espèce. Outre que la diversité ne va pas à un deux-centième sur le contenu, il faudroit, pour que cette diversité pût être regardée à la rigueur comme un défaut de précision dans l'emploi du dérah pour la coudée hébraïque, qu'on fût bien assuré que les six stades faisoient étroitement et sans aucun déficit le juste équivalent des deux mille coudées. Il ne conviendroit pas aussi de trouver à redire à la compensation que saint Épiphane donne de six stades pour deux mille coudées, sur ce qu'il peut avoir négligé d'y ajouter un trente-quatrième de stade, ou la valeur de seize à dix-sept pieds.

Les Juifs ont eu une mesure d'espace à laquelle, outre le terme de *berath*, que quelques commentateurs croient lui être propre, ils ont adapté celui de *mil* (*mem*, *jod*, *lamed*) au pluriel *milin.* Quoiqu'on ne puisse douter que cette dénomination ne soit empruntée des Romains, cela n'empêche pas que, chez les Juifs, le mille n'ait sa définition distincte et particulière, laquelle est donnée sur le pied de deux mille coudées; ce qui se rapporte précisément à ce que dit Œcumenius, que l'on vient de citer. Plusieurs endroits de la *Gémare*, indiqués par Reland (*Palæstina*, vol. 1[er], pag. 400), nous apprennent que les Juifs compensent la mesure du mille par sept stades et demi. Le terme dont ils se servent pour exprimer le stade est *ris* (*resch*, *jod*, *samech*), au pluriel *risin.* Il peut s'interpréter par le latin *curriculum*, qui est propre à la carrière du stade, *curriculum stadii*, dans Aulu-Gelle (*Noct. Atticar.*, lib. 1, cap. 1). La jonc-

tion de quatre *milin* compose chez les Juifs une espèce de lieue nommée *parseh* (*pe*, *resch*, *samech*, *he*). Dans la langue syriaque, *paras* signifie étendre, et *parseh* étendue. Et il est d'autant plus naturel que ce terme paroisse emprunté de cette langue, qu'elle étoit devenue propre aux Juifs dans les temps qui ont suivi la captivité. On trouvera dans Reland (pag. 397) un endroit du *Talmud* qui donne positivement la définition du mille judaïque à deux mille coudées, et la composition de la parseh de quatre milles. Les deux mille coudées assujetties à la mesure précise du dérah font cinq cent soixante-neuf toises deux pieds huit pouces. En multipliant cette somme par quatre, la parseh se trouve de deux mille deux cent soixante-dix-sept toises quatre pieds huit pouces. Cette mesure ne diffère presqu'en rien de notre lieue françoise, composée de deux lieues gauloises, et dont vingt-cinq font presque le juste équivalent d'un degré.

Le docte Reland, partant de la supposition que le mille judaïque n'est point différent du mille romain, et comparant le nombre de deux mille coudées dans l'un, à celui de cinq mille pieds dans l'autre, conclut la coudée à deux pieds et demi. Mais, quoiqu'on ne puisse disconvenir que l'étendue de la domination romaine n'ait rendu le mille romain presque universel, toutefois il est bien certain que la mesure de ce mille ne peut être confondue avec celle qui nous est donnée du mille judaïque. Et outre que l'évaluation de la coudée qui résulteroit de l'équivoque est naturellement difficile à admettre, excédant la vraisemblance en qualité de coudée, une simple comparaison de nombres, destituée des rapports essentiels, ne peut se soutenir contre une définition positive, et qui éprouve des vérifications. Il y a un endroit de la *Gémare* qui définit le chemin d'une journée ordinaire à dix *parsaut* (tel est le pluriel de *parseh*). Si la parseh équivaloit à quatre milles romains, il en résulteroit quarante milles. Mais les anciens ne vont point jusque là dans cette estimation : ils s'en tiennent communément à vingt-cinq milles, ou deux cents

stades; et si Hérodote (liv. V) y emploie deux cent cinquante stades, il faut avoir égard à ce que l'usage des stades à dix au mille est propre à cet historien en beaucoup d'endroits. Les géographes orientaux conviennent aussi sur ce nombre de vingt-cinq milles pour l'espace d'une journée commune, ce que les maronites qui ont traduit la *Géographie* d'El-Edrisi dans l'état où nous l'avons, ou plutôt son extrait, ont noté dans la préface de leur traduction. Et quand les Orientaux ont paru varier sur le nombre des milles, en marquant quelquefois trente au lieu de vingt-cinq, c'est à raison de la différence des milles, qu'ils n'ont pas toujours employés à la rigueur sur le pied du mille arabique, dont les vingt-cinq peuvent équivaloir trente ou trente et un d'une espèce plus ordinaire. Par l'évaluation qui est propre à la parseh, les dix faisant la compensation de trente milles romains, il est évident qu'une mesure sensiblement supérieure sort des bornes de ce dont il s'agit. Le père Lami a objecté à Villalpando, sur une pareille opinion, que la coudée hébraïque égalait deux pieds et demi romains; que, la hauteur de l'autel des parfums étant indiquée de deux coudées, il auroit fallu que la taille du prêtre qui faisoit le service et répandoit l'encens sur cet autel eût été gigantesque. Il est constant que les convenances que nous avons rencontrées sur le local, à l'égard du Temple, n'auroient point eu lieu avec une mesure de la coudée plus forte d'environ un quart que celle qui est ici donnée. Le pied romain s'évaluant mille trois cent six dixièmes de ligne du pied de Paris, les deux pieds et demi renferment trois cent vingt-six lignes et demie, ou vingt-sept pouces deux lignes et demie. On remarquera même, au surplus, que Villalpando attribuoit encore au pied romain quelque excédant sur cette définition.

Je n'ai observé ci-dessus la convenance fortuite qui se rencontroit entre la parseh et notre lieue françoise, que pour communiquer à cette parseh l'idée de ce qui nous est propre et familier. Mais la même convenance entre la parseh et une ancienne mesure orientale ne doit pas être également

regardée comme l'effet du hasard. Cette extrême convenance sera plutôt la vérification d'une seule et même mesure. J'ai fait voir, dans le *Traité des Mesures itinéraires*, que le stade, qui revient à un dixième du mille romain, convenoit précisément à la mesure des marches de Xénophon, et qu'en conséquence de l'évaluation faite par Xénophon lui-même du nombre des stades en parasanges, il paroissoit constant que trente stades répondoient à une parasange. Cette compensation n'a même rien que de conforme à la définition précise qu'Hérodote, Hésychius, Suidas, ont donnée de la parasange. En multipliant par trente la mesure de soixante-quinze toises trois pieds quatre pouces, à laquelle le stade de dix au mille est défini, on aura par ce calcul deux mille deux cent soixante-six toises quatre pieds. Or, cette évaluation de la parasange n'est qu'à onze toises de la parseh; de manière que deux pieds deux pouces de plus sur la définition du stade qui sert à composer la parasange mettroient le calcul rigidement au pair. Si même on veut donner par préférence dans la supputation qui résulte de la comparaison que saint Épiphane a faite du mille judaïque ou chemin sabbatique avec six stades ordinaires, savoir, cinq cent soixante-six toises quatre pieds, et qu'on multiplie cette valeur par quatre pour avoir la parseh, on rencontrera précisément les deux mille deux cent soixante-six toises quatre pieds qui sont le produit de nos trente stades. Qui ne conclura de là que la parseh n'est autre chose que la parasange persane, babylonienne, comme on voudra l'appeler? La parseh ne renferme-t-elle pas en elle-même la composition des trente stades, puisque le mille judaïque, la quatrième partie de la parseh, est comparé par les Juifs à sept stades et demi? Ajoutons que les noms de *parseh* et de *parasange* ont assez d'affinité pour concourir avec l'identité de mesure; et que, comme les termes de *para* et de *parseh* trouvent dans l'ancien langage oriental, chaldaïque, de même que syriaque, une interprétation propre et littérale qui ne peut renfermer de sens plus convenable à l'égard de la

chose même, c'est acquérir indubitablement la signification propre du mot de *parasange*. La parseh n'étant point mentionnée dans les livres saints, il y a tout lieu de croire que les Juifs ne l'auront adoptée que depuis leur captivité dans le pays de Babylone.

Mais remarquez quel enchaînement de convenances! La définition de la parasange a son existence, indépendamment de ce qui constitue la parseh; car cette parasange dépend d'un stade particulier, lequel se produit par des moyens tout-à-fait étrangers à ce qui paroît concerner ou intéresser la parasange même comme on peut s'en éclaircir par le Traité que j'ai donné des Mesures. La parseh, d'un autre côté, sort d'éléments absolument différents, et prend ici son principe de ce que la coudée égyptienne paroît une mesure de la plus haute antiquité, et dont il semble vraisemblable que le peuple hébreu ait adopté l'usage. Sur ces présomptions (car jusque là il n'y a, ce semble, rien de plus), l'application de cette coudée à la parseh trouve une vérification plus précise qu'on ne pourroit oser l'espérer, dans ce qui se doit conclure de la mesure que saint Épiphane donne de la quatrième partie de la parseh. Toutes ces voies différentes, dont aucune n'a de vue sur l'autre, conduisent néanmoins aux mêmes conséquences, se réunissent dans des points communs. On ne pourroit se procurer plus d'accord par des moyens concertés. Qu'en doit-il résulter? Une garantie mutuelle, si l'on peut employer cette expression, de toutes les parties et circonstances qui entrent dans la combinaison.

La connoissance positive de la coudée hébraïque est un des principaux avantages d'une pareille discussion. Il est bien vrai que le père Lami, ainsi que quelques autres savants, avoit déja proposé la mesure du dérah pour cette coudée, mais sans en démontrer positivement la propriété, ou la vérifier par des applications de la nature de celles qui viennent d'être produites. Il semble même que la précision de cette mesure ait en quelque manière échappé au père Lami, puisque, nonobstant sa conjecture sur le dérah,

il conclut la coudée hébraïque à vingt pouces (liv. I, ch. IX, sect. I) : *Nos*, dit-il, *cubitum Hebræum facimus viginti pollicum*.

La coudée hébraïque étoit composée de six palmes mineurs, et ce palme est appelé en hébreu *tophach* (*teth*, *phe*, *thelk*). La version des Septante a rendu ce mot par celui de παλαιστὴ, qui est propre au palme dont il s'agit, et que les définitions données par Hésychius et par Julius Pollux fixent à quatre doigts. Par conséquent la coudée contenoit vingt-quatre doigts; et c'est en effet le nombre de divisions que porte la coudée égyptienne ou dérah, sur la colonne de *Mihias*, qui est le nilomètre près de Fostat ou du Vieux-Caire. Abul-feda est cité par Kircher, pour dire que la coudée légale des Juifs, la même que l'égyptienne, contient vingt-quatre doigts. Dans Diodore de Sicile (liv. I), lorsqu'il parle du nilomètre qui existoit à Memphis, et qu'il appelle Νειλοσκοπὸς, on trouve mention non seulement des coudées qui en faisoient la division, mais encore des doigts, δακτύλους, qui étoient de subdivision par rapport à la coudée.

En conséquence de la mesure qui est propre à cette coudée, le tophach ou palme revient à trois pouces cinq lignes de notre pied; et j'observe que cette mesure particulière a l'avantage de paroître prise dans la nature. Car, étant censée relative à la largeur qu'ont les quatre doigts d'une main fermée, comme Pollux s'en explique, l'étude des proportions entre les parties du corps peut faire voir que cette mesure conviendra à une statue d'environ cinq pieds huit pouces françois; et cette hauteur de stature, qui fait le juste équivalent de six pieds grecs, passe plutôt la taille commune des hommes qu'elle ne s'y confond. Mais si le palme, qui fait la sixième partie de la coudée hébraïque, prend cette convenance avec une belle et haute stature, et qu'on ne sauroit passer sensiblement sans donner dans le gigantesque, il s'ensuivra que la mesure de cette coudée ne peut, en tant que coudée, participer à la même convenance. Le père Lami, en fixant la coudée hébraïque

à vingt pouces, en a conclu la hauteur des patriarches à quatre-vingts pouces, ou six pieds huit pouces, ce qui est conforme en proportion à ce principe de Vitruve : *Pes altitudinis corporis sextæ, cubitus quartæ.* Sur cette proportion, la mesure prise du dérah produiroit sept pieds moins deux pouces. Si une telle hauteur de taille devient admissible, au moyen d'une distinction particulière entre la race des premiers hommes et l'état actuel de la nature, toujours est-il bien constant que la mesure de la coudée en question excède les bornes que les hommes ont reconnues depuis long-temps dans leur stature ordinaire. De manière que, relativement à la hauteur de la taille à laquelle la mesure du palme paroît s'assortir en particulier, ou cinq pieds et environ huit pouces, la coudée proportionnelle n'iroit qu'à environ dix-sept pouces. Or, les rabbins paroissent persuadés que l'on distinguoit la coudée commune de la coudée légale et sacrée, dont l'étalon étoit déposé dans le sanctuaire; et cette coudée commune différoit de l'autre par la suppression d'un tophach. Ainsi, se réduisant à cinq *tiphuchim* (pluriel de tophach) ou à vingt doigts, et perdant la valeur de trois pouces cinq lignes, sa longueur revenoit à dix-sept pouces et une ligne. Quoique le père Lami ait combattu la tradition judaïque sur cette coudée commune, toutefois la grande analogie de proportion qui s'y rencontre lui peut servir d'appui. Le témoignage des rabbins trouve même une confirmation positive dans la comparaison que Josèphe a faite de la coudée d'usage chez les Juifs avec la coudée attique. Car, cette coudée se déduisant de la proportion qui lui est naturelle avec le pied grec, lequel se compare à mille trois cent soixante parties ou dixième de ligne du pied de Paris, revient à deux mille quarante des mêmes parties, ou deux cent quatre lignes, qui font dix-sept pouces. Rappelons-nous, au surplus, ce qui a été ci-dessus rapporté d'Ézéchiel, en traitant de la mesure du Temple, lorsqu'il prescrit aux Juifs de Babylone d'employer, dans la réédification du Temple, une coudée plus forte d'un travers de main que l'ordi-

naire. Ce travers de main n'étant autre chose que le palme mineur, ou tophach, n'est-ce pas là cette distinction formelle de plus ou de moins entre deux coudées, dont la plus foible mesure paroît même prévaloir par l'usage? Mais, en tombant d'accord que la coudée inférieure étoit admise durant le second Temple, on pourroit par délicatesse, et pour ne porter aucune atteinte au précepte divin, qui ne souffre qu'un seul poids, qu'une seule mesure, vouloir rejeter la coudée en question pour les temps qui ont précédé la captivité : en quoi toutefois on ne seroit point autorisé absolument par le silence de l'Écriture, puisque, dans le *Deutéronome* (cap. III, v. 11), la mesure du lit d'Og, roi de Basan, est donnée en coudées prises de la proportion naturelle de l'homme, *in cubito viri;* ou, selon la Vulgate, *ad mensuram cubiti virilis manus.* Bien qu'un nombre infini de mesures, qui enchérissent sur leurs principes naturels, par exemple, tout ce que nous appelons pied, sans entrer dans un plus grand détail, autorise suffisamment la dénomination de coudée dans une mesure aussi forte que celle qui paroît propre à la coudée égyptienne et hébraïque ; toutefois, la considération de ces principes devient souvent essentielle dans la discussion des mesures, et il ne faut point la perdre de vue. C'est à elle que j'ai dû la découverte du pied naturel, dont la mesure et l'emploi ont trouvé leur discussion dans le *Traité des Mesures itinéraires* que j'ai donné.

Nous avons donc dans cet écrit une analyse des mesures hébraïques qui, bien qu'indépendante de toute application particulière, se concilie néanmoins à la mesure d'enceinte de Jérusalem et de l'étendue du Temple, selon que cette mesure se déduit des diverses indications de l'antiquité conférées avec le local même. Il paroît une telle liaison entre ces différents objets ici réunis, qu'ils semblent dépendants les uns des autres, et se prêter, sur ce qui les regarde, une mutuelle confirmation.

DISCUSSION

DE LA COUDÉE ARABIQUE.

J'ai pris engagement, au sujet d'un article qui intéresse la mesure du Temple, d'entrer en discussion sur la coudée arabique, à la suite des mesures hébraïques.

Cette coudée, *deraga* ou *derah*, est de trois sortes, l'ancienne, la commune et la noire. La première, qui tire sa dénomination de ce qu'on prétend qu'elle existait du temps des Persans, est composée de trente-deux doigts; la seconde, de vingt-quatre, selon la définition plus ordinaire et naturelle; la troisième tient le milieu, et est estimée vingt-sept doigts. On distingue la première par l'addition de deux palmes aux six palmes, qui sont l'élément de la seconde, et qui lui ont été communs avec la coudée égyptienne et hébraïque. Ces définitions se tirent ainsi de l'extrait d'un arpenteur oriental, dont on est redevable à Golius, dans les notes dont il a illustré les *Éléments d'Astronomie* de l'Alfergane.

De ces trois coudées, celle à laquelle il semble qu'on doive avoir plus d'égard, surtout par rapport à l'usage et à une plus grande convenance avec ce qui est de l'espèce de coudée en général, est la commune. Et ce qui devient essentiel pour parvenir à en fixer la mesure, je dis que celle qui se déduit de l'analyse de la mesure de la terre, faite par ordre du calife Almamoun, dans les plaines de Sinjar, en Mésopotamie, ne peut se rapporter mieux qu'à la coudée qualifiée de *commune* ou *ordinaire*. Selon la narration d'Abul-feda sur la mesure d'Almamoun, le degré terrestre sur le méridien fut évalué cinquante-six milles arabiques et deux tiers; et l'Alfergane (chap. VIII) dit que le mille en cette mesure étoit composé de quatre mille coudées. En prenant le degré à cinquante-sept mille toises de compte rond (par la raison dont nous avons cru devoir

le faire en parlant de la mesure du Temple), le mille arabique revient à mille six au plus près. Les mille toises font la coudée de dix-huit pouces; et si l'on veut avoir égard à l'excédant de six toises, il en résultera une ligne et à peu trois dixièmes de ligne par delà.

Le docte Golius a cru qu'il étoit question de la coudée noire dans la mesure d'Almamoun, sur ce que l'Alfergane s'est servi du terme de *coudée royale* pour désigner celle qu'il a pensé être propre à cette mesure. Il faut convenir d'ailleurs que l'opinion veut que cette coudée doive son établissement à Almamoun, et qu'elle fut ainsi appelée pour avoir été prise sur le travers de main ou palme naturel d'un esclave éthiopien au service de ce prince, et qui s'étoit trouvé fournir plus d'étendue qu'aucun autre. Mais, outre que l'arpenteur cité par Golius applique l'usage de la coudée noire à la mesure des étoffes de prix dans Bagdad, la proportion établie entre les différentes coudées arabiques est d'un grand inconvénient pour l'application de la coudée noire à la mesure de la terre sous Almamoun. Remarquez, 1° que la coudée noire, avec l'avantage de trois doigts sur la coudée commune, n'auroit point toutefois d'excédant trop marqué sur la portée ordinaire, si son évaluation n'alloit qu'à dix-huit pouces; 2° que la coudée commune, qui seroit à deux pouces au dessous, pourroit conséquemment paroître foible, puisque nous voyons que la coudée d'usage chez les Juifs, malgré son infériorité à l'égard de la coudée légale, s'évalue au moins dix-sept pouces; 3° que la coudée ancienne, qui est appelée *hashémide*, ne monteroit par proportion qu'à vingt et un pouces et quelques lignes, quoiqu'il y ait des raisons pour la vouloir plus forte. Car, selon le Marufide, la hauteur de la basilique de Sainte-Sophie, qui, du pavé au dôme, est de soixante-dix-huit coudées hashémides, s'évalue par Évagrius à cent quatre-vingts pieds grecs; et, par une suite de la proportion qui est entre le pied grec et le nôtre, la coudée dont il s'agit montera à

vingt-six pouces et près de deux lignes. Ce n'est pas même assez, si l'on s'en rapporte au module de la coudée hashémienne du Marufide, qu'Edward Bernard dit être marqué sur un manuscrit de la bibliothèque d'Oxford, et qu'il évalue vingt-huit pouces neuf lignes du pied anglois, ce qui égale à peu de chose près vingt-sept pouces du pied de Paris. Les mesures données par le Marufide de la longueur et largeur de Sainte-Sophie, savoir : cent une coudées d'une part, et quatre-vingt-treize et demie de l'autre, feront la coudée plus forte, si on les compare aux dimensions de Grelot, quarante-deux toises et trente-huit. La comparaison n'étant point en parfaite analogie, il résultera de la longueur près de trente pouces dans la coudée, et de la largeur vingt-neuf pouces trois lignes de bonne mesure.

Je sens bien que l'on pourroit se croire en droit de prétendre que l'évaluation quelconque de la coudée ancienne ou hashémide ait une influence de proportion sur les autres coudées, et qu'elle fasse monter la commune à vingt pouces trois lignes, en se conformant à l'étalon même de la coudée hashémide, puisque la comparaison apparente entre ces coudées est comme de quatre à trois. Mais un tel raisonnement ne suffisant pas pour supprimer et rendre nulle l'analyse de coudée résultante de la mesure positive du degré terrestre sous Almamoun, quand même cette mesure ne seroit pas jugée de la plus grande précision, il sera toujours naturel de présumer qu'il n'y a point de proportion entre les différentes coudées arabiques qui soit plus propre à cadrer à cette analyse de coudée, que la coudée commune. Et la coudée noire y sera d'autant moins convenable, qu'en conséquence de la mesure hashémide, elle devoit monter à vingt-deux pouces et neuf lignes.

Thévenot, dont l'exactitude et l'habileté au dessus du commun des voyageurs sont assez connues, ayant remarqué, dans une géographie écrite en persan, que le doigt, la

quatrième partie du palme, la vingt-quatrième de la coudée, étoit défini à six grains d'orge mis à côté l'un de l'autre (définition qui est en effet universelle chez tous les auteurs orientaux), dit avoir trouvé que la mesure des six grains d'orge, multipliée huit fois, revenoit à six pouces de notre pied; d'où il conclut que la coudée composée de cent quarante-quatre grains doit valoir un pied et demi. (Voyez liv. II du second Voyage, ch. VII.) Or, n'est-ce pas là ce qui résulte non seulement de la mesure du degré terrestre par ordre d'Almamoun, mais encore de l'application spéciale que nous faisons de la coudée commune à cette mesure? Je remarque que la coudée noire, par proportion avec la mesure analysée de la commune, sera de vingt pouces et quatre à cinq lignes par delà; ce qui, pour le dire en passant, prend beaucoup de convenance avec la coudée égyptienne et hébraïque. Or, cette coudée noire n'ayant excédé la commune que parce que le travers de main de l'Éthiopien, ou le palme qu'on prenoit pour étalon, surpassoit la mesure plus ordinaire, non parce qu'il fut question de déroger à la définition de la coudée sur le pied de six palmes: n'est-ce pas en effet charger très sensiblement la proportion naturelle que d'aller à vingt pouces et près de demi, tandis que les six palmes grecs, quoique proportionnés à une stature d'homme de cinq pieds huit pouces, comme il a été remarqué précédemment, ne s'évaluent que dix-sept pouces? Si ces convenances et probabilités ne s'étendent point à la comparaison qui est faite de la coudée ancienne ou hashémide avec les autres coudées, disons que cette comparaison n'est vraisemblablement que numéraire à l'égard des palmes et des doigts, sans être proportionnelle quant à la longueur effective. Ne voit-on pas une pareille diversité entre des mesures de pieds, bien qu'ils soient également de douze pouces? Et pour trouver un exemple dans notre sujet même, quoique la coudée noire excédât la commune de la valeur de trois doigts des vingt-quatre de cette commune, avoit-on pris plus de six palmes pour la composer?

Cette discussion de la coudée arabique, qui ne regarde qu'un point particulier dans ce qui a fait l'objet de notre Dissertation, m'a néanmoins occupé d'autant plus volontiers, que je n'ai point connu que ce qui en résulte eût été développé jusqu'à présent.

MÉMOIRE SUR TUNIS.

N° III.

MÉMOIRE SUR TUNIS.

QUESTIONS.	SOLUTIONS.
Ire.	Ire.
Les beys qui gouvernent Tunis sont-ils Turcs ou Arabes? A quelle époque précisément se sont-ils emparés de l'autorité que les deys avaient auparavant?	Il y a à peu près cent cinquante ans que les beys de Tunis ont enlevé l'autorité aux deys, mais ils n'ont pas gardé sans révolutions la puissance qu'ils avoient usurpée. Le parti des deys l'emporta sur eux à plusieurs reprises, et ne fut entièrement abattu qu'en 1684 par la fuite du dey Mahmed-Icheleby, dépossédé par Mahmed et Aly-Bey, son frère. Une monarchie héréditaire s'établit alors, et Mahmed-Bey, auteur de la révolution, en fut la première tige. Ce nouvel ordre de choses fut aussitôt interrompu qu'établi : le dey d'Alger, ayant à se plaindre des Tunisiens, vint expliquer ses prétentions à la tête de son armée, mit le siége devant Tunis, s'en empara par la fuite du bey, et fit reconnoître à sa place Ahmed-ben-Chouques. Mahmed-Bey, ayant réussi à mettre dans son parti les Arabes des frontières,
13 octobre 1689.	

QUESTIONS. SOLUTIONS.

s'avança contre Ahmed-ben-Chouques, lui livra bataille, la gagna, et
13 juillet 1695. vint mettre le siége devant Tunis. Son compétiteur s'étant retiré à Alger après l'issue de la bataille, Mahmed-Bey parvint sans peine à s'emparer de la capitale ; il y établit de nouveau son autorité, et la conserva jusqu'à la mort. Ramadan-Bey, son frère, lui succéda : la bonté de son caractère annonça aux Tunisiens un règne tranquille : elle ne les trompa pas, mais elle causa sa perte. Son neveu Mourat, fils d'Aly-Bey, impatient de jouir du trône auquel il étoit appelé, profita de l'indolence de son oncle, se révolta, le fit prisonnier, et le fit mourir. Le règne de Mourat, trop long pour le bonheur du peuple, fut signalé par des cruautés excessives. Le Turc Ibrahim-Cherif en arrêta heureusement le cours
10 juin 1702. en l'assassinant. La branche de Mahmed-Bey se trouvant éteinte par ce meurtre, Ibrahim pouvait sans peine se faire reconnoître bey par le divan et par la milice. Dans la suite, ayant été fait prisonnier dans une bataille qu'il perdit contre les Algériens, l'armée élut, pour le remplacer, Hassan-ben-Aly, petit-fils d'un renégat grec. Une nouvelle dynastie commença avec lui, et elle s'est soutenue jusqu'à ce jour sans interruption. Le

QUESTIONS. SOLUTIONS.

nouveau bey sentit bien qu'il ne serait pas sûr de son pouvoir tant qu'Ibrahim seroit vivant. Cette considération le porta à tenter divers moyens pour l'attirer auprès de lui. Il y réussit en publiant qu'il n'étoit que dépositaire de l'autorité d'Ibrahim, et qu'il n'attendoit que sa présence pour abdiquer. Ibrahim, trompé par cette soumission apparente, se rendit à Porto-Farina, où on lui trancha la tête.

10 janvier 1706.

Hassan-ben-Aly régnoit paisiblement; il ne manquoit à son bonheur que de se voir un héritier; mais ne pouvant avoir d'enfant d'aucune des femmes qu'il avoit prises, il se décida à désigner pour son successeur Aly-Bey, son neveu, qui commandoit les camps. Plusieurs années se passèrent ainsi, lorsqu'il se trouva, dans une prise faite par les corsaires de la régence, une femme génoise qui fut mise dans le harem d'Hassan-ben-Aly. Cette femme, qui lui plut, devint enceinte; lorsque sa grossesse fut constatée, il assembla son divan, et lui demanda si, en cas que cette femme qu'il avoit en vain sollicitée de se faire turque vînt à lui donner un prince, il pouvoit être reconnu et lui succéder : le divan opina que cela ne pouvoit être, à moins que l'esclave chrétienne n'embrassât la

QUESTIONS. SOLUTIONS.

loi de Mahomet. Hassan-ben-Aly fit de nouvelles instances auprès de son odalisque, qui se décida enfin à se renier. Elle accoucha d'un prince, qui fut nommé *Mahmed-Bey*, et en eut ensuite deux autres, Mahmoud et Aly-Bey. Hassan-ben-Aly, se voyant trois héritiers, fit connoître à son neveu Aly-Bey que, le ciel ayant changé l'ordre des choses, il ne pouvoit plus lui laisser le trône après lui; mais que, voulant lui donner une preuve constante de son amitié, il alloit acheter pour lui la place de pacha que la Porte nommoit encore à Tunis. Le jeune bey se soumit à la volonté de son oncle, accepta la place promise, et prit le titre d'*Aly-Pacha*. Son ambition parut satisfaite; mais il affectoit un contentement qu'il n'éprouvoit pas, pour couvrir les grands desseins qu'il avoit conçus : il souffroit impatiemment de voir passer le sceptre en d'autres mains que les siennes; et, pour s'épargner cette honte, il s'enfuit de Tunis à la montagne des Osseletis, se mit à la tête d'un parti qu'il s'étoit fait secrètement, et vint attaquer son oncle, Hassan-ben-Aly. Le succès ne répondit pas à son attente. Il fut défait, et, se voyant obligé de quitter son asile, il se réfugia à Alger; pendant son exil il intrigua, et, à force

QUESTIONS. SOLUTIONS.

de promesses, il engagea les Algériens à lui donner des secours. Ils
1735. s'y décidèrent, marchèrent à Tunis, et, après une victoire complète, ils obligèrent Hassan-ben-Aly à quitter sa capitale et à se réfugier au Kairouan. A la suite de la guerre civile, qui amena la famine, ce prince fugitif quitta le Kairouan pour aller à Sousse.

Un capitaine françois, de la Ciotat, nommé *Bareilbier,* qui lui étoit attaché depuis long-temps, lui donna des preuves de son dévouement en allant continuellement lui chercher des blés et des vivres : le prince lui en faisoit ses obligations, qu'il devoit remplir en cas que la fortune le remît sur le trône. Mais elle lui devint de plus en plus contraire; et, privé de toute ressource, il se décida à envoyer ses enfants à Alger, qui semble être le refuge de tous les princes fugitifs de Tunis, espérant pouvoir les y rejoindre : mais lorsqu'il s'y disposoit, Younnes-Bey, fils aîné d'Aly-Pacha, le surprit dans sa fuite, et lui trancha lui-même la tête. Aly-Pacha, défait de son plus dangereux ennemi, paroissoit devoir jouir d'un sort paisible; mais sa tranquillité fut troublée par la division qui se mit entre ses enfants. Mahmed-Bey, l'un d'eux, et pour lequel il avoit de la

QUESTIONS. SOLUTIONS.

prédilection, forma le projet d'enlever à Younnes-Bey, son aîné, le trône qui lui étoit dévolu. Il tâcha en conséquence d'indisposer son père contre son frère, et y réussit. Aly-Pacha, séduit par ses raisons, voulut le faire arrêter; Younnes l'apprit, se révolta, et s'empara du château de la Gaspe et de la ville de Tunis : il y fut forcé par Aly-Pacha et obligé de se réfugier à Alger. Mahmed-Bey, débarrassé d'un concurrent dangereux, songea aussi à se défaire de son cadet, et il lui fit donner du poison. Il se fit reconnaître héritier présomptif, et paroissoit devoir jouir un jour du sort que ses crimes lui avoient préparé, lorsque les choses changèrent de face. La ville d'Alger éprouva une de ces révolutions si fréquentes dans les gouvernements militaires; un nouveau dey fut nommé, et le choix de la milice tomba sur le Turc Aly-Tchaouy. Il avoit été précédemment en ambassade à Tunis, et y avoit reçu un affront de ce même Younnes-Bey, qui se voyoit réduit à implorer sa protection. Loin d'avoir égard à ses prières, il prit, pour se venger, le parti des enfants d'Hassan-ben-Aly, en leur donnant des troupes, commandées par le bey de Constantine, pour le replacer sur le trône.

QUESTIONS.	SOLUTIONS.

Le succès couronna leur entreprise; ils saccagèrent la ville de Tunis, et firent prisonnier Aly-Pacha, qui fut immédiatement étranglé. Mahmed-Bey, fils aîné d'Hassan-ben-Aly, fut mis sur le trône. Ce bon prince ne régna que deux ans et demi, et laissa deux enfants en bas âge, Mahmoud et Ismaïl-Bey.

Aly-Bey, son frère, lui succéda avec promesse, dit-on, de remettre le trône aux enfants de son frère, lorsque l'aîné seroit en état de l'occuper. Le désir de le perpétuer dans sa propre race l'empêcha de la tenir. Il chercha peu à peu à éloigner ses neveux du gouvernement et à y élever son fils. Il montra le jeune Hamoud au peuple, lui donna le commandement des camps, et enfin sollicita pour lui, à la Porte, le titre de pacha : il assura par là le suffrage du peuple à son fils, et, à force d'égard, il se rendit si bien maître de l'esprit de ses neveux, qu'à sa mort, (26 mai 1782.) arrivée en 1782, ils se désistèrent eux-mêmes de leurs prétentions, et furent les premiers à saluer Hamoud-Pacha, leur cousin, unique bey de Tunis.

Depuis cette époque, l'état n'a été troublé par aucune révolution, et ceux qui pourroient en exciter paroissent trop bien unis au bey pour leur en supposer l'envie.

QUESTIONS. SOLUTIONS.

Le souvenir des malheurs passés, le spectacle des troubles d'Alger, ont trop appris aux Tunisiens à quel point il faut se méfier de l'esprit inquiet et remuant des Turcs, pour les admettre dans le gouvernement. Aussi les beys ont-ils peu à peu cherché à abolir l'autorité que les Turcs avoient usurpée : ils se sont attachés à les éloigner des places importantes de l'administration réservées aux indigènes et aux Géorgiens, et à ne leur laisser absolument que celles qui n'ont plus qu'une ombre d'autorité. Ainsi donc, quoique la famille régnante soit regardée comme turque, puisque Hassan-ben-Aly descend d'un renégat grec, le gouvernement doit être considéré comme maure.

IIe, XVIIe, XVIIIe.

IIe.

Quelles sont les nations de l'Europe auxquelles Tunis a accordé des capitulations? A quelle époque et à quelles conditions ont-elles été accordées ? Existent-elles encore ?

XVIIe.

Quelles sont les nations qui ont des consuls à Tunis? Y a-t-il des nations qui permettent à leurs

IIe, XVIIe, XVIIIe.

La France, l'Angleterre, la Hollande, la Suède, le Danemarck et l'Espagne, sont les nations européennes auxquelles Tunis a accordé des traités; on peut même comprendre dans ce nombre Venise, malgré la guerre actuelle qu'elle a avec cette régence, et l'empereur, dont le pavillon n'a été abattu qu'en raison de sa rupture avec la Porte. Les Ragusois, comme tributaires du grand-seigneur, ont aussi leur traité, mais sans pavillon et sans commerce, et seule-

QUESTIONS.	SOLUTIONS.
consuls de faire le commerce?	ment pour la franchise de leurs navigations.
XVIII. Combien y a-t-il de maisons étrangères établies à Tunis pour leur commerce, et de quelle nation ces maisons sont-elles? Sont-elles toutes dans la capitale? *Nota.* On a réuni ces questions, ainsi que quelques autres suivantes, à cause du rapprochement qu'elles ont entre elles.	Les capitulations de la France avec Tunis sont les plus anciennes; elles datent de 1685, quoiqu'il y en ait d'antécédentes et qui n'existent plus, et qui ne sont pas rappelées dans ce traité. Celui de l'Angleterre a été fait cinq ou six mois après, et celui de la Hollande peu d'années ensuite. La paix des autres nations nommées ci-dessus n'a pas une époque plus reculée que celle de quarante à cinquante ans. En donnant ici un résumé des capitulations de la France, on peut juger de celles des autres nations, puisque c'est sur ces capitulations qu'on a à peu près calqué les leurs. Par un article des traités, et relativement à ce qui se pratique à la Porte envers les ambassadeurs, le consul de France à Tunis a le pas sur les autres consuls. Sa Majesté lui accorde le titre de *consul général* et de *chargé des affaires*, parce que, d'un côté, il est dans le cas d'administrer la justice aux maisons établies sur l'Échelle et aux navigateurs qui y abordent; et que, d'un autre, il traite des intérêts des deux puissances. Tous les consuls ont le droit de faire le commerce, à l'exception de celui de France, auquel cela est défendu, sous peine de destitution. Cette sage

QUESTIONS.	SOLUTIONS.
	défense est fondée sur ce qu'il pourroit se trouver juge et partie en même temps, et de plus un concurrent trop puissant pour les marchands, puisque la considération attachée à sa place lui feroit aisément obtenir la préférence dans les affaires.
	Les autres nations n'ayant aucun négociant établi sur l'Échelle, par une conséquence contraire, permettent à leurs consuls de faire le commerce.
En 1787.	Il y a huit maisons de commerce établies à Tunis, toutes françoises, et fixées dans la capitale.
IIIe.	IIIe.
A combien fait-on monter la population de l'empire? Sont-ce les Maures ou les Arabes qui sont les plus nombreux? Paient-ils l'impôt par tribu ou par individu? Y a-t-il quelques proportions dans les impositions? Y a-t-il des Arabes fixés dans la ville?	On faisoit monter à quatre ou cinq millions d'ames la population de l'empire avant la peste; mais on peut dire qu'elle en a enlevé environ un huitième: le nombre des Arabes surpasse celui des Maures. Il est des impôts qui se paient par tribus et d'autres par individus : il n'y a absolument aucune règle pour mettre quelque proportion dans les impôts, et rien en général ne dépend plus de l'arbitraire. Il y a des Arabes fixés dans la ville, mais ce ne sont pas les citadins les plus nombreux.

QUESTIONS.

IVe.

Y a-t-il dans le cœur du royaume, ou sur les frontières, beaucoup de tribus qui se refusent aux impositions? Sont-ce les Maures ou les Arabes qui sont les plus indociles? Quels sont les plus riches, des Maures ou des Arabes? Les hordes errantes afferment-elles quelquefois les terres des habitants des villes pour les cultiver ou pour y faire paître leurs troupeaux? En quoi consistent ces troupeaux?

SOLUTIONS.

IVe.

Il y a quelques tribus sur les frontières qui se refusent parfois aux impositions, mais les camps qu'on envoie pour les prélever les contraignent bientôt à payer. Ce sont en général les Arabes qui sont le plus indociles. Il est à présumer que les Maures sont plus riches, en ce qu'ils se livrent en même temps à l'agriculture, au commerce, aux manufactures et aux emplois, tandis que les premiers se bornent à l'agriculture; les hordes errantes afferment souvent des terres des habitants des villes, soit pour les cultiver, soit pour y faire paître leurs troupeaux, qui consistent en gros et en menu bétail, en chameaux, qui leur servent pour le transport, dont ils filent le poil, et dont le lait leur sert de nourriture : ils se nourrissent souvent de l'animal lui-même.

Les beaux chevaux sont devenus très rares, les Arabes s'étant dégoûtés d'en élever, fatigués de voir le gouvernement ou ses employés leur enlever à vil prix le moindre cheval passable.

QUESTIONS.

V^e.

Y a-t-il beaucoup de propriétaires de terres?

SOLUTIONS.

V^e.

Quoique le bey possède beaucoup de terres, quoiqu'il y en ait beaucoup

QUESTIONS.	SOLUTIONS.
Ces propriétaires sont-ils tous dans les villes, ou y en a-t-il encore dans des maisons isolées ou dans des villages? Ces derniers ne sont-ils pas exposés aux brigandages des hordes errantes?	dont les revenus appartiennent à la Mecque, il ne laisse cependant pas d'y avoir quantité de propriétaires; ils sont dans les villes, dans les villages, et même dans des habitations isolées, et dans cette position, peu exposés aux brigandages des hordes errantes.
VIe.	VIe.
A combien peut s'élever le revenu de l'état? Quels sont les objets qui le forment? Les dépenses ordinaires le consomment-elles en entier, ou peut-on en mettre une partie en réserve? Croit-on que le bey ait un trésor, et un trésor considérable?	Autant qu'il est possible d'évaluer les finances d'un état dont la plupart des revenus sont annuellement aux enchères, et dont une grande partie consiste en vexations, on peut faire monter à vingt-quatre millions les revenus du bey de Tunis. Les objets qui les forment sont les douanes, les permissions de sortie pour les denrées, le bail des différentes sommes d'argent que donne chaque nouveau gouverneur, et dont la somme est toujours plus considérable par les enchères annuelles; le revenu de son domaine, la dîme qu'il prend sur les terres, le produit des prises, la vente des esclaves, etc. etc. Il s'en faut que les dépenses consomment annuellement le revenu, dont une partie est mise en réserve chaque année. Il n'y a point de doute que le bey n'ait un trésor considérable, et qu'il augmente sans cesse, la plus sordide avarice étant un de ses défauts. La

QUESTIONS. SOLUTIONS.

paix de l'Espagne vient d'enfler ce trésor de quelques millions, et Venise ne tardera pas à en faire de même.

Alger et Constantine font parfois de fortes saignées à ce trésor, que le gouvernement de Tunis pourroit garantir de leurs atteintes, s'il en employoit une partie à l'entretien de ses places, à celui de sa marine et de quelques troupes disciplinées.

VIIe.

Y a-t-il beaucoup d'esclaves chrétiens à Tunis? En a-t-il été racheté dans les dernières années, et à quel prix? De quelle nation étoient-ils?

VIIe.

Le nombre des esclaves chrétiens à Tunis est assez considérable, et s'est beaucoup accru depuis quelques années, en raison de la jeunesse et de l'esprit militaire du bey, qui encourage la course en faisant sortir lui-même beaucoup de corsaires. On ne peut précisément savoir le nombre de ces esclaves, parce qu'on en prend et qu'on en rachète fréquemment: ils sont en général napolitains, vénitiens, russes et impériaux. Dans ce moment-ci Naples fait racheter les siens le plus qu'elle peut, Gênes parfois, Malte presque jamais; mais la religion fait quelquefois des échanges, dans lesquels Tunis gagne toujours, ne relâchant jamais qu'un Maltois pour deux, trois et quatre musulmans.

QUESTIONS.	SOLUTIONS.
Depuis l'époque du prince Paterno le rachat ordinaire a été fixé à trois cents sequins vénitiens, et six cents piastres les rachats doubles.	Le rachat des esclaves appartenants au bey, qui sont le plus grand nombre, est fixé à deux cent trente sequins vénitiens pour les matelots, et à quatre cent soixante pour les capitaines et les femmes, de quelque âge qu'elles soient; les particuliers suivent assez ce prix, dont ils se relâchent cependant quelquefois, soit à raison de la vieillesse de l'esclave, soit à cause de son peu de talent. Quel mensonge! pour ne pas dire plus. On peut assurer que le sort des esclaves à Tunis est en général fort doux; plusieurs y restent ou y reviennent après avoir été rachetés; quelques uns obtiennent leur liberté à la mort de leur maître ou de son vivant.
VIIIe.	VIIIe.
Quel est le nombre des troupes qu'entretient le bey, et de quelle nation sont-elles? Combien lui coûtent-elles? Sont-elles un peu disciplinées et aguerries? Où sont-elles placées? *Nota.* A l'expédition de Tripoli le bey a fait une augmentation considérable dans les troupes. Il a enrolé quasi tous les jeunes Krougoulis du royaume, au nombre de plus	Le bey entretient environ vingt mille hommes, cinq mille Turcs, Mamelucks ou Krougoulis: ces derniers sont naturels du pays, mais fils de Turcs ou de Mamelucks, ou de leur race; deux mille Spahis maures, sous le commandement de quatre agas, savoir: l'aga de Tunis, du Kairouan, du Ref et de Bejea; quatre cents Ambas maures, sous le commandement du bachitenba leur chef; deux mille ou deux mille cinq cents Zouavas maures de tous les pays, sous les

QUESTIONS.	SOLUTIONS.
de douze cents; ce qui fait qu'aujourd'hui les troupes réglées coûtent au gouvernement environ sept cent mille piastres par an.	ordres de leur hodgia. Il existe environ vingt mille hommes enrôlés dans les corps de Zouavas, mais le gouvernement n'en paie que deux mille cinq cents au plus : les autres ne jouissent que de quelques franchises, et servent dans les occasions extraordinaires.
	Onze à douze mille Arabes de la campagne, des races des Berdes, Auledt, Seïds, Auledt Hassan, etc., compris tous collectivement sous le nom de *Mazerguis :* ceux-ci servent pour accompagner les camps et les troupes réglées, pour veiller sur les mouvements des Arabes tributaires, et particulièrement sur quelques chefs d'Arabes indépendants qui sont campés sur les confins de Tunis et de Constantine.
	Les Turcs, Mamelucks et Krougoulis, qui représentent l'ancienne milice, coûtent aujourd'hui au gouvernement sept cent mille piastres de Tunis, et plus, par an.
Il n'y a aujourd'hui que deux compagnies de Mamelucks, seulement d'environ ving-cinq chacune.	La plus grande partie des Mamelucks est destinée à la garde du bey, divisée en quatre compagnies, chacune de vingt-cinq Mamelucks. Ceux-ci, outre leur paie, ont tous les six mois vingt piastres de gratification et quelques petites rétributions en étoffes et en denrées. Ils sont aussi porteurs des ordres que le gouverne-

QUESTIONS. SOLUTIONS.

ment fait passer aux gouverneurs et cheiks. Lorsque ces ordres ont pour objet des contestations de particuliers, c'est à ceux-ci à les entretenir pendant leur mission.

Quelques Turcs et Krougoulis sont aussi employés à la garde du bey, et on leur fait à peu près les mêmes avantages qu'aux Mamelucks : le gouvernement ne les emploie que dans les affaires qui ont rapport à la milice. Il en est de même des Ambas maures et des Spahis.

Près de la moitié des soldats est à Tunis. Elle est destinée à la garnison de la ville et au camp : le reste est réparti sur les frontières,

SAVOIR :

A Tabarque.	600
Gafsa.	75
Gerbis.	75
Mehdia	50
Galipia	50
Hamamet	50
Bizerte	150
Porto-Farina.	100
La Goulette.	300
TOTAL.	1450

On compte environ huit cents Zouavas employés dans les garnisons.

QUESTIONS. SOLUTIONS.

SAVOIR :

A Gerbis.	100
Zarsis.	25
Beben.	25
Gouvanes.	25
Guèbes.	25
Hamma.	25
Haxe	25
Sousse.	25
Taburba	50
Sidi-Daoud.	25
Dans les châteaux de Tunis.	150
TOTAL.	500
A Aubarde.	200
La Goulette.	50
TOTAL.	750

Le gouvernement emploie le reste des Zouavas qu'il soudoie au camp qu'il envoie tous les ans sur les frontières de Tripoli.

IXe.

Y a-t-il quelques caravanes dans le royaume ? Où vont-elles ? Font-elles un commerce considérable? Quels sont les objets d'échanges? Rendent-elles quelque chose au gouvernement ?

IXe.

Deux caravanes font chaque année des voyages réglés à Tunis; l'une vient de Constantine et l'autre de Godemes. Celle de Constantine se renouvelle huit à dix fois l'année, achète de la mercerie, de la quincaillerie, des drogues, des épiceries, du drap, des toiles, de l'argenterie, des bijoux et des bonnets de la fa-

QUESTIONS. SOLUTIONS.

brique de Tunis, qu'elle paie avec du bétail, des bernus et des piastres fortes coupées. Celle de Godemes fait rarement plus de trois voyages; elle apporte des nègres, achète de la mercerie, de la quincaillerie, des toiles, d'autres articles détaillés ci-dessus, et généralement tout ce qui peut servir à alimenter le commerce qu'elle fait dans l'intérieur de l'Afrique : le gouvernement ne retire aucun droit direct sur ces caravanes.

Xe.

Le gouvernement s'est-il réservé quelque branche de commerce?

Xe.

Les branches du commerce que le gouvernement s'est réservées sont les cuirs, les cires, qu'il abandonne annuellement à une compagnie de Juifs ou de Maures, moyennant une rétribution de draps, d'étoffes ou d'argent; les soudes ou barils qu'il vend au plus offrant; la pêche du thon, dont le privilége se paie annuellement vingt mille francs; celle du corail, pour laquelle la compagnie d'Afrique paie annuellement à peu près la même somme.

XIe.

A quelles sommes se sont montées, l'année derniere (1787), les exportations de Tunis pour le Levant, et les importations du Levant à Tunis?

XIe.

Il est de toute impossibilité de calculer, même d'une manière approximative, les exportations de Tunis pour le Levant. Les douanes, dispersées dans les différens ports du

QUESTIONS. SOLUTIONS.

royame, ne tiennent que des registres informes : il se fait d'ailleurs beaucoup de contrebande, que les gouverneurs et les douaniers facilitent parce que le premier profit leur en revient.

XIIe et XIIIe.

XIIe.

A quelles sommes se sont montées, à la même époque, les exportations de Tunis pour l'Europe, et les importations de l'Europe à Tunis ?

XIIIe.

Dans quels ports ont été faits les chargements, et par les vaisseaux de quelle nation de l'Europe ou du Levant a eu lieu ce commerce ?

XIIe et XIIIe.

Le tableau succinct, et aussi fidèle qu'il est possible, que l'on va donner ci-après, répondra pleinement à ces deux questions.

Résultats des états de commerce de l'année 1787.

Les marchandises que nous avons importées de Tunis montent à.	5,225,844
Celles que nous avons extraites, à.	4,634,531
Reste donc en excédant de p.	591,313
En résumant ces deux premières sommes, qui font. . .	9,860,375
En comparant ce total à celui du commerce actif et passif de toutes les nations étrangères, qui monte à.	5,108,477
Il résulte que la balance est en notre faveur.	4,751,898
Il en est de même des tonnages respectifs ; le nôtre monte à... T.	12,806
Celui des étrangers, à. . . T.	6,870
Le nôtre l'emporte de. . . T.	5,936

QUESTIONS. SOLUTIONS.

Les étrangers eux-mêmes ont mis en activité une partie de nos bâtiments. Les chargements ont été faits à Tunis, Bizerte, Porto-Farina, Sousse et Gerbis; quant aux marchandises d'entrées, elles entrent toutes dans le royaume par le port de la Goulette.

Selon la note mise au bas des Questions de M. l'abbé Raynal, il se trouve que l'importation de Marseille à Tunis ne s'est élevée, en 1787, qu'à 1,009,963 l., tandis que, d'après l'état ci-dessus, elle monte à 5,225,844 l. La différence étonnante qui se trouve entre ces deux calculs provient de ce qu'on n'a compté dans les premiers que les marchandises proprement dites, tandis qu'on y a ajouté l'argent reçu de Marseille, et les traites tirées directement sur cette place, ou par la voie de Livourne: ces deux objets se montent à 4,215,881 l.; et c'est effectivement, à peu de chose près, l'excédant qui se trouve en espèces de ce calcul à celui qui a été remis d'ailleurs à M. l'abbé Raynal.

XIVe.

Y a-t-il beaucoup de propriétaires de terres? Ces propriétés sont-elles considérables et assurées? Le gouvernement n'hérite-t-il point de ceux qui

XIVe.

Il est impossible de savoir l'évaluation des propriétés en fonds de terres, ainsi que la proportion qu'il peut y avoir entre les domaines, les propriétés particulières, et la masse gé-

QUESTIONS.	SOLUTIONS.
ne laissent pas d'enfants, comme il hérite de tous ses agents ?	nérale. Le gouvernement possède en propre une grande partie de terres, mais il n'a aucun cadastre des propriétés particulières. Il perçoit la dîme sur les récoltes, et rien sur les fonds de terres; de manière que tant que les champs d'un particulier restent en friche ils ne rapportent absolument rien au gouvernement. On ne voit point ici de grands propriétaires de terres comme en Europe. Toute propriété est sous la sauvegarde de la loi et n'éprouve que très rarement l'avidité du fisc. Le gouvernement, depuis quelque temps, et particulièrement sur la fin du règne d'Aly-Bey, s'est assez respecté lui-même pour ne pas toucher aux biens de ses sujets et même à ceux de ses agents qui, après avoir fait des fortunes assez considérables et en avoir joui paisiblement, en ont laissé la propriété à leurs héritiers.
	Les Hanefis (ce terme générique désigne les Turcs et les Mamelucks) qui meurent sans enfants ou autres héritiers légitimes peuvent disposer, selon la loi, du tiers de leurs biens, et le fisc hérite du reste.
	Il hérite aussi de tous les Melekis (ce sont des Maures) qui ne laissent point d'enfants mâles; et si les héritiers sont des filles, le fisc entre en partage avec elles selon la loi. On

QUESTIONS. SOLUTIONS.

appelle *ben-elmengi* l'agent du fisc chargé du recouvrement; il fait vendre les biens-fonds ou mobiliers, et en verse le produit dans la caisse du domaine.

XVe.

Quel est le nombre des bâtiments corsaires qu'entretient le gouvernement? De quelle espèce sont ces bâtiments? Quel est le port ou ils se tiennent?

On l'a augmenté dernièrement de deux kerlanglisches, d'un gros bâtiment suédois qu'on a percé pour vingt-quatre pièces de canon, et d'un chebeck dont la France lui a fait présent.

XVe.

Le gouvernement entretient ordinairement quinze à vingt corsaires; ils consistent en trois grosses barques de vingt pièces de canon et de cent trente hommes d'équipage, quelques chebecks de moindre force, des galiotes et des felouques. Porto-Farina est le seul port qui serve aux armements du prince. Les corsaires des particuliers ne sont pas plus nombreux, et à peu près dans la même proportion de forces; ils arment et ils désarment dans tous les ports du royaume, et s'attribuent la dîme sur toutes les prises que font les corsaires particuliers.

XVIe.

Quel est le droit que paie chaque bâtiment? Quel est le droit que paie chaque marchandise d'exportation ou d'importation? Le droit est-il le même pour toutes les nations de l'Europe et pour les gens du pays? A-t-il varié depuis quelques années?

XVIe.

Tout bâtiment en lest ne paie rien; tout bâtiment qui décharge paie dix-sept piastres et demie, et autant s'il charge. Les François, pour les marchandises venant de France et sous le pavillon françois, ne paient que trois pour cent; sur les marchandises venant d'Italie ou du Levant, les Anglois, huit pour cent; sur toutes les

QUESTIONS.	SOLUTIONS.
	marchandises, de quelque endroit qu'elles viennent, les autres nations européennes, un peu plus ou un peu moins que ces derniers. Les indigènes quelconques paient onze pour cent sur les marchandises venant de chrétienté, et quatre pour cent sur celles venant du Levant.
	Quant aux bonnets, la principale fabrique du pays, le gouvernement, pour exciter l'industrie, n'exige aucun droit de sortie.
1802. Blés de huit à dix mabouds et plus, orge de vingt à vingt-cinq piastres et plus, huile deux et demie à trois piastres; et pour ces autres échelles plus, à proportion de la mesure qui est plus grande.	Quant aux marchandises d'exportation qui consistent en denrées, le gouvernement n'en accorde la sortie que selon les circonstances, et perçoit un droit plus ou moins fort selon la quantité des demandes. Ce droit est, sur le blé, de douze à quinze piastres le caffis; de cinq à neuf sur l'orge; de quatre et demie sur tous les légumes et autres menus grains; d'une trois-quarts sur le métal d'huile.

N. B. On peut calculer à une livre douze sous le piastre de Tunis, le caffis à trois charges un quart de Marseille; il faut trois métaux environ pour faire la millerolle, la rotte ayant environ un quart de plus que la livre. Il ne faut que quatre-vingts rottes pour faire un quintal, poids de table.

FIN.



30
32
34
36
38
40
RE DE RUSSIE
Taganrok
MER D'AZOF
CRIMÉE
Sevastopol
Anapa
ABASES
ER NOIRE
Sinope
Amastrah
Canal de Constantinople
Scutari
Boly
Tosia
Kizil-Ermak R.
Amasie
Tchouroum
Termeh R.
Sivas
48
46
44
42
40
24
26
28
30
32



CARTE
pour servir à l'intelligence de l'Itinéraire
DE PARIS A JERUSALEM,
de M. le Vicomte de CHATEAUBRIAND,
Par A. H. DUFOUR.
1829.





